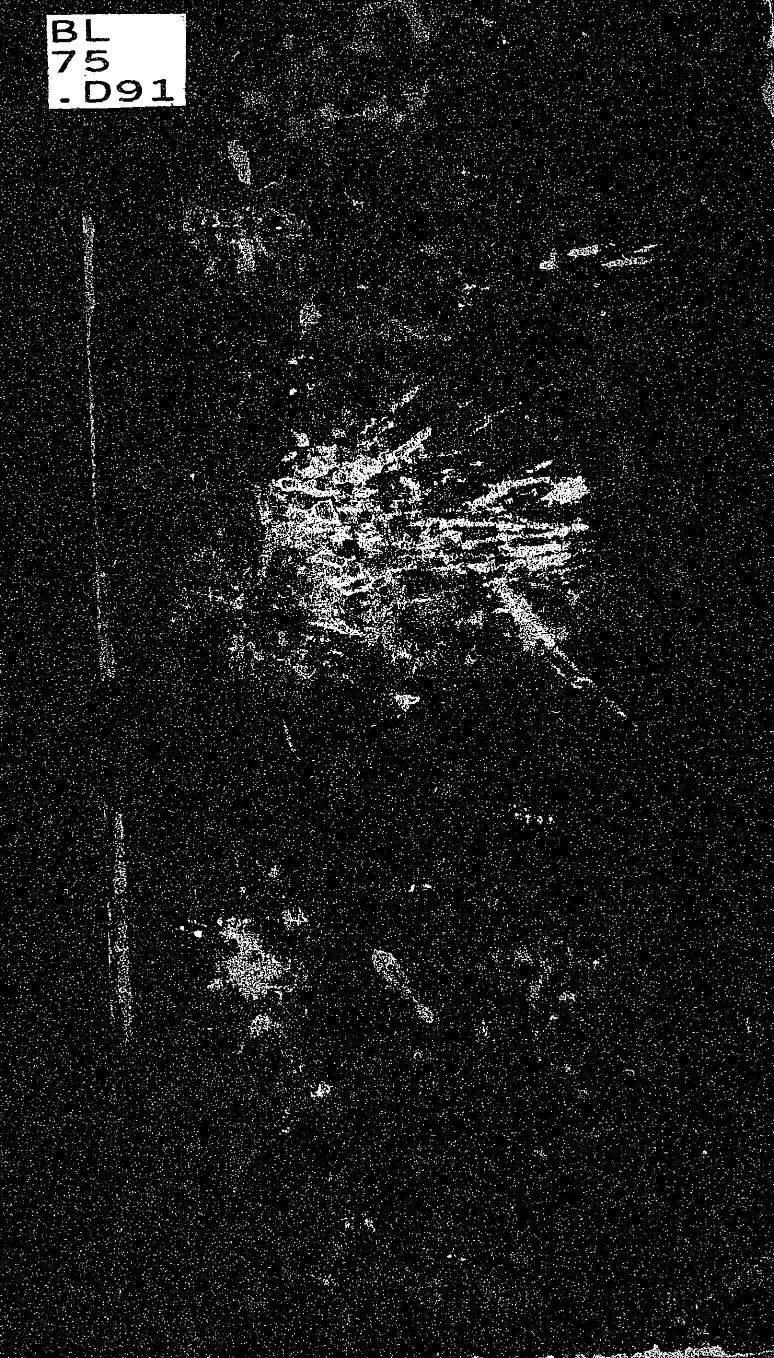

BL
75
.D91

Comp. Relig.

Class 291.11 Book D92

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.	On page	Subject No.	On page

ABRÉGÉ DE L'ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES

ABRÉGÉ DE L'ORIGINE

DE TOUS

LES CULTES

PAR

J.-B. DUPUIS, Charles François.

SUIVI

DU CHRISTIANISME

Par BENJAMIN CONSTANT

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES CRITIQUES

PAR

B. SAINT-MARC

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINT-PÈRES, 6

[c.1895?]

THE
UNIVERSITY
OF
CHICAGO LIBRARY

BL75
D91
c.1
Gen

170017

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE DUPUIS

Si l'on se borne aux faits précis, indépendants de toute appréciation, il faut seulement s'en rapporter à ce qu'ont dit tous les biographes. Ici, nul besoin de chercher à recomposer l'existence d'un homme sur lequel tout a été dit. La tâche est facile quand il faut renoncer à toute découverte. Charles-François Dupuis naquit à Trie-le-Château, près Chaumont (Oise), le 16 octobre 1742. Il serait devenu simple instituteur comme son père, sans la protection du duc de La Rochefoucauld, seigneur de la Roche-Guyon. Après avoir appris un peu de latin dans cette dernière localité et passé quelque temps au collège de Vernon, il entra au collège d'Harcourt avec une bourse. Ses brillants progrès lui valurent d'autres faveurs : il obtint la gratuité complète de sa pension. Ce fut après une distribution de prix que son père, qui venait au-devant de lui, périt d'une façon tragique : il tomba dans un cours d'eau et se noya.

Le jeune Dupuis termina son cours de philosophie et obtint le diplôme de maître ès arts. En 1770, il se fait recevoir avocat au Parlement. Bientôt licencié en philosophie, il est agrégé à l'Université et, à l'âge de vingt-quatre ans, professeur de rhétorique au collège de Lisieux. Il n'avait pas cessé

de porter l'habit ecclésiastique, qu'il quitta alors pour se marier (1775). En 1777, il obtint au Collège de France la chaire d'éloquence. Un discours latin qu'il prononça en présence du Parlement à une distribution de prix dans un collège de l'Université fit connaître son nom, qui devint presque célèbre le jour qu'il prononça (1780), au nom de l'Université, l'oraison funèbre, en latin, de Marie-Thérèse d'Autriche.

Son penchant le portant vers l'étude des mathématiques et de l'astronomie, il se lia bientôt avec Lalande, dont il suivit longtemps les cours.

Le désir de correspondre par signes avec un de ses amis qui demeurait à Bagneux lui avait fait construire un télégraphe dans son logement de Belleville. Ainsi les frères Chappe n'auraient pas inventé le télégraphe et l'auraient seulement perfectionné. Dupuis lui-même n'aurait que mis en pratique l'idée de Guillaume Amontons, dont parle Fontenelle. Au commencement de la Révolution, craignant que cette correspondance aérienne avec son ami ne le rendît suspect, il jugea prudent de détruire sa machine. Ses études de prédilection, ses relations avec Lalande, l'abbé Barthélemy, l'abbé Leblond, lui inspirèrent l'idée de réunir des matériaux pour son ouvrage de l'*Origine de tous les Cultes*, dont il publia d'abord plusieurs fragments dans le *Journal des Savants*. Il fit imprimer ensuite ces matériaux dans l'*Astronomie* de Lalande et, en 1781, il les réunit en un volume qu'il publia sous ce titre : *Mémoires sur l'origine des Constellations et sur l'explication de la Fable par l'Astronomie.* « Le système de Dupuis, fruit d'un esprit supérieur et d'une immense érudition, dit la *Biographie des Contemporains,* était nouveau et devait piquer la curiosité des savants et des gens du monde. Il ouvrait d'ailleurs une route nouvelle aux méditations des personnes instruites, et il obtint tous les genres de succès; il fut loué avec enthousiasme et critiqué avec amertume. »

En 1788, Dupuis fut reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Rochefort, le traducteur de l'*Iliade*.

Bailly voulut réfuter le système de Dupuis dans son *Histoire de l'Astronomie,* ce qui n'empêcha pas celui-ci de continuer à le perfectionner et de faire paraître son grand ouvrage (3 vol. in-4°, avec atlas), en 1794, sous ce titre : *De l'Origine de tous les Cultes, ou la Religion universelle,* dont l'impression fut

surveillée par l'abbé Leblond, sur l'invitation du club des Cordeliers. L'ouvrage avait dû d'abord paraître en Prusse, selon le désir du grand Frédéric, et, sans la mort de ce prince, Dupuis aurait obtenu une chaire de littérature et aurait été reçu à l'Académie de Berlin. Cette publication, faite en pleine terreur révolutionnaire, ne pouvait manquer d'avoir un grand retentissement et de produire une profonde sensation. Cependant quelques biographies, comme nous le verrons plus loin, ont tendu à rabattre beaucoup de ce grand mérite et de ce grand succès.

L'auteur de ce singulier ouvrage, ayant trouvé moins de lecteurs qu'il ne l'avait espéré, prit la résolution de le mettre à la portée d'un plus grand nombre, en en faisant un *Abrégé* débarrassé d'une grande partie de ses détails scientifiques. C'est cet abrégé, mieux ordonné et plus clair, que nous publions et qui fut bien accueilli du public à son apparition en 1798. « Cet abrégé devenu malheureusement populaire, et dans lequel Dupuis a donné carrière à tous les préjugés antireligieux, a dit un biographe irrité, est une insulte perpétuelle au christianisme et au bon sens. »

A l'approche des excès de la Révolution, Dupuis s'était retiré à Evreux, d'où le département de Seine-et-Oise le fit revenir membre de la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il se fit remarquer autant par son courage que par sa modération. Ne voulant pas la mort du roi, il vota pour la détention comme mesure de sûreté générale ; ensuite, le roi ayant été condamné à mort, il se déclara pour le sursis, en prononçant ces mémorables paroles : « Je souhaite que l'opinion qui obtiendra la majorité fasse le bonheur de mes concitoyens, et elle le fera si elle peut soutenir le sévère examen de l'Europe et de la postérité. » Nous ne croyons pas, comme la *Biographie des Contemporains*, que Dupuis « ne dut qu'au peu de confiance que ses collègues avaient dans ses lumières l'impunité d'un discours aussi hardi ». A cette époque sanglante, les tigres de la Convention ne se distinguaient pas par de pareilles indulgences : il fut oublié au milieu de ceux qui, moins en vue que lui, avaient voté dans le même sens. Dans la vie privée, Dupuis nous apparaît comme un beau caractère ; et sous la Terreur, lorsqu'il y avait danger de mort de montrer de tels dévouements, on le vit arracher quelques victimes au bourreau.

L'auteur de l'*Origine de tous les Cultes* fut nommé, malgré

lui, secrétaire de la Convention. Il y fit une motion d'ordre au sujet des qualifications de terroristes et de jacobins, blâma les désarmements arbitraires, demanda des mesures pour régler les dénonciations que faisaient les citoyens, proposa de faire rendre compte à tous les agents de la République. L'Assemblée le chargea de l'exécution des lois relatives à l'instruction publique.

Dupuis devint membre du conseil des Cinq-Cents, où il parla pour l'établissement des écoles centrales, pour la liberté de la presse proposée par Louvet, pour la publicité des discussions sur les finances, etc.

En l'an VII, il est porté sur la liste des candidats au Directoire exécutif contre le général Moulin, qui fut nommé au troisième ballottage.

Après le 18 brumaire, le Sénat le nomma membre du Corps législatif, dont il cessa de faire partie en 1802, après en avoir été président et avoir été proposé par les deux Assemblées comme candidat pour le Sénat conservateur. Peu de temps après il reçut la décoration de la Légion d'honneur.

Lors de la création des académies et de leur réunion sous le titre d'Institut national, il fut nommé membre de la classe de littérature et des beaux-arts, et il lut devant cette assemblée deux mémoires sur l'origine des Pélasges. En l'an XI (1803) il passa dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Il publia en 1806, dans la *Revue philosophique*, son explication du zodiaque de Tentyra ou Dendérah, dans laquelle, selon Visconti et Champollion, il a fait remonter à la plus haute antiquité un monument qui date du commencement de l'ère chrétienne; et dans la même année, un mémoire sur le zodiaque chronologique et mythologique, ainsi que plusieurs traités de cosmogonie et de théogonie des peuples anciens et modernes. Dupuis avait lu devant la troisième classe de l'Institut un long mémoire sur le *Phénix*, qui n'a jamais été imprimé. Aux yeux de l'auteur, cet oiseau merveilleux était le symbole de la grande année composée de 1,461 années vagues, autrement période caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Il publia en 1805, dans le *Nouvel Almanach des Muses*, un fragment en vers du poème de Nonnus, qu'il se proposait de traduire entièrement, et où il avait puisé l'idée de son système astronomique.

En 1809, Dupuis se retira dans une petite maison de campagne qu'il avait en Bourgogne, près de Dijon, à Is-sur-Tille, où, atteint d'une fièvre putride, il mourut, le 20 septembre de la même année, à l'âge de 67 ans. Né pauvre, il ne laissa à sa mort aucune fortune; sa veuve, qui publia sur lui un petit mémoire, dans le but évident d'attirer l'attention de l'Empereur et d'obtenir un secours, ne recevait qu'une pension de douze cents francs de l'Institut. Il a laissé en manuscrit un travail sur les *Hiéroglyphes égyptiens*, et un autre intitulé : *Recherches sur les Cosmogonies et les Théogonies*. On a encore de lui des *Lettres sur la Mythologie*, adressées à sa nièce, et une traduction des discours choisis de Cicéron.

Les divers travaux de Dupuis ont donné lieu à quelques ouvrages importants : tels sont l'*Analyse raisonnée de l'Origine de tous les Cultes*, par le comte Destutt de Tracy; *des Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie et l'adoration des figures humaines*, par Dulaure ; *Introduction au Tableau de la littérature*, par Chénier ; le commentaire de Pierre Brunet, de l'ancienne maison de Saint-Lazare ; la réfutation de l'abbé Du Clot et celle du dominicain Bernard Lambert. Ce fut, dit-on, à la suite d'une conversation avec Dupuis que Volney composa son ouvrage des *Ruines*.

L'idée dominante de l'*Origine de tous les Cultes*, celle où viennent se rattacher tous les détails, est que le christianisme ne peut être qu'une fiction, une chimère, une erreur ; que la religion judaïque n'est elle-même qu'une superstition, et la *Genèse*, qui lui sert de fondement, qu'une suite de pures allégories. C'est, d'après l'auteur, de la philosophie orientale, de Zoroastre surtout, que les Juifs ont emprunté leurs dogmes de la création du monde, de la tentation et de la chute de l'homme, de la promesse d'un réparateur, leurs rites, leurs cérémonies, etc. D'où il résulterait que la religion judaïque n'est qu'une fable ou une pure allégorie copiée sur les fictions sacrées des Orientaux. Mais les Hébreux n'auraient pas pu prendre dans la cosmogonie de Zoroastre, qui vivait, suivant l'opinion commune (si tant est qu'il ait existé), sous Darius, fils d'Hystaspe, moins de six cents ans avant Jésus-Christ, une croyance et des dogmes dont ils étaient en possession plusieurs siècles avant ce célèbre réformateur du magisme. Dupuis prétend que les chrétiens qui ont le mieux connu leur religion n'ont, sous le nom de Christ, entendu adorer

que le soleil, parce que tous les mystères et tous les évènements de la vie du Christ, tels qu'ils sont racontés dans l'Évangile, ne sont, sous ces emblèmes, que les phénomènes annuels ou journaliers de la nature, les courses du soleil dans les différents signes du zodiaque et les effets qui en résultent pour les régions sublunaires. Il soutient que le christianisme, pris dans le sens que lui a donné le commun des chrétiens, dans tous les lieux et dans tous les temps, n'est qu'une institution bizarre, folle, révoltante, qu'on ne peut assez proscrire et exterminer. En un mot, tout ce que l'Evangile nous raconte de la naissance, de la mort et de la résurrection du Christ ne serait qu'une suite de fictions mystiques en l'honneur du soleil; et le christianisme n'aurait été, dans sa première origine, qu'une secte de mythriaques. Comme Dieu, comme seul Dieu, il ne faudrait reconnaître que l'âme du monde, ou, selon le mot de Dupuis, le feu Ether, qui anime et vivifie toute la nature.

« Les légendes, les fictions, les allégories, les symboles, les traditions, tous ces mythes dont l'ensemble constitue le polythéisme, sont de natures si diverses, qu'il est impossible de les rapporter à une source commune, dit la *Nouvelle Biographie générale.* C'est pourtant ce qu'a tenté Dupuis, et il est parvenu à dissimuler, par un prodigieux étalage d'érudition, l'absurdité ridicule de son système. »

« Evhémère chez les anciens, l'abbé Bauër parmi nous, dit le *Dictionnaire de la Conversation,* avaient voulu expliquer toute la mythologie par l'histoire; Dupuis la renvoie au ciel matériel avec toutes les religions. Son explication reproduit, en l'exagérant, le sabéisme antique des Arabes, de Zoroastre et des Mages, depuis longtemps aussi systématisé par Macrobe dans ses *Saturnales.* »

Mais Dupuis se met en désaccord avec les plus éclairés des philosophes de l'antiquité, qui, « plus sages que beaucoup de nos modernes, selon M. de Vitry, s'étaient bien gardés de ne voir que dans les sphères célestes l'origine et la réalité des religions. Nous nous bornerons à invoquer Platon dans les deux *Timées,* dans le *Cratyle,* dans le *Phèdre,* et surtout Plutarque dans son curieux traité d'*Isis* et d'*Osiris.* »

Le grand ouvrage de Dupuis, annoncé longtemps avant sa publication, et qui n'est pour le fond que la suite et le développement du système dont il avait jeté les bases dans son *Mémoire sur l'explication de la Fable par l'Astronomie,* pro-

duisit des sensations très différentes, dit la *Bibliographie universelle* : « Il souleva, comme l'auteur l'avait prévu, les partisans de l'érudition et de la critique historique et littéraire. Les esprits religieux lui reprochèrent de saper les fondements de la religion chrétienne; les incrédules, d'un autre côté, crurent y trouver des arguments irréfragables contre les ennemis de l'incrédulité. Cet ouvrage fut un livre de parti que les uns défendirent avec acharnement, que les autres réfutèrent avec avantage... » Ici l'on traite Dupuis de « phyrrhonien outré », d' « insensé » ; il est taxé de matérialisme, d'athéisme, et sous le rapport littéraire, on plaisante sur la sécheresse de son style, la confusion qui règne dans son œuvre, qui lui attirent les plus acerbes et les plus dédaigneuses épithètes; là, il passe au rang des grands écrivains et des grands hommes. Quoi qu'il en soit, l'*Origine de tous les Cultes* reste un remarquable ouvrage d'érudition; mais il n'a fait aucun tort à la religion chrétienne, pas plus que lui en avaient fait autrefois Celse, Porphyre, Julien l'Apostat. L'abbé Leblond alla dire au club des Cordeliers que cette publication intéressait l'esprit humain; on devine que le sens de ses paroles était que ce livre amènerait la destruction de la superstition. Superstition étant ici synonyme de religion chrétienne, un livre aurait donc suffi pour abolir cette religion!! En certaines époques favorables aux changements sociaux, un homme au puissant esprit peut surgir, comme Luther, qui la transforme ou la réforme. L'extirper d'une nation tout entière est une tâche qui reste au-dessus des efforts humains [1]. « C'est une erreur de quelques philosophes modernes, dans laquelle j'ai été moi-même entraîné », dit Fourcroy dans un de ces curieux rapports qui furent adressés en l'an VIII par les conseillers d'Etat chargés d'une enquête sur la situation de la République, « que de croire, à la possibilité d'une instruction assez répandue pour détruire les préjugés religieux. Ils sont pour le plus grand nombre des malheu-

[1] M. Thiers disait en 1845 *(Histoire du Consulat et de l'Empire)* : « Il faut aux hommes un culte... Partout, en tous temps, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, dans les pays civilisés comme dans les pays sauvages, on les voit au pied des autels, les uns vénérables, les autres ignobles ou sanguinaires. Quand une croyance établie ne règne pas, mille sectes acharnées à la dispute comme en Amérique, mille superstitions honteuses comme en Chine, agitent ou dégradent l'esprit humain. Ou bien, si comme en France en 93, une commotion passagère a emporté l'antique religion du pays, l'homme, à l'instant même où il avait fait vœu de ne plus rien croire, se dément après quelques jours, et le culte insensé de la déesse Raison, inauguré à côté de l'échafaud, vient prouver que ce vœu était aussi vain qu'il était impie. »

reux une source de consolation; ils l'ont même été pour quelques esprits très éclairés de tous les siècles[1].» Parmi les hommes instruits, capables de réflexion et de raisonnement scientifique, les athées forment un nombre imperceptible, et dans ce nombre que de fanfarons d'athéisme ! La science est loin de conduire toujours à la négation d'un Être suprême. Leybnitz, Newton, Descartes, Pascal, étaient religieux. Des savants et des professeurs du Collège de France qui ont étudié avec tant de profondeur et d'érudition les religions assyriennes et celles de la Perse et de la vieille Egypte, le polythéisme des Hindous et le polythéisme gréco-romain, Burnouf, Letronne, Lenormand, Guignaux, etc., etc., et le titulaire actuel de la chaire d'histoire des religions, bannissant toute idée de matérialisme et d'athéisme, ont proclamé que la religion est partout, avec des formes diverses, des caractères particuliers, mais aussi avec des principes fondamentaux qu'il est impossible de contester. Les *esprits forts* ne veulent pas se contenter, pour reconnaître la Divinité, de preuves d'un ordre moral, telles que la révélation, la tradition, le sentiment universel, l'Evangile, l'inspiration prophétique; mais s'ils n'est pas donné à certains hommes qui possèdent la science au plus haut degré de pouvoir accepter comme absolument prouvées l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, quel est l'audacieux qui prétendra fournir de ce terrible problème, dans le sens du néant, une valable solution ? La première vaut au moins autant que la seconde hypothèse, et l'incertitude même n'est nullement défavorable aux religions, l'humanité préférant toujours, et par instinct, à l'idée désespérante celle qui console et laisse entrevoir une vie nouvelle.

Si nous avons fait suivre ce livre d'un opuscule sur le Christianisme, nous n'avons voulu que mettre sous les yeux du lecteur, sans en faire un objet de comparaison, un écrit remarquable de Benjamin Constant, ce grand libéral, dont le voisinage n'aurait pu offusquer de son vivant l'homme juste, probe, modéré et désintéressé qui eut peut-être le tort d'écrire l'*Origine de tous les Cultes,* s'il est vrai qu'il eût

[1] On sait que ces conseillers enquêteurs étaient outre l'illustre Fourcroy, membre du conseil des Cinq-Cents, plus tard directeur général de l'instruction publique, Barbé-Marbois, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Lacuée... et que leurs missions qui précédèrent le Concordat avaient pour but de faire connaître au chef de l'Etat les besoins du pays, et de lui permettre de préparer en parfaite connaissance de cause les matières réparatrices qu'il méditait.

résolu d'en jeter le manuscrit aux flammes, dans la crainte de s'attirer l'animadversion générale, et que ce ne fût que grâce à la volonté de sa femme, qui l'avait mis en sûreté, et aux soins empressés de l'abbé Leblond, que l'ouvrage vit le jour.

Son livre voulait porter, du reste, au Christianisme des coups violents, et l'on ne pourra trouver hors de justice que nous y ayons joint cette dissertation savante, mesurée et calme sur l'origine du Christianisme.

B. SAINT-MARC.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Plusieurs personnes ayant paru désirer que je donnasse au public l'abrégé de mon grand ouvrage sur l'*Origine des Cultes*, j'ai cru ne devoir pas différer plus longtemps de remplir leur attente. Je l'ai analysé de manière à présenter le précis des principes sur lesquels ma théorie est établie, et à donner un extrait de ses plus importants résultats, sans m'appesantir sur les détails, que l'on trouvera toujours dans le grand ouvrage. Ce second ne sera point inutile à ceux qui ont déjà le premier, puisqu'il les dirigera dans la lecture de plusieurs volumes qui, par la nature même du travail, placent le commun des lecteurs au delà du cercle des connaissances ordinairement requises pour lire avec fruit et sans trop d'efforts un ouvrage d'érudition. Ils y trouveront un résultat succinct de leur lecture, et précisément ce qui doit rester dans la mémoire de ceux qui ne veulent pas se jeter dans l'étude approfondie de l'antiquité, et qui désirent néanmoins connaître

son esprit religieux. Quant à ceux qui n'ont pas acquis la grande édition, ils auront dans cet abrégé un extrait des principes du nouveau système d'explications, et un tableau assez détaillé des découvertes auxquelles il a conduit, et une idée de celles auxquelles il peut mener encore ceux qui suivront la route nouvellement ouverte à l'étude de l'antiquité. Il offrira aux uns et aux autres des morceaux neufs qui ne sont point dans le grand ouvrage. Je l'ai dépouillé, autant que la matière l'a permis, de la haute érudition, afin de le mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs; car l'instruction et le bonheur de mes semblables ont été et seront toujours le but de mes travaux.

ABRÉGÉ DE L'ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES

CHAPITRE PREMIER

DE L'UNIVERS-DIEU ET DE SON CULTE

Le mot Dieu paraît destiné à exprimer l'idée de la force universelle et éternellement active, qui imprime le mouvement à tout dans la nature, suivant les lois d'une harmonie constante et admirable, qui se développe dans les diverses formes que prend la matière organisée, qui se mêle à tout, anime tout, et qui semble être une dans ses modifications infiniment variées et n'appartenir qu'à elle-même. Telle est la force vive que renferme en lui l'univers, ou cet assemblage régulier de tous les corps, qu'une chaîne éternelle lie entre eux, et qu'un mouvement perpétuel roule majestueusement, au sein de l'espace et du temps sans bornes. C'est dans ce vaste et merveilleux ensemble que l'homme, du moment qu'il a voulu raisonner sur les causes de son existence et de sa conservation, ainsi que sur celles des effets variés qui naissent et se détruisent autour de lui, a dû placer d'abord cette cause souverainement puissante qui fait tout éclore, et dans le sein de laquelle tout rentre, pour en sortir encore par une succession de générations nouvelles et sous des formes différentes. Cette force étant

celle du monde lui-même, le monde fut regardé comme Dieu, ou comme cause suprême et universelle de tous les effets qu'il produit, et dont l'homme fait partie. Voilà le grand Dieu, le premier ou plutôt l'unique Dieu, qui s'est manifesté à l'homme à travers le voile de la matière qu'il anime, et qui forme l'immense corps de la Divinité. Tel est le sens de la sublime inscription du temple de Saïs : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout « ce qui sera, et nul mortel n'a encore levé le voile qui « me couvre. »

Quoique ce Dieu fût partout, et fût tout ce qui porte un caractère de grandeur et de perpétuité dans ce monde éternel, l'homme le chercha de préférence dans ces régions élevées où semble voyager l'astre puissant et et radieux qui inonde l'univers des flots de sa lumière, et par lequel s'exerce, sur la terre, la plus belle comme la plus bienfaisante action de la Divinité. C'est sur la voûte azurée, semée de feux brillants, que le Très-Haut paraissait avoir établi son trône; c'était du sommet des cieux qu'il tenait les rênes du monde, qu'il dirigeait les mouvements de son vaste corps, et qu'il se contemplait lui-même dans les formes aussi variées qu'admirables sous lesquelles il se modifiait sans cesse : « Le monde, dit « Pline, ou ce que nous appelons autrement le ciel, qui « dans ses vastes flancs embrasse tous les êtres, est un « Dieu éternel, immense, qui n'a jamais été produit et « qui ne sera jamais détruit. Chercher quelque chose au « delà est un travail inutile à l'homme et hors de sa por- « tée. Voilà l'être véritablement sacré, l'être éternel, « immense, qui renferme tout en lui; il est tout en tout, « ou plutôt il est lui-même tout. Il est l'ouvrage de la « nature et la nature elle-même. »

Ainsi parle le plus philosophe comme le plus savant des naturalistes anciens. Il croit devoir donner au monde et au ciel le nom de « cause suprême » et de « Dieu ». Suivant lui, le monde travaille éternellement en lui-même et sur lui-même; il est en même temps et l'ouvrier et l'ouvrage. Il est la cause universelle de tous les effets qu'il ren-

ferme. Rien n'existe hors de lui : il est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, c'est-à-dire la nature elle-même, ou Dieu; car par Dieu nous entendons l'Être éternel, immense et sacré, qui comme cause contient en lui tout ce qui est produit. Tel est le caractère que Pline donne au monde, qu'il appelle le grand Dieu, hors duquel on ne doit pas en chercher d'autre.

Cette doctrine remonte à la plus haute antiquité chez les Egyptiens et chez les Indiens. Les premiers avaient leur grand Pan qui réunissait tous les caractères de la nature universelle, et qui originairement n'était qu'une expression symbolique de sa force féconde.

Les seconds ont leur Dieu Vichnou, qu'ils confondent souvent avec le monde lui-même, quoique quelquefois ils n'en fassent qu'une fraction de la triple force dont se compose la force universelle. Ils disent que l'univers n'est autre chose que la forme de Vichnou; qu'il le porte dans son sein ; que tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, est en lui; qu'il est le principe et la fin de toutes choses, qu'il est tout, qu'il est un être unique et suprême, qui se produit à nos yeux sous mille formes. C'est un être infini, ajoute le *Bagawadam*, qui ne doit pas être séparé de l'univers, qui est essentiellement un avec lui. Car, disent les Indiens, « Vichnou est tout, et tout est en lui ; » expression parfaitement semblable à celle dont Pline se sert pour caractériser l'Univers-Dieu ou le monde, cause suprême de tous les effets produits.

Dans l'opinion des brames, comme dans celle de Pline, l'ouvrier ou le grand démiourgos n'est pas séparé ni distingué de son ouvrage. Le monde n'est pas une machine étrangère à la Divinité, créée et mue par elle et hors d'elle; c'est le développement de la substance divine, c'est une des formes sous laquelle Dieu se produit à nos regards. L'essence du monde est une et indivisible avec celle de Brahma qui l'organise. Qui voit le monde voit Dieu, autant que l'homme peut le voir; comme celui qui voit le corps de l'homme et ses mouvements voit l'homme autant qu'il peut être vu, quoique le principe de ses

mouvements, de sa vie et de son intelligence reste caché sous l'enveloppe que la main touche et que l'œil aperçoit. Il en est de même du corps sacré de la Divinité ou de l'Univers-Dieu. Rien n'existe qu'en lui et que par lui : hors de lui tout est néant ou abstraction. Sa force est celle de la Divinité même. Ses mouvements sont ceux du grand Être, principe de tous les autres ; et son ordre admirable, l'organisation de sa substance visible, et de la partie de lui-même que Dieu montre à l'homme. C'est dans ce magnifique spectacle que la Divinité nous donne d'elle-même que nous avons puisé les premières idées de Dieu ou de la cause suprême ; c'est sur lui que se sont attachés les regards de tous ceux qui ont cherché les sources de la vie de tous les êtres. Ce sont les membres divers de ce corps sacré du monde qu'ont adoré les premiers hommes, et non pas de faibles mortels que le torrent des siècles emporte dans son courant. Et quel homme, en effet, eût jamais pu soutenir le parallèle qu'on eût voulu établir entre lui et la nature ?

Si l'on prétend que c'est à la force que l'on a élevé d'abord des autels, quel est le mortel dont la force ait pu être comparée à cette force incalculable répartie dans toutes les parties du monde, qui s'y développe sous tant de formes et par tant de degrés variés, qui produit tant d'effets merveilleux, qui tient en équilibre le soleil au centre du système planétaire, qui pousse les planètes et les retient dans leurs orbites, qui déchaîne les vents, soulève les mers ou calme les tempêtes, lance la foudre, déplace et bouleverse les montagnes par les explosions volcaniques, et tient dans une activité éternelle tout l'univers? Croyons-nous que l'admiration que cette force produit aujourd'hui sur nous n'ait pas également saisi les premiers mortels, qui contemplèrent en silence le spectacle du monde, et qui cherchèrent à deviner la cause puissante qui faisait jouer tant de ressorts? Que le fils d'Alcmène ait remplacé l'Univers-Dieu et l'ait fait oublier? N'est-il pas plus simple de croire que l'homme, ne pouvant peindre la force de la nature que par des images

aussi faibles que lui, a cherché dans celle du lion ou dans celle d'un homme robuste l'expression figurée qu'il destinait à réveiller l'idée de la force du monde? Ce n'est point l'homme ou Hercule qui s'est élevé à la hauteur de la Divinité; c'est la Divinité qui a été abaissée au niveau de l'homme, qui manquait de moyens pour la peindre. Ce ne fut donc point l'apothéose des hommes, mais la dégradation de la Divinité par les symboles et les images, qui a semblé déplacer tout dans le culte rendu à la cause suprême et à ses parties, et dans les fêtes destinées à chanter ses plus grandes opérations. Si c'est à la reconnaissance des hommes pour les bienfaits qu'ils avaient reçus que l'on croit devoir attribuer l'institution des cérémonies religieuses et des mystères les plus augustes de l'antiquité, peut-on penser que des mortels, soit Cérès, soit Bacchus, aient mieux mérité de l'homme que cette terre qui de son sein fécond fait éclore les moissons, et les fruits que le ciel alimente de ses eaux et que le soleil échauffe et mûrit de ses feux? Que la nature qui nous prodigue ses biens ait été oubliée, et qu'on ne se soit souvenu que de quelques mortels qui auraient enseigné à en faire usage? Penser ainsi, c'est bien peu connaître l'empire que la nature a toujours exercé sur l'homme, dont elle tient sans cesse les regards tournés vers elle, par l'effet du sentiment de sa dépendance et de ses besoins.

Il est vrai que quelquefois des mortels audacieux ont voulu disputer aux vrais dieux leur encens et le partager avec eux; mais ce culte forcé ne dura qu'autant de temps que la flatterie ou la crainte eurent intérêt à le perpétuer. Domitien n'était déjà plus qu'un monstre sous Trajan, Auguste lui-même fut bientôt oublié ; mais Jupiter resta en possession du Capitole. Le vieux Saturne fut toujours respecté des descendants des antiques peuplades d'Italie, qui révéraient en lui le dieu du temps, ainsi que Janus ou le génie qui lui ouvre la carrière des saisons. Pomone et Flore conservèrent leurs autels; et les différents astres continuèrent d'annoncer les fêtes du calendrier sacré, parce qu'elles étaient celles de la nature.

La raison des obstacles qu'a toujours trouvés le culte d'un homme à s'établir et à se soutenir parmi ses semblables est tirée de l'homme même comparé au grand Être que nous appelons l'univers. Tout est faiblesse dans l'homme; dans l'univers tout est grandeur, tout est force, tout est puissance. L'homme naît, croît et meurt, et partage à peine un instant la durée éternelle du monde, dont il occupe un point infiniment petit. Sorti de la poussière, il y rentre aussitôt tout entier, tandis que la nature seule reste avec ses formes et sa puissance, et des débris des êtres mortels elle recompose de nouveaux êtres. Elle ne connaît point de vieillesse ni d'altération dans ses forces. Nos pères ne l'ont point vue naître; nos arrière-neveux ne la verront point finir. En descendant au tombeau, nous la laisserons aussi jeune qu'elle l'était lorsque nous sommes sortis de son sein. La postérité la plus reculée verra le soleil se lever aussi brillant que nous le voyons et que l'ont vu nos pères. Naître, croître, vieillir et mourir, expriment des idées qui sont étrangères à la nature universelle, et qui n'appartiennent qu'à l'homme et aux autres effets qu'elle produit. « L'univers, « dit Ocellus de Lucanie, considéré dans sa totalité, ne « nous annonce rien qui décèle une origine ou présage « une destruction; on ne l'a pas vu naître, ni croître, ni « s'améliorer; il est toujours le même, de la même « manière, toujours égal, et semblable à lui-même. » Ainsi parlait un des plus anciens philosophes dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, et depuis lui nos observations ne nous en ont pas appris davantage. L'univers nous paraît tel encore qu'il lui paraissait être alors. Ce caractère de perpétuité sans altération n'est-il pas celui de la divinité ou de la cause suprême? Que serait donc Dieu, s'il n'était pas tout ce que nous paraît être la nature et la force interne qui la meut? Irons-nous chercher hors du monde cet être éternel et improduit, dont rien ne nous atteste l'existence? Placerons-nous dans la classe des effets produits cette immense cause au delà de laquelle nous ne voyons rien, que les fan-

tômes qu'il plaît à notre imagination de créer? Je sais que l'esprit de l'homme, que rien n'arrête dans ces écarts, s'est élancé au delà de ce que son œil voit, et a franchi la barrière sacrée que la nature avait posée devant son sanctuaire. Il a substitué à la cause qu'il voyait agir une cause qu'il ne voyait pas, hors d'elle et supérieure à elle, sans s'inquiéter des moyens d'en prouver la réalité. Il a demandé qui a fait le monde, comme s'il eût été prouvé qu le monde eût été fait. Et il n'a pas demandé qui a fait son Dieu, étranger au monde, bien persuadé qu'on pouvait exister sans avoir été fait : ce que les philosophes ont pensé effectivement du monde ou de la cause universelle et visible. L'homme, parce qu'il n'est qu'un effet, a voulu que le monde en fût aussi un, et dans le délire de sa métaphysique, il a imaginé un être abstrait appelé Dieu, séparé du monde et cause du monde, placé au-dessus de la sphère immense qui circonscrit le système de l'univers : et lui seul s'est trouvé garant de l'existence de cette nouvelle cause; c'est ainsi que l'homme a créé Dieu. Mais cette conjecture audacieuse n'est point le premier pas qu'il ait fait. L'empire qu'exerce sur lui la cause visible est trop fort pour qu'il ait songé sitôt à s'y soustraire. Il a cru longtemps au témoignage de ses yeux, avant de se livrer aux illusions de son imagination et de se perdre dans les routes inconnues d'un monde invisible. Il a vu Dieu ou la grande cause dans l'univers, avant de le chercher au delà, et il a circonscrit son culte dans la sphère du monde qu'il voyait, avant d'imaginer un Dieu abstrait dans un monde qu'il ne voyait pas. Cet abus de l'esprit, ce raffinement de la métaphysique est d'une date très récente dans l'histoire des opinions religieuses, et peut être regardé comme une exception à la religion universelle, qui a eu pour objet la nature visible et la force active et intelligente qui paraît répandue dans toutes ses parties, comme il nous est facile de nous en assurer, par le témoignage des historiens, et par les monuments politiques et religieux de tous les peuples anciens.

CHAPITRE II

UNIVERSALITÉ DU CULTE RENDU A LA NATURE, PROUVÉE PAR L'HISTOIRE ET PAR LES DOCUMENTS POLITIQUES ET RELIGIEUX

Ce n'est plus par des raisonnements que nous chercherons à prouver que l'univers et ses parties, considérées comme autant de portions de la grande cause ou du grand Être, ont dû attirer les regards et les hommages des mortels. C'est par des faits et par un précis de l'histoire religieuse de tous les peuples que nous pouvons démontrer que ce qui a dû être a été effectivement, et que tous les hommes de tous les pays, dès la plus haute antiquité, n'ont eu d'autres dieux que les dieux naturels; c'est-à-dire le monde et ses parties les plus actives et les plus brillantes, le ciel, la terre, le soleil, la lune, les planètes, les astres fixes, les éléments, et en général tout ce qui porte le caractère de cause et de perpétuité dans la nature. Peindre et chanter le monde et ses opérations, c'était autrefois peindre et chanter la Divinité.

De quelque côté que nous jetions nos regards, dans l'ancien comme dans le nouveau continent, partout la nature et ses principaux agents ont eu des autels. C'est son corps auguste, ce sont ses membres sacrés, qui ont été l'objet de la vénération des peuples. Chérémon et les plus savants prêtres de l'Egypte étaient persuadés, comme Pline, qu'on ne devait admettre rien hors le monde, ou

hors la cause visible; et ils appuyaient leur opinion de celle des plus anciens Egyptiens, « qui ne reconnaissaient, « disent-ils, pour dieux, que le soleil, la lune, les pla- « nètes, les astres qui composent le zodiaque, et tous « ceux qui, par leur lever ou leur coucher, marquent les « divisions des signes, leurs sous-divisions en décans, « l'horoscope et les astres qui y président, et que l'on « nomme chefs puissants du ciel. Ils assuraient que les « Egyptiens, regardant le soleil comme un grand dieu, « architecte et modérateur de l'univers, expliquaient « non seulement la fable d'Osiris, mais encore toutes « leurs fables religieuses généralement par les astres, et « par le jeu de leurs mouvements, par leur apparition, « leur disparition, par les phases de la lune, par les « accroissements ou la diminution de sa lumière, par la « marche progressive du soleil, par les divisions du ciel « et du temps dans leurs deux grandes parties, l'une « affectée au jour et l'autre à la nuit, par le Nil, enfin, « par l'action des causes physiques. Ce sont là, disaient- « ils, les dieux arbitres souverains de la fatalité que nos « pères ont honorés par des sacrifices, et à qui ils ont « élevé des images. » Effectivement, nous avons fait voir dans notre grand ouvrage que les animaux mêmes, consacrés dans les temples de l'Egypte, et honorés par un culte, représentaient les diverses fonctions de la grande cause, et se rapportaient au ciel, au soleil, à la lune, et aux différentes constellations, comme l'a très bien aperçu Lucien. Ainsi la belle étoile Sirius ou la canicule fut honorée sous le nom d'Anubis, et sous la forme d'un *chien sacré* nourri dans les temples. L'épervier représenta le soleil, l'ibis la lune, et l'astronomie fut l'âme de tout le système religieux des Egyptiens. C'est au soleil et à la lune, adorés sous les noms d'Osiris et d'Isis, qu'ils attribuaient le gouvernement du monde, comme à deux divinités premières et éternelles, dont dépendait tout le grand ouvrage de la génération et de la végétation dans notre monde sublunaire. Ils bâtirent, en l'honneur de l'astre qui nous distribue la lumière, la ville du Soleil, ou

d'Héliopolis, et un temple dans lequel ils placèrent la statue de ce dieu. Elle était dorée, et représentait un jeune homme sans barbe, dont le bras était élevé, et qui tenait en main un fouet, dans l'attitude d'un conducteur de chars; dans sa main gauche étaient la foudre et un faisceau d'épis. C'est ainsi qu'ils désignèrent la puissance et tout ensemble la bienfaisance du dieu qui allume les feux de la foudre, et qui verse ceux qui font croître et mûrir les moissons.

Le fleuve du Nil, dont le débordement périodique vient tous les ans féconder par son limon les campagnes de l'Egypte, fut aussi honoré comme dieu, ou comme une des causes bienfaisantes de la nature. Il eut des autels et des temples à Nilopolis, ou dans la ville du Nil. Près des cataractes au-dessus d'Eléphantine, il y avait un collège de prêtres attachés à son culte. On célébrait les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment surtout où il allait épancher dans la plaine les eaux qui tous les ans venaient la fertiliser. On promenait dans les campagnes sa statue en grande cérémonie; on se rendait ensuite au théâtre; on assistait à des repas publics; on célébrait des danses et l'on entonnait des hymnes semblables à celles qu'on adressait à Jupiter, dont le Nil faisait la fonction sur le sol d'Egypte. Toutes les autres parties actives de la nature reçurent les hommages des Egyptiens. On lisait sur une ancienne colonne une inscription en l'honneur des dieux immortels, et les dieux qui y sont nommés sont le Souffle ou l'Air, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, la Nuit et le Jour.

Enfin le monde, dans le système égyptien, était regardé comme une grande divinité, composée de l'assemblage d'une foule de dieux ou de causes partielles, qui n'étaient autres que les divers membres du corps appelé monde ou de l'Univers-Dieu.

Les Phéniciens, qui avec les Egyptiens ont le plus influé sur la religion des autres peuples, et qui ont répandu dans l'univers leurs théogonies, attribuaient la divinité au soleil, à la lune, aux étoiles, et ils les regar-

daient comme les seules causes de la production et de la destruction de tous les êtres. Le soleil, sous le nom d'Hercule, était leur grande divinité.

Les Ethiopiens, pères des Egyptiens, placés sous un climat brûlant, n'en adoraient pas moins la divinité du soleil, et surtout celle de la lune, qui présidait aux nuits, dont la douce fraîcheur faisait oublier les ardeurs du jour. Tous les Africains sacrifiaient à ces deux grandes divinités. C'est en Ethiopie que l'on trouvait la fameuse table du Soleil. Ceux des Ethiopiens qui habitaient au-dessus de Méroé admettaient des dieux éternels et d'une nature incorruptible, nous dit Diodore, tels que le Soleil la Lune, et tout l'univers ou le monde. Semblables aux Incas du Pérou, ils se disaient enfants du Soleil, qu'ils regardaient comme leur premier père; Persina était prêtresse de la Lune, et le roi son époux prêtre du Soleil.

Les Troglodytes avaient dédié une fontaine à l'astre du jour; près du temple d'Ammon, on voyait un rocher consacré au vent du midi, et une fontaine du Soleil.

Les Blemmyes, situés sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, immolaient des victimes humaines au Soleil; la roche Bagia et l'île Nasala, situées au delà du territoire des Ichtyophages, étaient consacrées à cet astre. Aucun homme n'osait approcher de cette île; et des récits effrayants en écartaient le mortel assez hardi pour y porter un pied profane.

C'est ainsi que dans l'ancienne Cyrénaïque il y avait un rocher sur lequel personne ne pouvait sans crime porter la main; il était consacré au vent d'orient.

Les divinités invoquées comme témoins, dans le traité des Carthaginois avec Philippe, fils de Démétrius, sont le Soleil, la Lune, la Terre, les rivières, les prairies et les eaux. Masinissa, remerciant les dieux de l'arrivée de Scipion dans son empire, s'adresse au Soleil.

Encore aujourd'hui, les habitants de l'île Socotora et les Hottentots conservent l'ancien respect que les Africains eurent toujours pour la lune, qu'ils regardaient comme le principe de la végétation sublunaire; ils s'adres

sent à elle pour obtenir de la pluie, du beau temps et de bonnes récoltes. Elle est pour eux une divinité bienfaisante, telle que l'était Isis chez les Egyptiens.

Tous les Africains qui habitent la côte d'Angola et du Congo révéraient le soleil et la lune. Les insulaires de l'île de Ténériffe les adoraient aussi, ainsi que les planètes et les autres astres, lorsque les Espagnols y arrivèrent.

La Lune était la grande divinité des Arabes. Les Sarrasins lui donnaient l'épithète de Cabar ou de grande; son croissant orne encore les monuments religieux des Turcs. Son exaltation sous le signe du Taureau fut une des principales fêtes des Sarrasins et des Arabes Sabéens. Chacune des tribus arabes était sous l'invocation d'un astre; la tribu Hamyaz était consacrée au soleil; la tribu Cennah l'était à la lune; la tribu Misa était sous la protection de l'étoile Aldebaran; la tribu Tai, sous celle de Canopus; la tribu Kaïs, sous celle de Sirius; les tribus Lachamus et Idamus honoraient la planète de Jupiter; la tribu Asad, celle de Mercure, et ainsi des autres. Chacune révérait un des corps célestes, comme son génie tutélaire. Atra, ville d'Arabie, était consacrée au soleil, et renfermait de riches offrandes déposées dans son temple. Les anciens Arabes donnaient souvent à leurs enfants le titre de serviteurs du soleil.

Le Caabah des Arabes, avant Mahomet, était un temple consacré à la lune; la pierre noire que les musulmans baisent avec tant de dévotion aujourd'hui est, à ce qu'on prétend, une ancienne statue de Saturne. Les murailles de la grande mosquée de Koufah, bâtie sur les fondements d'un ancien pyrée ou temple du feu, sont chargées de figures de planètes artistement sculptées. Le culte ancien des Arabes était le sabéisme, religion universellement répandue en Orient; le ciel et les astres en étaient le premier objet.

Cette religion était celle des anciens Chaldéens, et les Orientaux prétendent que leur Ibrahim ou Abraham fut élevé dans cette doctrine. On trouve encore à Hellê, sur

les ruines de l'ancienne Babylone, une mosquée appelée Mesched Eschams ou mosquée du Soleil. C'est dans cette ville qu'était l'ancien temple de Bel ou du Soleil, la grande divinité des Babyloniens; c'est le même dieu auquel les Perses élevèrent des temples et consacrèrent des images sous le nom de Mithra. Ils honoraient aussi le ciel, sous le nom de Jupiter, la lune et Vénus, le feu, la terre, l'air ou le vent, l'eau, et ne connaissaient pas d'autres dieux dès la plus haute antiquité. En lisant les livres sacrés des anciens Perses, contenus dans la collection des livres Zends, on trouve à chaque page des invocations adressées à Mithra, à la lune, aux astres, aux éléments, aux montagnes, aux arbres et à toutes les parties de la nature. Le feu Ether, qui circule dans tout l'univers, et dont le soleil est le foyer le plus apparent, était réprésenté dans les pyrées par le feu sacré et perpétuel entretenu par les mages.

Chaque planète, qui en contient une portion, avait son pyrée ou son temple particulier, où l'on brûlait de l'encens en son honneur : on allait dans la chapelle du Soleil rendre des hommages à cet astre et y célébrer sa fête; dans celle de Mars et de Jupiter, etc., honorer Mars et Jupiter, et ainsi des autres planètes. Avant d'en venir aux mains avec Alexandre, Darius, roi de Perse, invoque le Soleil, Mars et le feu sacré éternel. Sur le haut de sa tente était une image de cet astre, renfermée dans le cristal et qui réfléchissait au loin des rayons. Parmi les ruines de Persépolis, on distingue la figure d'un roi à genoux devant l'image du Soleil; tout près est le feu sacré conservé par les mages, et que Persée, dit-on, avait fait autrefois descendre sur la terre.

Les Parsis, ou les descendants des anciens disciples de Zoroastre, adressent encore leurs prières au soleil, à la lune, aux étoiles, et principalement au feu, comme au plus subtil et au plus pur des éléments. On conservait surtout ce feu dans l'Aderbighian, où était le grand pyrée des Perses, et à Asaac, dans le pays des Parthes. Les Guèbres établis à Surate conservent précieusement dans

un temple, remarquable par sa simplicité, le feu sacré dont Zoroastre enseigna le culte à leurs pères. Niebuhr vit un de ces foyers, où l'on prétend que le feu se conserve depuis plus de deux cents ans, sans jamais s'éteindre.

Valarsacès éleva un temple à Armavir, dans l'ancienne Phasiane, sur les bords de l'Araxe, et il y consacra la statue du Soleil et de la Lune, divinités adorées autrefois par les Ibériens, par les Albaniens et les Colchidiens. Cette dernière planète surtout était révérée dans toute cette partie de l'Asie, dans l'Arménie et dans la Cappadoce, ainsi que le dieu *Mois,* que la lune engendre par sa révolution. Toute l'Asie Mineure, la Phrygie, l'Ionie étaient couvertes de temples élevés aux deux grands flambeaux de la nature. La lune, sous le nom de Diane, avait un magnifique temple à Ephèse. Le dieu Mois avait le sien près de Laodicée et en Phrygie ; le soleil était adoré à Thymbrée, dans la Troade, sous le nom d'Apollon.

L'île de Rhodes était consacrée au soleil, auquel on avait élevé une statue colossale, connue sous le nom de colosse de Rhodes.

Au nord de l'Asie, les Turcs établis près du Caucase, avaient un grand respect pour le feu, pour l'eau, pour la terre, qu'ils célébraient dans leurs hymnes sacrées.

Les Abasges, relégués au fond de la mer Noire, révéraient encore du temps de Justinien les bois, les forêts, et faisaient des arbres leurs principales divinités.

Toutes les nations scythiques, qui erraient dans les immenses contrées qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, avaient pour principale divinité la Terre, d'où ils tiraient leur subsistance, eux et leurs troupeaux ; ils la faisaient femme de Jupiter ou du Ciel, qui verse en elle les pluies qui la fécondent.

Les Tartares qui habitent à l'orient de l'Imaüs adorent le Soleil, la Lumière, le Feu, la Terre, et offrent à ces divinités les prémices de leur nourriture, principalement le matin.

Les anciens Massagètes avaient pour divinité unique le Soleil, à qui ils immolaient des chevaux.

Les Derbices, peuples d'Hyrcanie, rendaient un culte à la Terre.

Tous les Tartares en général ont le plus grand respect pour le soleil; ils le regardent comme le père de la lune, qui emprunte de lui sa lumière ; ils font des libations en l'honneur des éléments, et surtout en l'honneur du feu et de l'eau.

Les Votiaks du gouvernement d'Orenbourg adorent la divinité de la terre qu'ils appellent Mon-Kalzin ; le dieu des eaux, qu'ils nomment Vou-Imnar ; ils adorent aussi le soleil, comme le siège de leur grande divinité.

Les Tatars, montagnards du territoire d'Oudinsk, adorent le Ciel et le Soleil.

Les Moskaniens sacrifiaient à un être suprême qu'ils appellaient Schkai : c'est le nom qu'ils donnaient au ciel. Lorsqu'ils faisaient leurs prières, ils regardaient l'orient, ainsi que tous les peuples d'origine tchoude.

Les Tchouvasches mettaient le soleil et la lune au nombre de leurs divinités ; ils sacrifiaient au Soleil au commencement du printemps, au temps des semailles, et à la Lune à chaque renouvellement.

Les Toungouses adorent le Soleil, et ils en font leur principale divinité ; ils le représentent par l'emblème du feu.

Les Huns adoraient le Ciel et la Terre, et leur chef prenait le titre de Tanjaou ou de fils du Ciel.

Les Chinois, placés à l'extrémité orientale de l'Asie, révèrent le ciel sous le nom de grand *Tien*. Et ce nom désigne, suivant les uns, l'esprit du ciel ; suivant d'autres, le ciel matériel. C'est l'Uranus des Phéniciens, des Atlantes et des Grecs. L'Être suprême, dans le Chou-King, est désigné par le nom de *Tien*, ou de ciel, et de Chang-Tien, ciel suprême.

Les Chinois disent de ce ciel qu'il pénètre tout et comprend tout.

On trouve en Chine les temples du Soleil et de la Lune, et celui des Étoiles du nord.

On voit Thait-Tçoum aller au Miao offrir un holocauste

au Ciel et à la Terre. On trouve pareillement des sacrifices faits aux dieux des montagnes et des fleuves.

Agoustha fait des libations à l'auguste Ciel et à la Terre reine.

Les Chinois ont élevé un temple au grand Être résultant de l'assemblage du ciel, de la terre et des éléments ; être qui répond à notre monde, et qu'ils nomment Tay-Ki : c'est aux deux solstices que les Chinois vont rendre un culte au Ciel.

Les peuples du Japon adorent les astres, et les supposent animés par des intelligences ou par des dieux. Ils ont leur temple de la splendeur du Soleil ; ils célèbrent la fête de la lune le sept de septembre. Le peuple passe la nuit à se réjouir à la lumière de cet astre.

Les habitants de la terre d'Yeço adorent le Ciel.

Il n'y a pas encore neuf cents ans que les habitants de l'île Formose ne connaissaient point d'autres dieux que le Soleil et la Lune, qu'ils regardaient comme deux divinités, ou causes suprêmes : idée absolument semblable à celle que les Egyptiens et les Phéniciens avaient de ces deux astres.

Les Arrakanois ont élevé dans l'île de Murray un temple à la Lumière, sous le nom de temple des atomes du Soleil.

Les habitants du Tunquin révèrent sept idoles célestes, qui représentent les sept planètes, et cinq terrestres consacrées aux éléments.

Le soleil et la lune ont leurs adorateurs dans l'île de Ceylan, la Taprobane des anciens ; on y rend aussi un culte aux autres planètes. Ces deux premiers astres sont les seules divinités des naturels de l'île de Sumatra ; ce sont les mêmes dieux que l'on honore dans l'île de Java, dans l'île Célèbes, aux îles de la Sonde, aux Moluques, aux îles Philippines.

Les talapoins ou les religieux de Siam ont la plus grande vénération pour tous les éléments et pour toutes les parties du corps sacré de la nature.

Les Indiens ont un respect superstitieux pour les eaux

du fleuve du Gange; ils croient à sa divinité, comme les Égyptiens à celle du Nil.

Le soleil a été une des grandes divinités des Indiens, si l'on en croit Clément d'Alexandrie. Les Indiens, même les spiritualistes, révèrent ces deux grands flambeaux de la nature, le soleil et la lune, qu'ils appellent les deux yeux de la Divinité. Ils célèbrent tous les ans une fête en honneur du soleil, le 9 janvier. Ils admettent cinq éléments, auxquels ils ont élevé cinq pagodes.

Les sept planètes sont encore adorées aujourd'hui sous différents noms dans le royaume du Népal; on leur sacrifie chaque jour.

Lucien prétend que les Indiens, en rendant leurs hommages au Soleil, se tournaient vers l'orient, et que, gardant un profond silence, ils formaient une espèce de danse imitative du mouvement de cet astre. Dans un de leurs temples on avait représenté le dieu de la lumière monté sur un quadrige ou sur un char attelé de quatre chevaux.

Les anciens Indiens avaient aussi leur feu sacré, qu'ils tiraient des rayons du soleil, sur le sommet d'une très haute montagne, qu'ils regardaient comme le point central de l'Inde. Les brames entretiennent encore aujourd'hui, sur la montagne de Tirounamaly, un feu pour lequel ils ont la plus grande vénération. Ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang, et ils en jettent vers cet astre, pour lui témoigner leur respect et leur reconnaissance de ce qu'il a voulu reparaître et dissiper les ténèbres de la nuit. C'est sur l'autel du Soleil qu'ils allumèrent les flambeaux qu'ils devaient porter devant Phaotès, leur nouveau roi, qu'ils voulaient recevoir.

L'auteur du *Bagawadam* reconnaît que plusieurs Indiens adressent des prières aux étoiles fixes et aux planètes. Ainsi le culte du soleil, des astres et des éléments a formé le fonds de la religion de toute l'Asie, c'est-à-dire des contrées habitées par les plus grandes, par les plus anciennes, comme les plus savantes nations, par celles qui ont le plus influé sur la religion des peuples

d'Occident, et en général sur celle de l'Europe. Aussi, lorsque nous reportons nos regards sur cette dernière partie de l'ancien monde, y trouvons-nous le sabéisme ou le culte du soleil, de la lune et des astres également répandu, quoique souvent déguisé sous d'autres noms et sous des formes savantes qui les ont fait méconnaître quelquefois de leurs adorateurs.

Les anciens Grecs, si l'on en croit Platon, n'avaient d'autres dieux que ceux qu'adoraient les barbares, du temps où vivait ce philosophe, et ces dieux étaient le Soleil, la Lune, les Astres, le Ciel et la Terre.

Epicharmis, disciple de Pythagore, appelle dieux le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau et le feu. Orphée regardait le Soleil comme le plus grand des dieux, et, montant avant le jour sur un lieu élevé, il y attendait l'apparition de cet astre pour lui rendre des hommages.

Agamemnon, dans Homère, sacrifie au Soleil et à la Terre.

Le chœur dans l'*Œdipe* de Sophocle invoque le Soleil, comme étant le premier de tous les dieux et leur chef.

La Terre était adorée dans l'île de Cos; elle avait un temple à Athènes et à Sparte; son autel et son oracle à Olympie. Celui de Delphes lui fut originairement consacré. En lisant Pausanias, qui nous a donné la description de la Grèce et de ses monuments religieux, on retrouve partout des traces du culte de la nature; on y voit des autels, des temples, des statues consacrées au Soleil, à la Lune, à la Terre, aux Pléiades, au Cocher céleste, à la Chèvre, à l'Ourse ou à Callisto, à la Nuit, aux fleuves, etc.

On voyait en Laconie, sept colonnes élevées aux sept planètes. Le soleil avait sa statue, et la lune sa fontaine sacrée à Thalma, dans ce même pays.

Les habitants de Mégalopolis sacrifiaient au vent Borée, et lui avaient fait planter un bois sacré.

Les Macédoniens adoraient Estia ou le feu, et adressaient des prières à Bédy, ou à l'élément de l'eau;

Alexandre, roi de Macédoine, sacrifie au Soleil, à la Lune et à la Terre.

L'oracle de Dodone, dans toutes ses réponses, exige que l'on sacrifie au fleuve Achéloüs; Homère donne l'épithète de sacrées aux eaux de l'Alphée. Nestor et les Pyliens sacrifient un taureau à ce fleuve. Achille laisse croître ses cheveux en honneur du Spherchius; il invoque aussi le vent Borée et le Zéphyr.

Les fleuves étaient réputés sacrés et divins, tant à cause de la perpétuité de leurs cours que parce qu'ils entretenaient la végétation, abreuvaient les plantes et les animaux, et parce que l'eau est un des premiers principes de la nature, et un des plus puissants agents de la force universelle du grand être.

En Thessalie, on nourrissait des corbeaux sacrés en l'honneur du Soleil. On trouve cet oiseau sur les monuments de Mithra en Perse.

Les temples de l'ancienne Byzance étaient consacrés au Soleil, à la Lune et à Vénus. Ces trois astres, ainsi que l'Arcture ou la belle étoile du Bouvier, les douze signes du zodiaque, y avaient leurs idoles.

Rome et l'Italie conservaient aussi une foule de monuments du culte rendu à la nature et à ses agents principaux. Tatius, venant à Rome partager le sceptre de Romulus, élève des temples au Soleil, à la Lune, à Saturne, à la Lumière et au Feu. Le feu éternel ou Vesta, était le plus ancien objet du culte des Romains; des vierges étaient chargées de l'entretenir dans le temple de cette déesse, comme les mages en Asie dans leurs pyrées, car c'était le même culte que celui de Perse. C'était, dit Jornandès, une image des feux éternels qui brillent au ciel.

Tout le monde connaît le fameux temple de Tellus ou de la Terre, qui servit souvent aux assemblées du sénat. La terre prenait le nom de mère, et était regardée comme une divinité avec les mânes.

On trouvait dans le Latium une fontaine du Soleil, auprès de laquelle étaient élevés deux autels, sur lesquels

Enée arrivant en Italie sacrifia. Romulus institua les jeux du cirque en honneur de l'astre qui mesure l'année dans ses cours, et des quatre éléments qu'il modifie par son action puissante.

Aurélien fit bâtir à Rome le temple de l'astre du jour, qu'il enrichit d'or et de pierreries. Auguste avant lui y avait fait apporter d'Egypte les images du Soleil et de la Lune, qui ornèrent son triomphe sur Antoine et sur Cléopâtre.

La lune avait son temple sur le mont Aventin.

Si nous passons en Sicile, nous y voyons des bœufs consacrés au Soleil. Cette île elle-même porta le nom d'île du Soleil. Les bœufs que mangèrent les compagnons d'Ulysse en y arrivant étaient consacrés à cet astre.

Les habitants d'Assora adoraient le fleuve Chrysas, qui coulait sous leurs murs et qui les abreuvait de ses eaux. Ils lui avaient élevé un temple et une statue. A Enguyum on adorait les déesses-mères, les mêmes divinités qui étaient honorées en Crète, c'est-à-dire la Grande et la Petite Ourse.

En Espagne, les peuples de la Bétique avaient bâti un temple en honneur de l'étoile du matin et du crépuscule. Les Accitains avaient élevé au dieu Soleil, sous le nom de Mars, une statue dont la tête rayonnante exprimait la nature de cette divinité. A Cadix, ce même dieu était honoré, sous le nom d'Hercule, dès la plus haute antiquité.

Toutes les nations du nord de l'Europe, connues sous la dénomination générale de nations celtiques, rendaient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, au soleil, à la lune, aux astres, à la voûte des cieux, aux arbres, aux rivières, aux fontaines, etc.

Le vainqueur des Gaules, Jules-César, assure que les anciens Germains n'adoraient que la cause visible et ses principaux agents, que les dieux qu'ils voyaient et dont ils éprouvaient l'influence, le Soleil, la Lune, le feu ou Vulcain, la terre sous le nom d'Herta.

On trouvait dans la Gaule Narbonaise un temple élevé au vent Circius, qui purifiait l'air. On voyait un temple

du Soleil à Toulouse ; il y avait dans le Gévaudan le lac Helanus, auquel on rendait des honneurs religieux.

Charlemagne dans ses *Capitulaires*, proscrit l'usage ancien où l'on était de placer des chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines pour leur rendre un culte superstitieux.

Canut, roi d'Angleterre, défend dans ses Etats le culte que l'on rendait au soleil, à la lune, au feu, à l'eau courante, aux fontaines, aux forêts, etc.

Les Francs qui passent en Italie, sous la conduite de Theudibert, immolent les femmes et les enfants des Goths, et en font offrande au fleuve du Pô, comme étant les prémices de la guerre. Ainsi, les Allemands au rapport d'Agathias, immolaient des chevaux aux fleuves ; et les Troyens au Scamandre, en précipitant ces animaux tout vivants dans leurs eaux.

Les habitants de l'île de Thulé, et tous les Scandinaves, plaçaient leurs divinités dans le firmament, dans la terre, dans la mer, dans les eaux courantes, etc.

On voit par ce tableau abrégé de l'histoire religieuse de l'ancien continent, qu'il n'y a pas un point des trois parties de l'ancien monde où l'on ne trouve établi le culte de la nature et de ses agents principaux; et que les nations civilisées, comme celles qui ne l'étaient pas, ont toutes reconnu l'empire qu'exerçait sur l'homme la cause universelle visible, ou le monde et ses parties les plus actives.

Si nous passons dans l'Amérique, tout nous présente sur la terre une scène nouvelle, tant dans l'ordre physique, que dans l'ordre moral et politique. Tout y est nouveau, plantes, quadrupèdes, arbres, fruits, reptiles, oiseaux, mœurs, usages ; la religion seule est encore la même que dans l'ancien monde; c'est toujours le soleil, la lune, le ciel, les astres, la terre et les éléments qu'on y adore.

Les Incas du Pérou se disaient fils du Soleil; ils élevaient des temples et des autels à cet astre, et avaient institué des fêtes en son honneur : il y était regardé,

ainsi qu'en Egypte et en Phénicie, comme la source de tous les biens de la nature. La Lune associée à son culte y passait pour la mère de toutes les productions sublunaires; elle était honorée comme la femme et la sœur du Soleil. Vénus, la planète la plus brillante après le Soleil, y avait aussi ses autels, ainsi que les météores, les éclairs, le tonnerre, et surtout la brillante Iris ou l'arc-en-ciel. Des vierges étaient chargées, comme les vestales à Rome, du soin d'entretenir le feu sacré perpétuel.

Le même culte était établi au Mexique avec toute la pompe que donne à sa religion un peuple instruit [1]. Les Mexicains contemplaient le ciel, et lui donnaient le nom de *créateur* et d'admirable; il n'y avait point de partie un peu apparente dans l'univers qui n'eût chez eux ses autels et ses adorateurs.

Les habitants de l'isthme de Panama, et de tout ce qu'on appelle terre ferme, croyaient qu'il y a un Dieu au ciel, et que ce Dieu était le Soleil, mari de la Lune; ils adoraient ces deux astres, comme les deux causes suprêmes, qui régissent le monde. Il en était de même des peuples du Brésil, des Caraïbes, des Floridiens, des Indiens de la côte de Cumana, des sauvages de la Virginie, et de ceux du Canada et de la baie d'Hudson.

Les Iroquois appellent le ciel Garonhia; les Hurons Sironhiata, et les uns et les autres l'adorent comme le grand génie, le bon maître, le père de la vie; ils donnent aussi au soleil le titre d'Etre suprême.

Les sauvages de l'Amérique septentrionale ne font point de traité sans prendre pour témoin et pour garant le soleil, comme nous voyons que fait Agamemnon dans Homère, et les Carthaginois dans Polybe. Ils font fumer

[1] Dans une partie du Nouveau-Mexique et dans la partie nord de l'Etat de Chinhahua, existent encore, assez bien conservés, plusieurs villages fortifiés appelés généralement *pueblos*, ou *las casas grandes* à cause de leur étendue, habités autrefois par les Pimos, peuple de moins en moins nombreux, comme toutes les races indiennes depuis l'invasion des « faces pâles ». Parmi les ruines de ces curieuses constructions, massives et à plusieurs étages, où les Indiens se réfugiaient comme dans des cités ou des phalanstères, on reconnaît encore la petite chambre ronde recevant le jour par une ouverture du toit, dans laquelle était entretenu le feu sacré en l'honneur du Soleil au temps de Montézuma. (Voir *la Contrée merveilleuse*, trad. de l'anglais par William Battier.)

leurs alliés dans le calumet, et en poussent la fumée vers cet astre. C'est aux Panis, qui habitent les bords du Missouri, que le Soleil a donné le calumet, suivant la tradition de ces sauvages.

Les naturels de l'île de Cayenne adoraient aussi le soleil, le ciel et les astres : en un mot, partout où l'on a a trouvé des traces d'un culte en Amérique, on a aussi reconnu qu'il se dirigeait vers quelques-unes des parties du grand tout ou du monde.

Le culte de la nature doit donc être regardé comme la religion primitive et universelle des deux mondes. A ces preuves tirées de l'histoire des peuples des deux continents, s'en joignent d'autres tirées de leurs monuments religieux et politiques, des divisions et des distributions de l'ordre sacré et de l'ordre social, de leurs fêtes, de leurs hymnes et de leurs chants religieux, des opinions de leurs philosophes.

Dès que les hommes eurent cessé de se rassembler sur le sommet des hautes montagnes, pour y contempler et y adorer le ciel, le soleil, la lune, et les autres astres, leurs premières divinités, et qu'ils se furent réunis dans les temples, ils voulurent retrouver dans cette enceinte étroite les images de leurs dieux, et un tableau régulier de cet ensemble admirable, connu sous le nom de monde ou du grand tout qu'ils adoraient.

Ainsi le fameux labyrinthe d'Egypte représentait les douze maisons du Soleil, auquel il était consacré par douze palais, qui communiquaient entre eux, et qui formaient la masse du temple de l'astre qui engendre l'année et les saisons, en circulant dans les douze signes du zodiaque.

On trouvait dans le temple d'Héliopolis ou de la ville du Soleil douze colonnes chargées de symboles relatifs aux douze signes et aux éléments.

Ces énormes masses de pierre consacrées à l'astre du jour avaient la figure pyramidale, comme la plus propre à représenter les rayons du Soleil et la forme sous laquelle s'élève la flamme.

La statue d'Apollon Agyeus était une colonne terminée en pointe; et Apollon était le Soleil.

Le soin de figurer les images et les statues des dieux en Egypte n'était point abandonné aux artistes ordinaires. Les prêtres en donnaient les dessins, et c'était sur des sphères, c'est-à-dire d'après l'inspection du ciel et de ses images astronomiques, qu'ils en déterminaient les formes. Aussi voyons-nous que dans toutes les religions les nombres sept et douze, dont l'un rappelle celui des planètes et l'autre celui des signes, sont des nombres sacrés, et qui se reproduisent sous toutes sortes de formes. Tels sont les douze grands dieux; les douze apôtres; les douze fils de Jacob ou les douze tribus; les douze autels de Janus; les douze travaux d'Hercule ou du Soleil; les douze boucliers de Mars; les douze frères Arvales; les douze dieux *Consentes;* les douze membres de la lumière; les douze gouverneurs dans le système manichéen; les douze adeetyas des Indiens; les douze azes des Scandinaves; la ville aux douze portes de l'Apocalypse; les douze quartiers de la ville dont Platon conçoit le plan; les quatre tribus d'Athènes sous-divisées en trois fratries, suivant la division faite par Cécrops; les douze coussins sacrés sur lesquels est assis le Créateur dans la cosmogonie des Japonais; les douze pierres du rational du grand prêtre des Juifs, rangés trois par trois, comme les saisons; les douze cantons de la Ligue étrusque, et leurs douze lucumons ou chefs de canton; la confédération des douze villes d'Ionie; celle des douze villes d'Eolie; les douze Tcheou, dans lesquels Chun divise la Chine; les douze contrées, entre lesquelles les habitants de la Corée partagent le monde; les douze officiers chargés de traîner le sarcophage dans les funérailles du roi de Tunquin; les douze chevaux de main, les douze éléphants, etc., conduits dans cette cérémonie.

Il en fut de même du nombre sept. Tel le chandelier à sept branches, qui représentait le système planétaire dans le temple de Jérusalem; les sept enceintes du temple; celles de la ville d'Ecbatane, également au nom-

bre de sept, et teintes de couleurs affectées aux planètes; les sept portes de l'antre de Mithra ou du Soleil; les sept étages de la tour de Babylone, surmontés d'un huitième qui représentait le ciel, et qui servait de temple à Jupiter; les sept portes de la ville de Thèbes, portant chacune le nom d'une planète; la flûte aux sept tuyaux, mise entre les mains du Dieu qui représente le grand tout ou la nature, *Pan;* la lyre aux sept cordes, touchée par Apollon ou par le dieu du Soleil; le livre des destins, composé de sept tablettes; les sept anneaux prophétiques des brahmanes où était gravé le nom d'une planète; les sept pierres consacrées aux mêmes planètes en Laconie; la division en sept castes adoptée par les Egyptiens et les Indiens dès la plus haute antiquité; les sept idoles que les bonzes portent tous les ans en pompe dans sept temples différents; les sept voyelles mystiques qui formaient la formule sacrée, proférée dans les temples des planètes; les sept pyrées ou autels du monument de Mithra; les sept Amschaspands ou grands génies, invoqués par les Perses; les sept archanges des Chaldéens et des Juifs; les sept tours résonnantes de l'ancienne Byzance; la semaine chez tous les peuples ou la période de sept jours consacrés chacun à une planète; la période de sept fois sept ans chez les Juifs; les sept sacrements chez les chrétiens, etc. C'est surtout dans le livre astrologique et cabalistique connu sous le nom d'*Apocalypse* de Jean qu'on retrouve les nombres douze et sept répétés à chaque page. Le premier l'est quatorze fois, et le second vingt-quatre fois.

Le nombre trois cent soixante, qui est celui des jours de l'année, sans y comprendre les épagomènes, fut aussi retracé par les trois cent soixante dieux qu'admettait la théologie d'Orphée; par les trois cent soixante coupes d'eau du Nil, que les prêtres égyptiens versaient, une chaque jour, dans un tonneau sacré, qui était dans la ville d'Achante; par les trois cent soixante Eons ou génies des gnostiques; par les trois cent soixante idoles placées dans le palais du daïri, au Japon; par les trois

cent soixante petites statues qui entouraient celle d'Hobal, ou du dieu Soleil Bel, adoré par les anciens Arabes; par les trois cent soixante chapelles bâties autour de la superbe mosquée de Balk, élevée par les soins du chef de la famille des Barmecides; par les trois cent soixante génies qui saisissent l'âme à la mort, suivant la doctrine des chrétiens de saint Jean; par les trois cent soixante temples bâtis sur la montagne Lowham à la Chine; par le mur de trois cent soixante stades dont Sémiramis environna la ville de Belus ou du Soleil, la fameuse Babylone. Tous ces monuments nous retracent la même division du monde, et du cercle divisé en degrés que parcourt le soleil. Enfin la division du zodiaque en vingt-sept parties, qui exprime les stations de la lune, et en trente-six, qui est celle des décans, furent pareillement l'objet des distributions politiques et religieuses.

Non seulement les divisions du ciel, mais les constellations furent représentées dans les temples, et leurs images consacrées parmi les monuments du culte et sur les médailles des villes. La belle étoile de la Chèvre, placée aux cieux dans la constellation du Cocher, avait sa statue en bronze doré dans la place publique des Phliassiens. Le Cocher lui-même avait ses temples, ses statues, ses tombeaux, ses mystères en Grèce, et il y était honoré sous les noms de Myrtile, d'Hippolyte, de Spherœus, de Cillas, d'Erecthée, etc.

On y voyait aussi les statues et les tombeaux des Atlantides ou des Pléiades, Steropé, Phœdra, etc.

On montrait près d'Argos le tertre qui couvrait la tête de la fameuse Méduse, dont le type est aux cieux, sous les pieds de Persée.

La lune, ou la Diane d'Ephèse, para sa poitrine de la figure du Cancer, qui est un des douze signes, et le domicile de cette planète. L'Ourse céleste, adorée sous le nom de Callisto, et le Bouvier, sous celui d'Arcas, avaient leurs tombeaux en Arcadie, près des autels du Soleil.

Ce même Bouvier avait son idole dans l'ancienne Byzance, ainsi qu'Orion, le fameux Nembrod des Assy-

riens; ce dernier avait son tombeau à Tanagre, en Béotie.

Les Syriens avaient consacré dans leurs temples les images des Poissons, un des signes célestes.

Les constellations Nesra ou l'Aigle, Aiyûck ou la Chèvre, Yagutho ou les Pléiades, et Suwaha ou Alhauwaa, le Serpentaire, eurent leurs idoles chez les anciens Sabéens. On trouve encore ces noms dans le commentaire de Hyde sur Ulug-Beigh.

Le système religieux des Egyptiens était tout entier calqué sur le ciel, si nous en croyons Lucien, et comme il est aisé de le démontrer.

En général, on peut dire que tout le ciel étoilé était descendu sur le sol de la Grèce et de l'Egypte pour s'y peindre, et y prendre un corps dans les images des dieux, soit vivantes, soit inanimées.

La plupart des villes étaient bâties sous l'inspection et sous la protection d'un signe céleste. On tirait leur horoscope; de là les images des astres empreintes sur leurs médailles. Celles d'Antioche sur l'Oronte représentent le Bélier avec le croissant de la lune; celle des Mamertins, l'image du Taureau; celles des rois de Comagène, le type du scorpion; celles de Zeugma et d'Anazorbe, l'image du Capricorne. Presque tous les signes célestes se trouvent sur les médailles d'Antonin: l'étoile Hesperus était le sceau public des Locriens Ozoles et Opuntiens.

Nous remarquons pareillement que les fêtes anciennes sont liées aux grandes époques de la nature et au système céleste. Partout on retrouve les fêtes solstitiales et équinoxiales. On y distingue surtout celle du solstice d'hiver: c'est alors que le soleil commence à renaître, et reprend sa route vers nos climats; et celle de l'équinoxe du printemps: c'est alors qu'il reporte dans notre hémisphère les longs jours, et la chaleur active et bienfaisante qui met en mouvement la végétation, qui en développe tous les germes, et qui mûrit toutes les productions de la terre. Noël et Pâques chez les chrétiens adorateurs du soleil, sous le nom de Christ, substitué à celui de Mithra,

quelque illusion que l'ignorance ou la mauvaise foi cherchent à se faire, en sont encore une preuve subsistante parmi nous. Tous les peuples ont eu leurs fêtes des quatre temps ou des quatre saisons. On les retrouve jusque chez les Chinois. Un de leurs plus anciens empereurs, Fohi, établit des sacrifices dont la célébration était fixée aux deux équinoxes et aux deux solstices. On éleva quatre pavillons aux lunes des quatre saisons.

Les anciens Chinois, dit Confucius, établirent un sacrifice solennel en honneur du Chang-Ty, au solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais, recommence de nouveau sa carrière pour nous distribuer sa bienfaisante lumière.

Ils instituèrent un second sacrifice dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts que par l'empereur de la Chine, fils du Ciel.

Les Grecs et les Romains en firent autant, à peu près pour les mêmes raisons.

Les Perses ont leur Neurouz, ou fête du soleil dans son passage sous le Bélier ou sous le signe de l'équinoxe du printemps, et les Juifs leur fête du passage sous l'Agneau. Le Neurouz est une des plus grandes fêtes de la Perse. Les Perses célébraient autrefois l'entrée du soleil dans chaque signe, au bruit des instruments de musique.

Les anciens Egyptiens promenaient la vache sacrée sept fois autour du temple, au solstice d'hiver. A l'équinoxe du printemps, ils célébraient l'époque heureuse où le feu céleste venait tous les ans embraser la nature.

Cette fête du feu et de la lumière triomphante, dont notre feu sacré du samedi saint et notre cierge pascal retracent encore l'image, existait dans la ville du Soleil, en Assyrie, sous le nom de fêtes des Bûchers.

Les fêtes célébrées par les anciens Sabéens en honneur des planètes étaient fixées sous le signe de leur exaltation; quelquefois sous celui de leur domicile, comme celle de Saturne chez les Romains l'était en décembre

sous le Capricorne, domicile de cette planète. Toutes les fêtes de l'ancien calendrier des pontifes sont liées au lever ou au coucher de quelque constellation ou de quelque étoile, comme on peut s'en assurer par la lecture des *Fastes* d'Ovide.

C'est surtout dans les jeux du cirque, institués en honneur du dieu qui distribue la lumière, que le génie religieux des Romains et les rapports de leurs fêtes avec la nature se manifestent. Le soleil, la lune, les planètes, les éléments, l'univers et ses parties les plus apparentes, tout y était représenté par des emblèmes analogues à leur nature. Le soleil avait ses chevaux, qui dans l'hippodrome, imitaient les courses de cet astre dans les cieux.

Les champs de l'Olympe étaient représentés par une vaste arène consacrée au soleil. Ce dieu y avait au milieu son temple, surmonté de son image. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étaient tracées et marquées par des bornes placées vers les extrémités du cirque.

Les courses se faisaient d'orient en occident, jusqu'à sept tours, à cause des sept planètes.

Le Soleil et la Lune avaient leurs chars, ainsi que Jupiter et Vénus ; les conducteurs des chars étaient vêtus d'habits de couleur analogue à la teinte des divers éléments. Le char du Soleil était attelé de quatre chevaux, et celui de la Lune de deux.

On avait figuré dans le cirque le zodiaque par douze portes : on y retraça aussi le mouvement des étoiles circompolaires ou des deux Ourses.

Dans ces fêtes tout était personnifié ; la mer ou Neptune, la terre ou Cérès, ainsi que les autres éléments. Ils y étaient représentés par des acteurs qui y disputaient le prix.

Ces combats furent, dit-on, inventés pour retracer l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre et de la mer.

On attribue à Romulus l'institution de ces jeux chez les Romains, et je crois qu'ils étaient une imitation des

courses de l'hippodrome des Arcadiens et des jeux de l'Elide.

Les phases de la lune furent aussi l'objet de fêtes, et surtout la néoménie ou la lumière nouvelle dont se revêt cette planète au commencement de chaque mois ; car le dieu Mois eut ses temples, ses images et ses mystères. Tout le cérémonial de la procession d'Isis, décrite dans Apulée, se rapporte à la nature et en retrace les diverses parties.

Les hymnes sacrées des Anciens ont le même objet, si nous en jugeons par celles qui nous sont restées, et qu'on attribue à Orphée ; quel qu'en soit l'auteur, il est évident qu'il n'a chanté que la nature.

Un des plus anciens empereurs de la Chine, Chun, fait composer un grand nombre d'hymnes qui s'adressent au ciel, au soleil, à la lune, aux astres, etc. Il en est de même de presque toutes les prières des Perses contenues dans les livres Zends. Les chants poétiques des anciens auteurs, de qui nous tenons les théogonies connues sous le nom d'Orphée, de Linus, d'Hésiode, etc., se rapportent à la nature et à ses agents. « Chantez, dit « Hésiode aux Muses, les dieux immortels, enfants de la « terre et du ciel étoilé, dieux nés du sein de la nuit et « qu'a nourris l'Océan, les astres brillants, l'immense « voûte des cieux, et les dieux qui en sont nés, la mer, « les fleuves, etc. » Les chants d'Iopas, dans le repas que Didon donne aux Troyens, contiennent les sublimes leçons du savant Atlas sur la course de la lune et du soleil, sur l'origine des hommes, des animaux, etc. Dans les pastorales de Virgile, le vieux Silène chante le chaos et l'organisation du monde. Orphée en fait autant dans les Argonautiques d'Appollonius ; la cosmogonie de Sanchoniaton ou celle des Phéniciens cache sous le voile de l'allégorie les grands secrets de la nature, que l'on enseignait aux initiés. Les philosophes qui ont succédé aux poètes, qui les précédèrent dans la carrière de la philosophie, divinisèrent toutes les parties de l'univers, et ne cherchèrent guère les dieux que dans les membres du

grand Dieu ou du grand tout appelé monde, tant l'idée de sa divinité a frappé tous ceux qui ont voulu raisonner sur les causes de notre organisation et de nos destinées.

Pythagore pensait que les corps célestes étaient immortels et divins : que le soleil, la lune et tous les astres étaient autant de dieux, qui renfermaient avec surabondance la chaleur, *qui est le principe de la vie*. Il plaçait la substance de la Divinité dans ce feu éther, dont le soleil est le principal foyer.

Parménide imaginait une couronne de lumière qui enveloppait le monde, et il en faisait aussi la substance de la Divinité, dont les astres partageaint la nature. Alcméon de Crotone faisait résider les dieux dans le soleil, dans la lune et dans les autres astres. Antisthène ne reconnaissait qu'une seule Divinité, la nature. Platon attribue la divinité au monde, au ciel, aux astres et à la terre. Xénocrate admettait huit grands dieux, le ciel des fixes et les sept planètes. Héraclide de Pont professa la même doctrine. Théophraste donne le titre de causes premières aux astres et aux signes célestes. Zénon appelait aussi dieux l'éther, les astres, le temps et ses parties. Cléanthe admettait le dogme de la divinité de l'univers, et surtout du feu Ether qui enveloppe les sphères et les pénètre. La Divinité tout entière, suivant ce philosophe, se distribuait dans les astres, dépositaires d'autant de portions de ce feu divin. Diogène le Babylonien rapportait toute la mythologie à la nature ou à la physiologie. Chrysippe reconnaissait le monde pour Dieu. Il faisait résider la substance divine dans le feu éther, dans le soleil, dans la lune et dans les astres, enfin dans la nature et ses principales parties.

Anaximandre regardait les astres comme autant de dieux ; Anaximène donnait ce nom à l'éther et à l'air ; Zénon, au monde en général et au ciel en particulier.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur les dogmes des anciens philosophes pour prouver qu'ils ont été d'accord avec les plus anciens poètes, avec les théologiens qui composèrent les premières théogonies ;

avec les législateurs qui réglèrent l'ordre religieux et politique, et avec les artistes, qui élevèrent, les premiers, des temples et des statues aux dieux.

Il reste donc démontré, d'après tout ce que nous venons de dire, que l'univers et ses parties, c'est-à-dire la nature et ses agents principaux, ont non seulement dû être adorés comme dieux, mais qu'ils l'ont été effectivement. D'où il résulte une conséquence nécessaire, savoir que c'est par la nature et ses parties, et par le jeu des causes physiques, que l'on doit expliquer le système théologique de tous les anciens peuples ; que c'est sur le ciel, sur le soleil, sur la lune, sur les astres, sur la terre et sur les éléments que nous devons porter nos yeux, si nous voulons retrouver les dieux de tous les peuples, et les découvrir sous le voile que l'allégorie et la mysticité ont souvent jeté sur eux, soit pour piquer notre curiosité, soit pour nous inspirer plus de respect. Ce culte ayant été le premier et le plus universellement répandu, il s'ensuit que la méthode d'explication qui doit être employée la première et la plus universellement est celle qui porte tout entière sur le jeu des causes physiques et sur le mécanisme de l'organisation du monde. Tout ce qui recevra un sens raisonnable, considéré sous ce point de vue ; tout ce qui dans les poèmes anciens sur les dieux, et dans les légendes sacrées des différents peuples, contiendra un tableau ingénieux de la nature et de ses opérations, est censé appartenir à cette religion, que j'appelle la religion universelle. Tout ce qui pourra s'expliquer sans effort par le système physique et astronomique doit être regardé comme faisant partie des aventures factices que l'allégorie a introduites dans les chants sur la nature. C'est sur cette base que repose tout le système d'explication que nous adoptons dans notre ouvrage. On n'adora, avons-nous dit, on ne chanta que la nature ; on ne peignit qu'elle ; donc c'est par elle qu'il faut tout expliquer; la conséquence est nécessaire.

CHAPITRE III

L'UNIVERS ANIMÉ ET INTELLIGENT

Avant de passer aux explications de notre système et aux résultats qu'il doit donner, il est bon de considérer dans l'univers tous les rapports sous lesquels tous les anciens l'ont envisagé.

Il s'en faut de beaucoup qu'ils n'aient vu dans le monde qu'une machine sans vie et sans intelligence, mue par une force aveugle et nécessaire. La plus grande et la plus saine partie des philosophes ont pensé que l'univers renfermait éminemment le principe de vie et de mouvement que la nature avait mis en eux, et qui n'était en eux que parce qu'il existait éternellement en elle, comme dans une source abondante et féconde, dont les ruisseaux vivifiaient et animaient tout ce qui a vie et intelligence. L'homme n'avait pas encore la vanité de se croire plus parfait que le monde, et d'admettre dans une portion infiniment petite du grand tout ce qu'il refusait au grand tout lui-même, et dans l'être passager ce qu'il n'accordait pas à l'être toujours subsistant.

Le monde paraissait animé par un principe de vie qui circulait dans toutes ses parties, et qui le tenait dans une activité éternelle. On crut donc que l'univers vivait comme l'homme et comme les autres animaux, ou plutôt que ceux-ci ne vivaient que parce que l'univers essentiellement animé leur communiquait, pour quelques instants

une infiniment petite portion de sa vie immortelle, qu'il versait dans la matière inerte et grossière des corps sublunaires. Venait-il à la retirer à lui, l'homme et l'animal mouraient, et l'univers seul, toujours vivant, circulait autour des débris de leurs corps par son mouvement perpétuel, et organisait de nouveaux êtres. Le feu actif ou la substance subtile qui le vivifiait lui-même, en s'incorporant à sa masse immense, en était l'âme universelle. C'est cette doctrine qui est renfermée dans le système des Chinois, sur l'*Yang* et sur l'*Yn*, dont l'un est la matière céleste, mobile et lumineuse, et l'autre matière terrestre, inerte et ténébreuse, dont tous les corps se composent.

C'est le dogme de Pythagore, contenu dans ces beaux vers du sixième livre de l'*Enéide*, où Anchise révèle à son fils l'origine des âmes et le sort qui les attend après la mort.

« Il faut que vous sachiez, lui dit-il, ô mon fils! que le « ciel et la terre, la mer, le globe brillant de la lune, et « tous les astres, sont mus par un principe de vie interne « qui perpétue leur existence; qu'il est une grande âme « intelligente, répandue dans toutes les parties du vaste « corps de l'univers, qui, se mêlant à tout, l'agite d'un « mouvement éternel. C'est cette âme qui est la source « de la vie de l'homme, de celle des troupeaux, de celle « des oiseaux, et de tous les monstres qui respirent au « sein des mers. La force vive qui les anime émane de « ce feu éternel, qui brille dans les cieux, et qui, captif « dans la matière grossière des corps, ne s'y développe « qu'autant que le permettent les diverses organisations « mortelles, qui émoussent sa force et son activité. A la « mort de chaque animal, ces germes de vie particulière, « ces portions du souffle universel retournent à leur prin- « cipe et à leur source de vie qui circule dans la sphère « étoilée. »

Timée de Locres, et après lui Platon et Proclus, ont fait un traité sur cette âme universelle, appelée âme du monde, qui, sous le nom de Jupiter, subit tant de méta-

morphoses dans la mythologie ancienne, et qui est représentée sous tant de formes empruntées des animaux et des plantes dans le système des Egyptiens. L'univers fut donc regardé comme un animal vivant, qui communique sa vie à tous les êtres qu'il engendre par sa fécondité éternelle.

Non seulement il fut réputé vivant, mais encore souverainement intelligent, et peuplé d'une foule d'intelligences partielles, répandues par toute la nature, et dont la source était dans son intelligence suprême et immortelle.

Le monde comprend tout, dit Timée ; il est animé et doué de raison ; c'est ce qui a fait dire à beaucoup de philosophes que le monde était vivant et sage.

Cléanthe, qui regardait l'univers comme Dieu, ou comme la cause universelle et improduite de tous les effets, donnait une âme et une intelligence au monde, et c'était à cette âme intelligente qu'appartenait proprement la divinité. Dieu suivant lui, établissait son principal siège dans la substance éthérée, dans cet élément subtil et lumineux qui circule avec abondance autour du firmament, et qui de là se répand dans tous les astres, qui par cela même partagent la nature divine.

Dans le second livre de Cicéron sur la *nature des Dieux*, un des interlocuteurs s'attache à prouver par plusieurs arguments que l'univers est nécessairement intelligent et sage. Une des principales raisons qu'il en apporte, c'est qu'il n'est pas vraisemblable que l'homme, qui n'est qu'une infiniment petite partie du grand tout, ait des sens et de l'intelligence, et que le tout lui-même, d'une nature bien supérieure à celle de l'homme, en soit privé. « Une même sorte d'âmes, dit Marc-Aurèle, a été distribuée « à tous les animaux qui sont sans raison, et un esprit « intelligent à tous les êtres raisonnables. De même que « tous les corps terrestres sont formés d'une même terre, « de même que tout ce qui vit et tout ce qui respire ne « voit qu'une même lumière, ne reçoit et ne rend qu'un « même air : de même il n'y a qu'une âme, quoiqu'elle se

« distribue en une infinité de corps organisés ; il n'y a « qu'une intelligence, quoiqu'elle semble se partager. « Ainsi, la lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie « dispersée sur les murailles, sur les montagnes, sur mille « objets divers. »

Il résulte de ces principes philosophiques que la matière des corps particuliers se généralise en une matière universelle, dont se compose le corps du monde ; que les âmes et les intelligences particulières se généralisent en une âme et en une intelligence universelles, qui meuvent et régissent la masse immense de matière dont est formé le corps du monde. Ainsi l'univers est un vaste corps mû par une âme, gouverné et conduit par une intelligence, qui ont la même étendue et qui agissent dans toutes ses parties, c'est-à-dire dans tout ce qui existe, puisqu'il n'existe rien hors l'univers, qui est l'assemblage de toutes choses. Réciproquement, de même que la matière universelle se partage en une foule innombrable de corps particuliers sous des formes variées, de même la vie ou l'âme universelle, ainsi que l'intelligence, se divisant dans les corps, y prennent un caractère de vie et d'intelligence particulière dans la multitude infinie des vases divers qui les reçoivent. Telle la masse immense des eaux, connue sous le nom d'Océan, fournit par l'évaporation les diverses espèces d'eaux qui se distribuent dans les lacs, dans les fontaines, dans les rivières, dans les plantes, dans tous les végétaux et les animaux où circulent les fluides, sous des formes et avec des qualités particulières, pour rentrer ensuite dans le bassin des mers, où elles se confondent en une seule masse de qualité homogène. Voilà l'idée que les anciens eurent de l'âme ou de la vie et de l'intelligence universelles, source de la vie et des intelligences distribuées dans tous les êtres particuliers, à qui elles se communiquent par des milliers de canaux. C'est de cette source féconde que sont sorties les intelligences innombrables placées dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans tous les astres, dans les éléments, dans la terre, dans les eaux, et généralement partout où la cause universelle semble avoir

fixé le siège de quelque action particulière et quelqu'un des agents du grand travail de la nature. Ainsi se composa la cour des dieux qui habitent l'Olympe; celles des divinités de l'air, de la mer et de la terre ; ainsi s'organisa le système général de l'administration du monde, dont le soin fut confié à des intelligences de différents ordres et de dénominations différentes, soit dieux, soit génies, soit anges, soit esprits célestes, héros, ireds, azes, etc.

Rien ne s'exécuta plus dans le monde par des moyens physiques, par la seule force de la matière et par les lois du mouvement ; tout dépendit de la volonté et des ordres d'agents intelligents. Le conseil des dieux régla le destin des hommes, et décida du sort de la nature entière soumise à leurs lois et dirigée par leur sagesse. C'est sous cette forme que se présente la théologie chez tous les peuples qui ont eu un culte régulier et des théogonies raisonnées. Le sauvage encore aujourd'hui place la vie partout où il voit du mouvement, et l'intelligence dans toutes les causes dont il ignore le mécanisme, c'est-à-dire dans toute la nature. De là l'opinion des astres animés et conduits par des intelligences ; opinion répandue chez les Chaldéens, chez les Perses, chez les Grecs, et chez les Juifs et les chrétiens. Car ces derniers ont placé des anges dans chaque astre, chargés de conduire les corps célestes et de régler le mouvement des sphères.

Les Perses ont aussi leur ange *Chur*, qui dirige la course du soleil ; et les Grecs avaient leur Apollon, qui avait son siège dans cet astre. Les livres théologiques des Perses parlent de sept grandes intelligences sous le nom d'Amschaspands, qui forment le cortège du dieu de la lumière, et qui ne sont que les génies des sept planètes. Les Juifs en ont fait leurs sept archanges, toujours présents devant le Seigneur. Ce sont les sept grandes puissances qu'Avenar nous dit avoir été préposées par Dieu au gouvernement du monde, ou les sept anges chargés de conduire les sept planètes ; elles répondent aux sept ousiarques, qui, suivant la doctrine de Trismégiste, président aux sept sphères. Les Arabes, les mahométans,

les Cophtes, les ont conservées. Ainsi chez les Perses, chaque planète est surveillée par un génie placé dans une étoile fixe ; l'astre Taschter est chargé de la planète *Tir* ou de Mercure, qui est devenu l'ange *Tiriel*, que les cabalistes appellent l'intelligence de Mercure ; Hafrorang est l'astre chargé de la planète Behram ou de Mars, etc. Les noms de ces astres sont aujourd'hui les noms d'autant d'anges chez les Perses modernes.

Au nombre sept des sphères planétaires on a ajouté la sphère des fixes et le cercle de la terre, ce qui a produit le système des neuf sphères. Les Grecs y attachèrent neuf intelligences, sous le nom de Muses, qui par leurs chants formaient l'harmonie universelle du monde. Les Chaldéens et les Juifs y plaçaient d'autres intelligences, sous le nom de chérubins et de séraphins, etc., au nombre de neuf chœurs, qui réjouissaient l'Éternel par leurs concerts.

Les Hébreux et les chrétiens admettent quatre anges, chargés de garder les quatre coins du monde. L'astrologie avait accordé cette surveillance à quatre planètes ; les Perses, à quatre grandes étoiles, placées au quatre points cardinaux du ciel.

Les Indiens ont aussi leurs génies, qui président aux diverses régions du monde. Le système astrologique avait soumis chaque climat, chaque ville, à l'influence d'un astre. On y substitua son ange, ou l'intelligence qui était censée présider à cet astre et en être l'âme. Ainsi, les livres sacrés des Juifs admettent un ange tutélaire de la Perse, un ange tutélaire des Juifs.

Le nombre douze ou celui des signes donna lieu d'imaginer douze grands anges gardiens du monde, dont Hyde nous a conservé les noms. Chacune des divisions du temps en douze mois eut son ange, ainsi que les éléments. Il y a aussi des anges qui président aux trente jours de chaque mois. Toutes les choses du monde, suivant les Perses, sont administrées par des anges ; et cette doctrine remonte chez eux à la plus haute antiquité.

Les basilidiens avaient leurs trois cent-soixante anges, qui présidaient aux trois cent-soixante cieux qu'ils avaient imaginés. Ce sont les trois cent-soixante éons des gnostiques.

L'administration de l'univers fut partagée entre cette foule d'intelligences, soit anges, soit izeds, soit dieux, héros, génies, gines, etc.; chacune d'elles était chargée d'un certain département ou d'une fonction particulière : le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, les productions des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, les arts, les opérations agricoles, etc., tout fut sous l'inspection d'un ange.

Bad, chez les Perses, est le nom de l'ange qui préside aux ventes. Mordad est l'ange de la mort. Aniran préside aux noces. Fervardin est le nom de l'ange de l'air et des eaux. Curdat, le nom de l'ange de la terre et de ses fruits. Cette théologie a passé chez les chrétiens. Origène parle de l'ange de la vocation des gentils, de l'ange de la grâce ; Tertullien, de l'ange de la prière, de l'ange du baptême, des anges du mariage, de l'ange qui préside à la formation du fœtus. Chrysostome et Basile célèbrent l'ange de la paix. Ce dernier, dans sa liturgie, fait mention de l'ange du jour. On voit que les Pères de l'Église ont copié le système hiérarchique des Perses et des Chaldéens.

Dans la théologie des Grecs, on supposait que les dieux avaient partagé entre eux les différentes parties de l'univers, les différents arts, les divers travaux. Jupiter présidait au ciel, Neptune aux eaux, Pluton aux enfers, Vulcain au feu, Diane à la chasse, Cérès à la terre et aux moissons, Bacchus aux vendanges, Minerve aux arts et aux diverses fabriques. Les montagnes eurent leurs oréades, les fontaines leurs naïades, les forêts leurs dryades et leurs hamadryades. C'est le même dogme sous d'autres noms, et Origène chez les chrétiens professe la même opinion, lorsqu'il dit : « J'avancerai hardiment qu'il y a « des vertus célestes qui ont le gouvernement de ce « monde : l'une préside à la terre; l'autre, aux plantes ;

« telle autre, aux fleuves et aux fontaines; telle autre, à « la pluie, aux vents. » L'astrologie plaçait une partie de ces puissances dans les astres; ainsi, les hyades présidaient aux pluies, Orion aux tempêtes, Sirius aux grandes chaleurs, le Bélier aux troupeaux, etc. Le système des anges et des dieux qui se distribuent entre eux les diverses parties du monde et les différentes opérations du grand travail de la nature n'est autre chose que l'ancien système astrologique, dans lequel les astres exerçaient les mêmes fonctions qu'ont depuis remplies leur anges ou leurs génies.

Proclus fait présider une Pléiade à chacune des sphères: Celeno préside à la sphère de Saturne, Steropé à celle de Jupiter, etc., dans l'*Apocalypse*, ces mêmes Pléiades sont appelées sept anges qui frappent le monde des sept dernières plaies.

Les habitants de l'île de Thulé adoraient des génies célestes, aériens, terrestres; ils en plaçaient aussi dans les eaux, dans les fleuves et les fontaines.

Les sintoïstes du Japon révèrent des divinités distribuées dans les étoiles, et des esprits qui président aux éléments, aux plantes, aux animaux, aux divers évènements de la vie.

Ils ont leurs Udsigami, qui sont les divinités tutélaires d'une province, d'une ville, d'un village, etc.

Les Chinois rendent un culte aux génies placés dans le soleil et dans la lune, dans les planètes, dans les éléments, et à ceux qui président à la mer, aux fleuves, aux fontaines, aux bois, aux montagnes, et qui répondent aux néréides, aux naïades, aux dryades et aux autres nymphes de la théogonie des Grecs. Tous ces génies, suivant les lettrés, sont des émanations du grand comble, c'est-à-dire du ciel, ou de l'âme universelle qui le meut.

Les *Chen*, chez les Chinois de la secte de Tao, composent une administration d'esprits ou d'intelligences rangées en différentes classes et chargées de différentes fonctions dans la nature. Les unes ont inspection sur le soleil, les autres sur la lune; celles-ci, sur les étoiles; celles-là, sur les vents, sur la pluie, sur la grêle; d'autres,

sur le temps, sur les saisons, sur les jours, sur les nuits, sur les heures.

Les Siamois admettent, comme les Perses, des anges qui président aux quatre coins du monde ; ils placent sept classes d'anges dans les sept cieux : les astres, les vents, la pluie, la terre, les montagnes, les villes, sont sous la surveillance d'anges ou d'intelligences. Ils en distinguent de mâles et de femelles ; ainsi l'ange gardienne de la terre est femelle.

C'est par suite du dogme fondamental qui place Dieu dans l'âme universelle du monde, dit Dow, âme répandue dans toutes les parties de la nature, que les Indiens révèrent les éléments et toutes les grandes parties du corps de l'univers, comme contenant une portion de la Divinité. C'est-là ce qui a donné naissance dans le peuple au culte des divinités subalternes. Car les Indiens, dans leurs *Védas*, font descendre la Divinité ou l'âme universelle dans toutes les parties de la matière. Ainsi ils admettent, outre leur trinité ou triple puissance, une foule de divinités intermédiaires, des anges, des génies, des patriarches, etc. Ils honorent Vayoo, dieu du vent ; c'est l'Eole des Grecs ; Agni, dieu du feu ; Varoog, dieu de l'Océan ; Sasanko, dieu de la lune ; Prajapatée, dieu des nations. Cubera préside aux richesses, etc.

Dans le système religieux des Indiens, le soleil, la lune et les astres sont autant de dewatas ou de génies. Le monde a sept étages dont chacun est entouré de sa mer et a son génie ; la perfection de chaque génie est graduée comme celle des étages. C'est le système des anciens Chaldéens, sur la grande mer ou firmament, et sur les divers cieux habités par des anges de différente nature, et composant une hiérarchie graduée.

Le dieu Indra, qui chez les Indiens préside à l'air et au vent, préside aussi au ciel inférieur et aux divinités subalternes, dont le nombre se monte à trois cent trente-deux millions ; ces dieux subalternes se sous-divisent en différentes classes. Le ciel supérieur a aussi ses divinités : Adytya conduit le soleil ; Nishagara, la lune, etc.

Les Chingualais donnent à la Divinité des lieutenants ; toute l'île de Ceylan est remplie d'idoles tutélaires des villes et des provinces. Les prières de ces insulaires ne s'adressent pas directement à l'Être suprême, mais à ses lieutenants, et aux dieux inférieurs, dépositaires d'une partie de sa puissance.

Les Moluquois ont leur Nitos, soumis à un chef superieur, qu'ils appellent Lanthila ; chaque ville, chaque bourg, chaque cabane, a son Nitos, ou sa divinité tutélaire ; ils donnent au génie de l'air le nom de Lanitho.

Aux îles Philippines, le culte du soleil, de la lune et des étoiles est accompagné de celui des intelligences subalternes, dont les unes président aux semences, les autres à la pêche, celles-ci aux villes, celles-là aux montagnes, etc.

Les habitants de l'île de Formose, qui regardaient le soleil et la lune comme deux divinités supérieures, imaginaient que les étoiles étaient des demi-dieux ou des divinités inférieures.

Les Parsis subordonnent au Dieu suprême sept ministres, sous lesquels sont rangés vingt-six autres, qui se partagent le gouvernement du monde. Il les prient d'intercéder pour eux dans leurs besoins, comme étant médiateurs entre l'homme et le Dieu suprême.

Les Sabéens plaçaient entre le Dieu suprême, qu'ils qualifiaient de seigneur des seigneurs, des anges qu'ils appelaient des médiateurs.

Les insulaires de l'île de Madagascar, outre le Dieu souverain, admettent des intelligences chargées de mouvoir et de gouverner les sphères célestes ; d'autres qui ont le département de l'air, des météores ; d'autres, celui des eaux ; celles-là veillent sur les hommes.

Les habitants de Loango ont une multitude d'idoles de divinités, qui se partagent entre elles l'empire du monde. Parmi ces dieux ou génies, les uns président aux vents, les autres aux éclairs, d'autres aux récoltes ; ceux-ci dominent sur les poissons de la mer et des rivières, ceux-là sur les forêts, etc.

Les peuples de la Celtique admettaient des intelligences, que le premier être avait répandues dans toutes les parties de la matière pour l'animer et la conduire. Ils unissaient au culte des différentes parties de la nature et des éléments, des génies, qui étaient censés y avoir leur siège et en avoir la conduite. Ils supposaient, dit Pelloutier, que chaque partie du monde visible était unie à une intelligence invisible, qui en était l'âme. La même opinion était répandue chez les Scandinaves. « De la Divinité « suprême, qui est le monde animé et intelligent, dit « Mallet, était émanée, suivant es peuples, une infinité « de divinités subalternes et de génies, dont chaque « partie visible du monde était le siège et le temple ; des « intelligences n'y résidaient pas seulement, elles en « dirigeaient aussi les opérations. Chaque élément avait « son intelligence ou sa divinité propre. Il y en avait « dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air, dans « le soleil, dans la lune, dans les astres. Les arbres, les « forêts, les fleuves, les montagnes, les rochers, les « vents, la foudre, la tempête, en contenaient aussi, et « méritaient par là un culte religieux. »

Les Slaves avaient Koupalo, qui présidait aux productions de la terre; Bog, dieu des eaux. Lado ou Lada présidait à l'amour.

Les Bourkhans des Kalmouks résident dans le monde qu'ils adoptent, et dans les planètes ; d'autres occupent les contrées célestes. Sakji-Mouni habite sur la terre ; Erlik-Kan, aux enfers, où il règne sur les âmes.

Les Kalmouks sont persuadés que l'air est rempli de génies ; ils donnent à ces esprits aériens le nom de *tengri* · les uns sont bienfaisants, les autres malfaisants.

Les habitants de Thibet ont leur Lahes, génies émanés de la substance divine.

En Amérique, les sauvages de l'île de Saint-Domingue reconnaissaient, au-dessous du dieu souverain, d'autres divinités sous le nom de Zémés, auxquelles on consacrait des idoles dans chaque cabane. Les Mexicains, les Virginiens supposaient aussi que le Dieu suprême avait aban-

donné le gouvernement du monde à une classe de dieux subalternes. C'est avec ce monde invisible, ou composé d'intelligences cachées dans toutes les parties de la nature, que les prêtres avaient établi un commerce, qui a fait tous les malheurs de l'homme et sa honte. Il reste donc démontré, d'après l'énumération que nous venons de faire des opinions religieuses des différents peuples du monde, que l'univers et ses parties ont été adorés, non seulement comme causes, mais encore comme causes vivantes, animées et intelligentes, et que ce dogme n'est pas celui d'un ou de deux peuples, mais que c'est un dogme universellement répandu par toute la terre. Nous avons également vu quelle a été la source de cette opinion : elle est née du dogme d'une âme unique et universelle, ou d'une âme du monde, souverainement intelligente, disséminée sur tous les points de la matière, où la nature exerce comme cause quelque action importante, ou prot duit quelque effet régulier, soit éternel, soit constammen- reproduit. La grande cause unique, ou l'Univers-Dieu, se décomposa donc en une foule de causes partielles, qui furent subordonnées à son unité, et qui ont été considérées comme autant de causes vives et intelligentes, de la nature de la cause suprême, dont elles sont ou des parties ou des émanations. L'univers fut donc un Dieu unique, composé de l'assemblage d'une foule de dieux, qui concouraient comme causes partielles à l'action totale qu'il exerce lui-même, en lui-même et sur lui-même. Ainsi se forma cette grande administration, une dans sa sagesse et sa force primitive, mais multipliée à l'infini dans ses agents secondaires, appelés dieux, anges, génies, etc., et avec lesquels on a cru pouvoir traiter, comme l'on traitait avec les ministres et les agents des administrations humaines.

C'est ici que commence le culte ; car nous n'adressons des vœux et des prières qu'à des êtres capables de nous entendre et et nous exaucer. Ainsi Agamemnon dans Homère, apostrophant le soleil, lui dit : « Soleil, qui vois tout et entends tout. » Ce n'est point ici une figure

poétique ; c'est un dogme constamment reçu, et l'on regarda comme impie le premier philosophe qui osa avancer que le soleil n'était qu'une masse de feu. On sent combien de telles opinions nuisaient aux progrès de la physique, lorsqu'on pouvait expliquer tous les phénomènes de la nature par la volonté de causes intelligentes, qui avaient leur siège dans le lieu où se manifestait l'action de la cause. Mais si par là l'étude de la physique éprouva de grands obstacles, la poésie y trouva de grandes ressources pour la fiction. Tout fut animé chez elle, comme tout paraissait l'être dans la nature.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse[1].

Tel fut le langage de la poésie dès la plus haute antiquité ; et c'est d'après ces données que nous procéderons à l'explication de la mythologie et des poèmes religieux dont elle renferme les débris. Comme les poètes furent les premiers théologiens, c'est aussi d'après la même méthode que nous analyserons toutes les traditions et les légendes sacrées, sous quelque nom que les agents de la nature se trouvent déguisés dans les allégories religieuses, soit que l'on ait supposé les intelligences unies aux corps visibles qu'elles animaient, soit qu'on les en ait séparées par abstraction, et qu'on en ait composé un monde d'intelligences, placé hors du monde visible, mais qui fut toujours calqué sur lui et sur ses divisions.

[1] Boileau, *Art poétique*, t. III.

CHAPITRE IV

DES GRANDES DIVISIONS DE LA NATURE EN CAUSES ACTIVE ET PASSIVE, ET EN PRINCIPES, LUMIÈRE ET TÉNÈBRES

L'univers ou la grande cause, ainsi animé et intelligent, subdivisé en une foule de causes partielles également intelligentes, fut partagé aussi en deux grandes masses ou parties, l'une appelée la cause active, l'autre la cause passive, ou la partie mâle et la partie femelle, qui composèrent le grand Androgyne, dont les deux sexes étaient censés s'unir pour tout produire ; c'est-à-dire le monde agissant en lui-même et sur lui-même. Voilà un des grands mystères de l'ancienne théologie : le ciel contint la première partie ; le terre et les éléments jusqu'à la lune comprirent la seconde.

Deux choses ont frappé tous les hommes dans l'univers et dans les formes des corps qu'il renferme ; ce qui semble y demeurer toujours et ce qui ne fait que passer ; les causes, les effets et les lieux qui leur sont affectés, autrement les lieux où les unes agissent, et ceux où les autres se reproduisent. Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant, de l'être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir, lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune. Elle seule paraît offrir des traces d'altération, de destruction et de reproduction de formes dans le changement de ses phases, tandis que d'un autre côté elle présente une image de perpétuité dans sa

propre substance, dans son mouvement, et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes phases. Elle est comme le terme le plus élevé de la sphère des êtres sujets à altération. Au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les mêmes, avec leurs grosseurs, leurs couleurs, leurs mêmes diamètres, leurs rapports de distance, si l'on en excepte les planètes ou les astres mobiles; leur nombre ne s'accroît ni ne diminue. Uranus n'engendre plus d'enfants et n'en perd point ; tout est chez lui éternel et immuable, au moins tout nous paraît l'être.

Il n'en est pas de même de la terre. Si d'un côté elle partage l'éternité du ciel dans sa masse et dans sa force et ses qualités propres, de l'autre elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrables de corps extraits de sa substance et de celle des éléments qui l'enveloppent. Ceux-ci n'ont qu'une existence momentanée, et passent successivement par toutes les formes, dans les diverses organisations qu'éprouve la matière terrestre : à peine sortis de son sein, ils s'y replongent aussitôt. C'est à cette espèce particulière de matière, successivement organisée et décomposée, que les hommes ont attaché l'idée d'être passager et d'effet, tandis qu'ils ont attribué la prérogative de cause à l'être perpétuellement subsistant, soit au ciel et à ses astres, soit à la terre, avec ses éléments, ses fleuves, ses montagnes.

Voilà donc deux grandes divisions, qui ont dû se faire remarquer dans l'univers, et qui séparent les corps existants dans toute la nature par des différences très tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière subir mille formes diverses, suivant les différentes contextures des germes qu'elle contient, et les configurations variées des moules qui les reçoivent et où ils se développent. Ici, elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible ; là, elle s'élève majestueusement sous celle du chêne robuste; ailleurs, elle se hérisse d'épines, s'épanouit en rose, se nuance en fleurs, se mûrit en fruits, s'allonge en racines,

ou s'arrondit en masse touffue, et couvre de son ombre épaisse le vert gazon, sous la forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même, mise en activité dans une organisation plus parfaite, et mue par le feu-principe, qui donne la vie aux corps animés. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes, son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et elle laisse après elle des débris, destinés à recomposer de nou eaux corps. Sous cette forme animée, on la voit également ramper en insecte et en reptile, s'élever en aigle hardi, se hérisser des dards du porc-épic, se couvrir de duvet, de poils, ou de plumes diversement colorées, s'attacher aux rochers par les racines du polype, se traîner en tortue, bondir en cerf et en daim léger, ou presser la terre de sa masse pesante en éléphant, rugir en lion, mugir en bœuf, chanter sous la forme d'oiseau, enfin articuler des sons sous celle de l'homme, combiner des idées, se connaître et s'imiter elle-même, créer les arts, et raisonner sur toutes ses opérations et sur celles de la nature. C'est là le terme connu de la perfection de la matière organisée sur la surface de la terre.

A côté de l'homme sont les extrêmes, qui contrastent le plus avec la perfection de la matière animée, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux et qui vivent dans le coquillage. Ici, le feu de l'intelligence, le sentiment et la vie sont presque entièrement éteints, et une nuance légère y sépare l'être animé de celui qui ne fait que végéter. La nature prend des formes encore plus variées que sur la terre ; les masses y sont plus énormes et les figures plus monstrueuses ; mais on y reconnaît toujours la matière mise en activité par le feu-éther, dont l'action est enchaînée dans un fluide plus grossier que l'air. Le vermisseau rampe ici dans le limon, tandis que le poisson fend la masse des eaux, à l'aide de nageoires, au-dessus de l'anguille tortueuse, qui développe ses replis vers la base du fluide. L'énorme baleine y présente une masse de matière vivante, qui n'a pas son égale

parmi les habitants de la terre et de l'air, quoique les trois éléments aient chacun des animaux dont les formes offrent assez souvent des parallèles. On remarque dans tous un caractère commun, c'est l'instinct de l'amour qui les rapproche pour se reproduire, et un autre instinct moins doux qui les porte à se rechercher comme pâture, et qui tient aussi au besoin de perpétuer les transformations de la même matière sous mille formes et à la faire revivre tour à tour dans les divers éléments qui servent d'habitation aux corps organisés. C'est là le Protée d'Homère, suivant quelques allégoristes [1].

Rien de semblable ne s'offre aux regards de l'homme, au delà de la sphère élémentaire, qui est censée s'étendre jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère et même jusqu'à l'orbite de la lune. Là les corps prennent un autre caractère, celui de constance et de perpétuité, qui les distingue essentiellement de l'effet. La terre recèle donc dans son sein fécond la cause ou les germes des êtres qu'elle en fait éclore ; mais elle n'est pas la seule cause. Les pluies qui la fertilisent semblent venir du ciel, ou du séjour des nuages que l'œil y place. La chaleur vient du soleil ; et les vicissitudes des saisons sont liées au mouvement des astres, qui paraissent les ramener.

Le ciel fut donc aussi cause avec la terre ; mais cause active, produisant tous les changements sans en éprouver lui-même, et les produisant en un autre que lui.

« On remarqua qu'il y avait dans l'univers, comme le

[1] Protée, dieu marin, fils de Neptune, gardien des troupeaux de son père. Il savait l'avenir et rendait des oracles ; mais il fallait les obtenir par la force. Pour échapper à ceux qui le pressaient de questions, il avait recours à toutes sortes de métamorphoses. Les philosophes voient dans la fable de Protée l'image de la nature, à laquelle il faut faire violence pour lui arracher ses secrets.

« Dès que vous le verrez étendu dans la grotte, rassemblez toutes vos forces, armez-vous de tout votre courage, fondez sur lui, saisissez-le, et, malgré tous ses efforts pour vous échapper, tenez-le étroitement serré. Il tentera tout : eau) feu, reptile, il prendra toutes sortes de formes. » (HOMÈRE, *Odyssée*, ch. IV.) le Virgile a imité Homère : « Dès qu'il se sentira saisi et garrotté, il cherchera par cent formes diverses à vous faire illusion. Il se présentera à vos yeux sous la figure d'un sanglier hérissé, d'un tigre menaçant, d'un dragon armé d'écailles et d'un lion à longue crinière ; ou bien il paraîtra comme un feu qui pétille en l'air, ou comme un torrent qui s'écoule. » (*Géorgiques*, liv. IV.)

Voy. aussi Ovide. (*Métam.*, VIII, 730.)

« dit très bien Ocellus de Lucanie, génération et cause « de génération, et l'on plaça la génération là où il y avait « changement et déplacement de parties, et la cause où « il y avait stabilité de nature. Comme le monde, ajoute « ce philosophe, est ingénérable et indestructible, qu'il « n'a point eu de commencement et qu'il n'aura point de « fin, il est nécessaire que le principe qui opère la géné- « ration dans un autre que lui et celui qui l'opère en lui- « même aient coexisté.

« Le principe qui opère en un autre que lui est tout « ce qui est au-dessus de la lune, et surtout le soleil, qui « par ses allées et ses retours, change continuellement « l'air, en raison du froid et du chaud, d'où résultent les « changements de la terre et de tout ce qui tient à la « terre. Le zodiaque, dans lequel se meut le soleil, est « encore une cause qui concourt à la génération ; en un « mot, la composition du monde comprend la cause « active et la cause passive : l'une qui engendre hors « d'elle, l'autre qui engendre en elle. La première, c'est « le monde supérieur à la lune; la seconde, c'est le « monde sublunaire : de ces deux parties, l'une divine, « toujours courante, et l'autre mortelle, toujours chan- « geante, est composé ce qu'on appelle le monde, dont « un des principes est toujours mouvant et gouvernant, « et l'autre toujours mu et gouverné. » Voilà un précis de la philosophie ancienne, qui a passé dans les théologies et les cosmogonies des différents peuples.

Cette distinction de la double manière dont la grande cause procède à la génération des êtres produits par elle et en elle dut donner lieu à des comparaisons avec les générations d'ici-bas, où deux causes concourent à la formation de l'animal : l'une activement, l'autre passivement; l'une comme mâle, l'autre comme femelle; l'une comme père et l'autre comme mère. La terre dut être regardée comme la matrice de la nature, et le réceptacle des germes, et la nourrice des êtres produits dans son sein; le ciel, comme le principe de la semence et de la fécondité. Ils durent présenter l'un et

l'autre les rapports de mâle et de femelle, ou plutôt de mari et de femme, et leur concours l'image d'un mariage d'où naissaient tous les êtres. Ces comparaisons ont été effectivement faites. Le ciel, dit Plutarque, parut aux hommes faire la fonction de père, et la terre celle de mère. « Le ciel était le père, parce qu'il versait la « semence dans le sein de la terre par le moyen de ses « pluies; la terre, qui en les recevant devenait féconde et « enfantait, paraissait être la mère. » L'amour, suivant Hésiode, présida au débrouillement du chaos. C'est là ce chaste mariage de la nature avec elle-même que Virgile a chanté dans ces beaux vers du second livre des *Géorgiques* : « La terre, dit ce poète, s'entr'ouvre au printemps « pour demander au ciel le germe de la fécondité. Alors « l'Ether, ce dieu puissant, descend au sein de son « épouse joyeuse de sa présence. Au moment où il fait « couler sa semence dans les pluies qui l'arrosent, « l'union de leurs deux immenses corps donne la vie et « la nourriture à tous les êtres [1]. » C'est également au printemps, ou au 25 de mars, que les fictions sacrées des chrétiens supposent que l'Eternel se communique à leur déesse vierge, pour réparer les malheurs de la nature et régénérer l'univers.

Columelle, dans son traité sur l'agriculture, a aussi chanté les amours de la nature, ou le mariage du Ciel avec la Terre, qui se consomme tous les ans au printemps. Il nous peint l'esprit éternel, source de la vie, ou l'âme qui anime le monde, pressée des aiguillons de l'amour, et brûlante de tous les feux de Vénus, qui s'unit à la nature ou à elle-même, puisqu'elle en fait partie, et qui remplit son propre sein de nouvelles productions. C'est cette union de l'univers lui-même, ou cette action mutuelle de ses deux sexes, qu'il appelle les grands secrets de la nature, ses orgies sacrées, ses mystères, et dont les initiations

[1] Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus.

Pater omnipotens, c'est-à-dire *Jupiter*, selon la plupart des traducteurs, Jupiter se prenant souvent pour l'air. Pour dire : *à l'air, à la belle étoile*, le latin se sert des expressions *sub Dio, sub Jove frigido.*

anciennes retraçaient les tableaux variés par une foule d'emblèmes. De là, les fêtes Ithyphalliques, et la consécration du *phallus* et du *ctéis*, ou des parties sexuelles de l'homme et de la femme, dans les anciens sanctuaires.

Telle est aussi, chez les Indiens, l'origine du culte du linga, qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération de deux sexes, que ces peuples ont exposés dans les temples de la Nature, pour être un emblème toujours croissant de la fécondité universelle. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole, et ce culte remonte chez eux à la plus haute antiquité. C'est sous cette forme qu'ils adorent leur grand dieu Isuren, le même que le Bacchus grec, en honneur duquel on élevait le phallus.

Le chandelier à sept branches, destiné à représenter le système planétaire, par lequel se consomme le grand ouvrage des générations sublunaires, est placé devant le linga, et les brames l'allument lorsqu'ils viennent rendre hommage à cet emblème de la double force de la nature.

Les Gourous sont chargés d'orner le linga de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient le phallus. Le tali, que le brame consacre, que le nouvel époux attache au col de son épouse, et qu'elle doit porter tant qu'il vivra, est souvent un linga, ou l'emblème de l'union des deux sexes.

Les Egyptiens avaient pareillement consacré le phallus dans les mystères d'Isis et d'Osiris. Suivant Kirker, on a retrouvé le phallus honoré jusqu'en Amérique. Si cela est, ce culte a eu la même universalité que celui de la nature elle-même, ou de l'Être qui réunit cette double force. Nous apprenons de Diodore que les Egyptiens n'étaient pas les seuls peuples qui eussent consacré cet emblème; qu'il l'était chez les Assyriens, chez les Perses, chez les Grecs, comme il l'était chez les Romains et dans toute l'Italie. Partout il fut consacré comme une image des organes de la génération de tous les êtres animés, suivant Diodore, ou comme un symbole destiné à exprimer

la force naturelle et spermatique des astres, suivant Ptolémée.

Les docteurs chrétiens, également ignorants et méchants, et toujours occupés à décrier et à dénaturer les idées théologiques, les cérémonies, les statues et les fables sacrées des anciens, ont donc eu tort de déclamer contre les fêtes et contre les images, qui avaient pour objet le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux grandes forces de l'Univers-Dieu, étaient aussi simples qu'ingénieuses, et avaient été imaginées dans les siècles où les organes de la génération et leur union n'avaient point encore été flétris par le préjugé ridicule de la mysticité, ou déshonorés par les abus du libertinage. Les opérations de la nature et ses agents étaient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés [1].

[1] L'auteur montre çà et là dans ce livre sa haine des religions en général et de la religion catholique en particulier. Sans vouloir défendre contre lui la religion catholique, on peut trouver que ses récriminations tombent souvent à faux. La religion chrétienne est ce qu'elle est, mais sa croyance est basée sur la morale; pourquoi s'en faire le détracteur en s'appuyant sur le *préjugé ridicule de la mysticité*, et en vantant les idées théologiques, les cérémonies, les fables sacrées de ces anciens qui poussaient la superstition jusqu'à faire dépendre le sort de l'Etat, le commencement des guerres, les plus grands évènements publics, du vol des oiseaux, d'un oracle pythique, de la décision des augures, de l'interprétation d'un songe, etc. ? Il est donc illogique de taxer de mysticité ou de superstition une religion quelconque pour exalter l'antique polythéisme. Il serait d'ailleurs facile de soutenir que, s'il faut une religion, l'idée d'un Dieu unique comme celui des catholiques, des protestants, des juifs, vaut bien l'idée qu'on peut se faire de la terre pleine de divinités, ou de « l'air plein de dieux, » selon l'expression d'Homère.

Pour ce qui est de la nécessité d'une religion plus ou moins mystique, il n'est pas hors de propos d'invoquer le témoignage souvent naïf, mais qui ne saurait être suspecté, d'hommes tels que les conseillers d'Etat envoyés en mission dans les provinces en l'an VIII, époque où il n'était question que de tout régénérer: Fourcroy parcourut l'Ouest, et il conclut qu' « il faut apprendre aux enfants la religion catholique; mais il est bien reconnu que c'est là un mal nécessaire. Les parents n'envoient pas leurs enfants chez les maîtres où l'on n'enseigne pas la religion... Tel est le faible du cœur humain; il faut bien y condescendre lorsqu'on veut gouverner les hommes. »

J.-J. Rousseau et Napoléon Ier considéraient la religion comme un instrument de gouvernement.

L'honneur de la religion chrétienne, c'est d'avoir introduit dans la civilisation le sentiment de la pudeur, à peu près inconnu aux anciens, sans en excepter les Juifs. On sait que, à en croire Plutarque, pour prévenir la mollesse d'une éducation *donnée à l'ombre*, Lycurgue accoutuma les filles à paraître nues en public, comme les jeunes gens, à chanter, à danser dans certaines fêtes en leur présence; que « la nudité des filles n'avait rien de honteux, parce que la vertu leur servait de voile et écartait toute idée d'intempérance; que cet usage leur faisait contracter des mœurs simples... » Mais le même Plutarque rapporte aussi, en le niant, il est vrai, ce que dit Aristote, que « Lycurgue, ayant d'abord entrepris de réformer les femmes, avait été forcé d'y renoncer, n'ayant pu réfréner leur licence »

Notre auteur semble vouloir faire

Le double sexe de la nature, ou sa distinction en cause active et passive, fut aussi représente chez les Egyptiens par une divinité *androgyne*, ou par le dieu *Cneph*, qui vomissait de sa bouche l'œuf symbolique destiné à représenter le monde. Les brahmanes de l'Inde exprimaient la même idée cosmogonique par une statue imitative du monde, et qui réunissait les deux sexes. Le sexe mâle portait l'image du soleil, centre du principe actif; le sexe féminin, celle de la lune, qui fixe le commencement et les premières couches de la nature passive, comme nous l'avons vu dans le passage d'Ocellus de Lucanie.

C'est de l'union réciproque des deux sexes du monde ou de la nature, cause universelle, que sont nées les fictions qui se trouvent à la tête de toutes les théogonies. Uranus épousa Ghé, ou le Ciel eut pour femme la Terre. Ce sont là les deux êtres physiques dont parle Sanchoniathon, ou l'auteur de la théogonie des Phéniciens, lorsqu'il nous dit qu'Uranus et Ghé étaient deux époux qui donnèrent leur nom, l'un au ciel, l'autre à la terre, et du mariage desquels naquit le dieu du temps, ou Saturne. L'auteur de la théogonie des Crétois, des Atlantes, Hésiode, Apollodore, Proclus, tous ceux qui ont écrit la généalogie des dieux ou des causes, mettent en tête le ciel et la terre. Ce sont là les deux grandes causes, d'où toutes choses sont sorties. Le nom de rois et de reines, que certaines théogonies leur donnent, tiennent au style allégorique de l'antiquité, et ne doivent pas nous empêcher de reconnaître les deux premières causes de la nature. Nous devons également voir dans leur mariage l'union de la cause active à la cause passive, qui était une de ces idées cosmogoniques que toutes les religions se sont étudiées à retracer. Nous retrancherons donc Ura-

retomber sur les *erreurs religieuses* et sur les docteurs chrétiens *également ignorants et méchants*, la responsabilité des abus du libertinage ; mais les cérémonies et les exhibitions que l'on faisait dans les fêtes ithyphalliques, quelle que fût la signification symbolique qu'on voulût leur donner, n'étaient point faites pour purifier les mœurs des Grecs. Le siècle vanté de Périclès n'était pas exempt de débauches et de vices ignobles, et pour ne parler que de l'élégant et fastueux Alcibiade, « il menait, dit Plutarque, la vie la plus voluptueuse...et passait les journées entières dans la débauche et dans les plaisirs les plus criminels. »

nus et Ghé du nombre des premiers princes qui ont régné sur l'univers, et l'époque de leur règne sera effacé des fastes chronologiques. Il en sera de même du prince Saturne, du prince Jupiter, du prince Hélios ou Soleil, et de la princesse Séléné ou Lune, etc. Le sort des pères décidera de celui de leurs enfants et de leurs neveux; c'est-à-dire que les sous-divisions des deux grandes causes premières ne seront point d'une autre nature que les causes mêmes dont elles font partie.

A cette première division de l'univers en cause active et en cause passive, s'en joint une seconde : c'est celle des principes, dont l'un est principe de lumière et de bien, l'autre principe de ténèbres et de mal. Ce dogme fait la base de toutes les théologies, comme l'a très bien observé Plutarque. « Il ne faut pas croire, dit ce philo- « phe, que les principes de l'univers soient des corps ina- « nimés, comme l'ont pensé Démocrite et Epicure, ni « qu'une matière sans qualité soit organisée et ordonnée « par une seule raison, ou providence maîtresse de toutes « choses, comme l'ont dit les stoïciens; car il n'est pas « possible qu'un seul être bon ou mauvais soit la cause « de tout; Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal.

« L'harmonie de ce monde est une combinaison des « contraires, comme les cordes d'une lyre, ou la corde « d'un arc, qui se tend et se détend. Jamais, a dit le « poète Euripide, le bien n'est séparé du mal; il faut « qu'il y ait un mélange de l'un et de l'autre.

« Cette opinion sur les deux principes, continue Plu- « tarque, est de toute antiquité; elle a passé des théolo- « giens et des législateurs aux poètes et aux philosophes. « L'auteur n'en est point connu, mais l'opinion elle- « même est constatée par les traditions du genre humain; « elle est consacrée par les mystères et les sacrifices chez « les Grecs et chez les barbares. On y reconnaît le dogme « des principes opposés dans la nature, qui par leur « contrariété produisent le mélange du bien et du mal. « On ne peut donc pas dire que ce soit un seul dispensa- « teur qui puise les évènements, comme une liqueur

« dans deux tonneaux, pour les mêler ensemble et nous « en faire boire la mixtion ; car la nature ne produit rien « ici-bas qui soit sans ce mélange. Mais il faut reconnaître « deux causes contraires, deux puissances opposées, qui « portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, et « qui gouvernent ainsi notre vie et tout le monde sublu- « naire, qui par cette raison est sujet à tant de change- « ments et d'irrégularités de toute espèce. Car rien ne se « peut faire sans cause ; et si le bon ne peut être cause « du mauvais, il est absolument nécessaire qu'il y ait « une cause pour le mal, comme il y en a une pour le « bien. »

On voit dans cette dernière phrase de Plutarque que la véritable origine du dogme des deux principes vient de la difficulté que les hommes, dans tous les temps, ont trouvée à expliquer par une seule cause le bien et le mal de la nature, et à faire sortir la vertu et le crime, la lumière et les ténèbres d'une source commune. Deux effets aussi opposés leur ont paru exiger deux causes également opposées dans leur nature et dans leur action. « Ce dogme, ajoute Plutarque, a été généralement reçu « chez la plupart des peuples, et surtout chez ceux qui « ont eu une plus grande réputation de sagesse. Ils ont « tous admis deux Dieux, de métier différent, pour me « servir de cette expression, dont l'un faisait le bien et « l'autre le mal qui se trouvent dans le monde. Ils don- « naient au premier le titre de Dieu par excellence, et à « l'autre celui de Démon. »

Effectivement, nous voyons dans la cosmogonie ou genèse des Hébreux deux principes : l'un appelé Dieu, qui fait le bien, et qui, à chaque ouvrage qu'il produit, répète qu'*il voit que ce qu'il a fait est bon* ; et après lui vient un autre principe, appelé Démon ou Diable, et Satan, qui corrompt le bien qu'a fait le premier et qui introduit le mal, la mort et le péché dans l'univers. Cette cosmogonie, comme nous le verrons ailleurs, fut copiée sur les anciennes cosmogonies des Perses, et ses dogmes furent empruntés des livres de Zoroastre, qui admet également

deux principes, suivant Plutarque, l'un appelé Oromaze et l'autre Ahriman. « Les Perses disaient du premier « qu'il était de la nature de la lumières, et de l'autre qu'il « était de celle des ténèbres. Chez les Egyptiens, le « premier s'appelait Osiris, et le second Typhon, ennemi « éternel du premier. »

Tous les livres sacrés des Perses et des Egyptiens contiennent le récit merveilleux et allégorique des divers combats qu'Ahriman et ses anges livraient à Oromaze, et que Typhon livrait à Osiris. Ces fables ont été répétées par les Grecs dans la guerre des Titans et des Géants à pieds en forme de serpents, contre Jupiter ou contre le principe du bien et de la lumière. Car Jupiter dans leur théologie, comme l'observe très bien Plutarque, répondait à l'Oromaze des Perses et à l'Osiris des Egyptiens.

Aux exemples que cite Plutarque, et qui sont tirés de la théogonie des Perses, des Egyptiens, des Grecs et des Chaldéens, j'en ajouterai quelques autres, qui justifieront ce qu'il avance, et qui achèveront de prouver que ce dogme a été universellement répandu dans le monde, et qu'il appartient à toutes les théologies.

Les habitants du royaume de Pégu admettent deux principes, l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. Ils s'étudient surtout à apaiser ce dernier. C'est ainsi que les insulaires de Java, qui reconnaissent un chef suprême de l'univers, adressent aussi leurs offrandes et leurs prières au malin esprit, pour qu'il ne leur fasse pas de mal. Il en est de même des Moluquois et de tous les sauvages des îles Philippines. Les habitants de l'île de Formose ont leur dieu bon, *Ishy*, et des diables, *chouy;* ils sacrifient au mauvais génie, et rarement au bon. Les nègres de la Côte-d'Or admettent aussi deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc, et l'autre noir et

[1] « Ni ma maîtresse Statira » (femme d'Artaxercès, roi des Perses), dit à Darius, dans Plutarque, l'eunuque Tiréus, « ni la reine votre mère, ni les princesses vos filles n'ont eu à regretter aucun des biens et des honneurs dont elles jouissaient avant leur captivité, excepté celui de voir la lumière de vos yeux, que notre souverain seigneur Oromaze rétablira dans tout son éclat. » (PLUT., *Vie d'Alexandre*, paragraphe XLII, édition nouvelle, Garnier frères.)

méchant. Ils s'occupent peu du premier, qu'ils appellent le bonhomme, et redoutent surtout le second, auquel les Portugais ont donné le nom de *démon;* c'est celui-là qu'ils cherchent à gagner.

Les Hottentots appellent le bon principe le capitaine d'en haut, et le mauvais principe le capitaine d'en bas. Les anciens pensaient aussi que la source des maux était dans la matière ténébreuse de la terre. Les Géants et Typhon étaient enfants de la terre. Les Hottentots disent qu'il n'y a qu'à laisser faire le bon principe; qu'il n'est pas nécessaire de le prier, qu'il fera toujours le bien; mais qu'il faut prier le mauvais de ne pas faire le mal. Ils nomment *Touquoa* leur divinité méchante, et la représentent petite, recourbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, et disent qu'elle est la source de tous les maux qui affligent le monde, au delà duquel sa puissance cesse.

Ceux de Madagascar reconnaissent aussi les deux principes : ils donnent au mauvais les attributs du serpent, que les cosmogonies des Persans, des Egyptiens, des Juifs et des Grecs lui attribuaient; ils nomment le bon principe *Jadhar*, ou le grand Dieu tout-puissant, et le mauvais *Angat*. Ils n'élèvent point de temples au premier, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon : comme si la crainte seule, plus que la reconnaissance, eût fait les dieux. Ainsi, les Mingréliens honorent plus particulièrement celle de leurs idoles qui passe pour la plus cruelle.

Les habitants de l'île de Ténériffe admettaient un Dieu suprême, à qui ils donnaient le nom d'*Achguaya-Xerax*, qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils reconnaissent aussi un mauvais génie, qu'ils appelaient *Guayotta*.

« Les Scandinaves ont leur dieu *Locke*, qui fait la « guerre aux dieux et surtout à *Thor;* c'est le calom- « niateur des dieux, dit l'*Edda,* le grand artisan des « tromperies. » Son esprit est méchant : trois monstres sont nés de lui; le loup *Feuris*, le serpent *Midgard*, et

Héla ou la Mort. C'est lui qui, comme Typhée, produit les tremblements de terre.

Les Tschouvaches et les Morduans reconnaissent un Etre suprême, de qui les hommes tiennent tous les biens dont ils jouissent. Ils admettent aussi des génies malfaisants, qui ne s'occupent que de nuire aux hommes.

Les Tatars de Katzchinzi adressent leurs prières à un dieu bienfaisant, en se tournant vers l'orient ou vers les sources de la lumière. Mais ils craignent davantage une divinité malfaisante, à laquelle ils font des prières pour qu'elle ne leur nuise point. Ils lui consacrent au printemps un étalon noir; ils appellent *Toüs* la divinité malfaisante. Les Ostiaks et les Vogoules la nomment *Koul;* les Samoyèdes, *Sjoudibé;* les Motores, *Huala;* les Kargassés, *Sedkyr*.

Les Tibétains admettent aussi des génies malfaisants, qu'ils placent au-dessus de l'air.

La religion des bonzes suppose également les deux principes.

Les Siamois sacrifient à un mauvais principe, qu'ils regardent comme l'auteur de tout le mal qui arrive aux hommes, et c'est surtout dans leurs afflictions qu'ils y ont recours.

Les Indiens ont leur *Ganga* et leur *Gournatha*, génies qui ont le pouvoir de nuire, et qu'ils cherchent à apaiser par des prières, des sacrifices et des processions. Les habitants de Tolgoni, dans l'Inde, admettent deux principes qui gouvernent l'univers: l'un bon, c'est la lumière; et l'autre mauvais, ce sont les ténèbres. Les anciens Assyriens partageaient l'opinion des Perses sur les deux principes, et honoraient, dit Augustin, deux dieux, l'un bon, et l'autre méchant, comme il est aisé de s'en convaincre par leurs livres. Les Chaldéens avaient leurs astres bons et mauvais, et des intelligences attachées à ces astres et qui en partageaient la nature, bonne ou mauvaise.

On retrouve aussi dans le nouveau monde ce même dogme reçu généralement par l'ancien, sur la distinction

des deux principes et des génies bienfaisants et malfaisants.

Les Péruviens révéraient *Pacha-Camac*, dieu auteur du bien, à qui ils opposaient *Cupaï*, génie auteur du mal.

Les Caraïbes admettaient deux sortes d'esprits, les uns bienfaisants, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun de nous a le sien qui lui sert de guide sur la terre : ce sont nos anges gardiens; les autres étaient malfaisants, parcouraient les airs, et prenaient plaisir à nuire aux mortels.

Ceux de Terre-Ferme pensent qu'il y a un dieu au ciel, que ce dieu est le *Soleil*. Ils admettent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent; et pour l'engager à leur être favorable, ils lui offrent des fleurs, des fruits, du maïs et des parfums. Ce sont là les dieux dont les rois ont pu dire avec quelque raison qu'ils étaient leurs représentants et leurs images sur la terre. Plus on les craint, plus on les flatte, plus on leur prodigue d'hommages.

Aussi l'on a toujours traité les dieux comme les rois et comme les hommes puissants de qui l'on attend ou l'on craint quelque chose. Toutes les prières, tous les vœux, que les chrétiens adressent à leur Dieu et à leurs saints sont toujours intéressés. La religion n'est qu'un commerce par échanges. Cet être ténébreux, si révéré de ces sauvages, leur apparaît souvent, à ce que disent leurs prêtres, qui sont en même temps législateurs, médecins et ministres de la guerre. Car les prêtres partout se sont saisis de toutes les branches du pouvoir que la force ou l'imposture exercent sur les crédules mortels.

Les Tapuyes, situés en Amérique, à peu près à la même latitude que les Madégasses en Afrique, ont aussi à peu près les mêmes opinions sur deux principes.

Ceux du Brésil reconnaissent un mauvais génie; ils l'appellent *Aguyan;* ils ont des devins qui se disent en commerce avec cet esprit.

Les habitants de la Louisiane admettent deux prin-

cipes, l'un cause du bien, et l'autre cause du mal; celui-ci, suivant eux, gouvernait tout le monde.

Les Floridiens adorent le soleil, la lune et les astres, et reconnaissent aussi un mauvais génie, sous le nom de *Toïa*, qu'ils cherchent à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur.

Les Canadiens et les sauvages voisins de la baie d'Hudson révèrent le soleil, la lune et le tonnerre. Mais les divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs vœux sont les esprits malins, qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissants pour faire le mal.

Les Eskimaux ont un dieu souverainement bon, qu'ils appellent *Ukouma*, et un autre *Ouïkan*, qui est l'auteur de tous leurs maux. Celui-ci fait naître les tempêtes; renverse les barques, et rend inutiles les travaux. Car c'est toujours un génie qui partout fait le bien ou le mal qui arrivent aux hommes.

Les sauvages qui habitent près du détroit de Davis admettent certains génies bienfaisants et malfaisants; et c'est à peu près là que se borne toute leur religion.

Il serait inutile de pousser plus loin l'énumération des divers peuples, tant anciens que modernes, qui dans les deux continents ont admis la distinction des deux principes; celle d'un dieu et de génies sources de bien et de lumière, et celle d'un dieu et de génies sources de mal et de ténèbres. Cette opinion n'a été aussi universellement répandue que parce que tous ceux qui ont raisonné sur les causes des effets opposés de la nature n'ont pu concilier leurs explications avec l'existence d'une cause unique. De même qu'il y avait des hommes bons et des hommes méchants, on a cru qu'il pouvait y avoir aussi des dieux bons et des dieux méchants : les uns dispensateurs du bien; les autres auteurs du mal qu'éprouvent les hommes. Car, encore une fois, les hommes ont toujours peint les dieux tels qu'ils étaient eux-mêmes, et la cour des immortels a ressemblé à celles des rois et de tous ceux qui gouvernent tyranniquement.

Le tableau que nous venons de présenter prouve com-

plètement l'assertion de Plutarque, qui nous dit que le dogme des deux principes a été généralement reçu chez tous les peuples; qu'il remonte à la plus haute antiquité, et qu'il se trouve chez les barbares comme chez les Grecs. Ce philosophe ajoute qu'il a eu un plus grand développement chez les nations qui ont joui d'une plus grande réputation de sagesse. Nous verrons effectivement qu'il est la base principale de la théologie des Egyptiens et de celle des Perses, deux peuples qui ont eu une grande influence sur les opinions religieuses des autres nations, et surtout sur celles des Juifs et des chrétiens, chez lesquels le système des deux principes est le même, à quelques nuances près. En effet, ils ont aussi leur diable et leurs mauvais anges, constamment en opposition avec Dieu, auteur de tout bien. Chez eux, le diable est le conseiller du crime, et porte le nom de séducteur du genre humain. On saisira mieux cette vérité, dans l'explication que nous donnerons des deux premiers chapitres de la *Genèse* et de l'*Apocalypse* de Jean. Le diable ou le mauvais principe, sous la forme de serpent et de dragon, y joue le plus grand rôle, et contrarie le bien que le dieu bon veut faire à l'homme. C'est dans ce sens que l'on peut dire avec Plutarque que le dogme des deux principes a été consacré par des mystères et par des sacrifices, chez tous les peuples qui ont eu un système religieux organisé.

Les deux principes ne sont pas restés seuls et isolés. Ils ont eu chacun leurs génies familiers, leurs anges, leurs izeds, leurs dews, etc. Sous l'étendard de chacun d'eux, comme chefs, s'est rangée une foule d'esprits ou d'intelligences qui avaient de l'affinité avec leur nature, c'est-à-dire avec le bien et la lumière, ou avec le mal et les ténèbres. Car la lumière a toujours été regardée comme appartenant à l'essence du bon principe, et comme la première divinité bienfaisante, dont le soleil était le principal agent. C'est à elle que nous devons la jouissance du spectacle brillant de l'univers, que les ténèbres nous dérobent en plongeant la nature dans une espèce de néant.

Au sein des ombres d'une nuit obscure et profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais nuages, quand tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence? Combien peu elle diffère d'un entier néant, surtout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas de l'image des objets que nous avait montrés le jour? Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes en quelque sorte pour la nature. Qui peut nous donner la vie et tirer notre âme de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du chaos? Un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la nature entière, qui semble s'être éloignée de nous. Voilà le principe de notre véritable existence, sans lequel notre vie ne serait que le sentiment d'un ennui prolongé. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice, qui a été sentie par tous les hommes, qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont l'éclat brillant, jaillissant du sein du chaos, en fit sortir l'homme et tout l'univers, suivant les principes de la théologie d'Orphée et de Moïse. Voilà le dieu Bel des Chaldéens, l'Oromaze des Perses, qu'ils invoquent comme source de tout le bien de la nature, tandis qu'ils placent dans les ténèbres et dans Ahriman leur chef, l'origine de tous les maux. Aussi ont-ils une grande vénération pour la lumière et une grande horreur pour les ténèbres. La lumière est la vie de l'univers, l'amie de l'homme et sa compagne la plus agréable ; avec elle il ne s'aperçoit plus de sa solitude, il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille, pour reposer ses organes fatigués, se dérober au spectacle du monde et à lui-même.

Mais quel est son ennui lorsque, son réveil précédant le retour du jour, il est forcé d'attendre l'apparition de la lumière ! Quelle est sa joie, lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore blanchissant l'horizon rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avaient disparu

dans l'ombre ! Il voit alors ces enfants de la terre dont la taille gigantesque s'élève au sommet des airs, les hautes montagnes couronner de leur cime son horizon, et former la barrière circulaire qui termine la course des astres.

La terre s'aplanit vers leurs racines, et s'étend en vastes plaines entrecoupées de rivières, couvertes de prairies, de bois ou de moissons, dont l'aspect un moment auparavant lui était caché par un sombre voile, que l'aurore d'une main bienfaisante vient de déchirer. La nature reparaît tout entière, aux ordres de la divinité qui répand la lumière. Mais le dieu du jour se cacne encore aux regards de l'homme, afin que son œil s accoutume insensiblement à soutenir le vif éclat des rayons du dieu, que l'aurore va introduire dans le temple de l'univers, dont il est l'âme et le père. Déjà la porte par où il doit entrer est nuancée de mille couleurs, et la rose vermeille semble être semée sous ses pas ! L'or mêlant son éclat à l'azur forme l'arc de triomphe sous lequel doit passer le vainqueur de la nuit et des ténèbres. La troupe des étoiles a disparu devant lui, et lui a laissé libres les champs de l'Olympe dont il va seul tenir le sceptre. La nature entière l'attend; les oiseaux par leur ramage célèbrent son approche, et font retenir de leurs concerts les plaines de l'air, au-dessus desquelles va voler son char, et qu'agite déjà la douce haleine de ses chevaux ; la cime des arbres est mollement balancée par le vent frais qui s'élève de l'orient ; les animaux que n'effraye point l'approche de l'homme, et qui vivent sous son toit, s'éveillent avec lui, et reçoivent du jour et de l'aurore le signal qui les avertit du moment où ils pourront chercher leur nourriture dans les prairies et dans les champs, dont une tendre rosée a abreuvé les plantes, les herbes et les fleurs.

Il paraît enfin environné de toute sa gloire, ce dieu bienfaisant, dont l'empire va s'exercer sur toute la terre et dont les rayons vont éclairer ses autels. Son disque majestueux répand à grands flots la lumière et la chaleur

dont il est le grand foyer[1]. A mesure qu'il s'avance dans sa carrière, l'ombre, sa rivale éternelle, comme Typhon et Ahriman, s'attachant à la matière grossière et aux corps qui la produisent, fuit devant lui, marchant toujours en sens opposé, décroissant à mesure qu'il s'élève, et attendant sa retraite pour se réunir à la sombre nuit, dans laquelle est replongée la terre au moment où elle ne voit plus le dieu, père du jour et de la nature. Il a d'un pas de géant franchi l'intervalle qui sépare l'orient de l'occident, et il descend sous l'horizon aussi majestueux qu'il y était monté. Les traces de ses pas sont encore marqués par la lumière qu'il laisse sur les nuages qu'il nuance de mille couleurs, et dans l'air qu'il blanchit, et où se brisent plusieurs fois en divers sens les rayons qu'il lance sur l'atmosphère, quelques heures après sa retraite, pour nous accoutumer à son absence et nous épargner l'horreur d'une nuit subite. Mais enfin elle arrive insensiblement, et déjà son crêpe noir s'étend sur la terre, triste de la perte d'un père bienfaisant.

Voilà le dieu qu'ont adoré tous les hommes, qu'ont chanté tous les poètes, qu'ont peint et représenté sous divers emblèmes, et sous une foule de noms différents, les peintres et les sculpteurs qui ont décoré les temples élevés à la grande cause ou à la nature. Ainsi les Chinois ont leur fameux Ming-tang ou temple de la Lumière; les Perses, les monuments de leur Mithra, et les Egyptiens les temples d'Osiris, le même dieu que le Mithra des Perses.

Les habitants de l'île de Murray élevèrent aussi un temple à la Lumière : le jour qui en émane eut ses mystères, et Hésiode donne l'épithète de sacrée à la lumière

[1] « On le voit (le soleil) s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente. L'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace... » Après cette courte description du lever du soleil, de J. J. Rousseau (*Emile*, liv. III), si souvent citée, celle de Dupuis, toute mythologique et classique, peut encore être remarquée. Mais notre auteur n'avait pas ce charme de style, ne visait ni au pittoresque, ni à l'hypotypose, et ne voulait faire qu'une œuvre de savant.

qui vient le matin dissiper les ombres de la nuit. Toutes les grandes fêtes des anciens sont liées à son retour vers nos régions, et à son triomphe sur les longues nuits de l'hiver. On ne sera donc pas surpris que nous rapportions la plupart des divinités anciennes à la lumière, soit à celle qui brille dans le soleil, soit à celle qui est réfléchie par la lune et par les planètes, soit à celle qui luit dans les astres fixes, mais surtout à celle du soleil, le foyer principal de la lumière universelle; et que nous cherchions dans les ténèbres les ennemis de son empire. C'est entre ces deux puissances que se partagent le temps et le gouvernement du monde.

Cette division des deux grands pouvoirs qui règlent les destinées de l'univers, et qui y versent les biens et les maux qui se mêlent dans toute la nature, est exprimée dans la théologie des mages, par l'emblème ingénieux d'un œuf mystérieux qui représente la forme sphérique du monde. Les Perses disent qu'Oromaze, né de la lumière la plus pure, et Ahriman, né des ténèbres, se font mutuellement la guerre; « que le premier a engendré six « dieux, qui sont la bienveillance, la vérité, le bon ordre, « la sagesse, la richesse et la joie vertueuse » : ce sont autant d'émanations du bon principe, et autant de biens qu'ils nous distribue. Ils ajoutent « que le second a de « même engendré six dieux contraires aux premiers dans « leurs opérations; qu'ensuite Oromaze s'est fait trois « fois plus grand qu'il n'était, et qu'il est élevé au-dessus « du soleil, autant que le soleil l'est au-dessus de la « terre; qu'il a orné le ciel d'étoiles, dont une, entre au- « tres, Sirius, a été établie comme la sentinelle ou la « garde avancée des astres; « qu'il a fait, outre cela, vingt- « quatre autres dieux, qui furent mis dans un œuf; que « ceux qui furent produits par Ahriman, également au « nombre de vingt-quatre, percèrent l'œuf, et mêlèrent « ainsi les maux et les biens. »

Oromaze, né de la substance pure de la lumière, voilà le bon principe; aussi ses productions tiennent-elles de sa nature. Qu'on l'appelle Oromaze, Osiris, Jupiter, le bon

Dieu, le Dieu blanc, etc., peu nous importe. Arihman né des ténèbres, voilà le mauvais principe, et ses œuvres sont conformes à sa nature. Qu'on l'appelle Ahriman Typhon, le chef des Titans, le diable, Satan, le Dieu noir, peu nous importe encore. Ce sont là les diverses expressions de la même idée théologique, par lesquelles chaque religion a cherché à rendre raison du bien et du mal qui se combinent dans le monde, désigné ici par l'emblème de l'œuf, le même que celui que le dieu Cneph vomit de sa bouche, et que celui que les Grecs avaient consacré dans les mystères de Bacchus. Cet œuf est divisé en douze parties, nombre égal à celui des divisions du zodiaque et de la révolution annuelle qui contient tous les effets périodiques de la nature, bons et mauvais. Six appartiennent au dieu de la lumière qui habite la partie supérieure du monde, et six au dieu des ténèbres, qui habite la partie inférieure, où se fait le mélange des biens et des maux. L'empire du jour, et son triomphe sur les longues nuits, dure effectivement pendant six signes ou six mois, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui de l'automne. Pendant tout ce temps, la chaleur du soleil, qui émane du bon principe, sème la terre de fleurs, l'enrichit de moissons et de fruits. Pendant les six autres mois, le soleil semble perdre sa force féconde; la terre se dépouille de sa parure; les longues nuits reprennent leur empire, et le gouvernement du monde est abandonné au mauvais principe: voilà le fond de cette énigme, ou le sens de l'œuf symbolique subordonné à douze chefs, dont six font le bien, et six autres font le mal. Les quarante-huit autres dieux, en nombre égal à celui des constellations connues des anciens, qui se groupent en deux bandes de vingt-quatre, chacune sous son chef, sont les astres, bons et mauvais, dont les influences se combinent avec le soleil et les planètes pour régler les destinées des hommes. Elles ont pour chef la plus brillante des étoiles fixes, Sirius.

Cette subdivision de l'action des deux principes en six temps chacun est rendue allégoriquement sous l'expression millésimale dans d'autres endroits de la théologie

des mages. Car ils subordonnent à l'éternité ou au temps sans bornes une période de 12,000 ans, qu'Ormuzd[1] et Ahriman se partagent entre eux, et pendant laquelle chacun des deux principes produit le effets analogues à sa nature, et livre à l'autre des combats qui se terminent par le triomphe d'Ormuzd ou du bon principe. Cette théorie nous servira surtout à expliquer les premiers chapitres de la Genèse, le triomphe de Christ, et les combats du dragon contre l'agneau, suivi de la victoire de celui-ci dans l'*Apocalypse*.

Après avoir présenté le grand ensemble de la nature, ou de l'univers, cause éternelle et souverainement puissante, tel que les anciens l'ont envisagé et distribué dans ses grandes masses, il ne nous reste plus qu'à procéder à l'explication de leurs fables sacrées, d'après les bases que nous avons posées, et à arriver aux résultats que doit amener le nouveau système. C'est ce que nous allons faire.

[1] Ou Oromaze.

CHAPITRE V

EXPLICATION DE L'HÉRACLÉIDE OU DU POÈME SACRÉ SUR LES DOUZE MOIS ET SUR LE SOLEIL, HONORÉ SOUS LE NOM D'HERCULE

Dès l'instant que les hommes eurent donné une âme au monde, et à chacune de ses parties la vie et l'intelligence; dès qu'ils eurent placé des anges, des génies, des dieux dans chaque élément, dans chaque astre, et surtout dans l'astre bienfaisant qui vivifie toute la nature, qui engendre les saisons, et qui dispense à la terre cette chaleur active qui fait éclore tous les biens de son sein, et écarte les maux que le principe des ténèbres verse dans la matière, il n'y eut qu'un pas à faire pour mettre en action, dans les poèmes sacrés, toutes les intelligences répandues dans l'univers, pour leur donner un caractère et des mœurs analogues à leur nature, et pour en faire autant de personnages qui jouèrent chacun leur rôle dans les fictions poétiques et dans les chants religieux, comme ils en jouaient un sur la brillante scène du monde. De là sont nés les poèmes sur le soleil, désigné sous le nom d'Hercule, de Bacchus, d'Osiris, de Thésée, de Jason, etc., tels que l'*Héracléide*, les *Dionysiaques*, la *Théséide*, les *Argonautiques*, poèmes dont les uns sont parvenus en totalité, les autres seulement en partie jusqu'à nous.

Il n'est pas un des héros de ces divers poèmes qu'on

ne puisse rapporter au soleil, ni un de ces chants qui ne fasse partie des chants sur la nature, sur les cycles, sur les saisons, et sur l'astre qui les engendre. Tel est le poème sur les douze mois, connu sous le nom de Chants sur les douze travaux d'Hercule, ou du soleil solsticial.

Hercule, quoi qu'on en ait dit, n'est pas un petit prince grec, fameux par des aventures romanesques, revêtues du merveilleux de la poésie, et chantées d'âge en âge par les hommes qui ont suivi les siècles héroïques. Il est l'astre puissant qui anime et qui féconde l'univers; celui dont la divinité a été partout honorée par des temples et des autels, et consacrée dans les chants religieux de tous les peuples. Depuis Méroé en Ethiopie, et Thèbes dans la haute Egypte, jusqu'aux îles Britanniques et aux glaces de la Scythie; depuis l'ancienne Taprobane et Palibothra, dans l'Inde, jusqu'à Cadix et aux bords de l'océan Atlantique; depuis les forêts de Germanie jusqu'aux sables brûlants de la Libye, partout où l'on éprouva les bienfaits du soleil, là on trouve le culte d'Hercule établi; partout on chante les exploits glorieux de ce dieu invincible, qui ne s'est montré à l'homme que pour le délivrer de ses maux, et pour purger la terre de monstres, et surtout de tyrans, qu'on peut mettre au nombre des plus grands fléaux, qu'ait à redouter notre faiblesse. Bien des siècles avant l'époque où l'on fait vivre le fils d'Alcmène, ou le prétendu héros de Tirynthe, l'Egypte et la Phénicie, qui certainement n'empruntèrent pas leurs dieux de la Grèce, avaient élevé des temples au soleil, sous le nom d'Hercule, et en avaient porté le culte dans l'île de Thase et à Cadix, où l'on avait aussi consacré un temple à l'année et aux mois qui la divisent en douze parties, c'est-à-dire aux douze travaux ou aux douze victoires qui conduisirent Hercule à l'immortalité.

C'est sous le nom d'Hercule Astrochyton, ou de dieu revêtu du manteau d'étoiles, que le poète Nonnus désigne le dieu Soleil adoré par les Tyriens. Les épithètes de roi du feu, de chef du monde et des astres, de nourricier des hommes, de dieu, dont le disque lumineux roule éter-

nellement autour de la terre, et qui faisant circuler à sa suite l'année, fille du temps et mère des douze mois, ramène successivement les saisons qui se reproduisent, sont autant de traits qui nous feraient reconnaître le soleil, quand bien même le poète n'aurait pas donné à son Hercule le nom d'*Hélios* ou de *Soleil.* « Il est, dit-il, « le même dieu que divers peuples adorent, sous une « foule de noms différents, Bélus sur les rives de l'Eu- « phrate, Ammon en Libye, Apis à Memphis, Saturne « en Arabie, Jupiter en Assyrie, Serapis en Egypte, « Hélios chez les Babyloniens, Apollon à Delphes, Escu- « lape dans toute la Grèce, etc. » Martianus Capella, dans son superbe hymne au soleil, le poète Ausone, et Macrobe confirment cette multiplicité de noms donnés chez différents peuples à ce même astre.

Les Égyptiens, suivant Plutarque, pensaient qu'Hercule avait son siège dans le soleil, et qu'il voyageait avec lui autour du monde.

L'auteur des hymnes attribués à Orphée désigne de la manière la plus précise les rapports, ou plutôt l'identité d'Hercule avec le soleil. En effet, il appelle Hercule « le « dieu générateur du temps, dont les formes varient ; le « père de toutes choses, et qui les détruit toutes. Il est le « dieu qui ramène tour à tour l'aurore et la nuit noire et « qui de l'orient au couchant parcourt la carrière des « douze travaux, valeureux Titan, dieu fort, invincible et « tout-puissant, qui chasse les maladies et qui délivre « l'homme des maux qui l'affligent. » A ces traits peut-on méconnaître, sous le nom d'Hercule, le soleil, cet astre bienfaisant qui vivifie la nature, et qui engendre l'année, composée de douze mois et figurée par la carrière des douze travaux? Aussi les Phéniciens ont-ils conservé la tradition qu'Hercule était le dieu Soleil, et que ses douze travaux désignaient les voyages de cet astre à travers les douze signes. Porphyre, né en Phénicie, nous assure que l'on donna le nom d'Hercule au soleil, et que la fable des pouze travaux exprime la marche de cet astre à travers les douze signes du zodiaque. Le scholiaste d'Hésiode,

nous dit également que « le zodiaque, dans lequel le « soleil achève sa course annuelle, est la véritable car-« rière que parcourt Hercule dans la fable des douze tra-« vaux, et que par son mariage avec Hébé, déesse de la « jeunesse, qu'il épouse, après avoir achevé sa carrière, « on doit entendre l'année qui se renouvelle à la fin de « chaque révolution. »

Il est évident que si Hercule est le soleil, comme nous l'avons fait voir par les autorités que nous avons citées plus haut, la fable des douze travaux est une fable solaire, qui ne peut avoir rapport qu'aux douze mois et aux douze signes, dont le soleil en parcourt un chaque mois. Cette conséquence va devenir une démonstration par la comparaison que nous allons faire de chacun des travaux avec chacun des mois, ou avec les signes et les constellations qui marquent aux cieux la division du temps durant chacun des mois de la révolution annuelle.

Parmi les différentes époques auxquelles l'année a commencé autrefois, celle du solstice d'été a été une des plus remarquables. C'était au retour du soleil à ce point que les Grecs fixaient la célébration de leurs fêtes olympiques, dont on attribue l'établissement à Hercule ; c'était l'origine de l'ère la plus ancienne des Grecs. Nous fixerons donc là le départ du soleil, *Hercule*, dans sa route annuelle ; le signe du Lion, domicile de cette astre et qui lui fournit ses attributs, ayant autrefois occupé ce point, son premier travail sera sa victoire sur le lion ; c'est effectivement celui que l'on met à la tête de tous les autres.

Mais avant de comparer mois par mois la série des douze travaux, avec celle des astres, qui déterminent et marquent la route annuelle du soleil, il est bon d'observer que les anciens, pour régler leurs calendriers sacrés et ruraux, employaient non seulement les signes du zodiaque, mais plus souvent éncore des étoiles remarquables, placées hors du zodiaque, et les divers constellations qui par leur lever ou leur coucher annonçaient le lieu du soleil dans chaque signe. On trouvera la preuve de ce que nous disons dans les *Fastes* d'Ovide, dans

Columelle, et surtout dans les calendriers anciens que nous avons fait imprimer à la suite de notre grand ouvrage. C'est d'après ce fait connu, que nous allons dresser le tableau des sujets des douze chants, comparés avec les constellations qui présidaient aux douze mois, de manière à convaincre notre lecteur que le poème des douze travaux n'est qu'un calendrier sacré, embelli de tout le merveilleux dont l'allégorie et la poésie dans ces siècles éloignés firent usage pour donner l'âme et la vie à leurs fictions.

CALENDRIER	POÈME
Premier mois.	*Titre du premier chant ou du premier travail.*
Passage du Soleil sous le Lion céleste, appelé Lion de *Némée*, fixé par le coucher du matin de l'*Ingeniculus*, ou de la constellation de l'Hercule céleste.	Victoire d'Hercule remportée sur le lion de Némée.
Deuxième mois.	*Deuxième travail.*
Passage du soleil au signe de la Vierge, marqué par le coucher total de l'Hydre céleste, appelée Hydre de Lerne, et dont la tête renaît le matin avec le Cancer.	Hercule défait l'hydre de Lerne, dont les têtes renaissaient ; tandis qu'une écrevisse ou cancer le gêne dans son travail.
Troisième mois.	*Troisième travail.*
Passage du Soleil au signe de la Balance, à l'entrée de l'automne, fixé par le lever du Centaure céleste, celui qui donna l'hospitalité à Hercule. Cette constellation est représentée aux cieux avec une outre pleine de vin, et un thyrse orné de pampres et de raisins, image des productions de la saison. Alors se lève le soir l'Ourse céleste, appelée par d'autres le Porc et l'animal d'*Erymanthe*.	Hospitalité donnée à Hercule par un centaure, et combat des centaures pour un tonneau de vin ; victoire d'Hercule sur eux ; défaite d'un affreux sanglier, qui ravageait les forêts d'Erymanthe.
Quatrième mois.	*Quatrième travail.*
Passage du Soleil au signe du Scorpion, fixé par le coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignit autrefois une biche.	Triomphe d'Hercule sur une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'Hercule prit sur les bords de la mer où elle se reposait.

Cinquième mois.

Passage du Soleil au signe du Sagittaire, consacré à la déesse Diane qui avait son temple à Stymphale, dans lequel on voyait les oiseaux symphalides. Ce passage est fixé par le lever de trois oiseaux, le Vautour, le Cygne et l'Aigle percé de la flèche d'Hercule.

Cinquième travail.

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux, connus sous le nom d'oiseaux du lac Stymphale, et représentés au nombre de trois dans les médailles de Périnthe.

Sixième mois.

Passage du soleil au signe du Bouc ou du Capricorne, fils de Neptune suivant les uns, petit-fils du Soleil suivant les autres. Ce passage est marqué par le coucher du Fleuve du Verseau qui coule sous la case du Capricorne, et dont la source est entre les mains d'Aristée, fils du fleuve Pénée.

Sixième travail.

Hercule nettoie les étables d'Augias, fils du Soleil, ou suivant d'autres, fils de Neptune. Il y fait couler le fleuve Pénée.

Septième mois.

Passage du soleil au signe du Verseau, et au lieu du ciel où se trouvait tous les ans la pleine lune, qui servait d'époque à la célébration des jeux Olympiques. Ce passage était marqué par le vautour placé dans le ciel à côté de la constellation qu'on nomme Prométhée, en même temps que le Taureau céleste, appelé Taureau de Pasiphaé et de Marathon, culminait au méridien, au coucher du cheval Arion ou de Pégase.

Septième travail.

Hercule arrive en Elide. Il était monté sur le cheval Arion; il amène avec lui le taureau de Crète, qu'avait aimé Pasiphaé, et qui ravagea ensuite les plaines de Marathon. Il fait célébrer les jeux Olympiques qu'il institue, et où il combat le premier; il tue le vautour de Prométhée.

Huitième mois.

Passage du Soleil aux Poissons, fixé par le lever du matin du Cheval céleste, qui porte sa tête sur Aristée ou sur le Verseau, fils de Cyrène.

Huitième travail.

Conquête que fait Hercule des chevaux de Diomède, fils de Cyrène.

Neuvième mois.

Passage du Soleil au signe du Bélier consacré à Mars, et qu'on nomme encore le Bélier à toison d'or. Ce passage est marqué par le lever du Navire Argo; par le coucher d'Andromède ou de la Femme céleste et de sa cein-

Neuvième travail.

Hercule s'embarque sur le vaisseau Argo, pour aller à la conquête du bélier à toison d'or; il combat des femmes guerrières, filles de Mars, à qui il ravit une superbe ceinture; il délivre une jeune fille exposée à une

ture ; par celui de la Baleine ; par le lever de Méduse, et par le coucher de la Reine Cassiopée.

Dixième mois.

Le soleil quitte le Bélier de Phryxus, et entre sous le Taureau. Ce passage est marqué par le coucher d'Orion, qui fut amoureux des Atlantides ou des Pléiades ; par celui du Bouvier conducteur des bœufs d'Icare ; par celui du Fleuve Eridan ; par le lever des Atlantides, et par celui de la Chèvre, femme de Faune.

Onzième mois.

Passage du soleil aux Gémeaux indiqué par le coucher du Chien Procyon ; par le lever cosmique du Grand Chien, à la suite duquel s'allonge l'Hydre, et par le lever du soir du Cygne céleste.

Douzième mois.

Le Soleil entre au signe du Cancer, auquel répondait le dernier mois ; au coucher du Fleuve du Verseau et du Centaure ; au lever du Berger et de ses Moutons ; au moment où la constellation de l'Hercule *Ingeniculus* descend vers les régions occidentales, appelées *Hespérie*, suivi du Dragon du pôle, gardien des pommes du jardin des Hespérides, Dragon qu'il foule aux pieds dans la sphère, et qui tombe près de lui vers le couchant.

baleine ou à un monstre marin, tel que celui auquel fut exposée Andromède, fille de Cassiopée.

Dixième travail.

Hercule, après le voyage qu'il fit avec les Argonautes pour conquérir le bélier, revient en Hespérie à la conquête des bœufs de Géryon ; il tue aussi un prince cruel qui poursuivait les Atlantides, et il arrive en Italie chez Faune, au lever des Pléiades.

Onzième travail.

Hercule triomphe d'un chien affreux, dont la queue était un serpent, et dont la tête était hérissée de serpents ; il défait aussi Cycnus ou le prince Cygne, au moment où la canicule vient brûler la terre de ses feux.

Douzième travail.

Hercule voyage en Hespérie, pour y cueillir des pommes d'or que gardait le dragon, qui dans nos sphères est près du pôle ; suivant d'autres, pour enlever des brebis à toison d'or. Il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une robe teinte du sang d'un centaure qu'il avait tué au passage d'un fleuve. Cette robe le brûle de feux ; il meurt, et finit ainsi sa carrière mortelle pour reprendre sa jeunesse aux cieux, et y jouir de l'immortalité.

Voilà le tableau comparatif des chants du poème des douze travaux, et des aspects célestes durant les douze mois de la révolution annuelle qu'achève le soleil, sous le nom de l'infatigable Hercule. C'est au lecteur à juger des rapports, et à voir jusqu'à quel point le poème et le calendrier s'accordent. Il nous suffit de dire, que nous n'avons point interverti la série des douze travaux ; qu'elle

est ici telle que la rapporte Diodore de Sicile. Quant aux tableaux célestes, chacun peut les vérifier avec une sphère en faisant passer le colure des solstices par le Lion et le Verseau, et celui des équinoxes par le Taureau et le Scorpion, position qu'avait la sphère à l'époque où le Lion ouvrait l'année solsticiale, environ deux mille quatre cents ans avant notre ère.

Quand même les anciens ne nous auraient pas dit qu'Hercule était le soleil ; quand même l'universalité de son culte ne nous avertirait pas qu'un petit prince grec n'a jamais dû faire une aussi étonnante fortune dans le monde religieux, et qu'une aussi haute destinée n'appartient point à un mortel, mais au dieu dont tout l'univers éprouve les bienfaits, il suffirait de bien saisir l'ensemble de tous les rapports de ce double tableau pour conclure avec la plus grande vraisemblance que le héros du poème est le dieu qui mesure le temps, qui conduit l'année, qui règle les saisons et les mois, et qui distribue la lumière, la chaleur et la vie à toute la nature. C'est une histoire monstrueuse, qui ne s'accorde avec aucune chronologie, et qui offre partout des contradictions, quand on y cherche les aventures d'un homme ou d'un prince ; c'est un poème vaste et ingénieux, quand on y voit le dieu qui féconde l'univers. Tout y est mouvement, tout y est vie. Le Soleil du solstice y est représenté avec tous les attributs de la force qu'il a acquise à cette époque, et que contient en lui le dépositaire de la force universelle du monde ; il est revêtu de la peau du lion et armé de la massue. Il s'élance fièrement dans la carrière qu'il est obligé de parcourir par l'ordre éternel de la nature. Ce n'est pas le signe du Lion qu'il parcourt ; c'est un lion affreux, qui ravage les campagnes, qu'il va combattre ; il l'attaque, il se mesure avec lui, il l'étouffe dans ses bras, et se pare des dépouilles de l'animal vaincu ; puis il s'achemine à une seconde victoire. L'Hydre céleste est le second monstre qui présente un obstacle à la course du héros. La poésie la représente comme un serpent à cent têtes, qui sans cesse renaissent de leurs blessures.

Hercule les brûle de ses feux puissants. Les ravages que fait cet animal redoutable, l'effroi des habitants des campagnes voisines des marais qu'habite le monstre, les horribles sifflements des cent têtes ; d'un autre côté, l'air d'abord assuré du vainqueur du lion de Némée, ensuite son embarras lorsqu'il voit renaître les têtes qu'il a coupées, tout y est peint, à peu près comme Virgile nous a décrit la victoire de ce même héros sur le monstre Cacus. Tous les animaux célestes mis en scène dans ce poème y paraissent avec un caractère qui sort des bornes ordinaires de la nature : les chevaux de Diomède dévorent les hommes, les femmes s'élèvent au-dessus de la timidité de leur sexe, et sont des héroïnes redoutables dans les combats ; les pommes y sont d'or ; la biche a des pieds d'airain ; le chien Cerbère est hérissé de serpents ; tout, jusqu'à l'écrevisse, y est formidable. Car tout est grand dans la nature, comme dans les symboles sacrés qui en expriment les forces diverses.

On sent quel développement un poète a pu donner à toutes ces idées physiques et astronomiques, auxquelles durent s'en joindre d'autres, empruntées, soit de l'agriculture, soit de la politique et de la morale. Car tous ces buts particuliers entraient dans le système général des premiers poètes philosophes qui chantèrent les dieux, et qui introduisirent les hommes dans le sanctuaire de la nature, qui semblait leur avoir révélé ses mystères. Que de morceaux épisodiques perdus pour nous, et qui devaient se lier au sujet principal de chaque chant du poème, dans lequel le génie allégorique et poétique avait la liberté de tout oser et de tout feindre ? Car rien n'est impossible à la puissance des dieux ; c'est à eux seuls qu'il appartient d'étonner les hommes par l'appareil magique de leur pouvoir. Quelle carrière pour le génie, que celle que lui ouvre la nature elle-même, qui lui met sous les yeux ses plus brillants tableaux, pour être imités dans ses chants ! C'était bien là véritablement l'âge d'or de la poésie, fille du ciel et des dieux. Depuis ces temps antiques, elle est bien restée au-dessous de

cette hauteur sublime, qu'un essor hardi lui avait fait atteindre, lorsqu'elle était soutenue de toutes les forces que le génie puise dans la contemplation de l'univers, ou du grand Dieu, dont les poètes furent les premiers oracles et les premiers prêtres. Quel vaste champ à nos conjectures sur l'antiquité du monde et sur sa civilisation, quand on réfléchit que la position des cieux donnée par ces poèmes, où les constellations jouent un si grand rôle, ne nous permet pas d'en rapprocher de notre ère les auteurs de plus de deux mille cinq cents ans ! Est-ce bien sur les débris du monde sorti à peine des eaux d'un déluge que les arts du génie planaient aussi haut ?

Il est encore une conséquence que nous devons tirer de ce tableau comparatif, qui nous a prouvé qu'Hercule n'était point un mortel élevé au rang des dieux par son courage et ses bienfaits envers les hommes, ni les évènements de sa prétendue vie des faits historiques, mais bien des faits astronomiques. Cette conséquence est que le témoignage de plusieurs siècles et de plusieurs peuples en faveur de l'existence, comme hommes, des héros des différentes religions, dont la mémoire est consacrée par un culte, par des poèmes ou des légendes, n'est pas toujours un sûr garant de leur réalité historique. L'exemple d'Hercule met cette conséquence dans toute son évidence. Les Grecs croyaient assez généralement à l'existence d'Hercule, comme à celle d'un prince qui était né, qui avait vécu, et qui était mort chez eux, après avoir parcouru l'univers.

On lui donnait plusieurs femmes, des enfants, et on le faisait chef d'une famille d'Héraclides, ou de princes qui se disaient descendre d'Hercule, comme les Incas du Pérou se disaient descendants du Soleil. Partout l'on montrait des preuves de l'existence d'Hercule, jusque dans les traces de ses pas, qui décelait sa taille colossale. On avait conservé son signalement, comme les chrétiens ont la sainte face de leur dieu Soleil, Christ. Il était maigre. nerveux, basané ; il avait le nez aquilin, les cheveux crépus ; il était d'une santé robuste.

On montrait en Italie, en Grèce, et dans divers lieux de la terre, les villes qu'il avait fondées, les canaux qu'il avait creusés, les rochers qu'il avait séparés, les colonnes qu'il avait posées, les pierres que Jupiter avait fait tomber du ciel pour remplacer les traits qui lui manquaient dans son combat contre les Liguriens. Des temples, des statues, des autels, des fêtes, des jeux solennels, des hymmes, des traditions sacrées, répandues en différents pays, rappelaient à tous les Grecs les hauts faits du héros de Tirynthe, du fameux fils de Jupiter et d'Alcmène, ainsi que les bienfaits dont il avait comblé l'univers en général, et en particulier les Grecs. Et néanmoins nous venons de voir que le grand Hercule, le héros des douze travaux, celui-là même à qui les Grecs attribuaient tant d'actions merveilleuses, et qu'ils honoraient sous les formes d'un héros, vêtu de la peau du lion et armé de la massue, est le grand dieu de tous les peuples, ce soleil fort et fécond qui engendre les saisons, et qui mesure le temps, dans le le cercle annuel du zodiaque partagé en douze divisions que marquent et auxquelles se lient les divers animaux figurés dans les constellations, les seuls monstres que le héros du poème ait combattus.

Quelle matière à réflexions pour ceux qui tirent un grand argument de la croyance d'un ou de plusieurs peuples et de plusieurs siècles pour établir la vérité d'un fait historique, surtout en matière de religion, où le premier devoir est de croire sans examen. La philosophie d'un seul homme, en ce cas, vaut mieux que l'opinion de plusieurs milliers d'hommes et de plusieurs siècles de crédulité. Ces réflexions trouveront leur application dans la fable solaire faite sur le chef des douze apôtres, ou sur le héros de la légende des chrétiens, et dix-huit siècles d'imposture et d'ignorance ne détruiront pas les rapports frappants qu'a cette fable avec les autres romans sacrés faits sur le Soleil, que Platon appelle le fils unique de Dieu. Le bienfaiteur universel du monde, en quittant la peau du Lion solsticial, pour prendre celle de l'Agneau équinoxial du printemps, n'échappera pas à

nos recherches sous ce nouveau déguisement, et le lion de la tribu de Juda sera encore le Soleil, qui a son domicile au signe du Lion céleste et son exaltation dans celui de l'Agneau ou du Bélier printanier. Mais ne devançons pas l'instant où les chrétiens seront forcés de reconnaître leur Dieu dans l'astre qui régénère la nature tous les ans, au moment de la célébration de leur Pâque. Passons aux fictions sacrées faite sur la lune.

CHAPITRE VI

EXPLICATION DES VOYAGES D'ISIS OU DE LA LUNE HONORÉE SOUS CE NOM EN ÉGYPTE

La lune fut associée par les anciens Égyptiens au soleil dans l'administration universelle du monde; et c'est elle qui joue le rôle d'Isis dans la fable sacrée connue sous le titre d'*histoire d'Osiris et d'Isis*. Les premiers hommes qui habitèrent l'Egypte, nous dit Diodore de Sicile, frappés du spectacle des cieux et de l'ordre admirable du monde, crurent apercevoir dans le ciel deux causes premières et éternelles, ou deux grandes divinités, et ils appelèrent l'une d'elles ou le soleil, Osiris, et l'autre ou la lune, Isis. La dénomination d'Isis donnée à la lune est confirmée par Porphyre et par d'autres auteurs. D'où nous tirons une conséquence nécessaire, c'est que les courses d'Isis ne sont que les courses de la lune; et, comme les champs de l'Olympe sont ceux qu'elle parcourt dans sa révolution de chaque mois, c'est là que nous placerons la scène de ses aventures et que nous la ferons voyager. Cette conclusion est justifiée par le passage de Chérémon que nous avons cité plus haut, où ce savant Égyptien nous dit que les Égyptiens expliquaient la fable d'Osiris et d'Isis, ainsi que toutes les fables sacrées, par les apparences célestes, par les phases de la lune, par les accroissements et les diminutions de sa lumière, par les divisions du temps et du ciel

en deux parties, par les paranatellons ou par les astres qui se lèvent ou se couchent en aspect avec les signes. C'est d'après ce principe que nous avons expliqué le poème des douze travaux; ce sont les mêmes principes que nous suivrons dans l'explication de la légende d'Isis, dont nous offrirons aussi le tableau comparatif avec ceux que présente le ciel, depuis le moment où le soleil a quitté notre hémisphère et laissé à la lune, alors pleine, l'empire des longues nuits, jusqu'au moment où il repasse dans nos climats.

Prenons donc Isis à l'époque de la mort de son époux, et suivons ses pas depuis l'instant qu'elle en est privée jusqu'à ce qu'il lui soit rendu et qu'il revienne des enfers, ou, pour parler sans figure, depuis le moment où le soleil a passé dans les régions australes ou inférieures du monde jusqu'à ce qu'il repasse en vainqueur dans des régions boréales, ou dans l'hémisphère supérieur.

Plutarque suppose qu'Osiris, après ses voyages, étant de retour en Egypte, fut invité à un repas par Typhon, son frère et son rival. Celui-ci lui donna la mort et jeta son corps dans le Nil. Le soleil, dit Plutarque, occupait alors le signe du Scorpion, et la lune était pleine; elle était donc dans le signe opposé au Scorpion, c'est-à-dire au Taureau, qui prêtait ses formes au soleil équinoxial printanier, ou à Osiris. Car à cette époque éloignée, le Taureau était le signe qui répondait à l'équinoxe de printemps. Aussitôt qu'Isis fut informée de la mort de l'infortuné Osiris, que tous les anciens ont dit être le même dieu que le soleil, et qu'elle eut appris que le génie des ténèbres l'avait enfermé dans un coffre, elle se mit à la recherche de son corps. Incertaine sur la route qu'elle doit tenir, inquiète, agitée, le cœur déchiré par la douleur, en habits de deuil, elle interroge tous ceux qu'elle rencontre. De jeunes enfants lui apprennent que le coffre qui contient le corps de son époux a été porté par les eaux jusqu'à la mer, et de là à Byblos, où il s'était arrêté; qu'il reposait mollement sur une plante, qui tout à coup avait poussé une superbe tige. Le coffre en fut tellement

enveloppé, qu'il semblait ne faire qu'un avec elle. Le roi du pays, étonné de la beauté de l'arbuste, le fit couper, et en fit une colonne pour son palais, sans s'apercevoir du coffre qui s'était uni et incorporé avec le tronc. Isis, instruite par la renommée et poussée comme par un instinct divin, arrive à Byblos. Baignée de larmes, elle va s'asseoir près d'une fontaine, où elle reste dans un état d'accablement, sans parler à personne, jusqu'à ce qu'elle vit arriver les femmes de la reine. Elle les salue honnêtement, et retrousse leur chevelure, de manière à y répandre, ainsi que par tout leur corps, l'odeur d'un parfum exquis. La reine ayant appris de ses femmes ce qui venait de se passer, et sentant l'odeur admirable de l'ambroisie, voulut connaître cette étrangère. Elle invite Isis à venir dans son palais, et à s'attacher à sa personne; elle en fait la nourrice de son fils. Isis met le doigt, au lieu du bout de sa mamelle, dans la bouche de cet enfant, et brûle pendant la nuit toutes les parties mortelles de son corps. En même temps elle se métamorphose elle-même en hirondelle, voltige autour de la colonne, et fait retentir l'air de ses cris plaintifs, jusqu'à ce que la reine, qui l'avait observée, voyant brûler son fils, vint à pousser un cri aigu. Ce cri rompit le charme qui devait donner à l'enfant l'immortalité. La déesse alors se fit connaître, et demanda que la colonne précieuse lui fût donnée. Elle en retira facilement le corps de son époux, en dégageant le coffre du bois qui le recouvrait; elle le voila d'un léger tissu qu'elle parfuma d'essences. Elle remit au roi et à la reine cette enveloppe de bois étranger, qui fut déposée à Byblos dans le temple d'Isis. La déesse s'approcha ensuite du coffre, le baigna de ses larmes, et poussa un cri si perçant, que le plus jeune des fils du roi en mourut de frayeur. Isis emmena l'aîné avec elle, et emportant le coffre chéri, elle s'embarqua ; mais, un vent un peu violent s'étant élevé sur le fleuve Phœdrus, vers le matin, elle le fit tout à coup tarir. Elle se retire à l'écart : se croyant seule, elle ouvre le coffre, et collant sa bouche sur celle de son époux, elle le baise et l'arrose de ses

larmes. Le jeune prince qu'elle avait emmené, s'étant avancé par derrière à petit bruit, épiait sa conduite. La déesse s'en aperçoit, se retourne brusquement, et lance sur lui un regard si terrible qu'il en meurt d'effroi. Elle se rembarque, et retourne en Egypte auprès d'Orus, son fils, qu'on élevait à *Butos*, et elle dépose le corps dans un lieu retiré. Typhon, étant allé la nuit à la chasse, trouve le coffre, reconnaît le cadavre, et le coupe en quatorze morceaux, qu'il jette çà et là. La déesse, l'ayant vu, vint rassembler ces lambeaux épars, et elle les enterra chacun dans le lieu où elle les trouva. De toutes les parties du corps d'Osiris, les parties de la génération furent les seules qu'Isis ne put retrouver. Elle y substitua le *phallus*, qui en fut l'image, et qui fut consacré dans les mystères.

Peu de temps après, Osiris revint des enfers au secours d'Orus son fils, et le mit en état de le venger. Il lui donna pour monture, les uns disent le cheval, les autres le loup. Typhon fut vaincu; Isis le laissa échapper. Orus en fut indigné, et ôta à sa mère son diadème; mais Mercure lui donna en place un casque à forme de tête de taureau.

Voilà le précis de la légende égyptienne sur Isis, qui n'est parvenue jusqu'à nous que très mutilée, et qui a dû faire partie d'un poème sacré sur Osiris, Isis et Typhon leur ennemi. Malgré les lacunes immenses qui se trouvent dans cette histoire allégorique, il ne nous sera pas difficile de reconnaître une correspondance parfaite entre les traits principaux qui nous restent de cette ancienne fable sacrée, et les tableaux qu'offre le ciel dans les différentes époques du mouvement des deux grands astres qui règlent le cours des saisons, la marche périodique de la végétation et du temps, et la succession des jours et des nuits. Nous allons, comme dans le poème sur Hercule, faire le rapprochement de ces divers tableaux, tant de ceux que présente la fable que de ceux qu'offre le ciel. Nous les fixerons à douze.

TABLEAUX COMPARATIFS

Premier tableau céleste.

Le Scorpion, signe qu'occupe le Soleil au moment de la mort d'Osiris, a pour paranatellons ou astres qui se lèvent et se couchent en aspect avec lui, les Serpents, qui fournissent à Typhon ses attributs. A cette division céleste répond par son coucher Cassiopée, reine d'Ethiopie, qui annonce en automne les vents impétueux.

Premier tableau de la légende.

Osiris est mis à mort par Typhon, son rival, génie ennemi de la lumière. Cet évènement arrive sous le Scorpion. Typhon associe à sa conspiration une reine d'Ethiopie, laquelle, nous dit Plutarque, désigne les vents violents.

Second tableau céleste.

Le Soleil s'unit alors au Serpentaire, qui, suivant tous les auteurs, est le même qu'Esculape, et qui prête ses formes à cet astre, dans son passage aux signes inférieurs, où il devient Sérapis et Pluton.

Second tableau de la légende.

Osiris descend au tombeau ou aux enfers. C'est alors, suivant Plutarque, qu'il devient Sérapis, le même dieu que Pluton et qu'Esculape.

Troisième tableau céleste.

Au moment où le Soleil descend aux signes inférieurs, et où il répond au dix-septième degré du Scorpion, époque à laquelle on fixe la mort d'Osiris, la Lune se trouve pleine au Taureau céleste. C'est dans ce signe qu'elle s'unit au Soleil du printemps, lorsque la terre reçoit du ciel sa fécondité, et lorsque le jour reprend son empire sur les longues nuits. Le Taureau, opposé au lieu du Soleil, entre dans le cône d'ombre que projette la Terre et qui forme la nuit, avec laquelle monte et descend le Taureau, qu'elle couvre de son voile durant tout son séjour sur l'horizon.

Troisième tableau de la légende.

Ce jour-là même, Isis pleure la mort de son époux, et dans la cérémonie lugubre qui tous les ans retraçait cet évènement tragique, on promenait en pompe un bœuf doré, couvert d'un crêpe noir, et l'on disait que ce bœuf était l'image d'Osiris, c'est-à-dire Apis, symbole du Taureau céleste, suivant Lucien. On y exprimait le deuil de la nature, que l'éloignement du soleil privait de sa parure, ainsi que de la beauté du jour, qui allait céder sa place au dieu des ténèbres ou des longues nuits. On y pleurait, ajoute Plutarque, la retraite des eaux du Nil, et la perte de tous les bienfaits du printemps et de l'été.

Quatrième tableau céleste.

La Lune va régler désormais seule l'ordre de la nature. Tous les mois, son disque plein et arrondi nous présente dans cha-

Quatrième tableau de la légende.

Les Egyptiens, le premier jour qui suivait cette mort, allaient à la mer pendant la nuit. Là ils formaient avec de la terre et de

cun des signes supérieurs une image du Soleil, qu'elle n'y trouve plus, et dont elle tient la place pendant la nuit, sans avoir ni sa lumière ni sa chaleur féconde. Elle est pleine dans le premier mois d'automne au signe dans lequel, à l'équinoxe de printemps, Osiris avait placé le siège de sa fécondité, signe consacré à la terre, tandis que le Soleil occupe le Scorpion, signe consacré à l'élément de l'eau.

l'eau une image de la lune, qu'ils paraient, et ils criaient qu'ils avaient retrouvé Osiris. Ils disaient que la terre et l'eau dont ils composaient cette image représentait ces deux divinités, Osiris et Isis, ou le soleil et la lune ; allusion faite, sans doute, à la nature des éléments qui présidaient aux signes où ces deux astres se trouvaient alors.

Cinquième tableau céleste.

Le Taureau, où répond le cône d'ombre de la Terre, désigné sous l'emblème d'un coffre ténébreux, et occupé par la Lune pleine, avait sous lui le Fleuve d'Orion, appelé le Nil, et au-dessus Persée, dieu de Chemmis, ainsi que la constellation du Cocher, qui porte la Chèvre et ses Chevreaux. Cette Chèvre s'appelle la femme de Pan, et elle fournissait à ce dieu ses attributs.

Cinquième tableau de la légende.

Le coffre qui renferme Osiris est jeté dans le Nil. Les pans et les satyres qui habitaient aux environs de Chemmis s'aperçurent les premiers de cette mort ; ils l'annoncèrent par leurs cris, et ils répandirent partout le deuil et l'effroi.

Sixième tableau céleste.

La pleine Lune suivante arrive dans le signe des Gémeaux, où sont peints deux enfants qui président aux oracles de Didyme ; et dont l'un s'appelle Apollon, dieu de la divination.

Sixième tableau de la légende.

Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps. Elle rencontre d'abord des enfants qui avaient vu le coffre ; elle les interroge ; elle en reçoit des renseignements, et leur accorde le don de la divination.

Septième tableau céleste.

La pleine Lune qui vient après a lieu au Cancer, domicile de cette planète. Les constellations en aspect avec ce signe, et qui se couchent à son lever, sont, la Couronne d'Ariadne, princesse avec laquelle coucha Bacchus, l'Osiris égyptien ; le Chien Procyon, et le Grand Chien, dont une étoile se nomme étoile d'Isis. Le Grand Chien lui-même fut révéré sous le nom d'Anubis en Egypte.

Septième tableau de la légende.

Isis apprend qu'Osiris a par erreur couché avec sa sœur. Elle en trouve la preuve dans une couronne qu'il a laissée chez elle. Il en était né un enfant qu'elle cherche à l'aide de ses chiens ; elle le trouve, l'élève et se l'attache ; c'est Anubis, son fidèle gardien.

Huitième tableau céleste.

La Lune du mois suivant se trouve pleine dans le signe du Lion, domicile du Soleil, ou d'Adonis, dieu adoré à Byblos. Les astres en aspect avec ce signe sont le Fleuve du Verseau, et le Céphée, roi d'Ethiopie, appelée *Régulus*, ou simplement le *Roi*. A sa suite se lève Cassiopée sa femme, et reine d'Ethiopie; Andromède sa fille, et Persée son gendre.

Huitième tableau de la légende.

Isis se transporte à Byblos, et se place près d'une fontaine, où elle est rencontrée par des femmes de la cour du roi. La reine et le roi veulent la voir; elle est amenée à la cour, et on lui propose l'emploi de nourrice du fils du roi. Isis accepte la place.

Neuvième tableau céleste.

La Lune qui suit est pleine au signe de la Vierge, appelée aussi *Isis* par Eratosthène. On y peignait une femme allaitant un enfant. En aspect avec ce signe se trouve le Mât du Vaisseau céleste, et le Poisson à tête d'hirondelle.

Neuvième tableau de la légende.

Isis, devenue nourrice, allaite l'enfant pendant la nuit; elle brûle toutes les parties mortelles de son corps; puis elle est métamorphosée en hirondelle. On la voit s'envoler et se placer près d'une grande colonne, qui s'était formée tout à coup d'une très petite tige, à laquelle tenait le coffre qui renfermait son époux.

Dixième tableau céleste.

Sur les divisions qui séparent le signe de la Vierge, que quitte la Lune, de celui de la Balance, où elle va devenir pleine, se trouvent placés le Vaisseau, et le Bootès, qu'on dit avoir nourri Orus. Au couchant est le fils ou le gendre du roi d'Ethiopie, Persée, ainsi que le Fleuve d'Orion. Les autres astres en aspect avec la Balance, et qui montent à sa suite, sont le Porc d'Erymanthe ou l'Ourse céleste, nommée le Chien de Typhon; le Dragon du pôle, le fameux Python, qui fournit à Typhon ses attributs. Voilà le cortège dont se trouve entourée la pleine Lune de la Balance ou du dernier des signes supérieurs : elle va précéder la Néoménie du printemps, qui aura lieu au Taureau, dans lequel le Soleil, ou Osiris, doit se réunir à la Lune, ou à Isis, son épouse.

Dixième tableau de la légende.

Isis, ayant trouvé le coffre qui contient le corps de son époux, quitte Byblos; elle monte un vaisseau avec le fils aîné du roi, et dirige sa route vers *Boutos*, où était le nourricier d'Orus. Elle dessèche le matin un fleuve, d'où s'élevait un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre précieux; mais ce coffre est découvert par Typhon, qui chassait au clair de la pleine lune, et qui poursuivait un porc ou un sanglier. Il reconnaît le cadavre de son rival, et il le coupe en autant de parties qu'il y avait de jours depuis cette pleine lune jusqu'à la nouvelle; cette circonstance, dit Plutarque, fait allusion à la diminution successive de la lumière lunaire pendant les quatorze jours qui suivent la pleine lune.

Onzième tableau céleste.

La Lune, au bout de quatorze jours, arrive au Taureau, et s'unit au Soleil, dont elle va rassembler les feux sur son disque, pendant les autres quatorze jours qui vont suivre. Elle se trouve alors en conjonction tous les mois avec lui dans la partie supérieure des signes, c'est-à-dire dans l'hémisphère où le Soleil vainqueur des ténèbres et de l'hiver, rapporte la lumière, l'ordre et l'harmonie. Elle emprunte de lui la force qui va détruire les germes du mal, que Typhon, pendant l'absence d'Osiris ou durant l'hiver, a mis dans la partie boréale de la terre. Ce passage du Soleil au Taureau, lorsqu'il revient des enfers ou de l'hémisphère inférieur, est marqué par le lever du soir du Cheval du Centaure, et du Loup, et par le coucher d'Orion, appelé astre d'Orus. Ce dernier se trouve, tous les jours suivants, uni au Soleil printanier, dans son triomphe sur les ténèbres et sur Typhon, qui les produit.

Onzième tableau de la légende.

Isis rassemble les quatorze morceaux du corps de son époux, elle leur donne la sépulture, et consacre le phallus, que l'on promenait en pompe aux fêtes du printemps, connues sous le nom de Paamylies. C'était à cette époque que l'on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Osiris alors était revenu des enfers au secours d'Orus son fils, et d'Isis son épouse, à qui il unit ses forces contre Typhon, ou contre le chef des ténèbres ; la forme sous laquelle il apparaît est le loup suivant les uns, et le cheval suivant d'autres.

Douzième tableau céleste.

L'année équinoxiale finit au moment où le Soleil et la Lune se trouvent réunis avec Orion ou avec l'astre d'Orus, constellation placée sous le Taureau, et qui s'unit à la Néoménie du printemps. La nouvelle Lune se rajeunit dans le Taureau, et peu de jours après elle se montre sous la forme de croissant dans le signe suivant, ou aux Gémeaux, domicile de Mercure. Alors Orion, uni au Soleil, précipite le Scorpion, son rival, dans les ombres de la nuit ; car il se couche toutes les fois qu'Orion monte sur l'horizon. Le jour prolonge sa durée, et les germes de mal sont peu à peu détruits. C'est ainsi que le poète Nonnus nous peint Typhon vaincu à la fin de l'hiver, lorsque le Soleil arrive

Douzième tableau de la légende.

Isis, pendant l'absence de son époux, avait rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvait son ennemi. Ayant enfin retrouvé Osiris, dans le moment où celui-ci se disposait à combattre Typhon, elle est privée de son ancien diadème par son fils ; mais elle reçoit de Mercure un casque en forme de tête de taureau. Alors Orus, sous les traits et dans l'attitude d'un guerrier redoutable, tel qu'on peint Orion ou l'astre d'Orus, combat et défait son ennemi, qui avait attaqué son père sous la forme du Dragon du pôle, ou du fameux Python. Ainsi dans Ovide, Apollon défait le même Python, au moment où *Io*, devenue ensuite Isis, reçoit les faveurs de Jupi-

au Taureau, et qu'Orion monte aux cieux avec lui. Car ce sont ses expressions.

ter, qui la place ensuite au signe céleste du Taureau. Toutes ces fables se tiennent et ont le même objet.

Une correspondance aussi complète et qui porte sur tant de points de ressemblance entre les tableaux de cette allégorie et ceux du ciel, et qui se soutient d'un bout à l'autre, quelque mutilée que soit cette légende, ou cette histoire sacrée, ne permet pas de douter que le prêtre astronome qui l'a composée n'ait fait autre chose que décrire les courses de la lune dans les cieux, sous le titre de courses d'Isis, surtout quand on sait qu'Isis est le nom que l'on donnait à la lune en Egypte. En effet, il faudrait soutenir qu'Isis n'est pas la lune, ce qu'on ne peut pas dire ; ou prétendre qu'Isis étant la lune, les courses d'Isis ne sont pas celles de la lune, ce qui impliquerait contradiction ; ou, enfin, suivre ailleurs qu'au ciel et que parmi les constellations les courses de cet astre. Nous n'avons fait dans notre explication que mettre en usage la méthode que nous indique Chérémon, pour décomposer les fables sacrées, et nommément celle d'Osiris et d'Isis, qu'il dit être relative aux accroissements et aux diminutions de la lumière de la lune, aux hémisphères supérieur et inférieur, et aux astres en aspect avec les signes, autrement appelés paranatellons. Ce sont les savants d'Egypte qui nous ont eux-mêmes tracé la route que nous avons suivie dans notre explication. Voilà donc une ancienne reine d'Egypte et un ancien roi dont les aventures feintes ont été décrites sous la forme d'histoire, et qui pourtant, comme l'Hercule des Grecs, ne sont que des êtres physiques et les deux principaux agents de la nature. On doit juger, par ces exemples, du caractère allégorique de l'antiquité, et combien on doit être en garde contre les traditions qui mettent les êtres physiques au nombre des êtres historiques.

Il est important de ne pas perdre de vue qu'on écrivait autrefois l'histoire du ciel, et du soleil principalement,

sous la forme d'une histoire d'hommes, et que le peuple presque partout l'a prise pour de l'histoire, et le héros pour un homme. L'erreur fut d'autant plus facile à accréditer, qu'en général les prêtres firent tout ce qui était en eux pour persuader au peuple que les dieux qu'il adorait avaient vécu, et avaient été des princes, des législateurs, ou des hommes vertueux, qui avaient bien mérité de l'humanité ; soit qu'on voulût par là donner des leçons aux chefs des peuples, en leur enseignant qu'ils ne pouvaient aspirer à la même gloire qu'en imitant les anciens chefs des sociétés ; soit qu'on cherchât à donner un encouragement à la vertu du peuple, en lui persuadant que le sceptre autrefois avait été le prix des services rendus à la patrie, et non pas le patrimoine de quelques familles. On montrait les tombeaux des dieux comme s'ils eussent existé réellement ; on célébrait des fêtes dont le but semblait être de renouveler tous les ans le deuil qu'avait occasionné leur perte. Tel était le tombeau d'Osiris, couvert sous ces masses énormes, connues sous le nom de pyramides, que les Egyptiens élevèrent à l'astre qui nous dispense la lumière. Une d'elles a ses quatre faces qui regardent les quatre points cardinaux du monde. Chacune des faces a cent dix toises à la base, et les quatre forment autant de triangles équilatéraux. La hauteur perpendiculaire est de soixante-dix-sept toises, suivant les mesures données par Chazelle, de l'académie des sciences. Il résulte de ces dimensions, et de la latitude sous laquelle cette pyramide est élevée, que quatorze jours avant l'équinoxe de printemps, époque précise à laquelle les Perses célébraient le renouvellement de la nature, elle devait cesser de rendre des ombres à midi, et qu'elle n'en projetait plus que quatorze jours après celui d'automne. Donc le jour où le soleil se trouvait dans le parallèle, ou dans le cercle de déclinaison australe, qui répond à cinq degrés quinze minutes, ce qui arrivait deux fois l'an, une fois avant l'équinoxe de printemps et l'autre après celui d'automne, cet astre paraissait exactement à

midi sur le sommet de la pyramide. Alors son disque majestueux semblait quelques instants placé sur cet immense piédestal et s'y reposer, tandis que ses adorateurs, agenouillés au pied, prolongeant leur vue le long du plan incliné de la face boréale de la pyramide, contemplaient le grand Osiris, soit qu'il descendît dans l'ombre du tombeau, soit qu'il en sortît triomphant. J'en dirai autant de la pleine lune des équinoxes, lorsqu'elle avait lieu dans ce parallèle.

Il semblerait que les Égyptiens, toujours grands dans leurs conceptions, eussent exécuté le projet le plus hardi qui fut jamais imaginé, celui de donner un piédestal au soleil et à la lune, ou à Osiris et à Isis[1]; à midi pour l'un et à minuit pour l'autre, lorsqu'ils arrivaient dans la partie du ciel près de laquelle passe la ligne qui sépare l'hémisphère boréal de l'hémisphère austral, l'empire du bien de celui du mal, celui de la lumière de celui des ténèbres. Ils voulurent que l'ombre disparût de dessus toutes les faces de la pyramide à midi durant tout le temps que le soleil séjournerait dans l'hémisphère lumineux, et que la face boréale se recouvrît d'ombre lorsque la nuit commencerait à reprendre son empire dans notre hémisphère, c'est-à-dire au moment où Osiris descendrait au tombeau et aux enfers. Le tombeau d'Osiris était couvert d'ombres à peu près six mois; après quoi, la lumière l'investissait tout entier à midi, dès qu'Osiris, revenu des enfers, reprenait son empire en passant dans l'hémisphère lumineux. Alors il était rendu à Isis, et au

[1] Les investigations des égyptologues n'ont pas réussi à faire l'accord entre les diverses opinions relatives à la destination des pyramides. Quelques-uns ont vu dans ces immenses monuments des magasins de blé ou des digues opposées au sable; d'autres ont cru qu'ils devaient servir à la sépulture des rois et des animaux sacrés. Notre auteur se tromperait s'il les considérait exclusivement comme des tombeaux des dieux.

Plutarque dit (Vie d'Antoine, LXXXII) : « Cléopâtre avait fait construire près du temple d'Isis des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes, où elle transporta tout ce qu'elle avait de plus précieux... » On sait que c'est dans un de ces tombeaux qu'elle se donna la mort.

Il y avait donc, outre le temple, des tombeaux destinés aux rois d'Egypte, selon toute vraisemblance.

Ces monuments, incompréhensibles, en disproportion avec le territoire de l'Egypte actuelle, sont bien en harmonie avec une grande puissance, un grand peuple et un grand pays. Il a fallu un grand peuple, en effet, pour bâtir les temples et les pyramides.

dieu du printemps Orus, qui avait enfin vaincu le génie des ténèbres et des hivers ; quelle idée sublime! Au centre de la pyramide est un caveau, qu'on dit être le tombeau d'un ancien roi. Ce roi, c'est l'époux d'Isis, le fameux Osiris, ce roi bienfaisant, que le peuple croyait avoir régné autrefois sur l'Egypte, tandis que les prêtres et les savants voyaient en lui l'astre puissant qui gouverne le monde et l'enrichit de ses bienfaits. Et, en effet, eût-on jamais fait une aussi grande dépense si ce tombeau n'eût pas été censé conserver les restes précieux d'Osiris, que son épouse avait recueillis, et qu'elle confia, dit-on, aux prêtres, pour être enterrés en même temps qu'ils lui décernèrent les honneurs divins? Peut-on lui supposer un autre objet chez un peuple qui n'épargnait rien pour donner de la pompe et de la magnificence au culte, et dont le plus grand luxe était le luxe religieux? C'est ainsi que les Babyloniens, qui adoraient le soleil sous le nom de Bélus, lui élevèrent aussi un tombeau, que cachait une immense pyramide. Car, dès qu'on eût personnifié l'astre puissant qui anime la nature, et que dans les fictions sacrées on l'eût fait naître, mourir et ressusciter, le culte imitatif, qui cherchait à retracer ses aventures, plaça des tombeaux à côté de ses temples. Ainsi l'on montrait celui de Jupiter en Crète ; du Soleil-Christ en Palestine ; de Mithra en Perse ; d'Hercule à Cadix ; du Cocher, de l'Ourse céleste, de Méduse, des Pléiades, etc., en Grèce. Ces différents tombeaux ne prouvent rien pour l'existence historique des personnages feints auxquels l'esprit mystique des anciens les a consacrés. On montrait aussi le lieu où Hercule s'était brûlé ; et nous avons fait voir qu'Hercule n'était que le soleil personnifié dans les allégories sacrées ; de même que nous avons montré que les aventures de la reine Isis appartenaient à la lune, chantée par ses adorateurs. Nous allons encore voir d'autres exemples du génie allégorique des anciens, dans lesquels le soleil est personnifié et chanté sous le nom d'un héros bienfaisant. Tel est le fameux Bacchus des Grecs, ou l'Osiris égyptien.

CHAPITRE VII

EXPLICATION DES DIONYSIAQUES, OU DU POÈME DE NONNUS SUR LE SOLEIL, ADORÉ SOUS LE NOM DE BACCHUS

Nous avons, dans notre explication des travaux d'Hercule, considéré le soleil principalement comme l'astre puissant, dépositaire de toute la force de la nature, qui engendre et mesure le temps par sa marche dans les cieux, et qui, partant du solstice d'été, ou du point le plus élevé de sa route, parcourt la carrière des douze signes, dans lesquels les corps célestes circulent, et avec eux les diverses périodes ou révolutions des astres. Sous son nom d'Osiris ou de Bacchus, nous envisagerons l'astre bienfaisant qui par sa chaleur appelle au printemps tous les êtres à la génération; qui préside à la croissance des plantes et des arbres; qui mûrit les fruits, et qui verse dans tous les germes cette sève active qui est l'âme de la végétation. Car c'est là le véritable caractère de l'Osiris égyptien et du Bacchus grec. C'est surtout au printemps que cette humidité génératrice se développe et circule dans toutes les productions naissantes; et c'est le soleil qui par sa chaleur lui imprime le mouvement et lui donne sa fécondité.

On distingue en effet deux points dans le ciel, qui limitent la durée de l'action créatrice du soleil, et ces deux points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale longueur. Tout le grand ouvrage de la végétation dans une

grande partie des climats septentrionaux semble compris entre ces deux limites, et sa marche progressive se trouve être en harmonie avec celle de la lumière et de la chaleur. A peine le soleil dans sa route annuelle a-t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde paraît émaner de ses rayons, et imprimer le mouvement et la vie à tous les corps sublunaires, qu'il appelle à la lumière par une nouvelle organisation. C'est alors qu'a lieu la résurrection du grand Dieu, et avec la sienne celle de la nature entière. Arrive-t-il au point opposé, cette vertu semble l'abandonner, et la nature se ressent de son épuisement. C'est Atys dont Cybèle pleure la mutilation ; c'est Adonis blessé dans sa partie sexuelle, et dont Vénus regrette la perte ; c'est Osiris précipité au tombeau par Typhon, et dont Isis éplorée ne retrouve plus les organes de la génération.

Quel tableau en effet plus propre à attrister l'homme que celui de la terre lorsque, par l'absence du soleil, elle se trouve privée de sa parure, de sa verdure, de son feuillage, et qu'elle n'offre plus à nos regards que les débris de plantes desséchées ou tombées en putréfaction; de troncs dépouillés, de terres hispides et sans culture, ou couvertes de neige, de fleuves débordés dans les champs ou enchaînés dans leur lit par les glaces, ou de vents fougueux qui bouleversent la terre, les eaux et les airs, et qui portent le ravage dans toutes les parties du monde sublunaire! Qu'est devenue cette température heureuse, dont la terre jouissait au printemps et pendant l'été ; cette harmonie des éléments qui était en accord avec celle des cieux ; cette richesse, cette beauté de nos campagnes chargées de moissons et de fruits, ou émaillées de fleurs, dont l'odeur parfumait l'air, et dont les couleurs variées présentaient un spectacle si ravissant? Tout a disparu, et le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le Dieu qui par sa présence embellissait nos climats : sa retraite a plongé la terre dans un deuil dont son retour seul pourra la tirer. Il était donc le créateur de tous ces biens, puisqu'ils nous échappent avec lui ; il était l'âme

de la végétation, puisqu'elle languit et s'arrête aussitôt qu'il nous quitte. Quel sera le terme de sa fuite et de sa descente des cieux, dont il s'exile comme Apollon? Va-t-il replonger la nature dans l'ombre éternelle du chaos, d'où sa présence l'avait tirée? Telles étaient les inquiétudes de ces anciens peuples, qui, voyant le soleil s'éloigner de leurs climats, craignaient qu'un jour il ne vînt à les abandonner tout à fait. De là ces fêtes de l'espérance célébrées au solstice d'hiver, lorsque les hommes virent cet astre s'arrêter dans sa marche rétrograde et rebrousser sa route pour revenir vers eux. Mais si l'on fut si sensible à l'espoir d'un prochain retour, quelle joie ne dut-on pas éprouver lorsque le soleil, déjà remonté vers le milieu du ciel, eut chassé devant lui les ténèbres qui avaient empiété sur le jour et usurpé une partie de son empire! Alors l'équilibre du jour et de la nuit est rétabli, et avec lui l'harmonie de la nature. Un nouvel ordre de choses aussi beau que le premier recommence, et la terre, fécondée par la chaleur du soleil, qui a repris la vigueur de la jeunesse, s'embellit sous les rayons de son époux. Ce n'est plus le dieu du jour que les oiseaux chantent, c'est celui de l'amour, dont les feux brûlants s'allument dans les veines de tout ce qui respire l'air devenu plus pur et plein des principes de vie. Déjà les mères prévoyantes ont choisi l'arbre ou le buisson où elles doivent suspendre le nid qui recevra le fruit de leurs amours, et que va ombrager le feuillage naissant. Car la nature a repris sa parure, les prairies leur verdure, les forêts leur chevelure nouvelle, et les jardins leurs fleurs. La terre a déjà une face riante, qui lui fait oublier la tristesse et le deuil dont l'hiver l'avait couverte. C'est Vénus qui, retrouvant Adonis, brille de grâces nouvelles, et sourit à son amant, vainqueur de l'hiver et des ombres de la nuit, et qui sort enfin du tombeau. Les vents bruyants ont fait place aux zéphyrs, dont la douce haleine respecte le feuillage tendre, qui s'abreuve encore de rosée et qui joue légèrement sur le berceau des enfants du printemps; les fleuves, rentrés dans leur lit, reprennent leur

cours tranquille et majestueux. Le front ceint de roseaux et des fleurs des plantes aquatiques, la timide naïade sort des grottes que les glaces ne ferment plus, et, penchée sur son urne, elle fait couler l'onde argentée qui serpente dans la prairie, au milieu de la verdure et des fleurs qu'elle arrose et qu'elle nourrit. La terre, consumée des feux de l'amour, se pare de tous ses plus beaux ornements pour recevoir l'époux radieux avec lequel elle consomme le grand acte de la génération de tous les êtres qui sortent de son sein. Il n'est aucun de ces tableaux que le génie des poètes anciens ne se soit exercé à peindre, aucun de ces phénomènes annuels qui n'ait été décrit par les chantres de la nature.

C'est surtout dans les premiers chants du poème de Nonnus sur Bacchus ou sur le Soleil que nous trouverons les tableaux contrastants qu'offre la terre, en hiver sous la tyrannie de Typhon, génie des ténèbres, et au printemps, lorsque le dieu de la lumière reprend son empire, et développe cette force active et féconde qui se manifeste tous les ans au réveil de la nature, et qui, sous le nom de Bacchus, fait sortir de leurs germes et de leurs boutons les fruits délicieux que l'automne doit mûrir.

Avant de commencer l'analyse du poème et d'en faire voir les rapports avec la marche du soleil dans les signes, nous essayerons de détruire l'erreur de ceux qui seraient persuadés que Bacchus, fils de Sémélé, né à Thèbes, est un ancien héros, que la gloire de ses conquêtes en Orient a fait placer ensuite au rang des dieux. Il ne nous sera pas difficile de prouver qu'il n'est, comme Hercule, également né à Thèbes, qu'un être physique, le plus puissant comme le plus beau des agents de la nature, ou le soleil, âme de la végétation universelle. Cette vérité, établie par une foule d'autorités anciennes, recevra ensuite un nouveau jour par l'explication du poème, dont tous les traits se lient à l'action bienfaisante de l'astre qui règle les saisons, et que Virgile invoque, sous le nom de Bacchus, au commencement de son poème sur l'agriculture. Nous attachons d'autant plus d'importance à

prouver que Bacchus et Hercule ne sont que le dieu Soleil, adoré chez tous les peuples sous une foule de noms différents, qu'il en résultera une conséquence infiniment précieuse, à savoir qu'on écrivit autrefois l'histoire de la nature et de ses phénomènes, comme on écrivit depuis celle des hommes, et que le soleil surtout fut le principal héros de ces romans merveilleux, sur lesquels la postérité ignorante a été grossièrement trompée. Si le lecteur reste bien convaincu de cette vérité, il admettra sans peine notre explication de la légende solaire, connue chez les chrétiens sous le nom de Vie de Christ, qui n'est qu'un des mille noms du dieu Soleil, quelle que soit l'opinion de ses adorateurs sur son existence comme homme. Car elle ne prouvera pas plus que celle des adorateurs de Bacchus, qui en faisaient un conquérant et un héros. Etablissons donc d'abord, comme un fait avoué, que le Bacchus des Grecs n'était qu'une copie de l'Osiris des Egyptiens, et qu'Osiris époux d'Isis, adoré en Egypte, était le soleil. L'explication que nous avons donnée des courses d'Isis a suffisamment prouvé qu'elle était la lune, et que l'époux qu'elle cherchait était le Soleil. Le passage de Chérémon, que nous ne cesserons de rappeler au lecteur, parce qu'il fait la base de tout notre système d'explications, suppose que la fable d'Isis et Osiris est une fable luni-solaire. Les témoignages de Diodore de Sicile, de Jamblique, de Plutarque, de Diogène Laërce, de Suidas, de Macrobe, etc., s'accordent à prouver qu'il était généralement reconnu par les anciens que c'était le soleil que les Egyptiens adoraient sous le nom d'Osiris, quoique dans les poèmes et dans les légendes sacrées, on en fit un roi, un conquérant qui avait autrefois régné sur l'Egypte, avec la reine Isis son épouse. C'est également une vérité reconnue par tous les savants que le Bacchus des Grecs était le même que l'Osiris égyptien, et conséquemment le même dieu que le soleil. Aussi Antoine se faisait-il appeler *Osiris* et *Bacchus*, et voulait qu'on appelât Cléopâtre Isis ou la lune. On trouvera dans notre grand ouvrage l'explication de la vie d'Osiris, dont nous avons fait le rapprochement avec

la course du soleil, de manière à ne laisser aucun doute sur la nature de cette prétendue histoire, que nous prouvons être tout entière astronomique et exprimer la marche opposée des deux grands principes, lumière et ténèbres, qui, sous le nom d'Osiris, ou du soleil, et sous celui de Typhon son ennemi, se combattent dans le monde.

C'est cette histoire sacrée des Égyptiens qui a passé dans la Grèce, sous le nom d'aventures de Bacchus, où elle a reçu des changements, qui cependant laissent clairement apercevoir les traces de sa filiation. Hérodote, père de l'histoire chez les Grecs, qui avait voyagé en Egypte, et qui avait recueilli avec soin les traditions sacrées de ce pays, qu'il compare souvent avec celles des Grecs, nous assure que l'Osiris des Egyptiens est la même divinité que les Grecs adorent sous le nom de Bacchus, et cela de l'aveu des Egyptiens eux-mêmes, de qui les Grecs empruntèrent la plupart de leurs dieux. Hérodote développe assez au long cette filiation de culte, par le rapprochement du cérémonial des Phalléphores, ou des fêtes de la génération, qui se célébraient en Egypte en l'honneur d'Osiris, et en Grèce en l'honneur de Bacchus. Il répète plusieurs fois qu'Osiris et Bacchus sont le même dieu. Plutarque, dans son traité d'*Isis*, fait les mêmes rapprochements. Parmi la foule des noms que donnent au soleil Martianus Capella et Ausone, on remarque ceux d'Osiris et de Bacchus.

Diodore de Sicile prétend que les Égyptiens traitaient d'imposteurs les Grecs qui avançaient que Bacchus, le même qu'Osiris, était né à Thèbes, en Béotie, des amours de Jupiter et de Sémélé. C'était, suivant eux, un mensonge officieux d'Orphée, qui, ayant été initié aux mystères de ce dieu en Egypte, transporta ce culte en Béotie, et qui, pour flatter les Thébains, fit croire que Bacchus ou Osiris était né chez eux autrefois. Le peuple, que partout l'on trompe aisément, jaloux d'ailleurs qu'on pensât que le nouveau dieu était Grec, s'empressa de recevoir ses initiations.

Les mythologues et les poètes vinrent à l'appui de cette tradition, l'accréditèrent sur les théâtres, et finirent par tromper la postérité, au point qu'il ne lui est plus resté aucun doute sur la certitude de cette histoire controuvée. C'est ainsi que les Grecs, disent toujours les Egyptiens, se sont appropriés les dieux que l'Egypte révérait bien des siècles avant eux. C'est ainsi qu'ils ont fait naître chez eux Hercule, quoique Hercule soit une divinité égyptienne, dont le culte était établi à Thèbes, en Egypte, bien des siècles avant l'époque où l'on fixe la naissance du prétendu fils d'Alcmène : ils se sont pareillement approprié Persée, dont le nom avait autrefois été fameux en Egypte.

Sans nous arrêter ici à examiner comment et à quelle époque le culte des divinités égyptiennes a passé en Grèce, nous nous bornerons à donner comme un fait avoué par tous les anciens que le bienfaisant Osiris des Egyptiens est le même que le Bacchus des Grecs, et à conclure qu'Osiris étant le soleil, Bacchus est aussi le soleil; ce qui nous suffit pour le but que nous nous proposons ici. L'explication du poème des *Dionysiaques* achèvera de prouver cette vérité.

ANALYSE DU POÈME DE NONNUS, CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA MARCHE DE LA NATURE EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER AVEC CELLE DU SOLEIL[1].

CHANT PREMIER

Le poète commence par invoquer la Muse qui doit l'inspirer, et l'invite à chanter la foudre étincelante qui fit

[1] Nonnus est un poète grec, né à Panopolis, en Egypte, vers 410 de J. C. Son poème épique des *Dionysiaques* a été traduit en français par Boitel en 1625, et par le comte de Marcellus en 1856, avec notes et introduction. C'est avec raison que Dupuis n'en a donné que l'analyse, à cause de sa longueur qui en rendrait la lecture un peu fatigante, malgré ses qualités poétiques et l'érudition mythologique qui le caractérise et le distingue.

accoucher Sémélé, au milieu des feux et des éclairs qui remplirent d'une brillante lumière la couche de cette amante indiscrète, ainsi que la naissance de Bacchus, qui reçut deux fois le jour.

L'invocation finie, le poète porte l'esprit du lecteur sur la partie du ciel d'où part le Soleil au moment où il le chante en commençant son poème. Ce lieu est le point équinoxial du printemps, occupé par l'image du fameux Taureau, qui figure dans la charmante fable des amours de Jupiter et d'Europe, sœur de Cadmus ou du Serpentaire qui se lève le soir alors en aspect avec le Taureau. Il le porte également sur le Cocher céleste, qui tient la Chèvre et les Chevreaux, celui qui fournit au dieu Pan ses attributs, et qui alors précédait le matin le char du Soleil, et ouvrait la barrière au jour, comme le Serpentaire l'ouvrait à la nuit, à l'époque à laquelle le Soleil ou Jupiter s'unissait au Taureau d'Europe, et franchissait le fameux passage qui séparait l'empire du dieu de la lumière de celui des ténèbres. Ainsi le poète fixe d'une manière précise le départ de son poème, en signalant les astres qui dans le zodiaque déterminent l'époque du temps qu'il va chanter. Voyons comment le génie du poète a su embellir le fond simple que fournit l'astronomie. Nonnus entre en matière en racontant avec toutes ses circonstances l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en taureau, et les courses du Serpentaire ou de Cadmus, à qui son père a donné ordre de chercher sa sœur à travers les mers. Toute cette aventure astronomique est poétiquement racontée : on voit Jupiter-taureau, sur le rivage de Tyr, la tête ornée de superbes cornes, qu'il agite fièrement, tandis qu'il fait retentir l'air de ces mugissements amoureux. L'imprudente Europe lui présente des fleurs; elle en pare sa tête; elle ose s'asseoir sur le dos du dieu que l'amour lui subjugue, et qui l'emporte aussitôt au milieu des flots. Europe pâlit; effrayée, elle lève les mains aux cieux; sa robe néanmoins n'est pas mouillée par les eaux. On l'eût prise pour Thétis, pour Galatée, pour l'épouse de Neptune, et même pour Astarté ou

Vénus, portée sur le dos de quelque triton. Neptune est étonné de la vue du bœuf immortel qui nage dans son empire, et un des dieux marins, qui reconnaît Jupiter sous ce travestissement, prend sa conque et entonne les chants de l'hyménée. Cependant la nouvelle épouse du maître de l'Olympe, se tenant aux cornes du taureau divin, naviguait au sein des ondes écumantes, non pas sans crainte, quoique sous les auspices de l'amour, qui lui servait de pilote, tandis que le souffle des vents enflait les pans de sa robe ondoyante. Arrivé en Crète, Jupiter taureau se dépouille de ses formes effrayantes, et prend la figure du dieu du printemps, ou d'un beau jeune homme qui a toutes les grâces et la vigueur de cet âge. C'est sous cette forme qu'il prodigue ses caresses à son amante, confuse et éplorée, qu'il cueille les prémices des fleurs dont l'Amour est jaloux, et qu'il la rend mère de deux enfants jumeaux.

Son amant la laisse entre les mains d'*Astérion*, et place parmi les astres le taureau dont il a pris la forme dans sa métamorphose. C'est lui, dit Nonnus, qui brille dans l'Olympe sous les pieds du Cocher, et qui sert de monture au Soleil du printemps.

Pendant ce temps-là, Cadmus s'était mis en marche pour suivre le ravisseur de sa sœur, qui avait disparu avec elle au sein des flots. Effectivement, après le coucher du Soleil en conjonction avec le Taureau céleste, ou avec le Taureau d'Europe, on voyait à l'orient monter le Serpentaire Cadmus, qui pendant toute la nuit voyageait sur la voûte des cieux, et descendait le matin dans les mêmes mers où le soir s'était couché le Taureau avec le Soleil.

On suppose qu'après avoir longtemps voyagé, il était arrivé près de la sombre caverne où Jupiter avait déposé sa foudre lorsqu'il voulut donner le jour à Tantale. Ce dernier nom est celui sous lequel figure le même Serpentaire dans une autre fable, et son lever en automne, au moment où la foudre cesse de se faire entendre, donna l'idée aux poètes de feindre que Jupiter avait quitté sa

foudre pour lui donner naissance. On peut voir dans notre grand ouvrage, à l'article *Serpentaire*, comment s'explique par lui la fable de Tantale.

Ce lieu était *Ahrimé;* c'est dans cet endroit que Typhée ou Typhon, fils de la terre ténébreuse, la découvrit, averti par la fumée qui s'élevait de l'antre, où était la foudre encore mal éteinte. Il s'en saisit, et fier d'être maître de l'arme puissante du roi de l'Olympe, il fait retentir tous les échos d'alentour du bruit terrible de sa voix. Aussitôt tous les dragons ses frères, sous les formes les plus affreuses, s'unissent à lui pour faire la guerre au dieu qui maintient l'harmonie du monde, et qui nous distribue tous les biens et surtout la lumière.

Le géant de ses mille bras secoue violemment le pôle et les Ourses qui le défendent : il porte des coups terribles au Bouvier, gardien des Ourses. L'étoile du matin, l'Aurore, les Heures, tout est attaqué : la clarté du jour est obscurcie par l'ombre épaisse que projette l'horrible chevelure des géants, formée de noirs serpents. La lune pleine, comme dans la passion du Christ, se trouve poussée près du soleil, et l'empire des deux astres se confond. Un des serpents s'entortille autour du pôle, et mêle ses nœuds à ceux du dragon céleste, qui garde les pommes hespérides. Le poète donne une grande étendue à ce tableau, où il nous peint le prince des ténèbres qui livre divers assauts aux différents astres, au soleil, à la lune, comme le dragon de l'*Apocalypse*, qui entraîne une partie des étoiles du ciel avec sa queue. Tout ce morceau n'est que le développement poétique de la guerre d'Ahriman contre Ormuzd, des Titans contre Jupiter, des anges rebelles et de leur chef contre Dieu et ses anges. Le fond original de toutes ces fictions est dans la cosmogonie des Perses, et dans le récit mythologique des combats de leur dieu, principe de bien et de lumière, contre le chef du mal et des ténèbres. Ces idées théologiques, comme nous l'avons déjà observé d'après Plutarque, se retrouvent chez tous les peuples et sont consacrées dans leurs romans religieux et dans leurs

mystères. Ainsi l'on voit dans la cosmogonie des Perses le prince des ténèbres, sous le nom d'Ahriman, qui pénètre dans le ciel sous la forme du dragon. Le ciel lui-même, qui lui résiste, trouve dans les astres autant de soldats prêts à combattre avec lui contre l'ennemi du bien et de la lumière. On y voit aussi les dews ou les mauvais génies, compagnons d'Ahriman, qui, comme font ici les monstres frères de Typhon, attaquent les étoiles fixes, les éléments et la terre, les eaux et les montagnes.

Après avoir combattu le ciel, Typhon descend sur la terre et en ravage les productions : il attaque aussi les montagnes, les mers et les fleuves ; il arrache des îles entières, et en pousse avec violence les débris contre le ciel. Nouveau Jupiter, il essaye de lanceraussi la foudre, qui reste sans effet et sans bruit dans ses impuissantes mains. Ses bras ne sont pas assez nerveux pour en soutenir le poids, et les feux du tonnerre s'éteignent aussitôt qu'ils ne sont plus soutenus de la force divine qui les lance.

A la suite de cette description que j'abrège, le poète nous peint Cadmus, qui arrive dans les lieux qu'habitait Typhon, et où Jupiter avait laissé surprendre sa foudre. Il y est rencontré par l'amant d'Europe, que Pan accompagnait. On se rappellera que Pan est ici le Cocher porte-chèvre, qui montait avec le Soleil du Taureau le matin, à l'entrée du printemps, au moment où Jupiter allait de nouveau faire entendre son tonnerre, que l'hiver avait réduit au silence. Voilà le fond de la fiction.

Jupiter invite Cadmus à se prêter à un déguisement pour tromper Typhon et lui reprendre sa foudre ; c'est-à-dire, sans figure, que le Serpentaire, ou Cadmus, et le Cocher Pan vont s'unir par leur aspect au Taureau équinoxial, pour annoncer le retour du printemps, et la victoire périodique que remporte tous les ans à cette époque le dieu de la lumière et des longs jours sur le chef des ténèbres et des longues nuits, ou Jupiter Ægiochus, autrement Jupiter porte-chèvre, sur le Grand Dragon, que

presse de ses mains aux cieux le Serpentaire, et qui tous les ans en automne ramenait les ténèbres et les hivers.

Jupiter propose à Cadmus de prendre les habits de Pan, sa flûte et ses chevreaux, et de se bâtir une cabane, dans laquelle il attirera Typhon par les sons harmonieux de sa flûte. « Chante, lui dit-il, cher Cadmus, etc., tu « rendras aux cieux leur première sérénité. Typhon m'a « ravi ma foudre ; il ne me reste plus que mon égide ; « mais de quel secours peut-elle être pour moi contre « les feux puissants du tonnerre ? Sois berger pour un « jour, et que ta flûte pastorale serve à rendre l'empire « au pasteur éternel du monde. Tes services ne seront « pas sans récompense ; tu seras le réparateur de l'har- « monie de l'univers, et la belle Harmonie, fille de Mars « et de la déesse du printemps, deviendra ton épouse. » Ainsi parle Jupiter, et il s'avance vers les sommets du Taurus. Alors Cadmus, déguisé en berger, appuyé nonchalamment contre un chêne, fait retentir les forêts d'alentour des sons de sa flûte harmonieuse. Typhon se laisse charmer ; il approche du lieu où il entend ces sons séducteurs, et dépose dans l'antre la foudre où il l'avait trouvée, et l'y cache. Au moment où il s'avance plus près de la forêt, Cadmus feint d'avoir peur et veut fuir. Le géant le rassure et l'invite à continuer, en lui faisant les plus pompeuses promesses. Cadmus continue à chanter, et fait espérer à Typhon des chants plus merveilleux encore, s'il veut lui donner les nerfs de Jupiter, qui étaient tombés dans le combat de ce dieu contre Typhon, et que celui-ci avait gardés. Sa demande lui est accordée, et le berger les met en réserve, comme pour les adapter un jour à sa lyre ; mais dans l'intention de les rendre à Jupiter après la défaite des géants. Cadmus adoucit encore les sons de sa flûte enchanteresse, et charme les oreilles de Typhon, qui donne toute son attention, sans que rien puisse le distraire.

CHANT II

C'est dans ce moment, où tous les sens du géant sont comme enchaînés par l'harmonie, que Jupiter s'approche doucement de l'antre où sa foudre est cachée, et qu'il s'en saisit à la faveur d'un nuage épais dont il couvre la grotte et Cadmus, pour dérober celui-ci à la vengeance du géant. Cadmus se tait et disparaît de la vue de Typhon, qui, craignant d'avoir été trompé, court vers son antre chercher la foudre, qu'il ne retrouve plus. C'est alors qu'il s'aperçoit, mais un peu tard, de l'artifice de Jupiter et de Cadmus. Il veut, dans sa rage, s'élancer vers l'Olympe. Les mouvements convulsifs de sa fureur font trembler tout l'univers. Il ébranle les fondements des montagnes ; il agite par de violentes secousses les rivages ; il fait retentir d'un horrible fracas les échos des forêts et des cavernes, et il porte le ravage dans tous les pays voisins du lieu qu'il habite. Les nymphes éplorées fuient au fond du lit de leurs fleuves desséchés, et se cachent dans les roseaux. Les bergers glacés d'effroi errent çà et là dans les champs, et jettent au loin leurs flûtes. Le laboureur abandonne ses bœufs au milieu des sillons. Les arbres déracinés couvrent de leurs débris les campagnes désolées.

Cependant Phaéton avait conduit son char fatigué aux rives du couchant, et la nuit étendait ses sombres voiles sur la terre et sur le ciel. Les dieux étaient alors errants sur les bords du Nil, tandis que Jupiter sur les sommets du Taurus attendait le retour de l'aurore. Il était nuit, et les sentinelles étaient posées aux portes de l'Olympe.

Le vieux Bootès, les yeux toujours ouverts, ayant près de lui le dragon céleste, surveillait les attaques nocturnes que pourrait tenter Typhon, père de ce dragon.

J'observerai ici que le poète a décrit exactement la position de la sphère à l'entrée de la nuit qui précède le jour du triomphe du soleil au printemps. On voit au

couchant Phaéton ou le Cocher, dont le nom est aussi une des épithètes du Soleil, et au levant le Bouvier et le Dragon.

Tout l'univers présentait alors l'image d'un immense camp, dans lequel chaque partie de la nature personnifiée remplissait quelque fonction et faisait quelqu'une des choses qui se pratiquent la nuit dans les camps. Les étoiles et les météores étaient les feux qui l'éclairaient.

Enfin la déesse de la victoire, sous la forme de la mère du Soleil et de la Lune, vient au secours de Jupiter, et apporte des armes au père des immortels. Elle lui représente les dangers qui menacent toutes les parties de son empire, et l'exhorte à combattre son rival. La nuit avait en ce moment suspendu les attaques de l'ennemi; Typhon, succombant sous le poids du sommeil, avait couvert de son vaste corps une immense étendue de terrain. Jupiter seul dans la nature ne dormait pas. Mais bientôt l'aurore ramène le jour et de nouveaux dangers. Au lever du Soleil, Typhon ouvrant sa large bouche, pousse un cri affreux, dont tous les échos retentissent. Il défie au combat le maître des dieux; il éclate en menaces, et vomit des injures contre lui et contre les immortels. Dans ses projets insensés, il médite d'élever sur les ruines du monde un nouveau ciel, infiniment plus beau que celui qu'habite Jupiter, et de faire forger des foudres plus redoutables que les siennes. Il peuplera, dit-il, l'Olympe d'une nouvelle race de dieux, et forcera la vierge de devenir mère.

Jupiter, accompagné de la victoire, entend ses menaces et son défi audacieux, et sourit. On se prépare au combat, dont l'empire des cieux doit être le prix. Ici est une longue description de cette terrible bataille que se livrent entre eux les chefs de la lumière et des ténèbres, sous les noms de Jupiter et de Typhon. Au moment de la dernière crise, qui doit assurer le triomphe du premier sur le second, Typhon entasse des montagnes, et arrache des arbres qu'il lance contre Jupiter. Une étincelle de la foudre du roi des dieux réduit tout en poudre. L'univers est ébranlé par

cette lutte terrible. La terreur et la crainte combattent à côté de Jupiter, et s'arment de l'éclair qui précède la foudre. Typhon perd une main dans le combat : elle tombe sans se dessaisir du quartier de rocher qu'elle se préparait à lancer. Le géant puise dans le creux de son autre main l'eau des fleuves, dans le dessein d'éteindre les feux du tonnerre, mais inutilement. Il oppose d'énormes rochers à Jupiter, qui les renverse de son souffle. Enfin, Typhon, attaqué de toutes parts et brûlé des feux de la foudre, succombe et couvre la poussière de son immense corps, vomissant la flamme de son sein foudroyé. Jupiter insulte à sa défaite par un rire moqueur et par un discours rempli de sarcasmes amers. Les échos du Taurus annoncent la victoire. L'effet de ce triomphe fut de rendre la sérénité, l'ordre et la paix aux cieux, et de rétablir l'harmonie de la nature. Le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char; la vitoire guide ses coursiers; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, et Thémis, pour effrayer la terre qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voûtes du ciel les armes du géant foudroyé. Tel est le précis des deux premiers chants du poème.

En voici le fonds théologique et astronomique. Toute victoire suppose un combat, comme toute résurrection suppose une mort. De là vient que les anciens théologiens et les poètes, qui chantaient le passage du soleil au point équinoxial, et le triomphe des longs jours sur les nuits d'hiver, soit sous le nom de triomphe de Jupiter et d'Ormuzd, soit sous celui de résurrection d'Osiris et d'Adonis, plaçaient toujours auparavant, ou un combat dont le dieu-lumière sortait vainqueur, ou une mort et un tombeau auquel il échappait en reprenant une nouvelle vie. Les formes astronomiques que prenait le dieu-lumière et le chef des ténèbres, c'est-à-dire le Taureau et ensuite l'Agneau d'un côté, et le Serpent ou le Dragon de l'autre, formaient les attributs des chefs opposés de ce combat. Les constellations placées hors du zodiaque qui se liaient à cette position céleste, et qui déterminaient cette importante époque, étaient aussi personnifiées et

mises en scène. Tels sont ici le Cocher ou Pan, qui accompagne aussi Osiris dans ses conquêtes, et Cadmus ou le Serpentaire. Les deux chants que nous venons d'analyser ne contiennent donc rien autre chose qu'une description poétique de la lutte des deux principes, qui est censée précéder le moment où le soleil à l'équinoxe de printemps ou à Pâques, sous les noms de Jupiter, d'Ormuzd, de Christ, etc., triomphe du dieu des hivers et régénère toute la nature. Le génie du poète a fait le reste ; de là vient la variété des poèmes et des légendes où ce fait physique est chanté.

Ici Nonnus suppose que pendant l'hiver le dieu de la lumière n'avait plus de foudres ; qu'elles étaient entre les mains du chef des ténèbres, qui lui-même n'en pouvait pas faire usage. Mais, durant le temps que Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse et désorganise tout dans la nature, confond les éléments, répand sur la terre le deuil, les ténèbres et la mort, jusqu'au lever du matin du Cocher et de la Chèvre, et jusqu'au lever du soir du Serpentaire ; ce qui arrive au moment où le Soleil atteint le Taureau céleste, dont Jupiter prit la forme pour tromper Europe, sœur de Cadmus. C'est alors que le Dieu du jour rentre dans tous ses droits, et rétablit l'harmonie de la nature, que le génie des ténèbres avait détruite. C'est là l'idée qu'amène naturellement le triomphe de Jupiter, et que le poète nous présente en commençant le troisième chant de son poème sur les saisons ou des *Dionysiaques*.

CHANT III

PREMIÈRE SAISON OU LE PRINTEMPS

Le combat, dit Nonnus, finit avec l'hiver ; le Taureau et Orion se lèvent et brillent sur un ciel pur ; le Massagète ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Danube ; déjà l'hirondelle, de retour, chante l'arrivée du printemps, et interrompt le matin le sommeil du labou-

reur sous son toit hospitalier : le calice des fleurs naissantes s'ouvre aux sucs nourriciers de la rosée que répand l'heureuse saison des zéphyrs. Voilà en substance ce que contiennent les quinze premiers vers du chant qui suit immédiatement la défaite du chef des ténèbres et de l'hiver.

Cependant Cadmus s'embarque et va au palais d'Électre, une des Pléiades ou des astres qui se lèvent devant le Soleil, à l'entrée du printemps ; c'est là qu'était élevée la jeune Harmonie que Jupiter lui destinait pour épouse. Émathion, ou le Jour, fils d'Électre, jeune prince d'une charmante figure, venait de se rendre chez sa mère. La déesse de la persuasion, la première des femmes d'Harmonie, introduit Cadmus au palais d'Électre, sous les auspices de la déesse du printemps, ou de Vénus. Électre accueille favorablement Cadmus, lui fait servir un magnifique repas, et l'interroge sur le sujet de son voyage. L'étranger satisfait à ces questions. Cependant Jupiter avait dépêché Mercure vers Électre pour lui notifier ses volontés sur le mariage de Cadmus avec Harmonie, fille de Mars et de Vénus, dont l'éducation lui avait été confiée par les Heures et les Saisons. Le salut que Mercure adresse à la mère du prince Jour, ou d'Émathion, ressemble fort à celui que Gabriel, dans la fable solaire des chrétiens, adresse à la mère du Dieu de la lumière.

Voici à quoi se réduit le fonds astronomique sur lequel porte tout ce troisième chant. L'hiver finit, et, le matin, le Soleil se lève, porté sur le Taureau, précédé des Pléiades et suivi d'Orion. Au couchant, le Serpentaire, ou Cadmus, descend au sein des flots, après avoir parcouru toute la nuit l'espace du ciel qui sépare le bord oriental du bord occidental. Il se trouve alors en regard avec les Pléiades et avec Électre, qui montent à l'orient avec le jour désigné ici sous l'emblème d'un charmant jeune homme, élevé avec Harmonie, à l'époque de la révolution annuelle, où l'harmonie des saisons se rétablit dans nos climats. Tel est le fond de la fiction du poète.

CHANT IV

Mercure, après avoir rempli son message, remonte vers l'Olympe. Électre appelle près d'elle Harmonie, et lui fait part des volontés de Jupiter. La jeune princesse refuse d'abord de donner sa main à un étranger, qu'elle croit être un aventurier. Son refus est accompagné de larmes qui coulent de ses beaux yeux et qui relèvent encore l'éclat de ses charmes. Mais Vénus, sa mère, sous la forme de la persuasion, triomphe de sa résistance, et la détermine à suivre Cadmus partout où il voudra l'emmener. Harmonie obéit, et s'embarque sur le vaisseau de Cadmus, qui l'attendait au rivage. Le vent printanier, qui agite doucement les voiles, porte les deux amants sur les côtes de Grèce.

Le premier soin de Cadmus, en débarquant, est d'aller consulter l'oracle de Delphes : il apprend que le bœuf qui a enlevé sa sœur n'est pas un animal terrestre; que c'est le Taureau de l'Olympe ; qu'inutilement il le chercherait plus longtemps sur la terre. Le dieu l'invite à renoncer à ses recherches, et à se fixer en Grèce, où il bâtira une ville qui portera le nom de la Thèbes d'Égypte, sa patrie; il ajoute que le lieu où il doit la fonder lui sera indiqué par une vache divine, qui s'y reposera. Cadmus, à peine sorti du temple, aperçoit cet animal sacré qui devient son guide, et qui le conduit dans les lieux où Orion périt de la piqûre d'un scorpion; c'est là que se couche la vache. On voit ici une allusion manifeste au coucher du signe céleste, où les uns peignent un taureau, et d'autres une vache, et sous lequel et avec lequel se couche Orion, au lever du Scorpion céleste, signe qui lui est opposé. Voilà le phénomène céleste que le poète a chanté dans cette fable. Comme le Scorpion a aussi le Serpentaire placé au-dessus de lui, et qui monte avec lui au coucher du Taureau, la fable suppose que Cadmus se prépare à immoler ce dernier. Mais il manque d'eau pour son sacrifice; il va

pour en chercher à une fontaine, qu'il trouve défendue par un énorme dragon, fils de Mars, ou du dieu qui préside au signe sur lequel est Cadmus. Ceci est une allusion manifeste au Dragon du pôle, placé au-dessus de Cadmus, qui monte avec lui, et qu'on appelle Dragon de Cadmus en astronomie; c'est le dragon des Hespérides dans la fable où le Serpentaire est pris pour Hercule, c'est Python dans la fable d'Apollon ; c'est celui que tue Jason, dans la fable de Jason, que nous expliquerons bientôt.

Le monstre dévore plusieurs des compagnons de Cadmus. Minerve vient au secours du héros ; elle lui ordonne de tuer le dragon, dont il sèmera les dents, comme fait aussi Jason. Cadmus tue le dragon, et des dents qu'il a semées il naît des géants, qui bientôt s'entre-tuent. On remarquera ici que dans toutes les fictions solaires, destinées à peindre, sous une foule de noms différents, le triomphe du dieu du printemps sur le génie de l'hiver et des ténèbres, il y a toujours à cette époque une défaite du grand dragon, ennemi du héros qui triomphe, et que c'est toujours par le Dragon du pôle, ou par celui qui annonce tous les ans l'automne et l'hiver, que s'explique chacune de ces fables. Nous aurons occasion de rappeler cette observation dans notre explication de l'*Apocalypse.*

CHANT V

Après cette victoire, Cadmus fait son sacrifice, dans lequel il immole l'animal qui lui a servi de guide, comme Bacchus dans d'autres fables immole à Hammon le bélier qui lui a servi également de guide, et qui est aux cieux à côté du Taureau. Il jette ensuite les fondements d'une ville, qui retrace en petit l'harmonie universelle du monde ; c'est la Thèbes de Béotie, du même nom que celle qu'Osiris avait fondée en Egypte, et où il avait élevé un temple à Jupiter Hammon, ou au dieu de la lumière, adoré sous les formes du Bélier céleste, et qui fut

père de Bacchus. Dans les fables sur Hercule ou sur le Soleil, on prétend que ce fut ce héros qui bâtit Thèbes, après avoir défait un tyran, qui, comme Orion, poursuivait les Pléiades. Je fais ces remarques afin de rapprocher entre elles ces anciennes fables solaires, et de faire voir leur liaison avec cette partie du ciel où se trouvent le Taureau, le Bélier, les Pléiades et Orion opposé au Serpentaire, Hercule, Cadmus, etc., qui par son lever du soir, annonçait tous les ans le rétablissement de l'harmonie du monde, désigné ici sous l'emblème d'une grande ville ; c'est la ville sainte de l'*Apocalypse*. Cadmus bâtit sa ville de forme circulaire, telle qu'est la sphère. Des rues la traversaient dans le sens des quatre points cardinaux du monde, ou de l'orient, de l'occident, du midi et du nord ; elle avait autant de portes qu'il y a de sphères planétaires. Chacune des portes était consacrée à une planète. La Jérusalem de l'*Apocalypse*, fiction du même genre, en avait douze, nombre égal à celui des signes, et fut bâtie après la défaite du grand dragon.

Cette distribution de la nouvelle ville, construite, non pas comme celle de l'*Apocalypse*, sous les auspices de l'Agneau, mais sous les auspices du Taureau équinoxial, qui précéda l'Agneau au point du départ des sphères et du printemps, et qui représentait le monde avec ses divisions principales et tout le système de l'harmonie universelle, donna lieu aux fictions qui supposent que Thèbes fut bâtie aux sons de la lyre d'Amphion et de Zéthus, placés dans le signe qui se couche à la suite du Taureau. C'est dans cette ville que Cadmus célébra ses noces avec la belle Harmonie ; tous les dieux y assistèrent, et firent des présents aux nouveaux époux. Ces présents sont ceux dont le ciel enrichit la terre à cette importante époque de la renaissance du monde et de la végétation périodique, fruit de l'harmonie rétablie par le dieu du printemps dans toutes les parties de la nature. De cet hymen naquit Sémélé, mère du dieu bienfaisant qui durant l'été va répandre ses dons précieux sur tout notre

hémisphère, et qui nous donnera les fruits délicieux que mûrit l'automne; enfin, de ce Bacchus, père de la libre gaieté, des jeux et des plaisirs.

CHANT VI

Comme chaque révolution ramène un nouvel ordre de choses qui remplace l'ancien, le poète raconte dans ce chant les aventures malheureuses de l'ancien Bacchus, que les Titans et que les Géants avaient mis en pièces, et dont Jupiter avait vengé la mort par la destruction de l'ancien monde et par le déluge. Après avoir décrit fort au long cette grande catastrophe, fameuse dans toutes les légendes sacrées, et qui n'a existé que dans l'imagination des poètes et des prêtres, qui en ont tiré grand parti, Nonnus fait naître le dieu qui doit apprendre aux hommes à cultiver la vigne. Cette découverte est attribuée, dans les fables juives, à Noé, qui, comme Bacchus, en fit présent aux hommes après le déluge; et, dans les fables thessaliennes, au prince Montagnard, ou Oreste, fils de Deucalion, dont le nom exprime une allusion aux coteaux sur lesquels naît cet arbuste précieux.

Ici va commencer le récit des amours de Jupiter avec la fille de Cadmus, mère du second Bacchus, qui lui-même donnera dans la suite naissance à un troisième, qu'il aura de la belle Aura, ou du zéphyr.

CHANT VII

Le poète commence ce chant par nous présenter l'Amour occupé à réparer les ruines du monde; l'espèce humaine avait été jusque-là livrée aux soins rongeurs. Le vin, qui dissipe les noirs soucis, n'avait pas encore été donné aux hommes; ce ne fut qu'après le dé-

luge que naquit Bacchus, ou le dieu père de la gaieté qu'inspire le vin. Prométhée n'avait ravi aux dieux que le feu ; c'était le nectar qu'il aurait dû leur dérober ; il aurait adouci le sentiment des maux qu'avait répandus sur la terre la fatale boîte de Pandore. Ces réflexions sont présentées à Jupiter par le dieu du temps, qui, tenant en main les clefs des siècles, va prier le maître des dieux de venir au secours des hommes. Jupiter l'écoute, et veut que ce soit son fils qui soit le réparateur des malheurs du monde, le Bacchus sauveur. Il promet un libérateur à la terre, et déjà il annonce ses hautes destinées. L'univers l'adorera et chantera ses bienfaits. Après avoir apporté un soulagement aux malheurs de l'homme, malgré la résistance qu'il éprouvera de leur part, il montera ensuite au ciel, pour s'asseoir à côté de son père.

Pour exécuter sa promesse, Jupiter prodigue ses faveurs à une jeune fille, à la belle Sémélé, qu'il trompe et qu'il rend mère du nouveau libérateur. Sémélé, fille de Cadmus, se baignait dans les eaux de l'Asopus. Jupiter, épris de ses belles forme, s'insinue chez elle, et donne naissance à Bacchus. Il se fait bientôt connaître à son amante, la console, et lui fait espérer qu'elle prendra place un jour elle-même aux cieux.

CHANT VIII

Jupiter remonte dans l'Olympe, et laisse la fille de Cadmus enceinte dans le palais de son père. Mais l'envie, sous la forme de Mars, irrite contre elle l'épouse de Jupiter. Junon, jalouse, ne cherche qu'à se venger de sa rivale. Elle met dans ses intérêts la déesse de la fourberie, et la prie de la servir. Armée de la ceinture de Junon, celle-ci s'introduit dans l'appartement de Sémélé, déguisée sous la forme de l'ancienne nourrice de Cadmus. Elle feint de s'attendrir sur le sort de cette jeune princesse dont la réputation est attaquée dans le public. Elle

lui demande s'il est vrai qu'on lui ait ravi l'honneur; quel est le mortel ou le dieu qui a obtenu ses premières faveurs. Elle lui insinue que, si c'est sous la forme de Jupiter qu'on la trompée, elle ne peut mieux s'assurer si ce dieu est effectivement son amant qu'en l'invitant à se rendre chez elle dans toute sa majesté et armé de sa foudre; qu'à ces traits elle ne pourra pas le méconnaître. La jeune Sémélé, trompée par ce discours perfide, et aveuglée par une ambition indiscrète, demande à son amant cette marque éclatante de sa tendresse pour elle. « Je n'ai pont, lui dit-elle, vu encore en vous l'appareil ma« jestueux du dieu qui lance le tonnerre. Je veux dans nos « amours plus de dignité et plus d'éclat. » Jupiter s'afflige de cette demande, dont il connaît toutes les suites. Il lui fait quelques représentations sur les dangers auxquels il l'expose s'il condescend à ses désirs; mais en vain, il est forcé de lui accorder sa demande. Tandis que l'infortunée Sémélé, ivre d'orgueil et de joie, veut toucher la foudre du maître des dieux, elle tombe consumée par les feux du tonnerre. Son fils est sauvé de l'incendie qui consume sa mère. Mercure prend soin de l'arracher aux flammes, et le remet à Jupiter, qui place aux cieux son amante malheureuse.

CHANT IX

Cependant le maître des dieux dépose dans sa cuisse le jeune Bacchus, jusqu'à ce que le fœtus soit arrivé à terme, et alors il l'en retire pour le mettre au jour. Au moment de sa naissance, les Heures et les Saisons se trouvent prêtes pour le recevoir, et lui mettent sur la tête une couronne de lierre. Mercure le porte à travers les airs, et le confie aux nymphes des eaux, sans doute aux Hyades placées sur le front du Taureau équinoxial, et qu'on dit avoir été les nourrices de Bacchus. Mais Junon, constante dans sa haine contre les enfants de Jupiter, rend ces nymphes furieuses. Mercure est obligé de leur

retirer l'enfant pour le confier à Ino, fille de Cadmus et sœur de Sémélé, qui l'élève avec Palémon, son fils. La haine de Junon s'attache à cette nouvelle nourrice ; et Mercure reprend Bacchus pour le mettre sous la garde de l'amante d'Atys, ou de Cybèle ; c'est elle qui reste chargée de son éducation. La fable solaire sur le Dieu des chrétiens suppose également qu'il est poursuivi dès sa naissance.

Tout le reste de ce chant contient un morceau épisodique, dans lequel le poète raconte les terribles effets de la vengeance qu'exerça Junon contre la malheureuse Ino, qui avait reçu Bacchus, et qui en fut victime, elle et toute sa famille. Ce morceau épisodique s'étend sur une grande partie du chant suivant.

CHANT X

A la suite de ce long épisode, le poète nous ramène en Lydie, pour y être témoins de l'éducation que reçoit Bacchus. On le voit jouer avec les satyres, et se baigner dans les eaux du Pactole, dont les rives sont bordées d'une verdure émaillée de fleurs. C'est là que, jouant sur les coteaux de Phrygie, il fait connaissance d'un jeune satyre appelé *Ampelus*, ou la Vigne. Le poète nous fait la peinture de cet enfant charmant, et de ses grâces naissantes, qui inspirent à Bacchus de l'intérêt pour lui. Il est inutile que j'avertisse le lecteur de l'allégorie qui règne dans ce morceau, sur les amours du dieu des vendanges pour la vigne, personnifiée ici sous le nom du jeune Ampelus, qui jouait avec Bacchus sur les coteaux de Phrygie, fertiles en raisins. Bacchus l'aborde ; il lui dit les choses les plus flatteuses. Il le questionne sur sa naissance, et finit par dire qu'il le connaît, et qu'il sait qu'il est fils du Soleil et de la Lune, ou des deux astres qui règlent la végétation. Bacchus en devient amoureux. Il n'est content que lorsqu'il est avec lui, et il s'afflige

de son absence. L'amour de la Vigne lui tient lieu de tout ; il demande à Jupiter de l'attacher à son sort. Ici le poète nous fait la description de leurs jeux et de leurs divers amusements. Bacchus prend plaisir à se laisser vaincre dans ces divers exercices. Ampelus est toujours vainqueur, soit à la lutte, soit à la course. Dans ce dernier exercice, le jeune Pressoir, le jeune Lierre entrent en lice avec le jeune la Vigne, et celui-ci obtient sur eux la victoire.

Nonnus a rendu ici, dans une allégorie poétique, ce que dit plus simplement Diodore, lorsqu'il raconte de Bacchus qu'il découvrit, au milieu des jeux de l'enfance, l'arbuste précieux qui porte le raisin et le délicieux fruit dont il exprima le premier le jus. Cette manière de traiter poétiquement une idée très simple en elle-même, et de lui donner un grand développement dans une suite d'allégories, tenait au génie des anciens prêtres et des poètes qui composaient les chants sacrés, dans lesquels tout était personnifié. Ce seul trait nous dévoile le caractère original de toute l'ancienne mythologie. Voilà son style.

CHANT XI

Le poète, dans ce onzième chant, continue la description des jeux et des différents exercices qui occupent le loisir du jeune Bacchus et de ses amis. Le troisième exercice est celui du nageur. Bacchus et son jeune favori se plongent dans les eaux du Pactole. La victoire reste à Ampelus, ou à la Vigne. Encouragé par ces succès, le jeune vainqueur a l'imprudence de vouloir se mesurer avec les animaux des forêts. Bacchus l'avertit des dangers qu'il court, et l'engage à éviter surtout les cornes du taureau ; mais ses remontrances sont inutiles. La déesse de la malveillance, qui a conjuré sa perte, l'encourage à monter un taureau qui était venu des montagnes pour se désaltérer dans le fleuve : le jeune imprudent tente de

monter et de conduire cet animal, qu'un taon pique et rend furieux. Ampelus est bientôt renversé et meurt de sa chute. Tous les détails de cet évènement malheureux sont racontés d'une manière intéressante par Nonnus. Bacchus, inconsolable, arrose de ses larmes le corps de son ami ; il le couvre de roses et de lis, et verse dans ses plaies les sucs de l'ambroisie qu'il tenait de Rhéa, et qui servit depuis, après la métamorphose d'Ampelus en vigne, à donner à son fruit un parfum délicieux. Quoique mort, le jeune ami de Bacchus est encore d'une beauté ravissante. Bacchus ne peut rassasier ses yeux, et exprime douloureusement ses regrets.

L'Amour, sous la forme de Silène, portant en main le thyrse, vient consoler le dieu des vendanges, et l'exhorte à former de nouveaux amours, qui lui feront oublier l'ami qu'il a perdu. Il lui raconte à cette occasion une assez jolie fable, qui contient une allégorie physique sur le tuyau de blé et sur le fruit, qui y sont personnifiés sous les noms de Calamus et de Carpus. Mais rien ne peut calmer la douleur de Bacchus. Cependant les Saisons, filles de l'Année, se rendent au palais du Soleil, dont le poète fait une brillante description.

CHANT XII

Les Saisons adressent leurs prières à Jupiter, et une d'elles, celle d'automne, lui demande de ne pas la laisser seule sans fonctions, et de la charger du soin de mûrir les nouveaux fruits que va produire la vigne. Le dieu lui donne des espérances, et lui montre du doigt les tablettes d'harmonie, qui contiennent les destinées du monde. C'est là qu'elle voit que les destins accordent à Bacchus la vigne et les raisins, comme ils avaient accordé les épis à Cérès, l'olivier à Minerve et le laurier à Apollon.

Cependant, la parque, pour consoler Bacchus, vient lui annoncer que son cher Ampelus n'est pas mort tout

entier, qu'il ne passera pas le noir Achéron, et qu'il deviendra pour les mortels la source d'une liqueur délicieuse, qui fera la consolation de l'espèce humaine et qui sera sur la terre l'image du nectar dont s'abreuvent les dieux. Elle achevait de parler, lorsqu'un prodige étonnant vient frapper les yeux de Bacchus. Le corps de son ami, par une subite métamorphose, se change en arbuste flexible qui porte le raisin. Le nouvel arbrisseau, qu'il appelle du nom de son ami, se charge d'un fruit noir, que Bacchus presse entre ses doigts, et dont il fait couler le jus dans une corne de bœuf, qui lui sert de coupe. Pendant ce temps-là, le jeune *Cissus*, ou Lierre, métamorphosé aussi en un autre arbuste, s'attachait à son ami, et embrassait de ses long replis le cep de vigne dans lequel Ampelus était changé. Bacchus goûte la nouvelle liqueur, et s'applaudit de sa découverte ; il apostrophe les mânes de son ami, dont la mort a préparé le bonheur des hommes. « Le vin, dit-il, va désormais être « le remède le plus puissant contre tous les chagrins des « mortels. » Voilà l'origine allégorique que le poète donne à la vigne, qu'il nous présente comme le résultat de la métamorphose d'un jeune enfant aimé de Bacchus. J'imagine que personne ne sera tenté de prendre ce récit pour de l'histoire.

Après que Bacchus a découvert la vigne, il ne lui reste plus, pour soutenir le caractère de dieu bienfaisant que prend le Soleil sous les noms d'Osiris et de Bacchus, que d'aller porter dans tout l'univers ce précieux présent. C'est donc ici que va commencer le récit des voyages de Bacchus, qui, comme le soleil dans son mouvement annuel, va diriger sa marche d'occident en orient, ou, contre l'ordre des signes, comme les saisons. Tout ce qui a précédé ne doit être regardé que comme une introduction au récit de cette grande action, qui fait le sujet unique du poème. Jusqu'ici nous ne sommes pas encore sortis des limites de l'équinoxe de printemps, où Bacchus prend les formes du Taureau ou celles du premier signe d'alors. C'est là qu'il était resté entouré des pans et des satyres,

ou des génies qui empruntent leurs attributs de la Chèvre placée sur le Taureau; c'est à cette époque que pousse l'arbuste qui doit donner en automne les fruits d'Ampelus, ou de la vigne, et la liqueur délicieuse dont Bacchus est le père.

CHANT XIII

Jupiter envoie Iris au palais de Cybèle, où était élevé Bacchus, pour lui intimer l'ordre de marcher contre les Indiens, et de combattre le prince *Rixe*, ou Dériade, leur roi, qui devait s'opposer aux progrès de sa puissance et aux bienfaits qu'il allait répandre sur les hommes. Iris exécute les volontés du maître des dieux, et après avoir goûté elle-même de la liqueur nouvelle que Bacchus lui présente, elle remonte aux cieux. Aussitôt Cybèle envoie le chef de ses chœurs et de ses danses rassembler l'armée qui doit marcher sous les ordres de Bacchus. On remarque parmi les chefs qui se réunissent sous les drapeaux du dieu des raisins plusieurs héros qu'on retrouve dans le poème sur les Argonautes, et on y distingue surtout le cortège ordinaire de Cybèle, qui ressemble beaucoup à celui des mystères de Bacchus. Hémathion, ou le prince Jour, lui amène de Samothrace ses guerriers. Le reste du chant comprend l'énumération des différents peuples de l'Asie Mineure qui se rangent sous les drapeaux de Bacchus.

CHANT XIV

Dans le chant suivant, le poète continue à nous donner l'énumération des héros, des demi-dieux et des génies, que Cybèle envoie avec le fils de Sémélé, tels que les cabires, les dactyles, les corybantes, les centaures, les Telchines, Silène, les satyres, les fils des Hyades ses

nourrices, etc., puis les nymphes oréades, les bacchantes.

Il nous décrit ensuite l'armure de Bacchus et ses vêtements, qui retracent l'image du ciel et de ses astres. Ce héros quitte le séjour de Cybèle, et s'achemine vers les lieux qu'occupaient les Indiens. Déjà le bruit de la foudre se fait entendre et lui présage la victoire.

SECONDE SAISON OU L'ÉTÉ

Le poète nous transporte au solstice d'été, et au lieu le plus élevé de la course du Soleil, qui répond au signe du Lion, et dont le lever est précédé de celui du Cancer, qu'il traverse avant d'atteindre le Lion, lieu de son domicile, et où est le siège de sa plus grande puissance. Le nom du Cancer est Astacos; le poète en fait un fleuve d'Asie, l'Astacus, qui coule effectivement en Bithynie. Comme le solstice est le lieu où l'astre du jour remporte son plus beau triomphe, il suppose qu'il y fait la conquête d'une jeune nymphe, appelée *Victoire*, qui avait un lion à ses pieds; et parce que le solstice est le terme du mouvement ascendant du Soleil, le poète suppose que des amours de Bacchus avec la nymphe Victoire il naît un enfant appelé *Terme* ou *Fin*. Mais le passage du Cancer ou de l'Astacus lui est disputé par le peuple indien, ou par celui qui est placé sous le tropique. Il faut livrer combat contre le chef de ce peuple appelé Astraïs, dont le nom contient une allusion aux astres. C'est après l'avoir défait que Bacchus trouve enfin la nymphe Victoire, à laquelle il s'unit. L'allégorie perce de toutes parts dans ce morceau. Reprenons : Nonnus nous peint l'audacieux Indien qui range ses troupes sur les rives de l'Astacus, et de l'autre côté la contenance fière des guerriers que conduit Bacchus. Celui-ci franchit enfin le fleuve, dont les eaux sont changées en vin. Une partie de l'armée indienne est détruite ou mise en fuite : l'autre,

étonnée de sa déroute, boit des eaux du fleuve, qu'elle prend pour du nectar.

CHANT XV

Le chant quinzième nous offre d'abord le spectacle de la troupe des Indiens, qui se précipitent vers les bords du fleuve et s'enivrent de ses eaux. Le poète nous décrit assez au long tous les effets de cette ivresse, du délire et du sommeil qui en sont la suite, ainsi que l'avantage qu'en tire Bacchus, qui surprend un grand nombre d'entre eux et les charge de fers. Tous les chants suivants, jusqu'au quarantième, dans lequel le prince *Rixe*, ou Dériade, est tué, renferment les détails des différents combats livrés dans cette guerre, qui seule occupe vingt-cinq chants du poème, dont elle est le principal nœud. Car Dériade est le principe de résistance qui s'oppose à l'action bienfaisante de Bacchus; c'est le chef du peuple noir qui exerce une lutte terrible contre le dieu source de bien et de lumière.

Bacchus, après avoir battu les Indiens sur les bords de l'Astacus et traversé ce fleuve, ou sans figure ce signe, s'approche de la forêt voisine, qu'habitait une jeune nymphe appelée *Nicê*, ou *Victoire*. C'était une jeune chasseresse, qui comme Diane voulait conserver sa virginité. Elle demeurait sur un rocher fort escarpé, ayant à ses pieds un lion redoutable, qui baissait respectueusement devant elle son horrible crinière. Près de là demeurait aussi un jeune bouvier nommé *Hymnus*, qui était devenu amoureux d'elle. Nicê, toujours rebelle à ses vœux, repousse ses prières, et, lui décochant un trait, elle tue ce malheureux amant. Les nymphes le pleurent, et l'Amour jure de le venger en soumettant à Bacchus cette beauté farouche : toute la nature s'attriste sur la mort de l'infortuné Hymnus. On reconnaît encore ici un personnage allégorique. Le nom d'Hymnus, ou de chant,

amant de la Victoire, indique assez les chants qui accompagnaient autrefois le triomphe du Soleil et son arrivée au point du solstice d'été.

CHANT XVI

La mort du jeune Hymnus ne resta pas impunie. L'Amour lance un trait contre Bacchus, qui aperçoit la jeune Nicê au bain, et qui en devient amoureux. Il s'attache à ses pas, la cherche au milieu des forêts, à l'aide de son chien fidèle que lui avait donné Pan, et à qui il promet une place aux cieux auprès de Sirius, ou du Chien céleste placé sous le Lion, et qui annonce le solstice d'été, ou l'époque de la victoire du Soleil sur le Lion. La jeune nymphe, fatiguée de la course, brûlée des ardeurs du Soleil, et altérée, va vers le fleuve pour y apaiser sa soif. Elle ignorait le changement arrivé aux eaux. Elle en boit, s'enivre et s'endort. L'Amour en avertit Bacchus, qui profite de ce moment heureux pour commettre un larcin dont Pan lui-même est jaloux. La nymphe se réveille, et se répand en reproches contre Bacchus et contre Vénus. Elle pleure la perte de sa virginité ; elle cherche le ravisseur pour le percer de ses traits. Elle veut se tuer elle-même. Elle est enfin forcée de se bannir de ses anciennes forêts, dans la crainte de rencontrer Diane et d'en essuyer les reproches. Elle met au monde une fille appelée Télété, et Bacchus bâtit en ce lieu la ville de Nicée ou de la victoire.

CHANT XVII

Bacchus continue sa marche contre les Indiens, et poursuit ses victoires en Orient avec l'appareil d'un chef de fêtes et de jeux, plutôt qu'avec celui d'un guerrier. Il

arrive sur les rives tranquilles de l'Eudis, où il est reçu par le berger Bronchus, ou Gosier, à qui il laisse un plant de vigne à cultiver. Il marche ensuite contre Oronte, général indien, à qui Astraïs avait déjà fait part de la ruse employée par Bacchus contre les Indiens, qui défendaient les bords de l'Astacus. Oronte était le beau-père du belliqueux Dériade. Oronte anime ses guerriers par son exemple. Il se mesure avec Bacchus lui-même, qui le repousse avec vigueur. L'Indien, désespéré, se perce de son épée et tombe dans le fleuve, auquel il donne son nom. Les nymphes pleurent ce fils infortuné de l'Hydaspe. Bacchus fait un horrible carnage des Indiens. Pan chante sa victoire, et Blemys, chef d'Indiens, se présente avec le rameau d'olivier pour demander la paix. Le soleil approche de la fin de l'été et de la saison qui mûrit les raisins. Le poète, en conséquence, va nous rappeler cette grande opération de la nature par l'arrivée de Bacchus à la cour du roi Raisin, qui régnait en Assyrie. Tous les noms employés dans ce récit poetique nous indiqueront clairement une allégorie qui a pour objet les vendanges.

CHANT XVIII

Déjà la renommée avait répandu dans toute l'Assyrie le bruit des exploits de Bacchus. Le roi Staphylus ou Raisin régnait sur ces contrées. Il avait pour fils le prince la Grappe; pour femme la reine Méthé, ou Ivresse; et pour officier de sa maison Pithos, ou Tonneau. Nonnus, dans ce chant, nous présente le roi et son fils qui, montés sur un char, vont au-devant de Bacchus et l'invitent à loger chez eux. Bacchus accepte l'offre. Ici le poète nous peint la magnifique réception faite à Bacchus par le roi d'Assyrie, qui étale toutes ses richesses sous ses yeux, et lui sert un repas somptueux dans son palais, dont on trouve ici une superbe description. Bacchus lui fait part de sa nouvelle liqueur; la reine

Méthé s'enivre dès la première fois qu'elle en boit, ainsi que son époux Raisin, son fils la Grappe, et Tonneau, leur vieux domestique. Tous se mettent à danser. Ici le poème prend un caractère comique qui s'accorde mal avec la noblesse des premiers chants, qui avaient pour base l'astronomie et le système des deux principes. Ce n'est plus le soleil, ou le chef de la lumière dans son triomphe équinoxial, que l'on nous peint; le poète ici est descendu des cieux, pour suivre sur la terre les progrès de la végétation que le soleil entretient de ses feux puissants.

On se couche; Bacchus a un songe qui interrompt brusquement son sommeil; il s'arme; il appelle à son secours les satyres. Le roi Raisin, le prince la Grappe, et leur fidèle Tonneau se réveillent à ce bruit; mais la reine Méthé ou Ivresse continue à dormir. Staphylus, ou le roi Raisin, accompagne Bacchus, lui fait présent d'une coupe, et l'exhorte à poursuivre le cours de ses victoires, en lui rappelant celle de Jupiter sur les Géants et celle de Persée sur le monstre auquel avait été exposée Andromède.

Bacchus envoie un héraut au chef des Indiens, pour lui proposer d'accepter ses présents ou le combat. Ici meurt le roi Raisin, regretté de toute la cour d'Assyrie, que Bacchus à son retour trouve plongée dans le deuil. Il s'informe de la cause de leur douleur, qu'il semble pressentir déjà.

CHANT XIX

Le chant dix-neuvième nous offre le spectacle de la reine Méthé, ou Ivresse, désolée de la mort du roi Raisin, son époux, et qui raconte à Bacchus le sujet de sa tristesse. Elle demande à ce dieu pour se consoler sa délicieuse liqueur. Elle consent à ne plus pleurer son époux, pourvu qu'elle ait une coupe pleine. Elle s'offre d'atta-

cher désormais son sort à celui de Bacchus, à qui elle recommande son fils, ou le prince la Grappe, et son vieux serviteur Pithos, ou Tonneau. Bacchus la rassure, en lui promettant de les associer tous à ses fêtes. Il métamorphose Staphylus en raisin et son fils Botrys en grappe.

Le reste du chant contient la description des jeux que fait célébrer Bacchus près du tombeau du roi Raisin. Œagrus de Thrace dispute à Erechthée d'Athènes le prix du chant; la victoire reste au premier. A cet exercice succède celui de la pantomime; Silène et Maron dansent; le second est déclaré vainqueur.

CHANT XX

Ces jeux finis, Bacchus, au commencement de ce chant, paraît occupé à consoler Méthé et toute la maison du roi Staphylus. La nuit arrive et l'on va se coucher. Le lit de Bacchus est préparé par Eupétale, ou *Belle-Feuille*, nourrice de Bacchus. Pendant son sommeil, la Discorde, sous la forme de Cybèle, vient reprocher à Bacchus son oisiveté, et l'exhorte à aller combattre Dériade. Bacchus se réveille et se dispose à marcher. Le prince la Grappe et Tonneau se joignent à la troupe des satyres et des bacchantes, pour une expédition qu'il serait bien difficile de ranger au nombre des évènements historiques, quoiqu'on ait cru jusqu'ici à la réalité des conquêtes de Bacchus.

Ce dieu prend sa route par Tyr et par Byblos, le long des rives du fleuve Adonis, et des fertiles coteaux de Nyse en Arabie. Dans ces lieux régnait Lycurgue, descendant de Mars; c'était un prince féroce, qui attachait aux portes de son palais les têtes des malheureuses victimes qu'il égorgeait : il avait pour père Dryas ou le Chêne, roi d'Arabie. Junon dépêche Iris vers ce prince pour l'armer contre Bacchus. La messagère perfide prend la forme de Mars, et adresse à Lycurgue un discours dans

lequel elle lui promet la victoire. Elle se rend ensuite près de Bacchus, sous la forme de Mercure, et elle l'engage à traiter le roi d'Arabie avec amitié, et à se présenter à lui sans armes. Bacchus, séduit par ces insinuations astucieuses, arrive désarmé au palais de ce prince féroce, qui le reçoit avec un sourire moqueur. Puis il le menace, poursuit les Hyades ses nourrices, et le force lui-même, pour se sauver, de se précipiter dans la mer, où il est reçu par Thétis, et consolé par le vieux Nérée. Ici le poète met un discours insolent et menaçant dans la bouche du tyran, qui gourmande la mer de ce qu'elle a reçu Bacchus dans son sein.

TROISIÈME SAISON

Nous sommes arrivés à l'époque où le soleil franchit le passage vers les signes inférieurs, à l'équinoxe d'automne, près duquel est le Loup céleste, animal consacré à Mars et hôte des forêts. C'est lui qui est désigné sous le nom d'un prince féroce, fils des Chênes, descendant de Mars, et dont le nom est composé du mot *Lycos*, ou loup. C'est alors que le Taureau céleste, opposé au Loup, et accompagné des Hyades ses nourrices, descend le matin au sein des flots, au lever du Loup. C'est ce Taureau qui donne ses attributs au Soleil du printemps, ou ses cornes à Bacchus. Voilà le phénomène qui se renouvelle tous les ans à la fin des vendanges, et que le poète a chanté dans l'allégorie de la guerre de Lycurgue contre Bacchus, qui se précipite au fond des eaux, et contre ses nourrices, que le tyran attaque.

CHANT XXI

Le chant vingt et unième nous présente la suite de cette aventure, et le combat d'Ambroisie, une des Hyades, contre Lycurgue, qui la fait prisonnière : mais la Terre

vient à son secours, et la métamorphose en vigne. Sous cette nouvelle forme, elle enchaîne son vainqueur dans ses replis tortueux. Il fait de vains efforts pour se débarrasser. Neptune soulève les mers, déchaîne les tempêtes et ébranle la terre ; mais rien n'intimide le roi féroce, qui brave les efforts des bacchantes et le pouvoir des dieux protecteurs de Bacchus. Il ordonne que l'on coupe toutes les vignes, et menace et Nérée et Bacchus. Jupiter frappe d'aveuglement le tyran, qui déjà ne peut plus reconnaître sa route.

Cependant les néréides et les nymphes de la mer Rouge prodiguaient leurs soins à Bacchus et s'empressaient de le fêter, tandis que les pans et les satyres le pleuraient et le cherchaient sur la terre. Cette circonstance est à remarquer ; car, dans la fable d'Osiris ou du Bacchus égyptien, on suppose qu'il fut jeté dans le Nil par Typhon, génie des ténèbres et de l'hiver, et que les pans et les satyres le pleurèrent et le cherchèrent. Mais bientôt un de leurs compagnons, Scelmus, ou le Sec, vient les consoler et leur annoncer le retour de leur chef. Déjà ils se livrent à la joie que leur inspire cette heureuse nouvelle. Bacchus revient ; se met à la tête de son armée et marche contre le général indien, qui avait renvoyé avec mépris son héraut.

CHANT XXII

L'armée de Bacchus arrive sur les bords de l'Hydaspe, encouragée par la présence du héros qui la commande, et que les dieux lui ont rendu. Tandis que ses soldats se livrent aux plaisirs et fêtent son retour, les Indiens se disposent à les attaquer. Mais une hamadryade découvre leur dessein aux troupes de Bacchus, qui prennent secrètement les armes. Les Indiens sortent de leur retraite et les chargent. L'armée de Bacchus prend exprès la fuite, afin de les attirer dans la plaine, où l'on fait d'eux un

horrible carnage. Les eaux de l'Hydaspe sont rougies de leur sang. Nous n'entrerons point dans de plus grands détails sur ce combat, dont tous les traits sont tirés de l'imagination du poète, et composent un tableau semblable à celui de toutes les batailles.

CHANT XXIII

Dans le chant vingt-troisième, le poète continue le récit du combat livré sur les bords de l'Hydaspe, dans les eaux duquel la plupart des Indiens sont précipités. Junon, toujours ennemie de Bacchus, invite l'Hydaspe à déclarer la guerre au vainqueur, qui se prépare à le traverser. A peine Bacchus s'est-il avancé dans le fleuve, que l'Hydaspe engage Eole à soulever ses flots et à déchaîner les tempêtes. Ici est une description assez étendue du désordre que cet évènement met dans l'armée de Bacchus. Ce dieu menace le fleuve, qui n'en devient que plus furieux. Bacchus le brûle dans son lit. L'Océan s'en irrite, et menace et Bacchus et le ciel.

CHANT XXIV

Jupiter calme les fureurs de l'Océan, et l'Hydaspe demande grâce à Bacchus, qui se laisse fléchir. Bientôt, dit le poète, le vent de l'Ourse et de l'hiver ramène les pluies, qui rendent aux fleuves leurs eaux.

Dériade arme ses Indiens contre Bacchus. Jupiter, accompagné des autres dieux de l'Olympe, vient au secours de son fils et de ses compagnons. Apollon prend soin d'Aristée; Mercure, de Pan; Vulcain, de ses Cabires. Bacchus marche à la tête de ses troupes, et Jupiter, sous la forme de l'aigle, leur sert de guide. Cependant Thuréus, échappé au carnage, vient apprendre à Dériade

la défaite de ses Indiens sur l'Hydaspe. Cette nouvelle jette le deuil et la consternation dans son camp, et répand la joie dans l'armée de Bacchus. Les vainqueurs chantent leurs succès, et, après s'être livrés aux plaisirs de la table, ils s'abandonnent au repos.

CHANT XXV

Le poète commence son vingt-cinquième chant, ou la seconde moitié de son poème, par une invocation à la Muse, qu'il invite à chanter le sujet de la guerre de l'Inde qui doit durer sept ans. Après une invocation assez longue, Nonnus, entrant en matière, nous dépeint les alarmes des habitants du Gange, et le désespoir de Dériade, qui apprend que les eaux de l'Hydaspe ont été changées en vin, comme celles de l'Astacus; que l'odeur de cette délicieuse liqueur s'est fait sentir aux Indiens et présage déjà la victoire de Bacchus. Celui-ci rougissait du repos où il languissait, et s'indignait des obstacles que Junon mettait à ses triomphes. Atys, amant de Cybèle, vient de la part de cette déesse consoler Bacchus, et lui apporte une armure fabriquée par Vulcain. Ici le poète nous fait la description du superbe bouclier qu'il reçoit. Tout le système céleste et les sujets les plus intéressants de la mythologie y étaient gravés. Cependant la nuit arrive, et étendant ses voiles sombres sur la terre, elle ramène le sommeil aux mortels.

CHANT XXVI

Minerve, sous la forme d'Oronte, apparaît en songe à Dériade, et l'engage artificieusement à aller combattre le puissant fils de Jupiter : « Tu dors, Dériade! lui dit-elle. « Un roi chargé de veiller à la défense de peuples nom-

« breux doit-il dormir quand l'ennemi est aux portes? « Les meurtriers d'Oronte, ton gendre, vivent encore, et « il n'est pas vengé? Vois cette poitrine qui porte encore « la large blessure qu'y a faite le thyrse de ton ennemi. « Que le redoutable fils de Mars, Lycurgue, n'est-il ici? tu « verrais bientôt Bacchus se sauver au fond des eaux. « Etait-il alors un dieu, ce Bacchus qu'un mortel a fait « fuir? » Après avoir achevé ces mots, Minerve retourne au ciel, où elle reprend ses formes divines. Aussitôt Dériade assemble ses guerriers, qu'il appelle de toutes les parties de l'Orient. Ici est une longue énumération des peuples et des princes différents qui viennent de toutes les contrées de l'Inde se ranger sous ses enseignes. Ce chant renferme des détails curieux sur les mœurs, sur les usages et sur l'histoire naturelle de tous ces pays.

CHANT XXVII

Déjà l'Aurore, dit le poète, avait ouvert les portes dorées de l'orient; déjà la lumière naissante du soleil, dont le Gange réfléchit les rayons, avait banni les ombres de dessus la terre, lorsqu'une pluie de sang vient présager aux Indiens leur défaite certaine. Néanmoins Dériade, plein d'une orgueilleuse confiance, disposait déjà ses bataillons contre le fils de Sémélé, dont le front est armé de cornes, et adressait à ses soldats un discours plein de mépris pour son ennemi. Ici est une description de l'armée des Indiens, de leur position, de leur habillement et de leur armure. On voit aussi Bacchus qui partage la sienne en quatre corps, disposés dans le sens des quatre points cardinaux du monde, et qui harangue ses guerriers.

Cependant Jupiter convoque l'assemblée des immortels, et invite plusieurs divinités à s'intéresser au sort de son fils. Les dieux se partagent: Pallas, Apollon, Vulcain, Minerve, secondent les vœux de Jupiter; Junon, au con-

traire, réunit contre lui Mars, l'Hydaspe et la jalouse Cérès, qui doivent traverser ce héros dans ses entreprises.

CHANT XXVIII

Nonnus nous présente, en commençant le chant suivant, le spectacle des deux armées qui s'avancent en bon ordre prêtes à se choquer. On distingue, parmi les héros de la suite de Bacchus, Faune, Aristée, Œacus, qui marchent les premiers contre les Indiens.

Phalénus se mesure avec Dériade, et tombe mort; Corymbasus, un des plus vaillants capitaines de l'armée des Indiens, se signale par le nombre des victimes qu'il immole, et périt à son tour percé de mille traits. On remarque surtout un trait de bravoure d'un Athénien, qui, perdant successivement ses bras, se montre encore redoutable à l'ennemi, et finit par être tué.

A la suite des combats de l'infanterie, le poète nous écrit ceux des divers corps de cavalerie. Argilippus s'arme de torches enflammées, tue plusieurs Indiens, et blesse d'un coup de pierre Dériade lui-même. Le reste du chant se passe en divers combats, où se distinguent les corybantes et les cyclopes.

CHANT XXIX

Junon, instruite de la fuite de plusieurs bataillons indiens, vient ranimer le courage et la fureur de Dériade, leur chef, qui rallie ses troupes et recommence l'attaque avec une nouvelle ardeur. Morrhéus rompt la ligne des satyres. Hyménée, favori de Bacchus, soutient un puissant choc, animé par les exhortations de ce dieu ; mais il est blessé à la cuisse. Bientôt guéri par Bacchus, il blesse à son tour son ennemi. Ici est la description des combats

que livrent Aristée et les Cabires, ainsi que les Bacchantes. Calycê, ou la Coupe, est aux côtés de Bacchus; le combat se ranime. Bacchus provoque Dériade. La nuit, qui survient, sépare les combattants. Mars s'endort, et pendant son sommeil il est agité par un songe. Il se lève dès la pointe du jour : la terreur et la crainte attellent son char. Il vole à Paphos et à Lemnos, et de là il retourne au ciel.

CHANT XXX

Bacchus profite de l'absence de Mars pour attaquer les Indiens et pour faire la guerre au peuple noir. Aristée combat à l'aile gauche. Morrhéus blesse Eurymédon, au secours duquel vole Alcon, son frère. Eurymédon invoque Vulcain, leur père, qui enveloppe Morrhéus de ses feux. Mais l'Hydaspe, père de Dériade, les éteint. Vulcain guérit son fils : Morrhéus tue Phlogius et insulte à sa défaite. Le fameux Tectaphus, que sa fille avait nourri de son lait dans sa prison, porte le désordre dans l'armée des satyres, et périt sous les coups d'Eurymédon. Ici le poète décrit la douleur de sa fille Méroé, et compte les autres victimes qu'immole Morrhéus. Junon soutient Dériade et le rend formidable aux yeux de Bacchus, qui prend la fuite. Minerve le rappelle bientôt au combat, en lui reprochant sa lâcheté. Bacchus reprend courage, revient à la charge et massacre une foule d'Indiens. Il blesse surtout Mélanion, ou le Noir, qui, caché derrière un arbre, lui avait tué beaucoup de monde.

CHANT XXXI

Junon cherche de nouveaux moyens de nuire au fils de sa rivale. Elle descend aux enfers pour y trouver Proserpine, qu'elle veut intéresser à sa vengeance, et

pour soulever les Furies contre Bacchus. Proserpine acquiesce à sa demande, et lui accorde Mégère. Junon part avec elle, fait trois pas, et au quatrième elle arrive sur les bords du Gange. Là elle montre à Mégère des monceaux de morts, malheureux débris de l'armée des Indiens. La Furie se retire dans un antre, où elle se dépouille de sa figure hideuse et de ses serpents, et se change en oiseau de nuit, en attendant que Junon lui fasse annoncer le sommeil de Jupiter. Iris va trouver Morphée, et engage ce dieu à verser ses pavots sur les yeux du maître du tonnerre, afin de servir la colère de Junon. Le dieu du sommeil obéit, et Iris va dans l'Olympe rendre compte à Junon de son message. Celle-ci prépare déjà d'autres artifices, pour s'assurer de Jupiter et le séduire. Elle va trouver Vénus sur le Liban, et lui expose le sujet de ses chagrins. Elle la prie de lui prêter son secours, pour qu'elle puisse réveiller l'amour de Jupiter pour elle, et pendant son sommeil aider les Indiens.

CHANT XXXII

Vénus se prête aux désirs de Junon, qui aussitôt prend son essor vers l'Olympe, où elle va faire sa toilette. Elle approche ensuite de Jupiter, qui en devient amoureux. Tandis qu'ils se livrent aux plaisirs de la plus délicieuse jouissance, et qu'ils s'abandonnent ensuite au sommeil, la furie, qui en est instruite, s'arme contre Bacchus et, sous la forme d'un lion furieux, elle se précipite sur lui et lui communique sa rage. En vain Diane veut le guérir ; Junon s'y oppose. Ici est la description des terribles effets de cette rage, qui fait fuir les amis de Bacchus. Dériade profite de cet instant de désordre pour attaquer les bacchantes. Mars, sous la figure de Morrhéus, échauffe le carnage et combat pour les Indiens. Ici est le catalogue des morts. Un grand nombre des compagnons de Bacchus prennent la fuite, et se sauvent dans les forêts et les

cavernes. Les naïades se cachent à la source de leurs fontaines, et les hamadryades dans les arbres de leurs forêts.

CHANT XXXIII

Tandis que le fils de Sémélé, tel qu'un taureau furieux, se laissait emporter par les accès de sa rage, la Grâce, fille de Bacchus et de Vénus, intéresse sa mère au sort de son malheureux père. Vénus fait venir Cupidon, et lui fait part de ses volontés et de ses alarmes sur Bacchus. Elle l'engage à inspirer à Morrhéus, chef des Indiens, un violent amour pour la belle Calchomédie, une des bacchantes qui servaient dans l'armée de Bacchus. L'Amour, docile aux ordres de sa mère, décoche un trait brûlant contre le héros indien, qui devient éperdument amoureux de la belle bacchante; Morrhéus ne pense plus aux combats. Subjugué par l'Amour, il consentirait volontiers à porter les fers de Bacchus. Il poursuit la nymphe qui se dérobe à ses recherches, et qui veut se précipiter dans la mer, plutôt que de l'épouser. Thétis sous la forme d'une bacchante, la détourne de ce projet. Elle lui conseille de tromper le fier Indien par une condescendance apparente; elle dit que c'est le seul moyen de sauver l'armée des bacchantes.

CHANT XXXIV

Thétis retourne au séjour humide de Nérée, tandis que Morrhéus est agité des inquiétudes les plus vives sur le sort de ses amours. Il fait son esclave confident de sa flamme, et lui demande un remède à sa passion, qui lui ôte tout son courage et lui fait tomber les armes des mains à la vue de son amante. Il rentre dans son appartement et s'y endort. Un songe trompeur lui présente à

ses côtés celle qu'il aime, qui ne refuse rien à ses désirs. Mais le retour de l'aurore fait évanouir son bonheur.

Cependant Mars arme les bataillons des Indiens. Les bacchantes sont plongées dans le deuil, et toute l'armée de Bacchus reste sans courage. Morrhéus fait plusieurs bacchantes prisonnières, et les donne à Dériade, son beau-père, qui les fait servir à son triomphe et expirer dans divers supplices. Morrhéus continuait de poursuivre l'armée de Bacchus, lorsque Calchomédie paraît richement parée. Elle feint d'avoir de l'amour pour le chef indien, qui se montre moins en guerrier et en ennemi qu'en amant, et qui soupire pour elle plutôt qu'il n'ose la combattre.

CHANT XXXV

Tandis que plusieurs bacchantes sont ou tuées ou blessées dans la ville, Calchomédie sur le rempart attend Morrhéus, qui de son côté vole vers elle aussitôt qu'il l'aperçoit.

Elle lui promet ses faveurs, pourvu qu'il consente à venir la voir désarmé, et, après s'être lavé dans le fleuve, Morrhéus consent à tout. Vénus sourit à son triomphe, et plaisante Mars protecteur des Indiens.

Au moment où Morrhéus veut obtenir le prix de sa déférence, un dragon, gardien fidèle de la pudeur de la bacchante, s'élance de son sein et s'oppose à ses jouissances. L'Indien en est effrayé, et pendant ce temps-là les bacchantes, sous la conduite de Mercure qui prend la forme de Bacchus, s'échappent de la ville et des mains de Dériade, qui se met à leur poursuite.

Cependant Jupiter, revenu de son sommeil et touché du désordre de l'armée de Bacchus et de la maladie de son fils, gourmande Junon, qu'il force de donner à Bacchus de son lait, afin qu'il puisse recouvrer la raison et la santé. Bacchus est guéri, et déjà reparaît à la tête de son armée, à qui sa présence présage la victoire. Il plaint le sort des

guerriers qui ont été tués pendant son absence, et il se dispose à les venger.

CHANT XXXVI

Les dieux se partagent entre Dériade et Bacchus. Mars combat contre Minerve; Diane contre Junon, qui la blesse et qui insulte à sa défaite. Apollon l'enlève de la mêlée et se mesure lui-même contre Neptune. Mercure réconcilie les dieux et rétablit la paix dans l'Olympe. Dériade se prépare de nouveau au combat, et, ranimant ses soldats, il les détermine à livrer une bataille décisive. Bacchus se prépare de son côté à une nouvelle action, et les bacchantes font déjà siffler leurs serpents. Le Tartare ouvre ses portes pour recevoir les morts. Ici est la description de la mêlée et du carnage.

Bacchus se mesure contre Dériade, et pour le combattre il prend diverses formes, comme Protée : il est blessé sous celle de panthère. Il se métamorphose, comme l'âme du monde, en feu, en eau, en plante, en arbre, en lion, etc. Dériade combat en vain le fantôme qui lui échappe, et il défie inutilement Bacchus, qui fait naître une vigne, dont les branches entrelacent les roues du char de Dériade et l'entortillent lui-même; il est forcé d'implorer la clémence de Bacchus, qui le débarrasse de ses liens. Mais le fier Indien n'en reste pas plus soumis, et cherche toujours à faire de ce dieu son esclave.

Bacchus, ne pouvant réussir à vaincre les Indiens par terre, fait construire des vaisseaux par les Rhadamanes. Il se rappelle la prédiction de Rhéa, qui lui avait annoncé que la guerre ne finirait que lorsqu'il armerait des vaisseaux contre ses ennemis. Il y avait déjà six ans que cette guerre durait, lorsque Dériade fit assembler ses noirs sujets. Morrhéus les harangue et leur rappelle ses anciens exploits. Il leur apprend que les Rhadamanes construisent des vaisseaux pour Bacchus; et il les rassure sur les

suites de ce nouveau genre d'attaque. En attendant, on fait une trêve de trois mois pour enterrer les morts.

CHANT XXXVII

Cette trêve occupe tout le livre suivant, qui contient la description des diverses pompes funèbres. On coupe dans les forêts les arbres qui doivent servir à dresser les bûchers auxquels on va mettre le feu. Bacchus fait célébrer des jeux à l'occasion de ces funérailles et propose divers prix.

La course des chars, la course à pied, la lutte, le combat du ceste, le disque et différents autres exercices forment cet intéressant spectacle.

CHANT XXXVIII

La trêve expire, et la septième année de la guerre commence. Divers phénomènes en présagent l'issue. On remarque entre autres une éclipse de soleil, dont un astrologue fait l'application aux évènements présents d'une manière toute favorable à Bacchus. Mercure vient lui-même confirmer le sens qu'il lui donne et les pronostics heureux qu'il en tire : il compare l'obscurité momentanée de l'éclipse et le retour de la lumière du soleil, qui finit par en triompher, à ce qui doit arriver à Bacchus dans son combat contre le chef du peuple noir. Mercure est conduit au récit épisodique de l'histoire merveilleuse de la chute de Phaéton, à qui le Soleil avait autrefois confié les rênes de son char. Le récit fini, Mercure retourne au ciel.

CHANT XXXIX

Le commencement du chant suivant nous offre le spectacle de la flotte conduite par les Radhamanes et par Lycus. Dériade, à cette vue, devient furieux, et prononce un discours où éclate partout son insolent orgueil.

Bacchus de son côté encourage ses soldats, et avec sa flotte il enveloppe les Indiens. Il se fait de part et d'autre un affreux carnage ; les rivages de la mer sont couverts de morts. Morrhéus, blessé par Bacchus, est guéri par les brahmanes. Enfin Jupiter fait pencher la balance en faveur de Bacchus. La flotte des Indiens est brûlée ; Dériade se sauve à terre.

CHANT XL

Minerve, sous la forme de Morrhéus, paraît au commencement du livre suivant, et fait à Dériade les plus vifs reproches sur sa lâche fuite. Il retourne au combat et provoque de nouveau Bacchus, qui enfin le tue. Son cadavre est roulé dans les flots de l'Hydaspe. Les bacchantes applaudissent à la victoire de leur chef, et les dieux, témoins d'une défaite qui termine la guerre de Bacchus contre les Indiens, retournent aux cieux avec Jupiter. Le reste du chant est employé à décrire les suites de ce grand évènement, la douleur de toute la famille de Dériade et les funérailles des morts. Le poète y joint aussi un tableau de la joie des bacchantes : elles célèbrent par leurs chants et leurs danses la victoire de Bacchus sur le chef du peuple noir, qui avait apporté tant de résistance aux conquêtes du dieu bienfaisant qui parcourait le monde pour l'enrichir de ses dons. Ici Dériade joue dans le poème de Bacchus un rôle d'opposition, que Typhon joue dans les fables sacrées sur Osiris. Ce principe de résistance

du chef des noirs étant vaincu par le dieu chef de lumière et source de tous les biens, il ne reste plus à Bacchus qu'à continuer sa route et à regagner le point d'où il était parti. Ce point est l'équinoxe de printemps, ou le signe du Taureau où il va revenir, quand il aura dissipé la tristesse que l'hiver a répandue sur le monde, et qui, sous le nom de Penthée, ou du Deuil, ne peut plus tenir devant le dieu qui nous rapporte la lumière et la joie par son retour vers nos climats.

La guerre a fini à la septième année ou au septième signe.

QUATRIÈME SAISON

En conséquence, Nonnus suppose que Bacchus quitte l'Asie pour retourner en Grèce ou vers le nord du monde. Il lui fait prendre sa route par l'Arabie et la Phénicie ; ce qui lui fournit plusieurs chants épisodiques qui ont trait aux pays à travers lesquels il le fait passer. Il fixe principalement ses regards sur Tyr et sur Béryte, dont il raconte l'origine ; ce qui comprend la fin de ce chant et les trois chants suivants, qu'on peut regarder comme absolument épisodiques.

CHANT XLI

On voit ici Bacchus parcourant la Phénicie et tous les lieux voisins du Liban, où il plante la vigne sur les coteaux fameux par les amours de Vénus et d'Adonis. Là était la superbe ville de Béryte, dont le poète fait l'éloge, et dont il nous donne une pompeuse description.

Elle est la ville la plus ancienne qui ait existé. C'est cette première terre où aborda Vénus au sortir des eaux de la mer, au moment de sa naissance. Bacchus et Neptune se disputent la main de la nymphe, qui doit lui donner son nom.

CHANT XLII

Ce chant contient un tableau des effets qu'a produits sur le cœur de Bacchus la vue de la jeune nymphe dont il brigue la main. Il lui découvre sa flamme et cherche à la dégoûter du dieu des eaux; mais la nymphe ferme l'oreille à ses discours séducteurs. Neptune paraît à son tour sur la scène, et n'est pas accueilli plus favorablement. Vénus déclare que le sort d'un combat décidera qui des deux rivaux aura la préférence.

CHANT XLIII

Le poète nous décrit l'armure des deux concurrents, ainsi que la disposition de leurs troupes. Parmi les chefs de l'armée de Bacchus, on distingue le Vineux, le Buveur de vin, la Grappe et autres personnages allégoriques. Ce dieu encourage ses guerriers et propose un défi plein de mépris aux soldats de Neptune, qui pareillement anime son armée par un discours dans lequel Bacchus n'est pas ménagé davantage. Un triton sonne la charge d'un côté, et Pan de l'autre. On voit paraître le fameux Protée, suivi du vieux Nérée et de la foule des divinités marines. L'armée des bacchantes marche à leur rencontre en bon ordre. L'action s'engage : Silène combat contre Palémon ; Pan, contre Nérée ; les éléphants sont opposés aux veaux marins. La nymphe Psammathé, placée sur le sable du rivage, prie Jupiter en faveur de Neptune, à qui le maître des dieux finit par accorder la nymphe Béroé. L'Amour console Bacchus, en lui promettant la main de la belle Ariadne.

CHANT XLIV

Le long épisode qui a pour objet la fondation de Tyr et de Béryte étant terminé, le poète nous présente Bacchus, qui repasse en Grèce. Son arrivée est marquée par des fêtes de joie ; toute la nature applaudit à son retour.

Penthée, ou le deuil personnifié, est le seul qui s'en afflige.

Pour comprendre le sens de l'allégorie qui règne dans ce chant du poème, il faut se rappeler que nous sommes ici au solstice d'hiver, époque à laquelle le soleil qui s'était éloigné de nous reprend sa route vers nos climats et nous rapporte la lumière qui avait semblé nous abandonner. C'était à cette même époque que les anciens Égyptiens célébraient des fêtes de joie qui avaient pour objet ce retour, et qui annonçaient qu'ils n'avaient plus à redouter le deuil dont était menacée la nature par l'absence du soleil, qu'ils avaient craint de voir fuir loin d'eux pour toujours. Ainsi le deuil va cesser aux premiers rayons d'espérance que les hommes de nos climats auront de voir le soleil revenir vers eux et leur rendre, avec la lumière et la chaleur, tous les biens dont l'astre du jour est la source féconde.

Le Deuil ou Penthée, effrayé de ce retour, arme contre Bacchus ses soldats, et lui ferme l'entrée de la ville de Cadmus. Mais d'affreux prodiges présagent déjà son sort et les désastres de toute sa maison. Il persiste néanmoins à vouloir perdre Bacchus.

Ce dieu invoque la Lune, qui lui promet son appui. Elle lui donne pour garant de ses succès futurs les victoires qu'il a déjà remportées, et entre autres la défaite des pirates toscans qui avaient voulu l'enchaîner. Cette dernière aventure trouve naturellement ici sa place, car c'est celle du solstice d'hiver. Nous en donnons une explication détaillée dans notre grand ouvrage.

Cependant les furies, soulevées par Proserpine, mère du premier Bacchus, se préparaient à porter le désordre dans le palais de Penthée et à répandre leurs noirs poisons dans la maison d'Agave. Bacchus, sous la forme du taureau, adresse un discours à Autonoé, femme d'Aristée, et lui annonce que son fils Actéon n'est pas mort, et qu'il chasse avec Diane et Bacchus.

CHANT XLV

Trompée par ce faux avis, la malheureuse Autonoé court aussitôt dans les forêts, suivie d'Agave, mère de Penthée, qui déjà était remplie de toute la fureur des bacchantes.

Tirésias fait un sacrifice pour Penthée, qu'il engage à ne pas tenter contre Bacchus un combat dont le sort ne serait pas égal. Mais rien n'intimide Penthée; il fait chercher Bacchus dans les forêts et veut le faire charger de fers. Les bacchantes sont emprisonnées; et bientôt elles sortent de la prison en opérant des prodiges. Bacchus met le feu au palais de Penthée, qui inutilement s'efforce de l'éteindre. On remarque, parmi les différents miracles de Bacchus et de ses bacchantes, des prodiges assez semblables à ceux qu'on attribue à Moïse et à Christ : tel est celui des sources d'eau que le premier fait jaillir du sein des rochers, et celui des langues de feu qui, dit-on, remplirent l'appartement où les disciples de Christ se trouvaient rassemblés.

CHANT XLVI

Le chant quarante-sixième commence par un discours de Penthée contre Bacchus, à qui il conteste son origine divine. Bacchus le réfute et l'invite ensuite à se déguiser en femme, pour être témoin par lui-même de ce qui se passe dans ses orgies. Penthée se laisse persuader, et sous ce déguisement il s'approche des bacchantes, dont il imite le délire et les mouvements. Il paraît aux yeux de sa mère sous les formes d'un lion furieux qui voulait attaquer Bacchus. Elle s'unit aux bacchantes pour le tuer; et, près d'expirer, il tâche de dissiper l'erreur de sa

mère, en disant que celui qu'elle croit un lion est son fils. Mais rien ne peut détromper Agave et ses compagnes ; elles mettent en pièces le malheureux Penthée, ou le prince Deuil. La mère infortunée fait couper la tête de son fils et veut la faire attacher au palais de Cadmus, toujours persuadée que c'est un lion qu'elles ont tué.

Cadmus la tire de son erreur et lui reproche les cruels effets de son délire. Alors elle reconnaît son crime ; elle tombe évanouie, et, revenue à elle-même, elle se répand en imprécations contre Bacchus. Ce dieu assoupit sa douleur par un breuvage et la console.

CHANT XLVII

Pour bien entendre les chants suivants, il faut se souvenir qu'il reste encore trois mois au Soleil pour arriver au point d'où il est primitivement parti. A ces trois mois répond une suite de constellations, qui montent successivement le soir sur l'horizon, et qui se développent chaque mois au levant, au commencement de la nuit, à mesure que le Soleil gagne les signes du Verseau, des Poissons et du Bélier, auxquels ces constellations sont opposées. Parmi les plus remarquables, on distingue le Bouvier et la Vierge céleste, suivis de la Couronne d'Ariadne et du Dragon du pôle, qui fournit ses attributs aux Géants. Le Bouvier est connu sous le nom d'Icare, cultivateur de l'Attique, qui avait pour fille Erigone, nom de la Vierge céleste. Ce sont là les aspects célestes qui traçaient la marche du temps et la succession des mois, depuis le solstice d'hiver où Bacchus tue le Deuil, ou Penthée, jusqu'à son retour au premier des signes. Ce sera aussi la base des fictions du poème dans les chants suivants.

Bacchus quitte Thèbes et s'avance vers Athènes, où son arrivée répand la joie. Il va loger chez Icare qui l'accueille avec transport, ainsi qu'Erigone, sa fille, qui lui

prodigue tous ses soins. Bacchus, en reconnaissance de ce service, leur fait présent d'une coupe pleine de vin, liqueur jusqu'alors inconnue. Icare en boit et finit par s'enivrer. On remarquera que le Bouvier ou Icare est l'astre des vendanges, ainsi que la Vierge, dont une des étoiles porte le nom de Vendangeuse. Elle a au-dessous d'elle la Coupe céleste, qu'on nomme en astronomie coupe de *Bacchus* et d'*Icare*. Voilà tout le fondement de cette allégorie.

Bacchus enseigne à Icare l'art de cultiver l'arbuste qui donne ce jus délicieux. Celui-ci communique à d'autres cette découverte. Bientôt tous les paysans du voisinage sont enivrés. Dans leur délire, ils tournent leurs mains contre celui qui leur a donné ce breuvage si étonnant dans ses effets. Ils le tuent, et ils enterrent son corps dans un lieu écarté. Son ombre apparaît en songe à Erigone, et lui demande vengeance. Celle-ci, tout effrayée, court sur les montagnes et dans les forêts pour chercher le cadavre de son père. Elle le trouve, et son chien fidèle expire de douleur sur le tombeau de son maître. Erigone elle-même finit par se pendre de désespoir. Jupiter, touché de leurs malheurs, les place dans les cieux. Icare devient le Bouvier céleste; Erigone, la Vierge des signes; et leur chien devient le Chien céleste, qui se lève devant eux. A la suite de cet évènement, Bacchus passe l'île de Naxie, où il aperçoit Ariadne, que Thésée venait d'abandonner pendant son sommeil. Bacchus la trouve encore endormie; il admire ses charmes et en devient amoureux.

L'infortunée princesse se réveille et reconnaît qu'elle est délaissée. Elle prononce en pleurant le nom de Thésée, et regrette les illusions du sommeil, qui lui avait fait voir son amant en songe. Elle fait retentir l'île de ses plaintes et de ses douloureux regrets. Bacchus l'écoute avec intérêt; il reconnaît bientôt l'amante de Thésée. Il s'approche d'elle et cherche à la consoler. Il lui offre sa foi et lui promet de la placer aux cieux avec une superbe couronne d'étoiles, qui perpétuera le souvenir de ses amours avec Bacchus. On remarquera que cette cons-

tellation se lève le matin avec le Soleil, au temps des vendanges, et que c'est là ce qui a donné lieu d'en faire une des amantes de Bacchus.

Ce discours et les promesses du dieu calment la douleur d'Ariadne et lui font oublier son lâche ravisseur. Toutes les nymphes s'empressent de célébrer son union avec le dieu des raisins.

Bacchus quitte cette île pour se rendre à Argos. Les Argiens se disposaient à repousser les deux époux loin d'une terre consacrée à Junon, ennemie de Bacchus. Mais les femmes argiennes, pressées des fureurs de Bacchus, se portent à tuer leurs propres enfants. Le motif de leur refus était qu'ayant déjà Persée pour dieu, ils n'avaient pas besoin de Bacchus. On remarquera ici que c'est à cette époque, où le Soleil est prêt d'atteindre les signes du printemps, que Persée paraît le matin avec le Soleil. C'est ce qui donne ici lieu à un combat entre Persée et Bacchus, qui finit par une réconciliation entre ces deux héros. Ce chant finit par la description des fêtes que célèbrent les Argiens en honneur du nouveau dieu.

CHANT XLVIII ET DERNIER

Bacchus quitte Argos et s'avance vers la Thrace. Là, Junon, toujours implacable, suscite contre lui les Géants, que nous avons vus emprunter leurs formes du Serpent ou du Dragon céleste, qui se lève à la suite de la Couronne d'Ariadne. Ici le poète décrit les diverses armes dont les monstres se saisissent pour combattre Bacchus, qui finit par les terrasser. Ce sont ces mêmes serpents qui ont fourni à Typhon ses attributs, et qui formaient son cortège dans le premier chant du poème. Ceci prouve évidemment que la révolution annuelle est achevée, puisque les mêmes aspects célestes se reproduisent. Voilà donc une nouvelle confirmation de notre théorie, et une preuve que la course de Bacchus est circulaire, comme celle du

Soleil, puisqu'en suivant la marche de cet astre aux cieux et en la comparant à celle du héros du poème, nous sommes ramenés au point équinoxial d'où nous étions partis.

C'est alors que souffle le zéphyr ou le vent doux, qui annonce le retour du printemps. Le poète le personnifie ici sous le nom de la nymphe *Aura*, dont Bacchus devient amoureux; ce qui lui fournit une charmante allégorie, par laquelle finit son poème.

Il suppose que Bacchus trouve dans les montagnes de Phrygie, où il avait été élevé, une jeune chasseresse appelée *Aura*, petite-fille de l'Océan. Elle était aussi légère à la course que le vent.

Fatiguée, elle s'était endormie vers le milieu du jour, et elle avait eu un songe qui lui présageait qu'elle serait aimée de Bacchus. Elle crut voir l'Amour chasser et présenter à sa mère les animaux qu'il avait tués. Aura elle-même paraissait soulever son carquois. L'Amour plaisante son goût pour la virginité. Elle se réveille et elle s'irrite contre l'Amour et contre le sommeil. Elle s'enorgueillit de sa virginité et prétend qu'elle ne le cède en rien à Diane. La déesse l'entend, et irritée de cette comparaison, elle s'en plaint à Némésis, qui lui promet de punir la nymphe orgueilleuse par la perte de sa virginité. Aussitôt elle arme contre elle l'Amour, qui inspire à Bacchus de la passion pour elle. Ce dieu soupire longtemps et sans espoir. Il n'ose avouer sa flamme à cette nymphe farouche. Ici est un discours plein de passion, que tient cet amant infortuné, qui se plaint des rigueurs de celle qu'il aime. Tandis que Bacchus, au milieu des prairies émaillées de fleurs, exprimait ses regrets amoureux, une nymphe hamadryade lui conseille de surprendre Aura et de lui dérober le dépôt qu'elle garde si soigneusement.

Bacchus se rappelle la ruse dont il a usé pour jouir des faveurs de Nicê, près des bords de l'Astacus. Le hasard conduit aussi dans ces lieux Aura, qui, dévorée par la soif, cherchait une fontaine pour s'y désaltérer. Le dieu

saisit cette occasion, et frappant de son thyrse un rocher, il en fait jaillir une source de vin, qui coule au milieu des fleurs que font naître les saisons. Les zéphyrs planent mollement au-dessus et agitent l'air, que le rossignol et les autres oiseaux font retentir de leurs concerts harmonieux.

C'est dans ces lieux charmants qu'arrive la jeune nymphe pour se désaltérer. Elle boit, sans s'en douter, la liqueur délicieuse que Bacchus fait couler pour elle. Sa douceur la charme, et bientôt elle en ressent les étonnants effets. Elle s'aperçoit que ses yeux s'appesantissent, que sa tête tourne, que ses pas chancellent. Elle se couche et s'endort. L'Amour la voit, avertit Bacchus, et revole aussitôt dans l'Olympe, après avoir écrit sur les feuilles du printemps : « Amant, couronne ton ouvrage, « tandis qu'elle dort. Point de bruit, de peur qu'elle ne « s'éveille. »

Bacchus, fidèle à cet avis, s'approche très doucement du lit de gazon où la nymphe dormait. Il lui ôte son carquois sans qu'elle le sente, et le cache dans la grotte voisine. Il l'enchaîne, et cueille la première fleur de sa virginité. Il laisse un doux baiser sur ses lèvres vermeillles; il la dégage de ses liens et rapporte près d'elle son carquois.

A peine le dieu s'est éloigné, que la nymphe sort des bras du sommeil, qui avait si bien servi son amant ; elle s'étonne du désordre dans lequel elle se trouve, et dont le poète nous fait une délicieuse peinture. Elle s'aperçoit qu'un larcin amoureux lui a ravi son plus précieux trésor. Elle entre en fureur ; elle s'en prend à tout ce qu'elle rencontre. Elle frappe les statues de Vénus et de Cupidon. Elle ignore quel est le ravisseur audacieux qui a profité de son sommeil. Mais bientôt elle s'aperçoit qu'elle est mère ; et dans son désespoir, elle veut détruire le fruit qu'elle porte dans son sein et se détruire elle-même.

C'est alors que Diane insulte à son orgueil humilié, en lui rappelant les circonstances d'une aventure dont les signes non équivoques trahissent déjà le mystère. Elle

lui fait plusieurs questions malignes, et finit par lui découvrir que Bacchus est l'auteur du larcin.

Après avoir goûté le plaisir de la vengeance, Diane se retire, et laisse la malheureuse Aura errante sur les rochers et dans la solitude, qui retentit de ses douloureux gémissements. Enfin, elle accouche, et devient mère de deux enfants qu'elle expose sur un rocher, afin qu'ils deviennent la proie des animaux féroces. Une panthère survient qui les allaite. La mère, furieuse de ce qu'ils peuvent être conservés, en tue un. Diane soustrait l'autre à sa rage, et le remet à Minerve, qui le fait élever à Athènes. C'est le nouveau Bacchus ou l'enfant des mystères.

Après avoir achevé ses travaux et fourni sa carrière mortelle, Bacchus est reçu dans l'Olympe, et va s'asseoir près du fils de Maïa, ou de la Pléiade, qui ouvre la nouvelle révolution.

On voit que Nonnus, en finissant son poëme, ramène son héros au point équinoxial de printemps, d'où il l'avait fait partir, c'est-à-dire que le poème finit avec la révolution annuelle. Le poète a mis en allégorie les tableaux divers que présente le ciel, et personnifié les êtres physiques qui, dans les éléments et sur la terre, se lient à la marche périodique du temps et à la force céleste qui entretient la végétation.

Les quarante-huit chants du poème comprennent le cercle entier de l'année, et celui des effets qu'elle produit sur la terre. C'est un chant sur la nature et sur la force bienfaisante du soleil.

L'*Héracléide* et les *Dionysiaques* ont donc pour objet le même héros. Ces deux poèmes supposent la même position dans les équinoxes et les solstices, ou se rapportent aux mêmes siècles. Dans l'un ou dans le poème sur Hercule, le Soleil est censé partir du solstice d'été, et dans l'autre, de l'équinoxe de printemps. Dans l'un c'est la force, dans l'autre la bienfaisance de cet astre, qui est chantée : dans tous les deux, c'est le bon principe qui triomphe en dernier résultat de tous les obstacles que ses

ennemis lui opposent. Nous verrons également dans la fable sacrée des chrétiens le dieu Soleil, aux formes d'agneau et peint avec les attributs du signe qui remplaça le Taureau à l'équinoxe du printemps, triompher à Pâques de l'opposition que ses ennemis mettent à l'exercice de sa bienfaisance, et aller à l'Ascension reprendre sa place aux cieux, comme Bacchus.

Il serait difficile de se persuader que le héros des *Dionysiaques* fût un mortel, que ses conquêtes et la reconnaissance des hommes aient élevé au rang des immortels, quoique beaucoup de personnes l'aient prétendu : les traits de l'allégorie percent de toutes parts dans ce poème. Sa marche correspond exactement à celle du soleil dans le ciel et à celle des saisons, de manière qu'il est évident, pour tout homme qui veut faire la plus légère attention, que Bacchus n'est que l'astre du jour et que cette force solaire qui, suivant Eusèbe, se développe dans la végétation des fruits que nous offre l'automne. Tous ces caractères ont été conservés dans les divers hymnes qu'Orphée adresse à Bacchus.

Il y est peint tantôt comme un dieu qui habite l'obscur Tartare, tantôt comme une divinité qui règne dans l'Olympe, et qui de là préside à la maturité des fruits que la terre fait éclore de son sein. Il prend toutes sortes de formes ; il alimente tout ; il fait croître la verdure, comme fait le taureau sacré que les Perses invoquent dans leurs hymnes.

Il voit tour à tour s'allumer et s'éteindre son flambeau dans le cercle périodique des saisons. C'est lui qui fait croître les fruits. Il n'est aucun de ces traits qui ne convienne au soleil, et l'analyse que nous avons faite du poème dont il est le héros prouve, par une comparaison suivie avec la marche de l'année, comme nous l'avons déjà dit, que Bacchus n'est que l'astre bienfaisant qui vivifie tout sur la terrre, à chaque révolution annuelle.

Voilà donc encore un héros fameux dans toute l'antiquité par ses voyages et ses conquêtes en Orient, qui se trouve n'avoir jamais existé comme homme, quoi qu'en

ait dit Cicéron, et qui n'existe que dans le soleil, comme Hercule et Osiris. Son histoire se réduit à un poème allégorique sur l'année, sur la végétation et sur l'astre qui en est l'âme, et dont l'action féconde commence à se développer à l'équinoxe de printemps. Le roi Raisin, la reine Ivresse, le prince la Grappe, le vieux Pithos ou Tonneau, ne sont que des êtres secondaires personnifiés dans une allégorie qui a pour objet le dieu des vendanges. Il en est de même du jeune *Ampelus*, ou Vigne, ami de Bacchus ; de la nymphe *Vent doux*, ou *Aura*, dont il est amoureux, et de tous les autres êtres physiques ou moraux qui figurent dans ce poème, dont le fonds comme les accessoires appartiennent à l'allégorie, et où rien n'est du domaine de l'histoire. Mais si l'histoire y perd un héros, l'antiquité poétique y gagne de son côté, et recouvre un des plus beaux monuments de son génie. Ce nouveau poème nous apprend à juger de son caractère original, et nous donne la mesure des élans de la poésie. On voit encore ici comment sur un canevas aussi simple qu'un calendrier on a su broder les fictions les plus ingénieuses, dans lesquelles tout est personnifié, et où tout prend de l'âme, de la vie et du sentiment. C'est aux poètes de nos jours à voir par ces exemples de quelle hauteur ils sont tombés [1], et à nous à juger de la certitude des anciennes histoires, surtout de celles dont les personnages figurent dans les siècles héroïques et dans des légendes religieuses.

[1] Reportons-nous à l'époque où écrivait Dupuis, à celle de la Révolution, si peu favorable à la littérature, qui ne prit même aucun véritable essor pendant le temps de l'Empire. Il faudrait d'ailleurs pouvoir se faire une idée exacte de la tournure d'esprit de ces anciens si éloignés de nous pour apprécier comme eux les beautés de poèmes astronomiques tels que l'*Héracléide* et les *Dionysiaques*, allégories ingénieuses et naïves, mais qui, par le fond de leur sujet même, ne peuvent manquer de choquer notre goût raffiné. La comparaison que semble vouloir établir l'auteur, ne se soutient pas, et ne peut, en tout cas, s'appliquer aux grands poètes des temps modernes.

CHAPITRE VIII

EXPLICATION DES ARGONAUTIQUES.

La fable de Jason, vainqueur du Bélier à toison d'or, ou du signe céleste qui, par son dégagement des rayons solaires le matin, annonçait l'arrivée de l'astre du jour au Taureau équinoxial du printemps, est aussi fameuse dans la mythologie que la fiction des douze travaux du Soleil, sous le nom d'Hercule, et que celle de ses voyages sous celui de Bacchus. C'est encore un poème allégorique qui appartient à un autre peuple, et qui a été composé par d'autres prêtres, dont le soleil était la grande divinité. Celui-ci nous semble être l'ouvrage des Pélasges de Thessalie, comme le poème sur Bacchus était celui des peuples de Béotie. Chaque nation, en rendant un culte au même dieu Soleil, sous divers noms, eut ses prêtres et ses poètes, qui ne voulurent pas se copier dans leurs chants sacrés. Les Juifs célébraient cette même époque équinoxiale sous le nom de fête de l'Agneau et de triomphe du peuple chéri de Dieu sur le peuple ennemi. C'était alors que, délivrés de l'oppression, les Hébreux passaient dans la terre promise, dans le séjour des délices dont l'immolation de l'agneau leur ouvrait l'entrée. Les adorateurs de Bacchus disaient de ce bélier ou de cet agneau équinoxial, que c'était lui qui, dans le désert et au milieu des sables, avait fait trouver

des sources d'eau pour désaltérer l'armée de Bacchus, comme Moïse en fit jaillir d'un coup de baguette dans le désert pour apaiser la soif de son armée. Toutes ces fables astronomiques ont un point de contact dans la sphère céleste, et les cornes de Moïse ressemblent beaucoup à celles d'Ammon et de Bacchus.

Dans l'explication que nous avons donnée du poème fait sur Hercule, nous avons déjà observé que ce prétendu héros, dont l'histoire s'explique tout entière par le ciel, était aussi de l'expédition des Argonautes ; ce qui déjà nous indique le caractère de cette dernière fable. Donc c'est encore dans le ciel que nous devons suivre les acteurs de ce nouveau poème, puisqu'un des héros les plus distingués d'entre eux est au ciel, et que là est la scène de toutes ses aventures ; que son image y est placée, ainsi que celle de Jason, chef de cette expédition tout astronomique. On retrouve également au nombre des constellations le navire que montaient les Argonautes, et qui est encore appelé *Navire Argo* ; on y voit aussi le fameux Bélier à toison d'or, qui est le premier des signes, le Dragon et le Taureau qui gardaient sa toison, les gémeaux Castor et Pollux, qui étaient les principaux héros de cette expédition, ainsi que le Céphée et le centaure Chiron. Les images du ciel et les personnages du poème ont tant de correspondance entre eux, que le célèbre Newton a cru pouvoir en tirer un argument pour prouver que la sphère avait été composée depuis l'expédition des Argonautes, parce que la plupart des héros qui y sont chantés se trouvent placés aux cieux. Nous ne nierons point cette correspondance parfaite, non plus que celle qui se trouve entre le ciel et les tableaux du poème sur Hercule et sur Bacchus. Mais nous n'en tirerons qu'une conséquence, c'est que les figures célestes furent le fonds commun sur lequel travaillèrent les poètes, qui leur donnèrent différents noms, sous lesquels ils les firent entrer dans leurs poèmes.

Il n'y a pas plus de raison de dire que ces images furent consacrées aux cieux à l'occasion de l'expédition

des Argonautes que de dire qu'elles le furent à l'occasion des travaux d'Hercule, puisque les sujets des deux poèmes s'y retrouvent également, et que si elles y ont été mises pour l'une de ces fables, elles n'ont pu l'être pour l'autre, la place étant déjà occupée ; car ce sont les mêmes groupes d'étoiles ; mais chacun les a chantées à sa manière. De là vient qu'elles cadrent avec tous ces poèmes.

La conclusion de Newton ne pourrait avoir de force qu'autant qu'il serait certain que l'expédition des Argonautes serait un fait historique, et non pas une fiction de la nature de celles faites sur Hercule, sur Bacchus, sur Osiris et Isis, et sur leurs voyages. Et nous sommes bien loin d'avoir cette certitude. Tout concourt au contraire à la ranger dans la classe de ces fictions sacrées, puisqu'elle se trouve confondue avec elles dans le dépôt de l'antique mythologie des Grecs, et qu'elle a des héros et des caractères communs avec ceux de ces poèmes que nous avons expliqués par l'astronomie. Nous allons donc faire usage de la même clef pour analyser ce poème solaire.

Le poème sur Jason n'embrasse pas toute la révolution annuelle du soleil, comme ceux de l'*Héracléide* et des *Dionysiaques* que nous avons expliqués ; mais il n'a pour objet qu'une de ses époques, à la vérité très fameuse, celle où cet astre, vainqueur de l'hiver, atteint le point équinoxial de printemps, et enrichit notre hémisphère de tous les bienfaits de la végétation périodique. C'est alors que Jupiter, métamorphosé en pluie d'or, donne naissance à Persée, dont l'image est placée sur le Bélier céleste, appelé Bélier à toison d'or, dont la riche conquête est attribuée au Soleil, vainqueur des ténèbres et réparateur de la nature.

C'est ce fait astronomique, cet unique phénomène annuel, qui a été chanté dans le poème appelé les *Argonautiques*. Aussi ce fait n'entre-t-il que partiellement dans le poème solaire sur Hercule, et forme-t-il un morceau épisodique du neuvième travail, ou de celui qui répond

au Bélier céleste. Dans les *Argonautiques*, au contraire, il est un poème entier qui a un sujet unique. C'est ce poème que nous allons analyser, et dont nous ferons voir les rapports avec le ciel, sinon dans les détails, au moins pour le fonds principal que le génie de chaque poète a brodé à sa manière. La fable de Jason et des Argonautes a été traitée par plusieurs poètes, par Epiménide, Orphée, Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus. Nous n'avons les poèmes que des trois derniers ; et nous n'analyserons ici que celui d'Apollonius, qui est écrit en quatre chants[1]. Tous portent sur la même base astronomique, qui se réduit à très peu d'éléments.

Nous nous rappelons qu'Hercule, dans le travail qui répond au Bélier, avant d'arriver au Taureau équinoxial, est censé s'embarquer pour aller en Colchide conquérir la toison d'or. C'est à cette même époque qu'il délivra une fille exposée à un monstre marin, comme Andromède placée près du même Bélier. Il montait alors le navire Argo, une des constellations qui fixe ce même passage du Soleil au Bélier des signes. Voilà donc la position du ciel qui nous est donnée pour l'époque de cette expédition astronomique. Tel est l'état de la sphère, que nous devons supposer au moment où le poète chante le soleil sous le nom de Jason, et la conquête qu'il fait du fameux Bélier. Cette supposition est confirmée par ce que nous dit Théocrite, que ce fut au lever des Pléiades et au

[1] Apollonius, poète épique grec, élève de Callimaque (1er siècle av. J. C.). Il fut nommé citoyen par les Rhodiens et chargé de la direction de la bibliothèque de Ptolémée, à Alexandrie. Son poème sur l'expédition des Argonautes se distingue par un style correct et par des qualités d'harmonie et d'élégance; mais il pèche sous le rapport de l'imagination, l'esprit y fait défaut et il est froid.

Valérius Flaccus, poète latin, qui fut lié avec Juvenal, Martial, Pline, et entra dans les bonnes grâces de Vespasien et de Titus. (Mort vers 111 de J. C.) Son poème des *Argonautiques*, en huit chants, resté inachevé, dans lequel il a imité Apollonius, et qui respire l'affectation, ne se distingue pas par la clarté et offre peu d'intérêt. Il en existe une traduction en vers de Dureau de La Malle, et l'orientaliste Caussin de Perceval l'a traduit en prose, ainsi que le poème d'Apollonius.

Quant à Orphée, individualité problématique, qui appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire, c'est avec trop de légèreté que Dupuis lui attribue un poème sur l'expédition à laquelle il aurait pris part. Les divers ouvrages attribués à Orphée ont dû être fabriqués par les poètes et les philosophes néoplatoniciens d'Alexandrie. Onomacrite, poète et devin d'Athènes est regardé comme l'auteur de l'*Argonautique* mise sous le nom d'Orphée.

printemps que les Argonautes s'embarquèrent. Or les Pléiades se lèvent lorsque le Soleil arrive vers la fin des étoiles du Bélier, et qu'il entre au Taureau, signe qui dans ces temps éloignés répondait à l'équinoxe. Cela posé, examinons quelles constellations le soir et le matin fixaient cette époque importante.

Nous trouvons le soir au bord oriental le Vaisseau céleste, appelé vaisseau des Argonautes par tous les anciens. Il est suivi dans son lever du Serpentaire, appelé Jason ; entre eux est le Centaure Chiron, qui éleva Jason ; et au-dessus de Jason la Lyre d'Orphée, précédée de l'Hercule céleste, un des Argonautes.

Au couchant, nous voyons les dioscures Castor et Pollux, chefs de cette expédition avec Jason. Le lendemain au matin, nous apercevons au bord oriental de de l'horizon le Bélier céleste, qui se dégage des rayons du soleil avec les Pléiades, Persée, Méduse et le Cocher ou Absyrte; tandis qu'au couchant le Serpentaire Jason et son Serpent descendent au sein des flots à la suite de la Vierge céleste. A l'orient monte Méduse, qui joue ici le rôle de Médée, et qui, placée sur le Bélier, semble livrer à Jason sa riche dépouille, tandis que le Soleil éclipse de ses feux le Taureau qui suit le Bélier et le Dragon marin placé dessous, et qui paraît garder ce dépôt précieux. Voilà à peu près quels sont les principaux aspects célestes qui s'offrent à notre vue ; nous les avons projetés sur un des planisphères de notre grand ouvrage, destinés à faciliter l'intelligence de nos explications. Le lecteur doit surtout se rappeler ces divers aspects, afin de les reconnaître sous le voile allégorique, dont le poète va les couvrir, en mêlant sans cesse des descriptions géographiques et des positions astronomiques, qui ont un fonds de vérité, à des récits qui sont tout entiers feints. Presque tous les détails du poème sont le fruit de l'imagination du poète.

ANALYSE DES ARGONAUTIQUES

CHANT PREMIER

Apollonius commence par une invocation au dieu même qu'il va chanter, ou au Soleil, chef des Muses et divinité tutélaire des poètes. Il fixe dès les premiers vers, ou dans la proposition, le but de l'action unique de son poème. Il va, dit-il, célébrer la gloire d'anciens héros, qui, par ordre du roi Pélias, se sont embarqués sur le vaisseau Argo, celui-là même dont l'image est aux cieux, et qui ont été conquérir la toison d'or d'un bélier, qui est également parmi les constellations. C'est à travers les roches Cyanées et par l'entrée du Pont qu'il trace la route de ces intrépides voyageurs.

Un oracle avait appris à Pélias qu'il périrait de la main d'un homme, qu'il reconnut depuis être Jason. Ce fut pour détourner les effets de cette triste prédiction qu'il proposa à celui-ci une expédition périlleuse, dont il espérait qu'il ne reviendrait jamais. Il s'agissait d'aller en Colchide conquérir une toison d'or, dont Æétès, fils du Soleil et roi du pays, était le possesseur. Le poète entre en matière par l'énumération des noms des différents héros qui suivirent Jason dans cette conquête. On distingue, entre autres, Orphée, que Chiron, instituteur de Jason, lui conseilla de s'associer; l'harmonie de ses chants devait servir à adoucir l'ennui de ses pénibles travaux. On observera que la Lyre d'Orphée est, aux cieux, sur le Serpentaire Jason, près d'une constellation appelée aussi Orphée. Ces trois figures célestes, Jason, Orphée et la Lyre, montent ensemble à l'entrée de la nuit, ou au départ de Jason pour sa conquête. Tel est le fonds de l'allégorie, qui associe Orphée à Jason.

Après Orphée, viennent Astérion, Tiphys, fils de Phorbas, pilote du vaisseau, Hercule, Castor et Pollux,

Céphée, Augias, fils du Soleil, et une foule d'autres héros dont nous supprimerons ici les noms. Plusieurs sont ceux des constellations.

On voit ces braves guerriers s'avancer vers le rivage, au milieu d'une foule immense, qui forme des vœux au ciel pour le succès de leur voyage, et qui déjà présage la chute d'Æétès, s'il s'obstine à leur refuser la riche toison qu'ils vont chercher sur ces rives éloignées. Les femmes surtout versent des larmes à leur départ, et s'affligent sur le sort du vieil Eson, père de Jason, et sur celui d'Alcimède, sa mère.

Le poète s'arrête à nous peindre le tableau attendrissant de cette séparation, et la fermeté de Jason qui cherche à consoler les personnes qui lui sont chères. On voit sa mère, qui lui exprime ses regrets et ses craintes, en même temps qu'elle le serre entre ses bras et le baigne de ses larmes. Les femmes de sa suite partagent sa douleur, et les esclaves chargés d'apporter les armes de son fils gardent un morne silence et n'osent lever les yeux. On sent que tous ces tableaux et ceux qui suivent ont pour base une idée simple, le départ de Jason qui se sépare de sa famille. Dès que le génie chargé de conduire le char du Soleil a été personnifié, tous les détails de l'action sont sortis de l'imagination du poète, excepté ceux qui ont pour base quelques positions astronomiques en petit nombre, et que le poète a su revêtir des charmes de la poésie et du merveilleux de la fiction.

Jason, toujours ferme dans sa résolution, rappelle à sa mère les flatteuses espérances que l'oracle lui a données, et celles qu'il a mises lui-même dans la force et le courage des héros qui l'accompagnent. Il la prie de sécher ses larmes, qui pourraient être prises pour un augure sinistre par ses guerriers. En achevant ces mots, il échappe à ses embrassements, et il paraît déjà au milieu d'une foule nombreuse de peuple, tel qu'Apollon lorsqu'il marche le long des rives du Xanthe, au milieu des chœurs sacrés qui l'entourent. La multitude fait retentir l'air de cris de

joie, qui présagent d'avance son succès. La vieille prêtresse de Diane conservatrice, Iphis, lui prend la main et la baise, et ne peut jouir du bonheur de lui parler, tant la foule se presse autour de lui.

Déjà ce héros a gagné le port de Pagases, où mouillait le vaisseau Argo, et où ses compagnons l'attendaient. Il les assemble et les harangue. Il leur propose, avant toutes choses, de se nommer un chef. Tout le monde jette les yeux sur Hercule, qui s'en défend, et qui déclare qu'il ne souffrira pas que personne accepte le commandement, que celui qui les a réunis; qu'à lui seul est dû cet honneur. Hercule ici joue un rôle secondaire, parce qu'il s'agit, non pas du Soleil, mais de l'Hercule constellation, qui est son image, placée aux cieux près du pôle.

Tout le monde approuve ce conseil généreux, et Jason se lève pour témoigner à l'assemblée sa reconnaissance; il annonce que rien ne retardera plus leur départ. Il les invite à faire un sacrifice à la divinité du Soleil ou à Apollon, sous les auspices duquel ils vont s'embarquer, et à qui il fait dresser un autel.

Le poète entre ensuite dans quelques détails sur les préparatifs de l'embarquement. On tire au sort la place des rameurs. Hercule a celle du milieu et Tiphys prend sa place au gouvernail.

On fait le sacrifice, dans lequel Jason adresse une prière au Soleil, son aïeul, divinité adorée dans le port d'où il part. On lui immole deux taureaux, qui tombent sous les coups d'Hercule et d'Ancée.

Cependant l'astre du jour penchait vers le terme de sa carrière, et touchait au moment où la nuit allait étendre ses sombres voiles sur les campagnes. Les navigateurs s'asseyent sur le rivage, où l'on sert à boire et à manger: ils égayent leur festin par des propos enjoués. Jason seul paraît rêveur et profondément occupé des soins importants dont il est chargé. Idas lui adresse un discours outrageant, qui a l'improbation de toute la troupe. La dispute allait s'engager, lorsque Orphée calme les esprits par ses chants harmonieux sur la nature et sur le dé-

brouillement du chaos. On fait des libations aux dieux ; puis on se livre au sommeil.

A peine les premiers rayons du jour avaient doré le sommet du mont Pélion, à peine le vent frais du matin agitait la surface des eaux, que Tiphys, pilote du vaisseau, éveille l'équipage et le presse de se rembarquer : on obéit. Chacun prend le poste que le sort lui a marqué. Hercule est au milieu : le poids de son corps en entrant fait enfoncer plus profondément le vaisseau. On lève l'ancre, et Jason tourne encore ses regards vers sa patrie. Les rameurs manœuvrent en mesure au son de la lyre d'Orphée, qui soutient par ses chants leurs efforts. L'onde blanche d'écume murmure sous le tranchant de l'aviron et bouillonne sous la quille du vaisseau, qui laisse après lui de longs sillons. Jusqu'ici on ne voit qu'un départ, décrit avec les circonstances qui ordinairement l'accompagnent et qui dépendent de l'imagination du poète.

Cependant les dieux avaient ce jour-là les yeux attachés sur la mer et sur le vaisseau qui portait l'élite des héros de leur siècle, qui s'étaient associés aux travaux et à la gloire de Jason. Les nymphes du Pélion, du haut de leurs montagnes, contemplaient avec étonnement le navire qu'avait construit la sage Minerve. Chiron, dont l'image est aux cieux près du Serpentaire Jason, descend au rivage, où se brise l'onde écumante qui vient mouiller ses pieds. Il encourage les navigateurs et fait des vœux pour leur heureux retour.

Cependant les Argonautes avaient dépassé le cap Tissée, et les côtes de Thessalie se perdaient derrière eux dans un obscur lointain. Le poète décrit les îles et les caps près desquels ils passent ou qu'ils découvrent, jusqu'à ce qu'ils aient gagné l'île de Lemnos, où régnait la Pléiade Hypsipyle. Il prend de là occasion de raconter la célèbre aventure des Lemniades, qui avaient égorgé tous les hommes de leur île, à l'exception du vieux Thoas, qui fut épargné par Hypsipyle sa fille, laquelle devint reine de tout le pays. Forcées de cultiver elles-mêmes leurs champs et de se défendre par leurs propres armes,

ces femmes se livraient à l'agriculture et aux pénibles travaux de la guerre ; elles pouvaient repousser l'attaque de leurs voisins ; elles se tenaient surtout en garde contre les Thraces, dont elles redoutaient la vengeance.

Lorsqu'elles aperçurent le vaisseau Argo approcher de leur île, elles se précipitèrent hors de la ville vers le rivage, pour écarter par la force des armes ces étrangers, qu'elles prirent d'abord pour les Thraces; à leur tête marchait la fille de Thoas, couverte de l'armure de son père. Les Argonautes leur envoient un héraut, afin de les engager à les recevoir dans leur île. Elles délibèrent dans une assemblée convoquée par la reine. Celle-ci leur conseille d'envoyer à ces étrangers tous les secours en subsistances dont ils peuvent avoir besoin, mais de ne pas les recevoir dans leur ville. Polyxo, autre Pléiade, et dont le poète fait ici la nourrice d'Hypsipyle, combat en partie l'opinion de la reine. Elle veut aussi que l'on accorde à ses navigateurs des rafraîchissements ; mais elle demande de plus, contre l'avis de la reine, qu'on les reçoive dans la ville. Elle se fonde principalement sur ce qu'elles ne peuvent longtemps se passer d'hommes ; elle dit qu'elles en ont besoin pour leur propre défense, et pour réparer les pertes que fait chaque jour leur population. Ce discours est accueilli par les plus vifs applaudissements, et par un assentiment si général, qu'on ne pouvait guère douter qu'il n'eût été goûté par toutes les femmes. On peut remarquer ici que l'intervention de deux Pléiades, dans ce premier moment du départ de Jason, contient une allusion aux astres du printemps auxquels s'unit le Soleil et qui sout en aspect avec le Serpentaire Jason, qui se lève à leur couchant et se couche à leur lever.

Hypsipyle, ne pouvant plus ignorer l'intention de l'assemblée, dépêche Iphinoé vers les Argonautes, pour inviter de sa part leur chef à se rendre à son palais et engager tous ses compagnons à accepter des terres et des établissements dans son île. Jason se rend à l'invitation, et pour paraître devant la princesse, il se couvre d'un ma-

gnifique manteau que Minerve lui avait donné et qu'elle avait brodé elle-même. Elle y avait tracé une longue suite de sujets mythologiques, entre autres l'aventure de Phryxus et de son bélier. Ce héros prend aussi en main la lance dont Atalante lui avait fait présent, lorsqu'elle le reçut sur le mont Ménale.

Jason ainsi armé s'avance vers la ville où la Pléiade tenait sa cour. Arrivé aux portes, il trouve une foule de femmes des plus distinguées qui l'attendaient, et au milieu desquelles il s'avance, les yeux modestement baissés, jusqu'à ce qu'il fût introduit dans le palais de la princesse. On le place sur un siège vis-à-vis de la reine, qui le regarde en rougissant et lui adresse un discours affectueux. Elle lui cache la véritable raison du dénuement d'hommes dans lequel se trouve son île, elle feint qu'ils étaient passés en Thrace pour une expédition, et que, s'étant attachés leurs captives, ils avaient fini par se dégoûter de leurs épouses; qu'alors elles leur avaient fermé leurs ports, qu'elles s'en étaient séparées pour toujours. « Ainsi, ajouta-t-elle, rien ne s'oppose à ce que « vous et vos compagnons vous établissiez parmi nous, et « que vous succédiez aux Etats de Thoas, mon père. Allez « reporter mes offres aux héros de votre suite, et qu'ils « entrent dans nos murs. »

Jason remercie la princesse et accepte une partie de ses propositions, c'est-à-dire les secours et les approvisionnements qu'elle leur promet : quant au sceptre de Thoas, il l'invite à le garder, non pas qu'il le dédaigne, mais parce qu'une expédition importante l'appelle ailleurs.

Cependant des voitures chargées portent aux vaisseaux les présents de la reine, dont les bonnes dispositions pour les Argonautes sont déjà connues de ceux-ci par le récit que leur a fait Jason. L'attrait du plaisir retient les Argonautes dans l'île et les attache à cette terre enchanteresse. Mais le sévère Hercule, qui était resté à son bord avec l'élite de ses amis, les rappelle à leur devoir et à la gloire qui les attend sur les rivages de la Colchide. Les reproches qu'il fait à la troupe sont écoutés sans mur-

mure, et l'on se prépare à partir. Ici le poète nous fait le tableau de la douleur des femmes au moment de cette séparation, et les vœux qu'elles forment pour le succès et le retour de ces hardis voyageurs. Hypsipyle baigne de ses larmes les mains de Jason, et lui fait de tendres adieux. « Quelque part que tu sois, lui dit-elle, souviens-toi d'Hyp-« sipyle, et avant de partir, prescris-moi ce que je dois faire « s'il me naît un enfant, fruit chéri de nos trop courtes « amours. »

Jason la prie, si elle met au monde un fils, de l'envoyer à Iolcos près de son père et de sa mère, afin qu'il soit pour eux une consolation durant son absence. Il dit, et aussitôt il s'élance sur son vaisseau à la tête de tous ses compagnons, qui s'empressent de prendre en main la rame. On coupe le câble, et déjà le vaisseau s'est éloigné de l'île de Lemnos. Les Argonautes arrivent à Samothrace, aux mêmes lieux où avait débarqué Cadmus, le même que le Serpentaire, sous un autre nom; c'est celui qu'il prend dans les *Dionysiaques*. Là régnait Electre, autre Pléiade; ainsi voilà déjà trois Pléiades que le poète met sur la scène. Jason se fait initier aux mystères de cette île et continue sa route. C'est moins dans le ciel que sur la terre qu'il faut maintenant suivre les Argonautes. Le poète ayant supposé que c'était dans les contrées orientales et à l'extrémité de la mer Noire que montait le Bélier céleste, au moment où le Soleil se levait, le jour de l'équinoxe, il nous trace la route que tous les vaisseaux étaient censés tenir pour arriver sur ces plages éloignées. C'est donc une carte géographique, plutôt qu'une carte astronomique, qui doit nous servir ici de guide.

En conséquence, on voit les Argonautes qui passent entre la Thrace et l'île d'Imbros, en cinglant vers le golfe Noir ou le golfe Mélas. Ils entrent dans l'Hellespont, laissant à leur droite le mont Ida et les champs de la Troade; ils côtoient les rivages d'Abydos, de Percota, d'Abarnis et de Lampsaque.

La plaine voisine de l'isthme était habitée par les

Dolions, qui avaient pour chef Cyzique, fondateur de leur ville. Il était Thessalien d'origine; aussi il accueille favorablement les Argonautes, qui étaient Grecs et dont le chef était Thessalien. Cet hôte malheureux périt ensuite dans un combat nocturne, qui, par erreur, s'était engagé entre les Argonautes et les Dolions, lorsque les premiers, après avoir quitté ce pays, y furent reportés par les vents. On fit de superbes funérailles à ce prince infortuné et on lui éleva un tombeau.

Les Argonautes quittent de nouveau ces ports, après avoir fait des sacrifices à Cybèle. Ils approchent du golfe Cyanée et du mont Arganthone.

Les Mysiens qui habitaient ces rivages, pleins de confiance dans la bonne conduite des Argonautes, les reçurent avec amitié, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Tandis que tout l'équipage se livre à la joie du festin, Hercule s'éloigne du vaisseau et va dans la forêt voisine pour y couper une rame qui soit propre à sa main, car la sienne avait été cassée par la violence des flots. Après avoir cherché quelque temps, il découvre un sapin, qu'il ébranle à coups de massue; il l'arrache et s'en fait une rame.

Pendant ce temps le jeune Hylas, qui l'avait accompagné, s'était avancé assez loin dans la forêt pour y chercher une fontaine, afin de procurer au héros l'eau dont il aurait besoin à son retour. Le poète raconte à cette occasion l'histoire si connue de ce jeune enfant, qui se noie dans la fontaine, où une nymphe amoureuse de lui le précipita; il nous peint aussi les regrets d'Hercule, qui dès ce moment ne songea plus à remonter sur le vaisseau.

Cependant l'étoile du matin paraissait sur le sommet des montagnes voisines, et un vent frais commençait à s'élever, lorsque Tiphys avertit les Argonautes de se rembarquer et de profiter du vent. On lève l'ancre, et déjà on côtoyait le cap Posidéon, lorsqu'on s'aperçut de l'absence d'Hercule.

On parlait de retourner en Mysie, quand Glaucus, divinité marine, éleva sa tête limoneuse hors des eaux,

et adressa un discours aux Argonautes pour les tranquilliser. Il leur dit que c'est en vain que, contre la volonté de Jupiter, ils veulent conduire en Colchide Hercule, à qui il reste à achever la carrière pénible de ses douze travaux; qu'ainsi ils doivent cesser de s'en occuper plus longtemps. Il leur apprend le sort du jeune Hylas, qui a épousé une nymphe des eaux. Ce discours achevé, le dieu marin se replonge au fond des mers, et laisse les Argonautes continuer leur route. Ils abordent sur la rive voisine le lendemain. Ici finit le premier chant.

CHANT II

Les navigateurs avaient pris terre dans le pays des Bébryciens, où régnait Amycus, fils de Neptune. Ce prince féroce défiait tous les étrangers aux combats du ceste, et avait déjà tué beaucoup de ses voisins. On remarquera que le poète, à mesure qu'il fait arriver les Argonautes dans un pays, ne manque pas de rappeler toutes les traditions mythologiques qui appartiennent aux villes et aux peuples dont il a occasion de parler, ce qui forme une suite d'actions particulières, qui se lient à l'action principale ou plutôt à l'action unique du poème, qui est l'arrivée en Colchide et la conquête de la fameuse toison d'or.

Amycus vient à la rencontre des compagnons de Jason; il s'informe du sujet de leur voyage, et leur tient un discours menaçant. Il leur propose le combat du ceste, dans lequel il s'était rendu si redoutable. Il leur dit qu'ils aient à choisir celui d'entre eux qu'ils croiront le plus brave, afin de le lui opposer. Pollux, un des dioscures, accepte son insolent défi. Le poète nous donne une description assez intéressante de ce combat, dans lequel le roi des Bébryciens succombe. Les Bébryciens veulent venger sa mort et sont mis en fuite.

Déjà le soleil brillait aux portes de l'orient, et semblait

appeler aux champs le pasteur et ses troupeaux, lorsque les Argonautes, ayant chargé sur leurs vaisseaux le butin qu'ils avaient fait sur les Bébryciens, se rembarquent et font voile vers le Bosphore. La mer devient grosse; les flots s'accumulent en forme d'énormes montagnes, qui menacent de retomber sur le vaisseau; mais l'art du pilote en détourne l'effet. Après quelques dangers, ils abordent sur la côte où régnait Phinée, célèbre par ses malheurs.

Ici le poète raconte les aventures fameuses de Phinée, qui avait été frappé d'aveuglement et que les Harpies tourmentaient. Apollon lui avait accordé l'art de la divination. Lorsque le malheureux Phinée est averti de l'arrivée de ces voyageurs, il sort de chez lui, guidant et assurant ses pas chancelants à l'aide d'un bâton. Il leur parle comme étant déjà instruit du sujet de leur voyage : il leur fait le tableau de ses malheurs et sollicite leur secours contre les oiseaux dévorants qui troublent son repos, et qu'il est réservé aux seuls fils de Borée de détruire. Ces fils de Borée faisaient partie des héros qui montaient le vaisseau de Jason. Un d'eux, Zéthus, les yeux mouillés de larmes, prend les mains du vieillard et lui adresse un discours dans lequel il cherche à le consoler en lui donnant les plus flatteuses espérances. En conséquence, l'on sert à Phinée un repas, que les Harpies se préparent, comme d'ordinaire, à lui enlever. Elles salissent les tables, mais pour la dernière fois, et, laissant après elle une odeur infecte, elles s'envolent. Mais les fils de Borée les poursuivent, l'épée à la main, et ils les auraient tuées, si les dieux n'eussent dépêché Iris à travers les airs pour les en empêcher. Ils tirent au moins d'elles la promesse qu'elles ne troubleront plus le repos de Phinée; et les fils de Borée retournent à leur vaisseau.

Cependant les Argonautes font servir un repas auquel assiste Phinée et où il mange du meilleur appétit. Assis devant son foyer, ce vieillard leur trace la route qu'ils ont à suivre, et leur découvre les obstacles qu'ils auront à surmonter. En qualité de devin, il leur découvre tous les secrets qu'il est en son pouvoir de révéler sans

déplaire aux dieux, qui l'ont déjà puni de son indiscrétion. Il les avertit qu'en quittant ses États ils vont être obligés de passer à travers les roches Cyanées, dont on n'approche guère impunément. Il leur fait une courte description de ces écueils, et leur donne des avis utiles pour échapper aux dangers. Il leur conseille de consulter les dispositions des dieux à leur égard en lâchant une colombe. « Si elle fait le trajet sans danger, leur dit-il, ne « balancez pas à la suivre et à franchir ce terrible passage « en forçant de rames. Car les efforts que l'on fait pour « son salut valent bien au moins les vœux que l'on « adresse aux dieux. Mais si l'oiseau périt, revenez; ce « sera une preuve que les dieux s'opposent à votre pas- « sage. » Il trace ensuite la carte de toute la côte, qu'ils auront à parcourir : il leur révèle surtout le terrible secret des dangers auxquels Jason sera exposé sur les rives du Phase, s'il veut enlever le dépôt précieux que garde un dragon redoutable, couché au pied du hêtre sacré où est suspendue la toison d'or. La peinture qu'il leur en fait effraye les Argonautes; mais Jason invite le vieillard à poursuivre, et surtout à lui dire s'ils peuvent se flatter de retourner sains et saufs en Grèce.

Le vieux Phinée lui répond qu'il trouvera des guides qui le conduiront au but où il veut arriver; que Vénus favorisera son entreprise; mais qu'il ne lui est pas permis d'en dire davantage. Il achevait ces mots, lorsqu'on voit arriver les fils de Borée, qui annoncent qu'ils ont donné pour toujours la chasse aux Harpies, et qu'elles sont reléguées en Crète, d'où elles ne sortiront plus. Cette heureuse nouvelle comble de joie toute l'assemblée.

Les Argonautes, après avoir élevé douze autels aux douze grands dieux, se rembarquent, emportant avec eux une colombe qui devait leur servir de guide. Déjà Minerve, qui s'intéressait au succès de leur entreprise, s'était placée près des roches redoutables pour leur faciliter le passage. On voit ici que c'est la sagesse qui, personnifiée sous le nom de Minerve, va leur faire éviter

les écueils dangereux qui bordent de toutes parts ce détroit. Tel était le langage de la poésie ancienne.

Le poète nous décrit l'étonnement et la frayeur des Argonautes à l'instant où ils s'approchent de ces terribles écueils, au milieu desquels bouillonne l'onde écumante. Leurs oreilles sont étourdies du bruit affreux des roches qui s'entre-choquent et du mugissement des vagues qui vont se briser sur le rivage. Le pilote Tiphys manœuvre avec son gouvernail, tandis que les rameurs le secondent de toutes leurs forces.

Euphémus, placé sur la proue, lâche la colombe, dont chacun suit des yeux le vol. Elle file à travers les roches qui se heurtent et se froissent entre elles, et néanmoins sans les toucher. Elle n'y perd que l'extrémité de sa queue. Cependant l'onde agitée fait pirouetter le vaisseau : les rameurs poussent des cris aigus ; mais le pilote les reprimande, et leur ordonne de forcer de rames pour échapper au torrent qui les entraîne ; le flot les reporte encore au milieu des rochers. Leur frayeur est extrême, et la mort paraît suspendue sur leurs têtes. Le vaisseau, porté sur la cime des vagues, s'élève au-dessus des roches elles-mêmes, et un moment après est précipité dans l'abîme des eaux. C'est alors que Minerve, appuyant sa main gauche sur une des roches, pousse le navire avec la droite, et le fait voler avec la rapidité du trait ; à peine a-t-il souffert un très léger dommage.

La déesse, satisfaite d'avoir sauvé le vaisseau, retourne dans l'Olympe, et les roches se raffermissent, conformément aux ordres du destin. Les Argonautes, rendus à une mer libre, se croient, pour ainsi dire, arrachés aux gouffres, de l'enfer. C'est alors que Tiphys leur adresse un discours, dans lequel il leur fait sentir tout ce qu'ils doivent à la sagesse de leurs manœuvres, ou, figurément, à la protection de Minerve : et il leur rappelle que c'est cette même déesse qui a pris soin de construire leur vaisseau, qui par cela même est impérissable. Le passage des roches Cyanées était fort redouté des navigateurs ; il l'est encore aujourd'hui ; il fallait beaucoup d'art et de pru-

dence pour le franchir. Voilà le fonds de ces récits effrayants, que tous les poètes ont répétés. Il en était de même du détroit de Sicile. C'est ainsi que la poésie a semé partout le merveilleux, et couvert du voile de l'allégorie les phénomènes de la nature.

Cependant les Argonautes, ramant sans relâche, avaient déjà dépassé l'embouchure de l'impétueux Rhébas; celle du Phyllis, où Phryxus avait autrefois immolé son bélier. Ils arrivent, au crépuscule, près d'une île déserte, appelée Thynias, où ils débarquent. Là, ils eurent une apparition d'Apollon; ce dieu avait quitté la Lycie et s'avançait vers le nord : ce qui arrive au passage du Soleil à l'équinoxe du printemps, ou lorsque le Soleil va conquérir le fameux Bélier des constellations.

Après avoir sacrifié à Apollon, les Argonautes quittent cette île, et passent à la vue de l'embouchure du fleuve Sagaris, du Lycus, et du lac Anthémoïs. Ils arrivent à la presqu'île Achérusie, qui se prolonge dans la mer de Bithynie, Là est une vallée où l'on trouve, au milieu d'une forêt, l'antre de Pluton et l'embouchure de l'Achéron.

Ils sont favorablement accueillis par le roi du pays, ennemi d'Amycus, roi des Bébryciens, qu'ils avaient tué. Ce prince et les Mariandyniens, ses sujets, croyaient voir dans Pollux un génie bienfaisant et un dieu. Lycus, c'était le nom de ce prince, écoute avec plaisir le récit qu'ils lui font de leurs aventures; il fait porter sur leur vaisseau toutes sortes de rafraîchissements, et leur donne son fils pour les accompagner dans leur expédition. Le devin Idmon et le pilote Tiphys moururent dans ces lieux. Ancée remplace ce dernier, et prend la conduite du vaisseau.

On se rembarque, et l'on profite d'un vent favorable, qui porte bientôt les navigateurs à l'embouchure du fleuve Callirhoé, où Bacchus autrefois, à son retour de l'Inde, célébra des fêtes accompagnées de danses. On fit en ce lieu des libations sur le tombeau de Sthénéleus; puis on se rembarqua. Les Argonautes arrivent au bout de peu de jours à Sinope, où ils trouvent quelques compagnons

d'Hercule, qui s'étaient fixés dans ce pays. Ils doublent ensuite le cap des Amazones, et passent vis-à-vis l'embouchure du Thermodon. Enfin ils arrivent près de l'île Arétiade, où ils sont attaqués par des oiseaux redoutables qui infestaient cette île. Ils leur donnent la chasse, et les mettent en fuite.

C'est là qu'ils trouvent les fils de Phryxus, qui avaient quitté la Colchide pour venir en Grèce, et qu'un naufrage avait poussés sur cette île déserte. Ces infortunés réclament le secours de Jason, à qui ils découvrent leur naissance et le sujet de leur voyage en Grèce.

Les Argonautes, transportés de joie, ne peuvent se lasser de les regarder, et se félicitent d'une aussi heureuse rencontre. En effet, ils étaient les petits-fils d'Æétès, possesseur de la riche toison, et fils de Phryxus, qui avait été porté sur le dos du fameux bélier. Jason se fait reconnaître pour leur parent, comme étant petit-fils de Créthéus, frère d'Athamas, leur grand-père. Il leur dit qu'il va lui-même en Colchide trouver Æétès, sans leur découvrir encore le motif de son voyage. Mais bientôt il les en instruit, et les invite à s'embarquer sur son vaisseau, et à lui servir de guide.

Les fils de Phryxus ne lui dissimulent pas les dangers d'une telle entreprise, et surtout ils lui peignent cet affreux dragon, qui ne dort ni jour ni nuit, et qui garde le riche dépôt qu'ils veulent enlever. Ce discours fait pâlir les Argonautes, excepté la brave Pélée, qui menace de sa vengeance et de celle de ses compagnons Æétès, s'il se refuse à leur demande. Les fils de Phryxus sont reçus dans le vaisseau qui, poussé par un bon vent, arrive au bout de quelques jours à l'embouchure du Phase, fleuve qui traverse la Colchide. Ils calent les voiles, et à l'aide de la rame ils remontent le fleuve. Le fils d'Eson, tenant une coupe d'or, fait des libations de vin dans les eaux du Phase ; il invoque la Terre, les divinités tutélaires de la Colchide et les mânes des héros qui l'ont autrefois habitée. Après cette cérémonie, Jason, ranimé par les conseils d'Argus, un des fils de Phryxus, fait jeter l'ancre en

attendant le retour du jour. Ainsi finit le second chant.

CHANT III

Jusqu'ici tout s'est passé en préparatifs qui étaient nécessaires pour amener l'action principale du poème. Le dépôt qu'il s'agissait de conquérir était aux extrémités de l'Orient. Il fallait y arriver, avant de tenter d'obtenir par la douceur ou d'enlever par la ruse ou la force la précieuse toison. Le poète a donc dû décrire un aussi long voyage avec toutes les circonstances qui sont supposées l'avoir accompagné. Ainsi Virgile fait voyager son héros pendant sept années avant d'arriver dans le Latium, et d'y former l'établissement qu'il projette et qui est l'unique but de tout le poème. Ce n'est qu'au septième livre que l'action principale commence ; aussi est-ce là qu'il invoque de nouveau Erato, ou la muse qui lui fera obtenir la main de Lavinie, fille du roi des Latins, chez qui il doit se fixer. Pareillement ici Apollonius, après avoir conduit son héros sur les rives du Phase, comme Virgile conduit Enée sur celles du Tibre, invoque Erato, ou la muse qui préside à l'amour. Il l'invite à raconter comment Jason vint à bout de s'emparer de cette riche toison par le secours de Médée, fille d'Æétès, qui devint amoureuse de lui. Il nous présente d'abord le spectacle de trois déesses, Junon, Minerve et Vénus, qui s'intéressent au succès du fils d'Eson. Les deux premières se transportent au palais de Vénus, dont le poète nous fait la description. Junon fait part à Vénus de ses alarmes sur le sort de Jason, qu'elle protège contre le perfide Pélias, qui l'a outragée elle-même. Elle fait l'éloge de Jason, de qui elle n'a qu'à se louer. Vénus lui répond qu'elle est prête à faire tout ce qu'exigera d'elle l'épouse du grand Jupiter. Celle-ci invite Vénus à charger son fils du soin d'inspirer à la fille d'Æétès un violent amour pour Jason, parce que si ce héros peut mettre dans

ses intérêts la jeune princesse, il est sûr du succès de son entreprise. La déesse de Cythère promet d'engager son fils à se prêter aux désirs des deux déesses, et aussitôt elle parcourt l'Olympe pour chercher Cupidon. Elle le trouve dans un verger, qui s'amusait à jouer avec le jeune Ganymède, nouvellement placé aux cieux. Sa mère le surprend et lui donne un tendre baiser ; en même temps elle lui fait part des désirs des déesses, et lui expose les services qu'on attend de lui.

Le jeune enfant, gagné par les caresses de Vénus et séduit par les promesses qu'elle lui fait, laisse son jeu, prend son carquois qui reposait au pied d'un arbre, et s'arme de son arc. Il sort des portes de l'Olympe, quitte les cieux, traverse les airs et descend sur la terre.

Cependant les Argonautes étaient encore cachés dans l'ombre des épais roseaux qui bordaient le fleuve. Jason les haranguait. Il leur communique ses projets, en même temps qu'il invite chacun d'eux à lui faire part de leurs réflexions. Il les exhorte à rester sur leur bord, pendant qu'il ira au palais d'Æétès, accompagné seulement des fils de Phryxus et de Chalciopé, et de deux autres de ses compagnons. Il leur dit que son dessein est d'employer d'abord la douceur et les sollicitations pour obtenir du roi la fameuse toison. Il part, tenant en main le caducée ; il s'avance vers la ville d'Æétès, et arrive au palais de ce prince. Le poète fait ici la description de ce magnifique édifice, près duquel on remarque deux tours élevées. Dans l'une habitait le roi avec son épouse ; dans l'autre son fils Absyrthe, que les Colchidiens nommaient Phaéton. On observera ici que Phaéton est le nom du Cocher céleste, placé sur le point équinoxial de printemps, et qui eprouva le sort tragique d'Absyrthe, sous les noms de Phaéton, de Myrtile, d'Hippolyte, etc. ; il suit Persée et Méduse aux cieux.

Dans les autres appartements logeaient Chalciopé, épouse de Phryxus, et mère des deux nouveaux compagnons de Jason, et sa sœur Médée. Celle-ci faisait les fonctions de prêtresse d'Hécate, à qui l'on donnait Persès

pour père. Chalciopé, apercevant ses fils, vole au-devant d'eux et les reçoit dans ses bras. Médée pousse un cri à la vue des Argonautes. Æétès sort de son palais, accompagné de son épouse. Toute la cour est en mouvement. Cependant l'Amour, sans être aperçu, avait traversé les airs, il s'était arrêté dans le vestibule pour tendre son arc; puis, franchissant le seuil de la porte, il s'était caché derrière Jason. C'est de là qu'il décoche une flèche dans le sein de Médée : celle-ci reste muette et interdite. Bientôt le feu qui est allumé dans son cœur, fait des progrès et brûle dans toutes ses veines; ses yeux brillent d'une flamme vive et sont fixés sur Jason. Son cœur soupire ; un léger battement agite son sein ; sa respiration est pressée ; la pâleur et la rougeur se peignent successivement sur ses joues. Le poète passe ensuite au récit de l'accueil qu'Æétès fait à ses petits-fils, dont le retour inattendu le surprend. Ce prince rappelle aux fils de Phryxus les avis qu'il leur avait donnés avant leur départ, pour les détourner d'une entreprise dont il connaissait tous les dangers. Il les interroge sur ces étrangers qui les accompagnent. Argus, répondant au nom d'eux tous, fait le récit de la tempête qui les a jetés dans une île déserte consacrée à Mars, et d'où ils n'ont été tirés que par les secours de ces navigateurs. Il découvre en même temps à son aïeul l'objet de leur voyage, et les terribles ordres de Pélias. Il ne lui dissimule pas tout l'intérêt que Minerve prend au succès de leur entreprise : c'est elle qui a pris soin de construire leur vaisseau, dont il vante l'excellente construction, et qui est monté par l'élite des héros de la Grèce. Il lui présente Jason, qui avec ses compagnons vient lui demander la fameuse toison.

Ce discours met le roi en fureur ; il s'indigne contre les fils de Phryxus, qui se sont chargés d'un tel message. Pendant qu'il s'emportait en menaces contre ses petits-fils et contre les Argonautes, le bouillant Télamon voulait répondre avec la même violence. Mais Jason le retient, et, prenant un ton modeste et doux, il expose au roi les motifs de son voyage, dont l'ambition n'a jamais été le

but, et qu'il n'a entrepris que pour obéir aux volontés de Pélias. Il lui promet, s'il veut leur être favorable, de publier sa gloire à son retour en Grèce, et même de le soutenir dans les guerres qu'il pourrait avoir à faire contre les Sarmates et les autres peuples voisins.

Æétès, d'abord incertain du parti qu'il doit prendre à leur égard, se détermine à leur promettre ce qu'ils demandent, mais sous une condition qu'il leur impose, et dont l'exécution sera pour lui un sûr garant de leur courage : il dit à Jason qu'il a deux taureaux, qui ont des pieds d'airain et qui soufflent des feux de leurs naseaux ; qu'il les attelle à une charrue, et qu'il trace des sillons dans un champ consacré à Mars ; et qu'au lieu de blé il y sème des dents de serpent, d'où naissent tout à coup des guerriers, qu'il moissonne ensuite avec le fer de sa lance ; et que tout cela s'exécute dans l'intervalle du lever au coucher du soleil. Il propose à Jason d'en faire autant, et il lui promet, s'il réussit, de lui livrer le riche dépôt qu'il demande. Sans cela, il n'a rien à espérer ; car, ajoute-t-il, il serait indigne de moi de céder un tel trésor à quelqu'un moins brave que je ne le suis.

A cette proposition, Jason reste muet et interdit, ne sachant que répondre, tant cette entreprise lui semble hardie. Cependant il finit par accepter la condition.

Les Argonautes sortent du palais, suivis du seul Argus qui fait signe à ses frères de rester. Médée, qui les a aperçus, remarque surtout Jason, que sa jeunesse et ses grâces distinguent de tous ses compagnons. Chalciopé, dans la crainte de déplaire à son père, rentre dans son appartement avec ses enfants, tandis que sa sœur suit toujours des yeux le héros dont la vue l'a séduite. qu'elle ne le voit plus, son image reste encore gravée dans son souvenir. Ses discours, ses gestes, sa démarche, et surtout son air inquiet, sont toujours présents à son esprit agité. Elle craint pour ses jours : il lui semble déjà victime d'une entreprise aussi hardie. Des larmes coulent de ses beaux yeux ; elle se répand en plaintes et fait des vœux pour le succès de ce jeune héros. Elle invoque pour

lui les secours de la déesse dont elle est prêtresse.

Les Argonautes traversent la ville et reprennent la route qu'ils avaient déjà tenue. Alors Argus adresse un discours à Jason, dans lequel il lui rappelle ce qu'il avait déjà dit de l'art magique de Médée, et de l'importance qu'il y avait pour lui de la mettre dans ses intérêts. Il se charge de faire les démarches nécessaires pour cela, et de sonder les dispositions de sa mère. Jason le remercie de ses offres, qu'il consent à accepter, et il retourne vers sa flotte. Sa vue y répand l'allégresse, à laquelle succède bientôt la tristesse lorsqu'il a informé ses compagnons des conditions qui lui sont imposées. Cependant Argus cherche à les tranquilliser. Il leur parle de Médée et de son art puissant, dont il raconte des effets merveilleux. Il se charge d'obtenir ses secours.

Jason, après avoir pris l'avis de ses compagnons, envoie Argus au palais de sa mère, tandis que les Argonautes débarquent sur la rive du fleuve, où ils se disposent à combattre, s'il est nécessaire.

Cependant Æétès avait assemblé ses Colchidiens, pour préparer quelque entreprise perfide contre Jason et ses soldats, qu'il peint à ses sujets comme une horde de brigands qui viennent se répandre dans leur pays. En conséquence, il ordonne à ses troupes d'aller attaquer les Argonautes et de brûler leur vaisseau.

Argus, arrivé dans l'appartement de sa mère, la priait de solliciter les secours de Médée en faveur de Jason et de ses compagnons. Déjà celle-ci s'était intéressée d'elle-même au sort de ces héros; mais elle craignait le courroux de son père. Un songe, dont le poète nous décrit tous les détails, la force à rompre le silence. Elle a déjà fait quelques pas pour aller trouver sa sœur, lorsque tout à coup elle rentre chez elle, se jette sur son lit où elle s'abandonne aux transports de sa douleur et pousse de longs gémissements. C'est alors que Chalciopé, qui en est instruite, vole au secours de sa sœur. Elle la trouve les yeux baignés de larmes et se meurtrissant la figure dans son désespoir. Elle lui demande les motifs de son agitation

violente; et, supposant que c'est l'effet des reproches de son père, dont elle se plaint elle-même, elle annonce le désir qu'elle a de fuir loin de ce palais avec ses enfants.

Médée rougit, et la pudeur l'empêche d'abord de répondre; enfin elle rompt le silence, et, cédant à l'empire, de l'amour qui la subjugue, elle lui témoigne ses inquiétudes sur le sort des fils de Phryxus, que leur aïeul Æétès menace de faire périr avec ces étrangers. Elle lui fait part du songe qui semble présager ce malheur. Médée parlait ainsi pour sonder les dispositions de sa sœur, et pour voir si elle ne lui demanderait pas son appui pour son fils. Chalciopé effectivement s'ouvre à elle; mais, avant de lui confier son secret, elle lui fait jurer qu'elle le gardera fidèlement, et qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour la servir et protéger ses enfants. En disant ces mots, elle fond en larmes et elle presse les genoux de Médée dans l'attitude de suppliante. Ici le poète nous fait le tableau de la douleur de ces deux princesses. Médée, élevant la voix, atteste tous les dieux qu'elle est disposée à faire tout ce que sa sœur exigera d'elle. Chalciopé alors se hasarde à lui parler de ces étrangers et surtout de Jason, à qui ses enfants prennent un vif intérêt. Elle lui avoue qu'Argus, son fils, est venu l'engager à solliciter près d'elle des secours pour eux dans cette périlleuse entreprise. A ces mots, la joie pénètre le cœur de Médée; une modeste rougeur colore ses belles joues. Elle consent à faire pour eux tout ce que demandera une sœur à qui elle n'a rien à refuser, et qui lui a servi presque de mère. Elle lui recommande le plus profond secret. Elle lui annonce qu'elle fera porter dès le point du jour dans le temple d'Hécate les drogues nécessaires pour assoupir les redoutables taureaux. Chalciopé sort aussitôt et court informer son fils des promesses de sa sœur. Pendant ce temps Médée, restée seule dans son appartement, se livrait aux réflexions qui devaient être naturellement la suite d'un tel projet.

Il était déjà tard, et la nuit étendait son ombre épaisse sur la terre et sur la mer. Un silence profond régnait

dans toute la nature. Le cœur seul de Médée n'était pas tranquille, et le sommeil ne fermait pas ses paupières. Inquiète sur le sort de Jason, elle redoutait pour lui ces terribles taureaux qu'il devait atteler à la charrue, et avec lesquels on le forçait de sillonner le champ consacré à Mars.

Ces craintes et ces agitations sont assez bien décrites par le poète, qui emploie à peu près les mêmes comparaisons que Virgile lorsqu'il peint la perplexité soit d'Enée soit de Didon. Il met dans la bouche de la jeune princesse un discours qui nous retrace l'anxiété de son âme et les irrésolutions de son esprit. Elle porte sur ses genoux la précieuse cassette qui contient ses trésors magiques : elle la baigne de ses larmes, et fait les réflexions les plus tristes. Elle attend le retour de l'aurore, qui vient enfin chasser les ombres de la nuit. Argus cependant avait laissé ses frères pour attendre l'effet des promesses de Médée, et était retourné au vaisseau.

Le jour avait reparu, et la jeune princesse, occupée des soins de sa toilette, avait oublié quelque temps ses chagrins. Elle avait réparé le désordre de ses cheveux, parfumé son corps d'essences et attaché un voile blanc sur sa tête. Elle donne ordre à ses femmes, qui étaient au nombre de douze et toutes vierges, d'atteler les mules qui devaient conduire son char au temple d'Hécate. Pendant ce temps-là elle s'occupe à préparer les poisons, qu'elle avait extraits de simples du Caucase, nées du sang de Prométhée. Elle y mêle une liqueur noirâtre, qu'avait vomie l'aigle qui rongeait le foie de ce fameux coupable. Elle en frotte la ceinture qui entoure son sein. Elle monte sur son char, ayant à ses côtés deux de ses femmes, et elle traverse la ville en tenant les rênes et le fouet qui lui servent à conduire les mules. Ses femmes la suivent, formant un cortège assez semblable à celui des nymphes de Diane lorsqu'elles sont rangées autour du char de cette déesse.

Elle était déjà sortie des murs de la ville. Arrivée près du temple, elle met pied à terre. Elle communique son

projet à ses femmes, à qui elle demande le plus grand secret ; elle les invite à cueillir des fleurs et leur ordonne de se retirer à l'écart au moment où elles verront paraître cet étranger dont elle désire servir les desseins.

Cependant le fils d'Eson, conduit par Argus et accompagné du devin Mopsus, s'avançait vers le temple, où il savait que Médée devait se rendre au point du jour. Junon avait pris soin elle-même de l'embellir et l'avait environné d'un éclat éblouissant. Le succès de sa démarche lui est déjà annoncé par des présages heureux, que Mopsus interprète. Il conseille à Jason d'aller seul trouver Médée et de s'entretenir avec elle, tandis que lui et Argus resteront à l'attendre. Médée, impatiente de voir arriver le héros, tournait ses regards inquiets du côté que devait venir Jason. Enfin il paraît à ses yeux, tel que l'astre qui annonce les ardeurs de l'été se montre au moment où il sort du sein des flots. Ici le poète nous décrit l'impression que cette vue produit sur la princesse. Ses yeux se troublent, ses joues se colorent, ses genoux chancellent, et ses femmes, témoins de son embarras, se sont déjà éloignées. Les deux amants restent en présence, muets et interdits pendant quelque temps. Enfin Jason, prenant le premier la parole, cherche à rassurer sa pudeur alarmée, et l'invite à lui ouvrir son cœur, dans un lieu surtout qui lui impose pour elle un respect religieux.

Il lui dit qu'il est déjà informé de ses bonnes dispositions à leur égard et des secours qu'elle a bien voulu leur promettre. Il la conjure, au nom d'Hécate et de Jupiter qui protège les étrangers et les suppliants, de vouloir bien s'intéresser au sort d'un homme qui paraît devant elle en cette double qualité. Il l'assure d'avance de toute sa reconnaissance et de celle de ses compagnons, qui iront publier en Grèce la gloire de son nom. Il ajoute qu'elle seule peut combler les vœux de leurs mères et de leurs épouses, qui les attendent et qui ont les yeux fixés sur les mers, par où ils doivent retourner dans leur patrie. Il lui cite l'exemple d'Ariadne, qui s'intéressa au

succès de Thésée, et qui, après avoir assuré la victoire à ce héros, s'embarqua avec lui et abandonna sa patrie. « En reconnaissance de ce service, continue Jason, sa cou« ronne a été placée aux cieux. La gloire qui vous attend « n'est pas moindre, si vous rendez cette foule de héros « aux vœux de la Grèce. »

Médée, qui l'avait écouté les yeux baissés, sourit doucement à ces paroles; elle le regarde et veut lui répondre, sans savoir encore par où commencer son discours, tant ses pensées se pressent et se confondent. Elle tire de sa ceinture la drogue puissante qu'elle y a cachée. Jason s'en saisit avec joie; elle lui eût donné son âme tout entière s'il la lui eût demandée, tant elle était éprise de la beauté de ce jeune héros, dont le poète nous fait ici la plus charmante peinture. L'un et l'autre tantôt baissent les yeux, tantôt se regardent en face. Enfin Médée prend la parole et lui donne des avis utiles pour assurer le succès de son entreprise : elle lui recommande, lorsque son père Æétès lui aura remis les dents du dragon, qu'il doit semer dans les sillons, d'attendre l'heure précise de minuit, pour faire un sacrifice, seul et en particulier, après s'être lavé dans le fleuve.

Elle lui prescrit toutes les cérémonies requises pour rendre ce sacrifice agréable à la redoutable déesse. Elle lui enseigne l'usage qu'il doit faire de la drogue qu'elle lui a remise, et dont il doit frotter ses armes et son corps pour devenir invulnérable. Elle lui indique les moyens de détruire les guerriers qui naîtront des dents qu'il aura semées. C'est ainsi, ajoute Médée, que vous réussirez à enlever la riche toison, et que vous la porterez en Grèce, s'il est enfin vrai que votre intention soit de courir encore les dangers de la mer. En achevant ces mots, la princesse arrose ses joues de larmes, que lui arrache l'idée que ce héros va se séparer d'elle et regagner les régions lointaines. Elle baisse les yeux, et garde quelque temps le silence, qu'elle rompt bientôt : elle lui presse la main en lui disant : « Au moins, lorsque vous « serez retourné dans votre patrie, souvenez-vous de

« Médée, comme elle se souviendra de Jason, et dites-moi « avant de partir, où vous comptez aller. » Jason, touché de ses larmes, et déjà percé des traits de l'Amour, lui jure de ne l'oublier jamais, s'il est assez heureux pour arriver en Grèce, et si Æétès ne lui suscite pas de nouveaux obstacles. Il finit par lui donner quelques détails sur la Thessalie, et lui parle d'Ariadne, sur laquelle Médée lui avait fait des questions ; il manifeste le désir d'être aussi heureux que Thésée. Il l'invite à l'accompagner en Grèce, où elle jouira de toute la considération qu'elle mérite ; il lui offre sa main et lui jure une foi éternelle.

Le discours de Jason flatte le cœur de Médée, lors même qu'elle ne peut se dissimuler les malheurs qui la menacent si elle prend le parti de le suivre.

Cependant ses femmes l'attendaient avec impatience, et l'heure était arrivée où la princesse devait se rendre au palais de sa mère. Elle ne s'aperçoit pas des instants qui s'écoulent trop rapidement pour son désir, si Jason ne l'eût prudemment avertie de se retirer avant que la nuit la surprît et que quelqu'un pût soupçonner leur entretien.

Ils se donnent un rendez-vous à une autre fois et se séparent. Jason regagne son vaisseau, et Médée rejoint ses femmes, qu'elle n'apercevait pas, tant son esprit était occupé d'autres idées. Elle remonte sur son char et retourne au palais du roi. Chalciopé, sa sœur, l'interroge sur le sort des ses enfants ; elle n'entend rien, ne répond rien. Elle s'assied sur un siège près du lit, et là, plongée dans la douleur la plus profonde, elle se livre aux plus sombres réflexions.

Jason, retourné à son bord, fait part à ses compagnons du succès de son entrevue et leur montre l'antidote puissant dont il est muni. La nuit se passe, et le lendemain, dès la pointe du jour, les Argonautes envoient demander au roi les dents du dragon. Elles leur sont remises, et ils les donnent à Jason, qui, dans cette occasion, joue absolument le rôle de Cadmus. Ceci confirme l'identité de ces deux héros, dont le nom est celui du Serpentaire,

ou de la constellation qui se lève le soir à l'entrée du Soleil au Taureau, lorsque le Bélier à toison d'or précède son char. Cependant l'astre brillant du jour était descendu au sein des flots, et la nuit avait attelé ses noirs coursiers. Le ciel était pur, l'air calme. Jason fait dans le silence de la nuit un sacrifice à la déesse qui y préside. Hécate l'exauce et lui apparaît sous la forme d'un spectre effrayant. Jason est étonné, mais non pas découragé ; et déjà il a rejoint ses compagnons.

Cependant l'aurore montrait les sommets du Caucase blanchis d'une glace éternelle. Le roi Æétès, revêtu de la redoutable armure, que lui avait donnée le dieu des combats, se préparait à partir pour se rendre au champ de Mars. Sa tête était couverte d'un casque, dont l'éclat éblouissant offrait l'image du disque du soleil au moment où il sort du sein de Téthys. Il présentait en avant un énorme bouclier, formé de plusieurs cuirs, et balançait une pique redoutable, à laquelle aucun des Argonautes n'aurait pu résister, si ce n'est Hercule ; mais ce héros les avait déjà abandonnés. Près de lui était Phaéton, son fils ; il tenait les coursiers qui étaient attelés au char sur lequel son père allait monter. Déjà il en a pris les rênes et il s'avance à travers la ville, suivi d'un peuple nombreux.

Jason, de son côté, docile aux conseils de Médée, frotte ses armes avec la drogue que Médée lui a donnée, et qui doit en fortifier la trempe. Il en frotte aussi son corps, qui acquiert une nouvelle vigueur et une force à laquelle rien ne peut résister. Il agite avec fierté ses armes et déploie ses bras nerveux. Il s'avance vers le champ de Mars, où déjà s'était rendu Æétès avec ses Colchidiens. Jason s'élance le premier de son vaisseau, tout équipé, tout armé, et se présente au combat ; on l'eût pris pour le dieu Mars lui-même. Il promène ses regards assurés sur le champ qu'il doit labourer ; il voit le joug d'airain auquel il doit attacher les redoutables taureaux, et le dur soc avec lequel il va sillonner ce champ. Il approche ; il enfonce en terre sa lance, pose son casque, et s'avance

armé de son seul bouclier pour chercher la trace des taureaux à la brûlante haleine. Ceux-ci s'élancent déjà de leur retraite obscure, que couvre une épaisse fumée. Le feu sortait avec bruit et impétuosité de leurs larges naseaux. Cette vue effraye les Argonautes ; mais Jason, toujours intrépide, tient son bouclier en avant, et les attend de pied ferme, comme le rocher immobile qui présente ses flancs à la vague écumante. Les taureaux fougueux le heurtent avec leurs cornes sans pouvoir l'ébranler. L'air retentit de leurs affreux mugissements. La flamme qui se précipite en bouillonnant de leurs narines ressemble à ces tourbillons de feu que vomit une fournaise embrasée, et qui successivement rentrent et ressortent avec une nouvelle impétuosité. L'activité de la flamme est bientôt émoussée par la force magique de la drogue dont le corps du héros est frotté. Jason, toujours invulnérable, saisit un des taureaux par la corne, et d'un bras nerveux il l'amène près du joug et l'atterre ; il en fait autant au second, et il les tient ainsi tous deux abattus.

Tel Thésée, ou le Soleil, sous un autre nom, défait aux champs de Marathon ce même taureau, placé ensuite aux cieux, et qui figure ici dans la fable de Jason, ou de l'astre vainqueur des hivers, et qui triomphe du taureau équinoxial. C'est le taureau que subjugue aussi Mithra.

Æétès reste interdit à la vue d'une victoire aussi inattendue. Déjà Jason, après avoir attelé les taureaux, les pressait de l'extrémité de sa lance, et faisait avancer la charrue ; déjà il a tracé plusieurs sillons, malgré la dureté du terrain, qui cède avec peine et se brise avec bruit. Il sème les dents du dragon, dételle ses taureaux, et retourne à son vaisseau. Mais des géants, nés des sillons qu'il a tracés, couvraient de leurs armes le champ qu'il venait de labourer. Jason se retourne, s'élance vers eux, et jette une énorme pierre au milieu de leurs épais bataillons : plusieurs en sont écrasés; les autres s'entre-tuent, en se disputant entre eux le rocher qu'on vient de leur lancer. Jason profite de leur désordre pour

les charger l'épée à la main, et le fer de ce héros en fait une ample moisson. Ils tombent les uns sur les autres, et la terre qui les a produits reçoit leurs cadavres dans son sein. Ce spectacle étonne et afflige Æétès, qui retourne vers sa ville, tout rêveur et méditant de nouveaux moyens de perdre Jason et ses compagnons. La nuit qui survient termine ce combat.

CHANT IV

Æétès inquiet et soupçonneux, craint que ses filles ne soient d'intelligence avec les Argonautes. Médée s'en aperçoit et en est alarmée. Elle allait même se porter aux dernières extrémités dans son désespoir, lorsque Junon lui suggère le dessein de fuir avec les fils de Phryxus. Cette idée relève son courage. Elle cache dans son sein les trésors que contenait sa cassette magique et ses herbes puissantes; elle baise son lit et les portes de son appartement; elle détache une boucle de cheveux qu'elle laisse pour servir de souvenir à sa mère. Elle prononce un discours qui exprime ses regrets, et qui contient ses tristes adieux. Elle verse des torrents de larmes; puis elle s'échappe furtivement du palais, dont ses enchantements lui ouvrent les portes. Elle était nu-pieds : elle soutenait de la main gauche l'extrémité d'un voile léger qui s'abaissait sur son front, et de la main droite elle relevait le pan de sa robe. Médée traverse ainsi la ville d'un pied agile, en prenant des rues détournées; elle est déjà hors des murs, sans que les sentinelles l'aient aperçue. Elle dirige sa fuite vers le temple, dont les routes lui étaient connues, et près desquelles elle avait été cueillir souvent des plantes qui croissaient autour des tombeaux. Son cœur bat dans la crainte qu'elle a d'être surprise. La Lune, qui la voit, se rappelle ses amours avec Endymion, dont ceux de Médée pour Jason lui retracent l'image. Le poète met à cette occasion un discours dans la bouche de

cette déesse, qu'elle adresse à Médée, tandis que celle-ci vole à travers la plaine dans les bras de son amant. Elle dirige ses pas le long du rivage vers les feux qu'elle voit briller dans le camp des Argonautes. Sa voix se fait entendre au milieu des ombres de la nuit : elle appelait Phrontis, le plus jeune des fils de Phryxus, qui bientôt, ainsi que ses frères et Jason, reconnut la voix de la princesse : les autres Argonautes restent surpris. Trois fois elle cria ; trois fois Phrontis lui répondit. Les Argonautes rament vers le bord du fleuve, où déjà son amant s'est élancé pour la recevoir. Phrontis et Argus, les deux fils de Phryxus, y sautent aussi. Médée tombe à leurs genoux, en leur criant : « Amis, sauvez-moi ; sauvez-vous-« mêmes : nous sommes perdus, tout est découvert. Embar-« quons-nous avant que le roi ait monté ses coursiers. Je « vais vous livrer la toison, après avoir assoupi le terrible « dragon qui la garde. Et toi, Jason, souviens-toi des ser-« ments que tu m'as faits, et si je quitte ma patrie et mes « parents, prends soin de ma réputation et de ma gloire. « Tu me l'as promis, et les dieux en sont témoins. »

Ainsi parlait Médée d'un ton de douleur; la joie, au contraire, pénétrait le cœur de Jason. Il la relève, l'embrasse et la rassure. Il atteste les dieux, Jupiter et Junon, garants des serments qu'il lui a faits, de la prendre pour épouse dès l'instant qu'il sera retourné dans sa patrie. En même temps il lui prend la main en signe d'union. Médée conseille aux Argonautes de faire avancer promptement leur vaisseau près du bois sacré qui recèle la riche toison, afin de l'enlever à la faveur des ombres de la nuit, et à l'insu d'Æétès. On exécute ce qu'elle ordonne. Elle monte elle-même à bord du vaisseau, qui déjà s'éloigne de la rive. L'onde écume avec bruit sous le tranchant de la rame. Médée regarde encore la terre, vers laquelle elle étend les bras. Jason la console par ses discours et relève son courage. C'était l'instant de la nuit qui précède le retour de l'aurore, et dont profite le chasseur. Jason et Médée débarquent dans une prairie où reposa autrefois le bélier qui porta Phryxus en Colchide. Ils

aperçoivent l'autel qu'avait élevé le fils d'Athamas et sur lequel il avait immolé ce bélier à Jupiter. Les deux amants s'avancent seuls dans la forêt, pour y chercher le hêtre sacré auquel était suspendu la toison. Ils aperçoivent au pied de l'arbre un énorme serpent, qui déroule déjà ses replis tortueux, prêt à s'élancer sur eux, et dont les sifflements horribles portent au loin l'épouvante. La jeune princesse s'avance vers lui, après avoir invoqué le dieu du sommeil et la redoutable Hécate. Jason la suit, quoique saisi de crainte. Déjà le monstre, vaincu par les enchantements de Médée, développait sur la terre les mille replis de son immense corps; sa tête néanmoins se relevait encore, et menaçait le héros et la princesse. Médée secoue sur ses yeux une branche trempée dans une eau soporifique. Le dragon assoupi retombe et s'endort. Aussitôt Jason saisit la toison, l'enlève, et revole avec Médée vers son vaisseau qui l'attendait. Déjà de son épée il a coupé le câble qui le retient au rivage. Il se place près du pilote Ancée, ayant Médée à ses côtés, tandis que le navire, à l'aide de la rame, s'efforce de gagner le large.

Cependant les Colchidiens, ayant à leur tête leur roi, se précipitaient en foule vers le rivage, qu'ils faisaient retentir de leurs cris menaçants : mais le vaisseau Argo voguait déjà en pleine mer. Le roi désespéré invoque la vengeance des dieux, et ordonne à ses sujets de poursuivre ces étrangers qui lui ont ravi le précieux dépôt et qui enlèvent sa fille. Ses ordres sont exécutés : on s'embarque, on se met à la poursuite des Argonautes.

Ceux-ci, poussés par un vent favorable, arrivent au bout de trois jours à l'embouchure du fleuve Halys. Ils débarquent sur la côte, et font un sacrifice à Hécate, par les conseils de Médée. Là, ils délibèrent sur la route qu'ils doivent tenir pour retourner dans leur patrie. Le résultat fut qu'ils devaient gagner l'embouchure du Danube, et remonter ce fleuve.

Pendant ce temps-là, leurs ennemis s'étaient partagés en deux bandes : les uns avaient pris le chemin du détroit et des roches Cyanées; les autres se portaient aussi vers

cette déesse, qu'elle adresse à Médée, tandis que celle-ci vole à travers la plaine dans les bras de son amant. Elle dirige ses pas le long du rivage vers les feux qu'elle voit briller dans le camp des Argonautes. Sa voix se fait entendre au milieu des ombres de la nuit : elle appelait Phrontis, le plus jeune des fils de Phryxus, qui bientôt, ainsi que ses frères et Jason, reconnut la voix de la princesse : les autres Argonautes restent surpris. Trois fois elle cria ; trois fois Phrontis lui répondit. Les Argonautes rament vers le bord du fleuve, où déjà son amant s'est élancé pour la recevoir. Phrontis et Argus, les deux fils de Phryxus, y sautent aussi. Médée tombe à leurs genoux, en leur criant : « Amis, sauvez-moi ; sauvez-vous vous-« mêmes : nous sommes perdus, tout est découvert. Embar-« quons-nous avant que le roi ait monté ses coursiers. Je « vais vous livrer la toison, après avoir assoupi le terrible « dragon qui la garde. Et toi, Jason, souviens-toi des ser-« ments que tu m'as faits, et si je quitte ma patrie et mes « parents, prends soin de ma réputation et de ma gloire. « Tu me l'as promis, et les dieux en sont témoins. »

Ainsi parlait Médée d'un ton de douleur; la joie, au contraire, pénétrait le cœur de Jason. Il la relève, l'embrasse et la rassure. Il atteste les dieux, Jupiter et Junon, garants des serments qu'il lui a faits, de la prendre pour épouse dès l'instant qu'il sera retourné dans sa patrie. En même temps il lui prend la main en signe d'union. Médée conseille aux Argonautes de faire avancer promptement leur vaisseau près du bois sacré qui recèle la riche toison, afin de l'enlever à la faveur des ombres de la nuit, et à l'insu d'Æétès. On exécute ce qu'elle ordonne. Elle monte elle-même à bord du vaisseau, qui déjà s'éloigne de la rive. L'onde écume avec bruit sous le tranchant de la rame. Médée regarde encore la terre, vers laquelle elle étend les bras. Jason la console par ses discours et relève son courage. C'était l'instant de la nuit qui précède le retour de l'aurore, et dont profite le chasseur. Jason et Médée débarquent dans une prairie où reposa autrefois le bélier qui porta Phryxus en Colchide. Ils

aperçoivent l'autel qu'avait élevé le fils d'Athamas et sur lequel il avait immolé ce bélier à Jupiter. Les deux amants s'avancent seuls dans la forêt, pour y chercher le hêtre sacré auquel était suspendu la toison. Ils aperçoivent au pied de l'arbre un énorme serpent, qui déroule déjà ses replis tortueux, prêt à s'élancer sur eux, et dont les sifflements horribles portent au loin l'épouvante. La jeune princesse s'avance vers lui, après avoir invoqué le dieu du sommeil et la redoutable Hécate. Jason la suit, quoique saisi de crainte. Déjà le monstre, vaincu par les enchantements de Médée, développait sur la terre les mille replis de son immense corps; sa tête néanmoins se relevait encore, et menaçait le héros et la princesse. Médée secoue sur ses yeux une branche trempée dans une eau soporifique. Le dragon assoupi retombe et s'endort. Aussitôt Jason saisit la toison, l'enlève, et revole avec Médée vers son vaisseau qui l'attendait. Déjà de son épée il a coupé le câble qui le retient au rivage. Il se place près du pilote Ancée, ayant Médée à ses côtés, tandis que le navire, à l'aide de la rame, s'efforce de gagner le large.

Cependant les Colchidiens, ayant à leur tête leur roi, se précipitaient en foule vers le rivage, qu'ils faisaient retentir de leurs cris menaçants : mais le vaisseau Argo voguait déjà en pleine mer. Le roi désespéré invoque la vengeance des dieux, et ordonne à ses sujets de poursuivre ces étrangers qui lui ont ravi le précieux dépôt et qui enlèvent sa fille. Ses ordres sont exécutés : on s'embarque, on se met à la poursuite des Argonautes.

Ceux-ci, poussés par un vent favorable, arrivent au bout de trois jours à l'embouchure du fleuve Halys. Ils débarquent sur la côte, et font un sacrifice à Hécate, par les conseils de Médée. Là, ils délibèrent sur la route qu'ils doivent tenir pour retourner dans leur patrie. Le résultat fut qu'ils devaient gagner l'embouchure du Danube, et remonter ce fleuve.

Pendant ce temps-là, leurs ennemis s'étaient partagés en deux bandes: les uns avaient pris le chemin du détroit et des roches Cyanées; les autres se portaient aussi vers

le Danube. Absyrthe ou Phaéton, frère de Médée, était à la tête de ces derniers. Les Colchidiens entrent par un canal du fleuve; les Argonautes par l'autre. Ils abordent dans une île consacrée à Diane, et là ils délibèrent s'ils ne composeront pas avec leurs ennemis, consentant à rendre Médée, pourvu qu'on leur laisse emporter la toison. C'est là que périt Absyrthe, de la main de Jason, attiré dans un piège que lui avait tendu sa sœur. Les Colchidiens sans chef sont bientôt défaits. Échappés à ce danger, les Argonautes remontent le fleuve et gagnent l'Illyrie, puis les sources de l'Éridan. Ils entrent ensuite dans la Méditerranée, et, côtoyant l'Étrurie, ils abordent dans l'île de Circé, fille du Soleil, pour s'y faire purifier du meurtre d'Absyrthe. De là ils cinglent vers la Sicile. Ils aperçoivent les îles des Sirènes, et les écueils de Charybde et de Scylla, auxquels ils échappent. Enfin ils arrivent dans l'île des Phéaciens, où régnait Alcinoüs, qui les accueille favorablement. Leur bonheur est bientôt troublé par l'arrivée de la flotte des Colchidiens, qui les avait poursuivis par le Bosphore. Alcinoüs les tire de ce nouveau danger, et Jason épouse Médée dans cette île. Au bout de sept jours, les Argonautes se rembarquent; mais une violente tempête les jette sur les côtes de Libye, près des redoutables Syrtes; ils traversent les sables, emportant leur vaisseau sur leurs épaules pendant douze jours. Ils arrivent au jardin des Hespérides; et, se remettant en mer de nouveau, ils abordent en Crète pendant la nuit ; puis ils gagnent l'île d'Égine, et enfin le port de Pagases, d'où ils étaient partis.

Nous avons abrégé le récit de leur retour, comme celui de leur voyage, parce que l'un et l'autre ne sont que les parties accessoires du poème, dont l'action unique est la conquête de la toison d'or, après la défaite des taureaux et du redoutable dragon. Voilà la partie véritablement astronomique, et comme le centre auquel toutes les autres fictions du poème aboutissent. Le poète avait à chanter une époque importante de la révolution solaire, celle à laquelle l'astre du jour, vainqueur des hivers et des ténèbres

qu'amène le Dragon du pôle, arrive au signe céleste du Taureau, et conduit le printemps à la suite de son char, que devance le Bélier céleste, ou le signe qui précède le Taureau.

C'est ce qui avait lieu tous les ans en mars, au lever du soir du Serpentaire Jason, et au lever du matin de Méduse et de Phaéton, fils du Soleil. C'était à l'orient que les peuples de la Grèce voyaient se lever ce fameux Bélier, qui semblait naître dans les climats où l'on plaçait la Colchide, c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la mer Noire. Le soir, on apercevait dans les mêmes lieux le Serpentaire, qui le matin, au lever du Bélier, avait paru descendre au sein des flots dans les mers du couchant. Voilà le canevas simple sur lequel toute cette fable a été brodée. C'est ce phénomène unique qui fait la matière des poèmes qui ont porté chez les anciens le nom d'*Argonautiques*, ou d'expédition de Jason et des Argonautes. Le grand navigateur est le Soleil : son vaisseau est encore une constellation, et le Bélier qu'il va conquérir est aussi l'un des douze signes, c'est-à-dire celui qui, dans ces siècles éloignés, annonçait le retour heureux du printemps.

Nous allons bientôt retrouver le même dragon au pied d'un arbre qui porte des pommes qu'on ne peut cueillir sans que ceux qui ont l'imprudence d'y toucher soient malheureux. Nous voyons également le même bélier, sous le nom d'agneau, faire l'objet des vœux des initiés qui sous ses auspices entrent dans la ville sainte, où l'or brille de toutes parts, et cela après la défaite du redoutable dragon. Enfin nous allons voir Jésus, vainqueur du dragon, paré des dépouilles de l'agneau ou du bélier, ramener ses fidèles compagnons dans la céleste patrie, comme Jason : c'est ce que sous d'autres noms nous montrent les fables d'Ève et du serpent, celle du triomphe de Christ-agneau sur l'ancien dragon, et celle de l'*Apocalypse*. Le fond astronomique et l'époque du temps sont absolument les mêmes.

CHAPITRE IX

EXPLICATION DE LA FABLE FAITE SUR LE SOLEIL ADORÉ SOUS LE NOM DE CHRIST

S'il est une fable qui semble devoir échapper à l'analyse que nous avons entrepris de faire des poèmes religieux et des légendes sacrées par la physique et l'astronomie, c'est sans doute celle de Christ, ou la légende qui sous ce nom a le soleil pour objet. La haine que les sectateurs de cette religion, jaloux de rendre leur culte dominant, ont jurée aux adorateurs de la nature, du soleil, de la lune et des astres, aux divinités grecques et romaines dont ils renversaient les temples et les autels, donnerait à penser que leur religion ne faisait point partie de la religion universelle, si l'erreur d'un peuple sur le véritable objet de son culte prouvait autre chose que son ignorance; et si le culte d'Hercule, de Bacchus, d'Isis, cessait d'être le culte du soleil est de la lune, parce que, dans l'opinion des Grecs, Hercule et Bacchus étaient des hommes mis au rang des dieux, et que, dans l'opinion du peuple égyptien, Isis était une princesse bienfaisante qui avait régné autrefois sur l'Egypte.

Les Romains tournaient en ridicule les divinités adorées sur les bords du Nil; ils proscrivaient Anubis, Isis et Sérapis, et cependant ils adoraient eux-mêmes Mercure, Diane, Cérès et Pluton, c'est-à-dire absolument les mêmes dieux sous d'autres noms et sous d'autres formes:

tant les noms ont d'empire sur le vulgaire ignorant! Platon disait que les Grecs, dès la plus haute antiquité, adoraient le soleil, la lune, les astres; et Platon ne voyait pas qu'ils conservaient encore de son temps les mêmes dieux, sous les noms d'Hercule, de Bacchus, d'Apollon, de Diane, d'Esculape, etc., comme nous l'avons prouvé dans notre grand ouvrage. Convaincus de cette vérité, que l'opinion qu'un peuple a du caractère de sa religion ne prouve rien autre chose que sa croyance, et n'en change pas la nature, nous porterons nos recherches jusque dans les sanctuaires de Rome moderne, et nous trouverons que le dieu Agneau, qui y est adoré, est l'ancien Jupiter des Romains, qui prit souvent les mêmes formes sous le nom d'Ammon, c'est-à-dire celles de Bélier ou de l'Agneau du printemps; que le vainqueur du prince des ténèbres à Pâques est le même dieu qui dans le poème des *Dionysiaques* triomphe de Typhon à la même époque, et qui répare les maux que le chef des ténèbres avait introduits dans le monde sous les formes de serpent, dont Typhon est revêtu. Nous y reconnaîtrons aussi, sous le nom de Pierre, le vieux Janus avec ses clefs et sa barque à la tête des douze divinités des douze mois, dont les autels sont à ses pieds. Nous sentons que nous aurons à vaincre bien des préjugés, et que ceux qui nous accordent que Bacchus et Hercule ne sont que le soleil, ne nous accorderont pas aussi facilement que le culte de Christ ne soit que le culte du soleil. Mais qu'ils réfléchissent que les Grecs et les Romains nous l'auraient volontiers accordé sur les preuves que nous allons en apporter, tandis qu'ils n'auraient point aussi aisément consenti à ne pas reconnaître dans Hercule et dans Bacchus des héros et des princes qui avaient mérité d'être élevés au rang des dieux par leurs exploits. Chacun est en garde contre tout ce qui peut détruire les illusions d'un ancien préjugé, que l'éducation, l'exemple, l'habitude de croire, ont fortifié. Aussi, malgré toute la force des preuves les plus lumineuses dont nous étayerons notre assertion, nous n'espérons convaincre que l'homme

sage, le sincère ami de la vérité, disposé à lui sacrifier ses préjugés aussitôt qu'elle se montre à lui. Il est vrai que nous n'écrivons que pour lui ; le reste est voué à l'ignorance et aux prêtres qui vivent aux dépens de leur crédulité, et qui les conduisent comme un vil troupeau.

Nous n'examinerons donc pas si la religion chrétienne est une religion révélée : il n'y a plus que les sots qui croient aux idées révélées et aux revenants. La philosophie de nos jours a fait trop de progrès pour que nous en soyons encore à disputer sur les communications de la divinité avec l'homme autres que celles qui se font par les lumières de la raison et par la contemplation de la nature. Nous ne commencerons pas même par examiner s'il a existé soit un philosophe, soit un imposteur appelé Christ qui ait établi la religion connue sous le nom de christianisme. Car, quand bien même nous aurions accordé ce dernier point, les chrétiens n'en seraient pas satisfaits, si nous n'allions pas jusqu'à reconnaître en Christ un homme inspiré, un fils de Dieu, un Dieu lui-même, crucifié pour nos péchés : oui, c'est un Dieu qu'il leur faut, un Dieu qui ait mangé autrefois sur la terre et qu'on y mange aujourd'hui. Or, nous sommes bien loin de porter la condescendance jusque-là. Quant à ceux qui seront contents si nous en faisons tout simplement un philosophe ou un homme, sans lui attacher un caractère divin, nous les invitons à examiner cette question, quand nous aurons analysé le culte des chrétiens, indépendamment de celui ou de ceux qui peuvent l'avoir établi, soit qu'il doive son institution à un ou à plusieurs hommes, soit que son origine date du règne d'Auguste ou de Tibère, comme la légende moderne semble l'indiquer, et comme on le croit vulgairement, soit qu'elle remonte à une bien plus haute antiquité et qu'elle prenne sa source dans le culte mithriaque établi en Perse, en Arménie, en Cappadoce, et même à Rome, comme nous le pensons. Le point important est de bien connaître à fond la nature du culte des chrétiens, quel qu'en soit l'auteur. Or, il ne nous sera pas difficile de prouver que c'est encore le culte

de la nature et celui du soleil, son premier et son plus brillant agent; que le héros des légendes connues sous le nom d'évangiles est le même héros qui a été chanté avec beaucoup plus de génie dans les poèmes sur Bacchus, sur Osiris, sur Hercule, sur Adonis, etc.

Quand nous aurons fait voir que l'histoire prétendue d'un Dieu qui est né d'une vierge au solstice d'hiver, qui ressuscite à Pâques ou à l'équinoxe du printemps après être descendu aux enfers, d'un Dieu qui mène avec lui un cortège de douze apôtres dont le chef a tous les attributs de Janus, d'un Dieu vainqueur du prince des ténèbres, qui fait passer les hommes dans l'empire de la lumière et qui répare les maux de la nature, n'est qu'une fable solaire, comme toutes celles que nous avons analysées, il sera à peu près aussi indifférent d'examiner s'il y a eu un homme appelé Christ, qu'il l'est d'examiner si quelque prince s'est appelé Hercule, pourvu qu'il reste démontré que l'être consacré par un culte sous le nom de Christ est le soleil, et que le merveilleux de la légende ou du poème a pour objet cet astre. Car alors il paraîtra prouvé que les chrétiens ne sont que les adorateurs du soleil, et que leurs prêtres ont la même religion que ceux du Pérou, qu'ils ont fait égorger. Voyons donc quelles sont les bases sur lesquelles reposent les dogmes de cette religion.

La première base est l'existence d'un grand désordre introduit dans le monde par un serpent qui a invité une femme à cueillir des fruits défendus; faute dont la suite a été la connaissance du mal, que l'homme n'avait pas encore éprouvé et qui n'a pu être réparé que par un Dieu vainqueur de la mort et du prince des ténèbres. Voilà le dogme fondamental de la religion chrétienne. Car, dans l'opinion des chrétiens, l'incarnation de Christ n'est devenue nécessaire que parce qu'il fallait réparer le mal introduit dans l'univers par le serpent, qui séduisit la première femme et le premier homme. On ne peut séparer ces deux dogmes l'un de l'autre; point de péché, point de réparation; point de coupable, point de répara-

teur. Or, cette chute du premier homme, ou cette supposition du double état de l'homme, d'abord créé par le bon principe, jouissant de tous les biens qu'il verse dans le monde, et passant ensuite sous l'empire du mauvais principe, et à un état de malheur et de dégradation, dont il n'a pu être tiré que par le principe du bien et de la lumière, est une fable cosmogonique, de la nature de celles que faisaient les mages sur Ormuzd et sur Ahriman, ou plutôt elle n'est qu'une copie de celles-là. Consultons leurs livres. Nous avons déjà vu, dans le chapitre IV de cet ouvrage, comment les mages avaient représenté le monde sous l'emblème d'un œuf divisé en douze parties, dont six appartenaient à Ormuzd ou au Dieu auteur du bien et de la lumière, et les six autres à Ahriman, auteur du mal et des ténèbres; et comment le bien et le mal de la nature résultaient de l'action combinée de ces deux principes. Nous avons également observé que les six portions de l'empire du bon principe comprenaient les six mois qui s'écoulent depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, et que les six portions de l'empire du mauvais principe embrassaient les six mois d'automne et d'hiver. C'est ainsi que le temps de la révolution annuelle se distribuait entre ces deux chefs, dont l'un organisait les êtres, mûrissait les fruits ; et l'autre détruisait les effets produits par le premier, et troublait l'harmonie dont la terre et le ciel donnaient le spectacle pendant les six mois de printemps et d'été. Cette idée cosmogonique a été rendue encore d'une autre manière par les mages. Ils supposent que du temps sans bornes ou de l'éternité est née une période bornée qui se renouvelle sans cesse. Ils divisent cette période en douze mille petites parties, qu'ils nomment années, dans le style allégorique. Six mille de ces parties appartiennent au bon principe, et les six autres au mauvais. Et afin qu'on ne s'y méprenne point, ils font répondre chacune de ces divisions millésimales ou chaque mille à un des signes que parcourt le Soleil durant chacun des douze mois. Le premier mille, disent-ils,

répond à l'Agneau ; le second au Taureau ; le troisième aux Gémeaux, etc. C'est sous ces six premiers signes, ou sous les signes des six premiers mois de l'année équinoxiale, qu'ils placent le règne et l'action bienfaisante du principe de la lumière et c'est sous les six autres signes qu'ils placent l'action du mauvais principe. C'est au septième signe répondant à la Balance, ou au premier des signes d'automne, de la saison des fruits et de l'hiver, qu'ils font commencer l'empire des ténèbres et du mal. Leur règne dure jusqu'au retour du Soleil au signe de l'Agneau, qui répond à mars et à Pâques. Voilà le fond de leur système théologique sur la distribution des forces opposées des deux principes, à l'action desquels l'homme se trouve soumis durant chaque année, ou pendant chaque révolution solaire ; c'est l'arbre du bien et du mal, près duquel la nature l'a placé. Ecoutons-les eux-mêmes.

« Le temps, dit l'auteur du *Boundesh*, est de douze « mille ans : les mille de Dieu comprennent l'*Agneau*, le « *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, et l'*Epi* ou la « *Vierge*, ce qui fait six mille ans. » Substituez au mot ans celui de parties ou petites périodes de temps, et aux noms des signes ceux des mois, et alors vous aurez *germinal*, *floréal*, *prairial*, *messidor*, *thermidor*, *fructidor*, c'est-à-dire les beaux mois de la végétation périodique. Après les mille de Dieu, vint la Balance. Alors Ahriman courut dans le monde. Puis vint l'Arc ou le Sagittaire, et Afrasiab fit le mal, etc.

Substituez au nom des signes, ou de la *Balance*, du *Scorpion*, du *Sagittaire*, du *Capricorne*, du *Verseau* et des *Poissons*, ceux des mois, *vendémiaire*, *brumaire*, *frimaire*, *nivôse*, *pluviôse et ventôse*, et vous aurez les temps affectés au mauvais principe et à ses effets, qui sont les frimas, les neiges, les vents et les pluies excessives. Vous remarquerez que c'est en *vendémiaire*, ou dans la saison des pommes, que le mauvais génie vient répandre dans le monde sa funeste influence, le froid et la désorganisation des plantes, etc. C'est alors que

l'homme connaît les maux qu'il avait ignorés pendant le printemps et l'été, dans les beaux climats de l'hémisphère septentrional.

C'est là l'idée qu'a voulu exprimer l'auteur de la *Genèse* dans la fable de la femme qui, séduite par un serpent, cueille la pomme funeste, qui, comme la boîte de Pandore, fut une source de maux pour tous les hommes.

« Le Dieu suprême, dit l'auteur du *Modimel el Tawarik*, créa d'abord l'homme et le taureau dans un « lieu élevé, et ils restèrent pendant trois mille ans sans « mal. Ces trois mille ans comprennent l'*Agneau*, le « *Taureau* et les *Gémeaux*. Ensuite ils restèrent encore sur « la terre pendant trois mille ans, sans éprouver ni peine, « ni contradiction. Et ces trois mille ans répondent « au *Cancer*, au *Lion* et à l'*Epi* ou à la *Vierge*. » Voilà les bien six mille désignés plus haut sous le nom de mille de Dieu, et les signes affectés à l'empire du bon principe.

Après cela, au septième mille, répondant à la *Balance*, c'est-à-dire en *vendémiaire*, suivant notre manière de compter, le mal parut, et l'homme commença à labourer.

Dans un autre endroit de cette même cosmogonie, on dit « que toute la durée du monde, du commencement « à la fin, a été fixée à douze mille ans; que l'homme, « dans la partie supérieure, c'est-à-dire dans l'hémis- « phère boréal et supérieur, resta sans mal pendant trois « mille ans. Il fut encore sans mal pendant trois autres « mille ans. Ensuite parut Ahriman, qui fit naître les « maux et les combats dans le septième mille, c'est-à- « dire, sous la *Balance* sur laquelle est placé le Serpent « céleste. Alors fut produit le mélange des biens et des « maux. »

C'était là, en effet, que se touchaient les limites de l'empire des deux principes ; là était le point de contact du bien et du mal, ou, pour parler le langage allégorique de la *Genèse*, c'était là qu'était planté l'arbre de la science du bien et du mal, auquel l'homme ne pouvait

toucher sans passer aussitôt sous l'empire du mauvais principe, à qui appartenaient les signes de l'hiver et de l'automne. Jusqu'à ce moment, il avait été le favori des cieux. Ormuzd l'avait comblé de tous ses biens; mais ce dieu bon avait dans Ahriman un rival et un ennemi, qui devait empoisonner ses dons les plus précieux, et l'homme en devenait la victime au moment de la retraite du dieu du jour vers les climats méridionaux. Alors les nuits reprenaient leur empire; et le souffle meurtrier d'Ahriman, sous la forme ou sous l'ascendant du Serpent des constellations, dévastait les beaux jardins où Ormuzd avait placé l'homme. C'est là l'idée théologique que l'auteur de la *Genèse* a prise dans la cosmogonie des Perses, et qu'il a brodée à sa manière. Voici comme s'exprime Zoroastre, ou l'auteur de la Genèse des mages, en peignant l'action successive des deux principes dans le monde.

Ormuzd, dit-il, Dieu lumière et bon principe, apprend à Zoroastre qu'il a donné à l'homme un lieu de délices et d'abondance : « Si je n'avais pas donné ce lieu de délices, « aucun être ne l'aurait donné. Ce lieu est Eiren, qui au « commencement était plus beau que le monde entier, « qui existe par ma puissance. Rien n'égalait la beauté « de ce lieu de délices que j'avais donné. J'ai agi le pre- « mier; et ensuite Pétiâré (c'est Ahriman ou le mauvais « principe) ce Pétiâré Ahriman, plein de mort, fit dans le « fleuve *la grande Couleuvre, mère de l'hiver*, qui « répandit le froid dans l'eau, dans la terre et dans les « arbres. »

Il résulte des termes formels de cette cosmogonie que le mal introduit dans le monde est l'hiver. Quel en sera le réparateur? Le dieu du printemps, ou le Soleil dans son passage sous le signe de l'Agneau, dont le Christ des chrétiens prend les formes. Car il est l'agneau qui répare les malheurs du monde; et c'est sous cet emblème qu'il est représenté dans les monuments des premiers chrétiens.

Il est évident qu'il ne s'agit ici que du mal physique et périodique, dont la terre éprouve tous les ans les atteintes

par la retraite du soleil, source de vie et de lumière pour tout ce qui habite la surface de notre globe. Cette cosmogonie ne contient donc que le tableau allégorique des phénomènes de la nature et de l'influence des signes célestes. Car le Serpent ou la grande Couleuvre qui ramène les hivers est, comme la Balance, une des constellations placées sur les limites qui séparent l'empire des deux principes, c'est-à-dire ici sur l'équinoxe d'automne. Voilà le véritable serpent dont Ahriman prend les formes dans la fable des mages, comme dans celle des Juifs, pour introduire le mal dans le monde ; aussi les Perses appellent-ils ce génie malfaisant *l'astre Serpent*, et le Serpent céleste le *Serpent d'Ève*. C'est dans le ciel qu'ils font cheminer Ahriman, sous la forme de serpent. Voici ce que dit le *Boundesh* ou la Genèse des Perses : « Ahriman ou le principe du mal et des ténèbres, celui « par qui vient le mal dans le monde, pénétra dans le « ciel sous la forme d'une couleuvre, accompagné des « Dews, ou des mauvais génies qui ne cherchent qu'à « détruire. » Et ailleurs : « Lorsque les mauvais génies « désolaient le monde, et que *l'astre Serpent* se faisait un « chemin entre le ciel et la terre, c'est-à-dire, montait « sur l'horizon, etc. »

Or à quelle époque de la révolution annuelle le Serpent céleste, uni au Soleil, monte-t-il sur l'horizon avec cet astre? C'est lorsque le Soleil est arrivé à la Balance, sur laquelle s'étend la constellation du Serpent, c'est-à-dire au septième signe à partir de l'Agneau, ou au signe sous lequel nous avons vu plus haut que les mages fixaient le commencement du règne du mauvais principe et l'introduction du mal dans l'univers.

La cosmogonie des Juifs, ou la *Genèse*, met en scène le serpent avec l'homme et la femme. Elle lui prête un discours : mais on sent que tout cela tient au génie oriental et au caractère de l'allégorie. Le fonds de l'idée théologique est absolument le même. On ne dit pas, il est vrai, chez les Juifs, que le serpent amena l'hiver, qui détruit tout le bien de la nature; mais on dit que l'homme

sentit le besoin de se couvrir, et qu'il fut réduit à labourer la terre, opération qui répond à l'automne. On ne dit pas que ce fut au septième mille, ou sous le septième signe, qu'arriva ce changement dans l'état de l'homme ; mais on distribue en six temps l'action du bon principe, et c'est au septième que l'on place son repos ou la cessation de son énergie, ainsi que la chute de l'homme dans la saison des fruits, et l'introduction du mal par le serpent, dont le mauvais principe ou le diable prit la forme pour tenter les premiers mortels. On fixe le lieu de la scène dans les contrées mêmes comprises sous le nom d'Eiren ou d'Iran, et vers les sources des grands fleuves de l'Euphrate, du Tigre, du Phison ou de l'Araxe ; seulement, au lieu d'Eiren, les copistes hébreux ont mis Eden, les deux lettres *r* et *d* dans cette langue étant très ressemblantes. On ne se sert point dans la Genèse hébraïque de l'expression millésimale, qui est employée dans celle des Perses ; mais la Genèse des anciens Toscans, conçue dans les mêmes termes pour le reste que celle des Hébreux, a conservé cette dénomination allégorique des divisions du temps, durant lequel s'exerce l'action toute-puissante du soleil, âme de la nature. Voici comme elle s'exprime.

« Le Dieu architecte de l'univers a employé et con-
« sacré douze mille ans aux ouvrages qu'il a produits, et
« il les a partagés en douze temps, distribués dans les
« douze signes ou maisons du Soleil.

« Au premier mille, il a fait le ciel et la terre.

« Au second, le firmament, qu'il appela ciel.

« Au troisième, il fit la mer et les eaux qui coulent
« dans la terre.

« Au quatrième, il fit les deux grands flambeaux de
« la nature.

« Au cinquième, il fit l'âme des oiseaux, des reptiles,
« des quadrupèdes, des animaux qui vivent dans l'air,
« sur la terre et dans les eaux.

« Au sixième mille, il fit l'homme.

« Il semble, ajoute l'auteur, que, les six premiers mille

« ans ayant précédé la formation de l'homme, l'espèce « humaine doit subsister pendant les six autres mille « ans, de manière que tout le temps de la consommation « de ce grand ouvrage soit renfermé dans une période de « douze mille ans. »

Nous avons vu que cette période de douze mille ans était un dogme fondamental dans la théologie des Perses, et qu'elle se partageait entre les deux principes, par égales portions. Cette expression de *mille* a été remplacée par celle de *jours* dans la Genèse des Hébreux; mais le nombre six est toujours conservé, comme dans celle des Toscans et des Perses. Aussi les anciens Perses, suivant Chardin, prenaient-ils les mois de l'année pour les six jours de la semaine, que Dieu employa à la création. D'où il résulte que dans le style allégorique et mystique, les expressions de *mille ans*, de *jours*, de *ghaambars*, expriment tout simplement des mois, puisqu'on les fait correspondre aux signes du zodiaque, qui en sont la mesure naturelle. Du reste, la Genèse hébraïque se sert absolument des mêmes expressions que celle des Toscans, et elle a de plus, ce que n'a pas celle-ci, la distinction des deux principes, et le serpent qui joue un si grand rôle dans la Genèse des Perses, sous le nom d'Ahriman et d'astre Serpent. Celle qui réunit les traits communs aux deux cosmogonies, c'est-à-dire celle des Perses, et qui nous donne la clef des deux autres, me semble être la cosmogonie originale. Aussi nous verrons, par toute la suite de cet ouvrage, que c'est surtout de la religion des mages que dérive celle des chrétiens.

Nous ne chercherons donc dans la Genèse des Hébreux rien autre chose que ce que nous trouvons dans celle des mages. Et nous verrons dans ses récits merveilleux, non pas l'histoire des premiers hommes, mais la fable allégorique que faisaient les Perses sur l'état des hommes soumis ici-bas à l'empire des deux principes, c'est-à-dire le grand mystère de l'administration universelle du monde, consacré dans la théologie de tous les peuples, retracé sous toutes les formes dans les initiations an-

ciennes, et enseigné par les législateurs, par les philosophes, par les poètes et les théologiens, comme nous l'a dit Plutarque. L'allégorie était alors le voile sous lequel s'envelopait la science sacrée, pour imprimer plus de respect aux initiés, si nous en croyons Sanchoniathon.

Les docteurs hébreux eux-mêmes, ainsi que les docteurs chrétiens, conviennent que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique; qu'ils renferment souvent un sens tout autre que celui que la lettre présente, et que l'on prendrait des idées fausses et absurdes de la Divinité si l'on s'arrêtait à l'écorce qui couvre la science sacrée. C'est surtout dans le premier et le second chapitre de la *Genèse* qu'ils ont reconnu un sens caché et allégorique, dont, disent-ils, on doit bien se garder de donner l'interprétation au vulgaire. Voici ce que dit Maimonide, le plus savant des rabbins :

« On ne doit pas entendre ni prendre à la lettre ce qui « est écrit dans le livre de la création, ni en avoir les idées « qu'en a le commun des hommes ; autrement nos anciens « sages ne nous auraient pas recommandé avec autant de « soin d'en cacher le sens, et de ne point lever le voile « allégorique qui cache les vérités qu'il contient. Pris à « la lettre, cet ouvrage donne les idées les plus absurdes « et les plus extravagantes de la Divinité. Quiconque en « devinera le vrai sens doit bien se garder de le divulguer. « C'est une maxime que nous répètent tous nos sages, « surtout pour l'intelligence de l'œuvre des six jours. Il « est possible que, par soi-même ou à l'aide des lumières « d'autrui, quelqu'un vienne à bout d'en deviner le sens ; « alors il doit se taire, ou, s'il en parle, il ne doit en parler « qu'obscurément, comme je fais moi-même, laissant le « reste à deviner à ceux qui peuvent m'entendre. »

Maimonide ajoute que ce génie énigmatique n'était pas particulier à Moïse et aux docteurs juifs, mais qu'il leur était commun avec tous les sages de l'antiquité, et il a raison, au moins s'il entend parler des Orientaux.

Philon, écrivain juif, pensait de même sur le caractère des livres sacrés des Hébreux. Il a fait deux traités parti-

culiers, intitulés *des Allégories*, et il rappelle au sens allégorique l'arbre de vie, les fleuves du paradis, et les autres fictions de la *Genèse*. Quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ses explications, il n'en a pas moins aperçu qu'il serait absurde de prendre ces récits à la lettre. « C'est « une chose avouée de tous ceux qui connaissent un peu « les Écritures, dit Origène, que tout y est enveloppé « sous le voile de l'énigme et de la parabole. » Ce docteur et tous ses disciples regardaient en particulier comme une allégorie toute l'histoire d'Adam et d'Ève, et la fable du paradis terrestre.

Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, convient que bien des gens voyaient dans l'aventure d'Ève et du serpent, ainsi que dans le paradis terrestre, une fiction allégorique. Ce docteur, après avoir apporté plusieurs explications qu'on en donnait, et qui étaient tirées de la morale, ajoute qu'on pouvait en trouver de meilleures encore ; qu'il ne s'y oppose pas, pourvu toute fois, dit-il, qu'on y voie aussi une histoire réelle.

Je ne sais comment Augustin peut concilier la fable avec l'histoire, une fiction allégorique avec un fait réel. S'il tient à cette réalité, au risque d'être inconséquent, c'est qu'il fût tombé dans une contradiction plus grande encore : savoir, de reconnaître la mission réelle de Christ, réparateur du péché du premier homme, et de ne voir dans les deux premiers chapitres de la *Genèse* qu'une simple allégorie. Comme il voulait que la réparation du mal par Christ fût un fait historique, il fallait bien que l'aventure d'Adam, d'Ève et du serpent fût un fait également historique. Car l'une est liée essentiellement à l'autre. Mais, d'un autre côté, l'invraisemblance de ce roman lui arrache un aveu précieux, celui du besoin de recourir à l'explication allégorique pour sauver tant d'absurdités. On peut même dire avec Beausobre[1] qu'Augustin aban-

[1] *Histoire du Manichéisme*, ouvrage très-estimé d'Isaac de Beausobre, théologien protestant, né à Niort en 1659, mort à Berlin en 1738, chapelain du roi de Prusse et pasteur des réfugiés français.

donne en quelque sorte le Vieux Testament aux manichéens, qui s'inscrivaient en faux contre les trois premiers chapitres de la *Genèse*, et qu'il avoue qu'il n'y a pas moyen d'en conserver le sens littéral sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes; qu'il faut absolument, pour l'honneur de Moïse et de son histoire, recourir à l'allégorie. En effet, « quel homme de « bon sens, dit Origène, se persuadera jamais qu'il y ait « eu un premier, un second, un troisième jour, et que « ces jours-là aient eu chacun leur soir et leur matin, « sans qu'il y eût encore ni soleil, ni lune, ni étoiles? « Quel homme assez simple pour croire que Dieu, faisant « le personnage de jardinier, ait planté un jardin en Orient? « Que l'arbre de vie fût un arbre véritable, sensible, « dont le fruit eût la vertu de conserver la vie? » etc. Ce docteur continue, et compare la fable de la tentation d'Adam à celle de la naissance de l'amour, qui eut pour père Porus, ou l'abondance, et pour mère la pauvreté. Il soutient qu'il y a plusieurs histoires de l'Ancien Testament, qui ne sauraient s'être passées comme l'auteur sacré les rapporte, et qui ne sont que des fictions qui cachent quelque vérité secrète.

Si les docteurs chrétiens, si les Pères de l'Église, qui n'étaient rien moins que philosophes, n'ont, malgré leur invincible penchant à tout croire, pu digérer autant d'absurdités, et ont senti le besoin de recourir à la clef allégorique, pour trouver le sens de ces énigmes sacrées, on nous permettra bien, à nous qui vivons dans un siècle où l'on sent le besoin de raisonner plus que celui de croire, de supposer à ses histoires merveilleuses le caractère que toute l'antiquité a donné aux dogmes religieux, et de soulever le voile allégorique qui les cache. Tout choque en effet dans ce récit romanesque, quand on s'obstine à le prendre pour une histoire de faits qui se sont réellement passés dans les premiers jours qui éclairèrent le monde. L'idée d'un Dieu, c'est-à-dire de la cause suprême et éternelle, qui prend un corps pour le plaisir de se promener dans un jardin; celle d'une femme

qui fait la conversation avec un serpent, l'écoute, et en reçoit des conseils ; celle d'un homme et d'une femme, organisés pour se reproduire, et cependant destinés à être immortels, et à produire à l'infini d'autres êtres immortels comme eux, et qui se reproduiront aussi et se nourriront des fruits d'un jardin qui va les contenir tous durant l'éternité; une pomme cueillie qui va donner la mort, et imprimer la tache héréditaire d'un crime à tant de générations d'hommes, qui n'ont eu aucune part au larcin ; crime qui ne sera pardonné qu'autant que les hommes en auront commis un autre, infiniment plus grand, un déicide, s'il était possible qu'un tel crime existât ; la femme, depuis cette époque, condamnée à engendrer avec douleur, comme si les douleurs de l'enfantement ne tenaient point à son organisation et ne lui étaient pas communes avec tous les autres animaux, qui n'ont point goûté de la pomme fatale ; le serpent forcé de ramper, comme si le reptile sans pieds pouvait se mouvoir autrement : tant d'absurdités et de folles idées réunies dans un ou deux chapitres de ce livre merveilleux ne peuvent être admises comme histoire par l'homme qui n'a pas éteint entièrement le flambeau sacré de la raison dans la fange des préjugés. S'il était quelqu'un, parmi nos lecteurs, dont la crédulité courageuse fût en état de les digérer, nous le prions bien franchement de ne pas continuer à nous lire, et de retourner à la lecture des contes de *Peau-d'âne*, de *Barbe-Bleue*, du *Petit Poucet*, de l'Évangile, de la Vie des Saints et des oracles de l'âne de Balaam. La philosophie n'est que pour les hommes ; les contes sont pour les enfants. Quant à ceux qui consentent à reconnaître dans Christ un dieu réparateur, et qui ne peuvent cependant se résoudre à admettre l'aventure d'Adam, d'Ève et du serpent, et la chute qui a nécessité la réparation, nous les inviterons à se disculper du reproche d'inconséquence. En effet, si la faute n'est pas réelle, que devient la réparation ? ou, si les faits se sont passés autrement que le texte de la *Genèse* l'annonce, quelle confiance donner à un auteur qui trompe dès les

premières pages, et dont pourtant l'ouvrage sert de base à la religion des chrétiens? Si on se réduit à dire qu'il y a un sens caché, on convient donc qu'il faut avoir recours à l'allégorie, et c'est ce que nous faisons. Il ne reste plus qu'à examiner si l'explication allégorique que nous donnons est bonne, et alors il faut juger notre ouvrage, et c'est ce que nous demandons; car nous sommes bien éloignés de vouloir qu'on ait aussi de la foi quand il s'agit d'admettre nos opinions. Nous citons des textes; nous donnons des positions célestes, qu'on les vérifie; nous en tirons des conséquences, qu'on les apprécie. Voici la récapitulation abrégée de notre explication.

D'après les principes de la cosmogonie ou de la Genèse des mages, avec laquelle celle des Juifs a la plus grande affinité, puisque toutes deux placent l'homme dans un jardin de délices, où un serpent introduit le mal, il naît du temps sans bornes, ou de l'éternité, une période bornée, divisée en douze parties, dont six appartiennent à la lumière, six aux ténèbres, six à l'action créatrice et six à l'action destructive, six au bien et six au mal de la nature. Cette période est la révolution annuelle du ciel ou du monde, représenté chez les mages par un œuf mystique, divisé en douze parties, dont six appartiennent au chef du bien et de la lumière, et six au chef du mal et des ténèbres : ici c'est par un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal, et qui a douze fruits; car c'est ainsi qu'il est peint dans l'évangile d'Ève; ailleurs c'est par douze mille ans, dont six sont appelés mille de Dieu, et six, mille du diable. Ce sont autant d'emblèmes de l'année, durant laquelle l'homme passe successivement sous l'empire de la lumière et sous celui des ténèbres, sous celui des longs jours et sous celui des longues nuits, et éprouve le bien et le mal physiques qui se pressent, se chassent ou se mêlent, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de notre hémisphère, suivant qu'il organise la matière sublunaire par la végétation, ou qu'il l'abandonne à son principe d'inertie, d'où suit la désorganisation des corps, et le désordre que l'hiver met dans

tous les éléments, et sur la surface de la terre, jusqu'à ce que le printemps y rétablisse l'harmonie.

C'est alors que, fécondée par l'action du feu Éther, immortel et intelligent, et par la chaleur du Soleil de l'Agneau équinoxial, la terre devient un séjour de délices pour l'homme. Mais lorsque l'astre du jour, atteignant la Balance et le Serpent céleste, ou les signes d'automne, passe dans l'autre hémisphère, alors il livre par sa retraite nos régions aux rigueurs de l'hiver, aux vents impétueux, et à tous les ravages que le génie malfaisant des ténèbres exerce dans le monde. Il ne reste plus à l'homme d'espoir que dans le retour du Soleil au signe printanier, ou à l'Agneau, premier des signes. Voilà le réparateur qu'il attend.

Voyons donc actuellement si le Dieu des chrétiens, celui que Jean appelle la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, a le caractère du dieu Soleil, adoré chez tous les peuples sous une foule de noms et avec des attributs différents, et si sa fable a le même fondement que toutes les autres fables solaires que nous avons décomposées. Deux époques principales du mouvement solaire, avons-nous déjà dit, ont frappé tous les hommes. La première est celle du solstice d'hiver, où le soleil, après avoir paru nous abandonner, reprend sa route vers nos régions, et où le jour dans son enfance reçoit des accroissements successifs. La seconde est celle de l'équinoxe de printemps, lorsque cet astre vigoureux répand la chaleur féconde dans la nature, après avoir franchi le fameux passage, ou la ligne équinoxiale qui sépare l'empire lumineux de l'empire ténébreux, le séjour d'Ormuzd de celui d'Ahriman. C'est à ses deux époques qu'ont été liées les principales fêtes des adorateurs de l'astre qui dispense la lumière et la vie au monde.

Le Soleil ne naît ni ne meurt, dans la réalité il est en lui-même toujours aussi brillant et aussi majestueux; mais dans les rapports que les jours qu'il engendre ont avec les nuits, il y a dans ce monde une gradation progressive d'accroissement et de décroissement, qui a donné

lieu à des fictions assez ingénieuses de la part des théologiens anciens. Ils ont assimilé cette génération, cette croissance et cette décroissance périodiques du jour à celle de l'homme, qui, après avoir commencé, s'être accru, et avoir atteint l'âge viril, dégénère et décroît, jusqu'à ce qu'enfin il soit arrivé au terme de la carrière que la nature lui a donné à parcourir. Le dieu du jour, personnifié dans les allégories sacrées, fut donc soumis à toutes les destinées de l'homme : il eut son berceau et son tombeau sous les noms, soit d'Hercule ; soit de Bacchus, soit d'Osiris, etc., soit de Christ. Il était enfant au solstice d'hiver, au moment où le jour commençait à croître; c'est sous cette forme que l'on exposait son image dans les anciens temples, pour y recevoir les hommages de ses adorateurs. « Parce qu'alors, dit Macrobe, le jour étant le « plus court, ce dieu semble n'être qu'un faible enfant. « C'est l'enfant des mystères, celui dont les Egyptiens « tiraient l'image du fond de leurs sanctuaires tous les « ans, à un jour marqué. »

C'est cet enfant dont la déesse de Saïs se disait mère, dans l'inscription fameuse où on lisait ces mots : *Le fruit que j'ai enfanté est le Soleil.* C'est cet enfant faible et débile, né au milieu de la nuit la plus obscure, dont cette vierge de Saïs accouchait aux environs du solstice d'hiver, suivant Plutarque.

Ce dieu eut ses mystères et ses autels, et des statues qui le représentaient dans les quatre âges de la vie humaine.

Les Egyptiens ne sont pas les seuls qui aient célébré au solstice d'hiver la naissance du dieu Soleil, de l'astre qui répare tous les ans la nature. Les Romains y avaient aussi fixé leur grande fête du Soleil nouveau et la célébration des jeux solaires, connus sous le nom de jeux du cirque. Ils l'avaient placée au huitième jour avant les calendes de janvier, c'est-à-dire au jour même qui répond à notre vingt-cinq décembre, ou à la naissance du Soleil, adoré sous le nom de Mithra et de Christ. On trouve cette indication dans un calendrier imprimé dans l'*Ura-*

nologie du père Pétau et à la suite de notre grand ouvrage, et on y lit : « Au 8 avant les calendes de janvier, *natalis* « *invicti*, naissance de l'invincible. » Cet invincible était Mithra ou le Soleil. « Nous célébrons, dit Julien le Phi- « losophe, quelques jours avant le jour de l'an, de ma- « gnifiques jeux en honneur du Soleil, à qui nous « donnons le titre d'invincible. Que ne puis-je avoir le « bonheur de les célébrer longtemps, ô Soleil, roi de l'uni- « vers, toi que de toute éternité le premier Dieu engendra « de sa pure substance ! etc. » Cette expression est platonicienne ; car Platon appelait le Soleil le fils de Dieu. L'épithète d'invincible est celle que tous les monuments de la religion mithriaque donnent à Mithra ou au Soleil, la grande divinité des Perses. *Au dieu Soleil, l'invincible Mithra.*

Ainsi Mithra et Christ naissaient le même jour, et ce jour était celui de la naissance du Soleil. On disait de Mithra qu'il était le même dieu que le Soleil, et de Christ qu'il était la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde. On faisait naître Mithra dans une grotte; Bacchus et Jupiter dans un antre, et Christ dans une étable. C'est un parallèle qu'a fait saint Justin lui-même. Ce fut, dit-on, dans une grotte que Christ reposait, lorsque les mages vinrent l'adorer. Mais qu'étaient les mages? les adorateurs de Mithra ou du Soleil. Quels présents apportent-ils au dieu naissant? trois sortes de présents consacrés au Soleil par le culte des Arabes, des Chaldéens et des autres Orientaux. Par qui sont-ils avertis de cette naissance? par l'astrologie, leur science favorite. Quels étaient leurs dogmes? Ils croyaient, dit Chardin, à l'éternité d'un premier être qui est la *lumière*. Que sont-ils censés faire dans cette fable? remplir le premier devoir de leur religion, qui leur ordonnait d'adorer le *Soleil naissant*? Quel nom donnent les prophètes à Christ? celui d'Orient. L'Orient, disent-ils, est son nom. C'est à l'orient, et non pas en Orient qu'ils voient dans les cieux son image. En effet, la sphère des mages et des Chaldéens peignait dans les cieux un jeune enfant

naissant, appelé Christ et Jésus ; il était placé dans les bras de la Vierge céleste ou de la Vierge des signes, celle-là même à qui Eratosthène donne le nom d'Isis, mère d'Horus. A quel point du ciel répondait cette Vierge des sphères et son enfant à l'heure de minuit, le 25 décembre, à l'instant même où l'on fait naître le dieu de l'année, le Soleil nouveau, ou Christ ? au bord oriental, au point même où se levait le Soleil du premier jour.

C'est un fait indépendant de toutes les hypothèses, indépendant de toutes les conséquences que je veux en tirer, qu'à l'heure précise de minuit, le 25 décembre, dans les siècles où parut le christianisme, le signe céleste qui montait sur l'horizon et dont l'ascendant présidait à l'ouverture de la nouvelle révolution solaire, était la Vierge des constellations. C'est encore un fait que le dieu Soleil, né au solstice d'hiver, se réunit à elle et l'enveloppe de ses feux à l'époque de notre fête de l'Assomption, ou de la réunion de la mère à son fils. C'est encore un fait qu'elle sort des rayons solaires héliaquement, au moment où nous célébrons son apparition dans le monde, ou sa nativité. Je n'examine pas quel motif y a fait placer ces fêtes ; il me suffit de dire que ce sont trois faits qu'aucun raisonnement ne peut détruire et dont un observateur attentif, qui connaît bien le génie des anciens mystagogues, peut tirer de grandes conséquences, à moins qu'on ne veuille y voir un pur jeu du hasard ; ce qu'on ne peut guère persuader à ceux qui sont en garde contre tout ce qui peut égarer leur raison et perpétuer leurs préjugés. Au moins il est certain que la même vierge, celle-là qui seule peut allégoriquement devenir mère sans cesser d'être vierge, remplit les trois grandes fonctions de la vierge, mère de Christ, soit dans la naissance de son fils, soit dans la sienne, soit dans sa réunion à lui dans les cieux. C'est surtout sa fonction de mère que nous examinons ici. Il est assez naturel de penser que ceux qui personnifièrent le soleil et qui le firent passer par les divers âges de la vie humaine, qui lui supposèrent des aventures merveilleuses, chantées dans des poèmes ou

racontées dans des légendes, ne manquèrent pas de tirer son horoscope, comme on tirait l'horoscope des autres enfants, au moment précis de leur naissance. Cet usage était surtout celui des Chaldéens et des mages. On célébra ensuite cette fête, sous le nom de *dies natalis*, ou de fête de la naissance. Or la Vierge céleste, qui présidait à la naissance du dieu Jour personnifié, fut censée être sa mère, et remplir la prophétie de l'astrologue qui avait dit : « Une vierge concevra et enfantera » ; c'est-à-dire qu'elle enfantera le *dieu Soleil*, comme la vierge de Saïs. De là les peintures tracées dans la sphère des mages, dont Abulmazar nous a donné la description, et dont ont parlé Kircher, Selden, le fameux Pic, Roger Bacon, Albert le Grand, Blaëuw, Stœffler et une foule d'autres. Nous allons extraire ici le passage. « On voit, dit Abulmazar, « dans le premier décan, ou dans les dix premiers degrés « du signe de la Vierge, suivant les traditions les plus « anciennes des Perses, des Chaldéens, des Egyptiens, « d'Hermès et d'Esculape, une jeune fille appelée en « langue persane *Seclenidos de Darzama*, nom traduit en « Arabe par celui d'*Adrenedefa*, c'est-à-dire une vierge « chaste, pure, immaculée, d'une belle taille, d'un visage « agréable, ayant des cheveux longs, un air modeste. « Elle tient entre ses mains deux épis ; elle est assise sur « un trône ; elle nourrit et allaite un jeune enfant, que « quelques-uns nomment Jésus, et les Grecs, Christ. » La sphère persique, publiée par Scaliger à la suite de ses notes sur Manilius, décrit à peu près de même la Vierge céleste ; mais elle ne nomme pas l'enfant qu'elle allaite. Elle place à ses côtés un homme, qui ne peut être que le Bootès, appelé le nourricier du fils de la vierge Isis, ou d'Horus.

On trouve à la Bibliothèque nationale un manuscrit arabe qui contient les douze signes, dessinés et enluminés. Et on y voit aussi un jeune enfant à côté de la Vierge céleste, qui est représentée à peu près comme nos vierges et comme l'Isis égyptienne avec son fils. Il est plus que vraisemblable que les anciens astrologues au-

ront placé aux cieux l'image enfantine du Soleil nouveau, dans la constellation qui présidait à sa renaissance et à celle de l'année au solstice d'hiver, et que de là sont nées les fictions sur le dieu Jour, conçu dans les chastes flancs d'une vierge, puisque cette constellation était effectivement la Vierge. Cette conclusion est plus naturelle que l'opinion de ceux qui s'obstinent à croire qu'il a existé une femme qui est devenue mère sans cesser d'être vierge, et que le fruit qu'elle a enfanté est cet être éternel qui meut et régit toute la nature. Ainsi les Grecs disaient de leur dieu à formes de bélier ou d'agneau, le fameux Hammon ou Jupiter, qu'il fut élevé par *Thémis*, qui est encore un des noms de la Vierge des constellations; elle porte aussi le nom de Cérès, à qui l'on donnait l'épithète de *Sainte Vierge* et qui était la mère du jeune Bacchus, ou du Soleil, dont on exposait au solstice d'hiver l'image sous les traits de l'enfance dans les sanctuaires, suivant Macrobe. Son témoignage est confirmé par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, qui s'exprime en ces termes : « Les Egyptiens ont jusqu'à aujourd'hui consacré « les couches d'une vierge et la naissance de son fils, « qu'on expose dans une crèche à l'adoration du peuple. « Le roi Ptolémée ayant demandé la raison de cet usage, « ils lui répondirent que c'était un mystère enseigné à « leurs pères par un prophète respectable. » On sait que le prophète, chez eux, était un des chefs de l'initiation.

On prétend, je ne sais d'après quel témoignage, que les anciens druides rendaient aussi des honneurs à une vierge, avec cette inscription : *Virgini parituræ*, et que sa statue était dans le territoire de Chartres. Au moins est-il certain que dans les monuments de Mithra ou du Soleil, dont le culte était établi autrefois dans la Grande-Bretagne, on voit une femme qui allaite un enfant, et qui ne peut être que la mère du dieu Jour. L'auteur anglais[1] qui a fait une dissertation sur ce monument détaille tous les traits qui peuvent établir les rapports qu'il y

[1] L'astronome et orientaliste Hyde, *De veteri religione Persarum.*

avait entre les fêtes de la naissance de Christ et celles de la naissance de Mithra. Cet auteur, plus pieux que philosophe, y voit des fêtes imaginées d'après des notions prophétiques sur la naissance future de Christ. Il remarque avec raison que le culte mithriaque était répandu dans tout l'empire romain, et surtout dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne. Il cite aussi le témoignage de saint Jérôme, qui se plaint que les païens célébraient les fêtes du Soleil naissant, ou d'Adonis, le même que Mithra, dans le lieu même où l'on faisait naître Christ à Bethléem : ce qui, suivant nous, n'est que le même culte sous un nom différent, comme nous le faisons voir dans la fable d'Adonis, mort et ressuscité comme Christ[1].

Après avoir montré sur quelle base astronomique porte la fable de l'incarnation du Soleil au sein d'une vierge, sous le nom de Christ, nous allons examiner l'origine de celle qui le fait mourir, puis ressusciter à l'équinoxe de printemps, sous les formes de l'agneau pascal.

Le Soleil, seul réparateur des maux que produit l'hiver, étant censé naître, dans les fictions sacerdotales,

[1] Ces rapports de la religion chrétienne avec la religion mythriaque avaient été constatés avant Dupuis ; et nous verrons bientôt quelle explication naïve en donnent Tertullien et saint Justin. De nos jours, Max Muller a donc eu de bonnes raisons pour parler de la continuité dans le développement de la religion en général : « On peut dire de la religion que tout ce qui est nouveau est vieux et que tout ce qui est vieux est nouveau. Il n'y a jamais eu de religion entièrement nouvelle depuis le commencement du monde. » L'histoire des religions apprenant qu'elles ont toutes nécessairement des éléments communs, dont les deux principaux sont l'esprit du bien et l'esprit du mal, certains dogmes et certains mystères des chrétiens peuvent être considérés comme la répétition des mystères et des dogmes des religions plus anciennes. Saint Augustin lui-même ne nie pas cette concordance embarrassante, mais il y attache un tout autre sens que celui de conséquence et de filiation : « Ce que l'on appelle maintenant la religion chrétienne, dit-il (*Retr.*, I, 3), existait chez les anciens, et n'a jamais fait défaut depuis la naissance du genre humain jusqu'au temps où le Christ s'est incarné, époque à partir de laquelle la vraie religion, qui existait déjà, commença d'être appelée la religion chrétienne. » Cette dernière religion est donc, selon l'évêque d'Hippone, la seule et unique, nécessaire et primordiale; et les chrétiens peuvent en se prosternant devant le Christ ne pas craindre d'adorer malgré eux le Soleil ou Mithra.

C'est à peu près comme saint Augustin que pense encore aujourd'hui l'Eglise sur ce point de controverse. Le père Monsabré, dans l'examen de la doctrine de Jésus-Christ prêché à Notre-Dame de Paris, en montra un jour l'originalité relativement aux doctrines antérieures des philosophes et des prophètes. Jésus-Christ, disait-il, ne se sépare pas absolument, sans doute, du passé ; mais il le perfectionne, le divinise. A la vérité, il ne lui fait pas d'emprunt, mais il reprend plutôt dans un fonds qui est à lui ; car toute belle pensée se retrouve en Dieu.

au solstice, doit rester encore trois mois aux signes inférieurs, dans la région affectée au mal et aux ténèbres, et y être soumis à la puissance de leur chef, avant de franchir le fameux passage de l'équinoxe de printemps, qui assure son triomphe sur la nuit et qui renouvelle la face de la terre. On va donc pendant tout ce temps le faire vivre, exposé à toutes les infirmités de la vie mortelle, jusqu'à ce qu'il ait repris les droits de la divinité dans son triomphe. Le génie allégorique des mystagogues va lui composer une vie, et imaginer des aventures analogues au caractère qu'ils lui donnent, et qui entrent dans le but que se propose l'initiation. C'est ainsi qu'Esope, voulant peindre l'homme fort et injuste qui opprime le faible, a mis en scène des animaux, à qui il a donné des caractères opposés, et a imaginé une action propre à atteindre le but moral de son apologue. Ainsi les Egyptiens ont inventé la fable d'Osiris ou du Soleil bienfaisant, qui parcourt l'univers pour y répandre les biens innombrables dont il est la source, et lui ont opposé le principe des ténèbres, Typhon, qui le contrarie dans ses opérations et qui lui donne la mort. C'est sur une idée aussi simple qu'ils ont bâti la fable d'Osiris et de Typhon, dans laquelle ils nous présentent l'un comme un roi légitime, et l'autre comme le tyran de l'Egypte. Outre les débris de ces anciennes fictions sacerdotales, que nous ont conservées Diodore et Plutarque, nous avons une Vie d'Osiris et de Typhon, composée par l'évêque Synésius; car alors les évêques fabriquaient des légendes. Dans celle-ci, les aventures, le caractère et les portraits des deux principes de la théologie égyptienne furent tracés d'imagination, mais cependant d'après l'idée du rôle que chacun d'eux devait y jouer, pour exprimer dans une fable l'action opposée des principes qui se contrarient et se combattent dans la nature. Les Perses avaient aussi leur histoire d'Ormuzd et d'Ahriman, qui contenait le récit de leurs combats et celui de la victoire du bon principe sur le mauvais. Les Grecs avaient une vie d'Hercule et de Bacchus, qui renfermait l'histoire de

leurs exploits glorieux et des bienfaits qu'ils avaient répandus par toute la terre; et ces récits étaient des poèmes ingénieux et savants. L'histoire de Christ, au contraire, n'est qu'une ennuyeuse légende, qui porte le caractère de tristesse et de sécheresse qu'ont les légendes des Indiens, dans lesquelles il n'est question que de dévots, de pénitents, et de brames qui vivent dans la contemplation. Leur dieu Vichnou, incarné en Chrisnou, a beaucoup de traits communs avec Christ. On y retrouve certaines espiègleries du petit Chrisnou, assez semblables à celles qu'attribue à Christ l'Évangile de l'enfance; devenu grand, il ressucite des morts comme Christ.

Les mages avaient aussi la légende du chef de leur religion : des prodiges avaient annoncé sa naissance. Il fut exposé à des dangers dès son enfance, et obligé de fuir en Perse, comme Christ en Egypte : il fut poursuivi comme lui par un roi ennemi qui voulait s'en défaire. Un ange le transporta au ciel, d'où il rapporta le livre de sa loi. Comme Christ, il fut tenté par le diable, qui lui fit de magnifiques promesses pour l'engager à dépendre de lui. Il fut calomnié et persécuté par les prêtres, comme Christ par les pharisiens. Il leur opposa des miracles pour confirmer sa mission divine, et les dogmes contenus dans son livre. On sent aisément par ce parallèle que les auteurs de la légende de Christ, qui font arriver les mages à son berceau, conduits par la fameuse étoile qu'on disait avoir été prédite par Zoroastre, chef de leur religion, n'auront pas manqué d'introduire dans cette légende beaucoup de traits qui appartenaient au chef de la religion des Perses, dont le christianisme n'est qu'une branche, et avec laquelle il a la plus grande conformité, comme nous aurons occasion de le remarquer en parlant de la religion mithriaque, ou du Soleil Mithra, la grande divinité des Perses.

Les auteurs de cette légende, n'avaient ni assez d'instruction ni assez de génie, pour faire des poèmes tels que les chants sur Hercule, sur Thésée, Jason, Bacchus, etc. D'ailleurs le fil des connaissances astronomiques était

perdu, et l'on se bornait à composer des légendes avec les débris d'anciennes fictions que l'on ne comprenait plus. Ajoutons à tout cela que le but des chefs de l'initiation aux mystères de Christ était un but purement moral, et qu'ils cherchèrent moins à peindre le héros vainqueur des géants et de tous les genres de maux répandus dans la nature, qu'un homme doux, patient, bienfaisant, venu sur la terre pour prêcher, par son exemple, les vertus dont on voulait enseigner la pratique aux initiés à ses mystères[1], qui étaient ceux de la lumière éternelle. On le fit donc agir dans ce sens, prêcher et commander les pratiques austères des esséniens, assez semblables à celles des brames et des dévots de l'Inde. Il eut ses disciples comme le Sommona-Kodon des Siamois, dieu né aussi d'une vierge par l'action du Soleil. Et le nombre de ses apôtres retraça la grande division duodécimale, qui se retrouve dans toutes les religions dont le soleil est le héros. Mais sa légende fut plus merveilleuse qu'amusante, et l'oreille du Juif ignorant et crédule s'y montre un peu. Comme l'auteur de la fable sacrée l'avait fait naître chez les Hébreux, il l'assujettit, lui et sa mère, aux pratiques religieuses de ce peuple. Il fut, comme tous les enfants juifs, circoncis le huitième jour; comme les autres femmes juives, sa mère fut obligée de se présenter au temple pour s'y faire purifier. On sent que tout cela dut suivre nécessairement de l'idée première, ou de celle qui le fait naître, prêcher et mourir, pour ressusciter ensuite. Car point de résurrection, là où il n'y a pas eu de mort. Dès qu'on en eut fait un homme, on le fit passer par les degrés de l'adolescence et de la jeunesse, et il parut de bonne heure instruit, au point qu'à douze ans il étonnait tous les docteurs. La morale qu'on voulait inculquer, on

[1] L'auteur en rejetant ou même en cherchant à ridiculiser les dogmes et les mystères de la religion a usé de son droit de philosophe; en taxant les prêtres d'imposture et les accusant d'exploiter l'ignorance et la crédulité populaires, il s'est attiré dans son temps des critiques acerbes et de méprisantes apostrophes, comme on le voit, par exemple, dans une réfutation de son système, publiée en 1796, par le dominicain Bernard Lambert; mais, ici, il ne se montre pas éloigné de reconnaître la pureté de la morale évangélique.

le mit en leçons dans ses discours, ou en exemple dans ses actions. On supposa des miracles qui l'appuyaient, et on mit des fanatiques en avant, qui s'en disaient les témoins. Car qui ne fait pas de miracles, partout où l'on trouve des esprits disposés à y croire? On en a vu ou cru voir au tombeau du bienheureux Pâris, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, et au milieu d'une immense population qui pouvait fournir plus d'un critique, mais beaucoup plus encore d'enthousiastes et de fripons. Tous les chefs de religion sont censés en avoir fait. Fo, chez les Chinois, fait des miracles, et quarante mille disciples publient partout qu'ils les ont vus. Odin en fait aussi chez les Scandinaves ; il ressuscite des morts ; il descend aussi aux enfers et il donne aux enfants naissants une espèce de baptême. Le merveilleux est le grand ressort de toutes les religions ; rien n'est si fortement cru que ce qui est incroyable. L'évêque Synésius a dit, et il s'y connaissait, qu'il fallait des miracles au peuple à quelque prix que ce fût, et qu'on ne pouvait le conduire autrement. Toute la vie de Christ a donc été composée dans cet esprit. Ceux qui l'ont fabriquée en ont lié les évènements fictifs, non seulement à des lieux connus, comme ont fait tous les poètes anciens, dans les fables sur Hercule, sur Bacchus, sur Osiris, etc., mais encore à une époque et à des noms connus, tels que le siècle d'Auguste, de Tibère, de Ponce-Pilate, etc. ; ce qui prouve non pas l'existence réelle de Christ, mais seulement que la fiction sacerdotale est postérieure à cette époque ; ce dont nous ne doutons pas. On en a fait même plusieurs, puisque l'on compte jusqu'à cinquante Évangiles ou Vies de Christ, et qu'on a débité sur lui tant de contes, que d'immenses volumes pourraient à peine les contenir, suivant l'expression d'un des auteurs de ces légendes. Le génie des mystagogues s'est donné une vaste carrière ; mais tous se sont accordés sur deux points fondamentaux : sur l'incarnation, que nous avons expliquée ; et sur la mort et la résurrection, que nous allons faire voir n'appartenir qu'au soleil, et n'être que la répétition d'une aventure tragique, retracée dans tous

les mystères, et décrite dans tous les chants et toutes les légendes des adorateurs du soleil, sous une foule de noms différents.

Rappelons-nous bien ici ce que nous avons prouvé plus haut, que Christ a tous les caractères du dieu Soleil, dans sa naissance ou dans son incarnation au sein d'une vierge, et que cette naissance arrive au moment même où les anciens célébraient celle du soleil et de Mithra, et qu'elle arrive sous l'ascendant d'une constellation, qui dans la sphère des mages porte un jeune enfant appelé Jésus. Il s'agit actuellement de faire voir qu'il a encore tous les caractères du dieu Soleil dans sa résurrection, soit pour l'époque à laquelle cet évènement est censé arriver, soit pour la forme sous laquelle Christ se montre dans son triomphe.

En terminant notre explication de la prétendue chute de l'homme et de la fable, dans laquelle le serpent introduit le mal dans le monde, nous avons dit que ce mal était de nature à être réparé par le soleil du printemps, et à ne pouvoir l'être que par lui. La réparation opérée par Christ, s'il est le dieu Soleil, doit donc se faire à cette époque.

Or c'est à l'équinoxe de printemps précisément que Christ triomphe, et qu'il répare les malheurs du genre humain, dans la fable sacerdotale des chrétiens, appelée vie de Christ. C'est à cette époque annuelle que sont liées les fêtes qui ont pour objet la célébration de ce grand évènement. Car la Pâque des chrétiens, comme celle des Juifs, est nécessairement fixée à la pleine lune de l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire au moment de l'année où le soleil franchit le fameux passage qui sépare l'empire du dieu de la lumière de celui du prince des ténèbres, et où reparaît dans nos climats l'astre qui donne la lumière et la vie à toute la nature. Les juifs et les chrétiens l'appellent la fête du passage; car c'est alors que le dieu Soleil, ou le seigneur de la nature, passe vers nous, pour nous distribuer ses bienfaits, dont le serpent des ténèbres et de l'automne nous avait privés pendant tout l'hiver.

C'est-là ce bel Apollon, plein de toutes les forces de la jeunesse, qui triomphe du serpent Python. C'est la fête du seigneur, puisqu'on donnait au soleil ce titre respectable. Car Adonis et Adonaï désignaient cet astre, seigneur du monde, dans la fable orientale sur Adonis, dieu Soleil, qui comme Christ sortait victorieux du tombeau, après qu'on avait pleuré sa mort. Dans la consécration des sept jours aux sept planètes, le jour du Soleil s'appelle le *jour du Seigneur*. Il précède le lundi ou le jour de la Lune, et suit le samedi ou le jour de Saturne, deux planètes qui occupent les extrêmes de l'échelle planétaire, dont le Soleil est le centre, et il forme la quarte. Ainsi l'épithète de Seigneur convient sous tous les rapports au soleil.

Cette fête du passage du Seigneur fut fixée originairement au 25 de mars, c'est-à-dire trois mois jour pour jour après la fête de sa naissance, qui est aussi celle de la naissance du soleil. C'était alors que cet astre, reprenant sa force créatrice et toute son activité féconde, était censé rajeunir la nature, rétablir un nouvel ordre de choses, créer pour ainsi dire un nouvel univers, sur les débris de l'ancien monde, et faire, par le moyen de l'agneau équinoxial, passer les hommes à l'empire de la lumière et du bien que ramenait sa présence.

Toutes ces idées mystiques se trouvent réunies dans ce passage de Cédrénus : « Le premier jour du premier « mois, dit cet historien, est le premier du mois Nisan ; « il répond au 25 de mars des Romains et au mois Pha- « menot des Égyptiens. En ce jour Gabriel donne le salut « à Marie pour lui faire concevoir le Sauveur ». J'observe que c'est dans ce même mois Phamenot qu'Osiris donnait la fécondité à la lune dans la théologie égyptienne. « C'est « en ce même jour, ajoute Cédrénus, que notre Dieu sau- « veur, après avoir terminé sa carrière, ressuscita d'entre « les morts ; ce que nos anciens Pères ont appelé la *pâque* « ou le passage du seigneur. C'est à ce même jour que « nos anciens théologiens fixent aussi son retour ou son « second avènement, le nouveau siècle devant courir de

« cette époque, parce que c'est à ce même jour qu'à com-
« mencé l'univers ». Ceci s'accorde bien avec le dernier chapitre de l'*Apocalypse*, qui fait partir du trône de l'Agneau équinoxial le nouveau temps, qui va régler les destinées du monde de lumière et des amis d'Ormuzd.

Le même Cédrénus fait mourir Christ le 23 mars et ressusciter le 25. « De là, dit-il, vient l'usage dans l'Église « de célébrer la Pâque le 25 de mars, » c'est-à-dire au 8 avant les calendes d'avril, ou trois mois après le 8 des calendes de janvier, époque de la naissance du dieu Soleil. Ce 8 des calendes, soit de janvier, soit d'avril, était le jour même où les anciens Romains fixaient l'arrivée du soleil au solstice d'hiver et à l'équinoxe de printemps. Si le 8 des calendes de janvier était un jour de fête dans la religion des adorateurs du Soleil, comme nous l'avons vu plus haut, le 8 des calendes d'avril ou le 25 de mars en était aussi un chez eux. On y célébrait les grands mystères qui rappelaient le triomphe que le soleil, à cette époque, remportait tous les ans sur les longues nuits d'hiver.

On personnifiait cet astre dans les légendes sacrées ; on le pleurait pendant quelques jours, comme mort, et l'on chantait sa résurrection le 25 de mars, ou le 8 avant les calendes d'avril. C'est Macrobe qui nous l'apprend, le même Macrobe qui nous a dit qu'au solstice d'hiver ou au 8 avant les calendes de janvier, on peignait ce même dieu Soleil sous la forme d'un enfant naissant, et au printemps sous l'emblème d'un jeune homme fort et vigoureux. Il ajoute que ces fêtes de la passion ou de la mort et de la résurrection du dieu du jour, fixées à l'équinoxe de printemps, se retrouvaient dans toutes les sectes de la religion du Soleil. Chez les Egyptiens, c'était la mort et la résurrection d'Osiris ; chez les Phéniciens, c'était la mort et la résurrection d'Adonis ; chez les Phrygiens, on retraçait les aventures tragiques d'Atys, etc. ; donc le dieu Soleil dans toutes les religions éprouve les mêmes malheurs que Christ ; triomphe comme lui du tombeau, et cela aux mêmes époques de la révolution

annuelle. C'est à ceux qui s'obstinent à faire de Christ un autre être que le Soleil, à nous donner les raisons d'une aussi singulière coïncidence. Pour nous qui ne croyons point à ces jeux du hasard, nous dirons tout bonnement que la passion et la résurrection de Christ, célébrées à Pâques, font partie des mystères de l'ancienne religion solaire ou du culte de la nature universelle.

C'est surtout dans la religion de Mithra, ou du dieu Soleil adoré sous ce nom par les mages, que l'on trouve plus de traits de ressemblance avec la mort et la résurrection de Christ et avec les mystères des chrétiens. Mithra, qui naissait aussi le 25 décembre comme Christ, mourait comme lui ; et il avait son sépulcre, sur lequel ses initiés venaient répandre des larmes. Les prêtres portaient son image pendant la nuit à un tombeau qu'on lui avait préparé ; il était étendu sur une litière, comme l'Adonis phénicien. Cette pompe, comme celle du vendredi saint, était accompagnée de chants funèbres et des gémissements de ses prêtres ; ils donnaient quelque temps aux expressions d'une douleur simulée ; ils allumaient le flambeau sacré, ou leur cierge pascal : ils oignaient du chrême ou de parfums l'image, après quoi l'un d'eux prononçait gravement ces mots : « Rassurez-vous, troupe « sacrée d'initiés ; votre dieu est ressuscité ; ses peines « et ses souffrances vont faire votre salut ». — « Pourquoi, « reprend l'écrivain chrétien de qui nous tenons ces « détails, pourquoi exhortez-vous ces malheureux à se « réjouir ? pourquoi les tromper par de fausses promesses ? « la mort de votre dieu est connue ; sa vie nouvelle « n'est pas prouvée. Il n'y a pas d'oracle qui garantisse « sa résurrection ; il ne s'est pas montré aux hommes « après sa mort, pour qu'on puisse croire à sa divinité. « C'est une idole que vous ensevelissez ; c'est une idole « sur laquelle vous pleurez ; c'est une idole que vous tirez « du tombeau ; et après avoir été malheureux, vous « vous réjouissez ! C'est vous qui délivrez votre dieu, etc. « Je vous demande, continue Firmicus, qui a vu votre « dieu à cornes de bœuf, sur la mort duquel vous vous

« affligez! » Et moi, je demanderai à Firmicus, et à ses crédules chrétiens : Et vous, qui vous affligez sur la mort de l'agneau égorgé pour laver dans son sang les péchés du monde, qui a vu votre dieu aux formes d'agneau, dont vous célébrez le triomphe et la résurrection? Ignorez-vous que deux mille ans avant l'ère chrétienne, époque à laquelle remonte la religion des Perses et le culte mithriaque ou du taureau de Mithra, le soleil franchissait le passage équinoxial sous le signe du Taureau, et que ce n'est que par l'effet de la précession des équinoxes qu'il le franchit de vos jours sous le signe de l'Agneau? qu'il n'y a de changé que les formes célestes et le nom ; que le culte est absolument le même?

Aussi il semble que dans cet endroit, Firmicus, en attaquant les anciennes religions, ait pris à tâche de réunir tous les traits de ressemblance que leurs mystères avaient avec ceux des chrétiens. Il s'attache surtout à l'initiation mithriaque, dont il fait un parallèle assez suivi avec celle de Christ, et qui ne lui ressemble tant que parce qu'elle en est une secte. Il est vrai qu'il explique toute cette conformité qu'ont entre elles ces deux religions, en disant, comme Tertullien et saint Justin, que longtemps avant qu'il y eût des chrétiens, le diable avait pris plaisir à faire copier leurs mystères et leurs cérémonies futures par ses adorateurs[1]. Excellente

[1] Ce n'est pas là précisément ce qu'ont voulu dire Tertullien et saint Justin. Tertullien entreprend de prouver que les hérésies sont postérieures à la doctrine catholique ; que l'erreur ne vient jamais qu'après la vérité ; que c'est le démon qui engage les novateurs à voler quelques vérités à l'Eglise, à contrefaire sa doctrine. Voici ses propres paroles :

« Si l'on demande qui inspire les hérésiarques, je répondrai que c'est le « diable, dont l'office est de dérober aux « hommes la vérité, et qui prend à « tâche d'imiter, dans les mystères des « faux dieux, les saintes cérémonies de « la religion chrétienne. Il plonge dans « l'eau ses adorateurs, et leur fait ac- « croire qu'ils trouveront dans le bain « l'expiation de leurs crimes. Il marque « au front les soldats de Mithra lors- « qu'on les initie ; il célèbre l'oblation « du pain ; il offre une image de résurrec- « tion, et présente à la fois la couronne « et le glaive. Il défend au souverain « pontife les secondes noces ; il a même « ses vierges. Au reste, si nous exami- « nions les superstitions que Numa a « instituées, les fonctions des prêtres, « leurs ornements, leurs priviléges, les « cérémonies, les vases et généralement « tout ce qui est nécessaire pour les sa- « crifices, ce qui regarde les expiations « et les vœux, nous ne pourrions douter « que le diable n'ait voulu *copier les* « *rites de la loi mosaïque*. Or, celui qui « a affecté d'appliquer au culte des « idoles ce que nous pratiquons dans la « célébration de nos mystères n'a pas

raison pour des chrétiens tels qu'on en trouve encore beaucoup aujourd'hui; mais pitoyable à donner à des hommes de bon sens. Pour nous qui ne croyons pas au diable, et qui ne sommes pas, comme eux, dans ses secrets, nous dirons tout simplement que la religion de Christ, fondée comme toutes les autres sur le culte du soleil, a conservé les mêmes dogmes, les mêmes pratiques, les mêmes mystères, à quelques formes près; que tout a été commun, parce que le dieu l'était; qu'il n'y a eu que les accessoires qui ont pu être différents, mais que la base était la même. Les plus anciens apologistes de la religion chrétienne conviennent que la religion mithriaque avait ses sacrements, son baptême,

« manqué aussi de faire servir nos li- « vres saints à établir une doctrine sa- « crilège et ennemie de la nôtre : il en « a pour cela altéré et le sens et les « termes et les figures. »

(TERTUL., *de Præscr.*, c. XL.)

Et d'après saint Justin, « les prêtres « de Mithra ont *imité quelques paroles* « *d'Isaïe et de Daniel;* et ils y ont été « poussés par le démon. »

(SAINT JUSTIN, *Dial. cum Tryph.*, n. 70 et 78.)

Il n'est pas inutile de faire intervenir ici l'auteur anglais que Dupuis cite quelquefois et dont il a mis largement la science à contribution. Selon le docteur Hyde, les païens, à l'instigation du démon, ont été les copistes des chrétiens, ils ont emprunté au christianisme leurs rits et leurs cérémonies qui donnent à leurs initiations des rapports apparents avec la liturgie chrétienne. « C'est, « dit-il, depuis la venue de Jésus-Christ « que les gentils ont introduit dans « leurs mystères de Mithra une sorte de « baptême et de résurrection, une obla- « tion de pain, qui paraît une image de « notre eucharistie, et autres cérémo- « nies qui ont quelques rapports avec « les rits de la religion chrétienne. Ter- « tullien et saint Justin disent qu'ils « l'ont fait à l'instigation du démon, qui « veut toujours être le singe de Jésus- « Christ, contrefaire ses œuvres, sa « doctrine », etc.

(HYDE, *de vet. Rel. Pers.*, c. IV.)

Les hiérophantes des religions orientales ont donc puisé, selon Tertullien et saint Justin, dans la religion judaïque, où sont prédits les mystères des chrétiens, comme Zoroastre avait pris sa cosmogonie, sa religion, sa morale, ses cérémonies, dans les livres sacrés des Hébreux.

Le dominicain Bernard Lambert apostrophe ainsi notre auteur : « Mais, dit « Dupuis, *nous ne croyons pas au diable.* « Ah! pour le coup, personne ne l'en « soupçonnait. Quelle apparence qu'on « croie au diable quand on ne croit pas « même en Dieu?... Mais les saints doc- « teurs y croyaient, et à moins d'avoir « l'esprit absolument dépravé par l'irré- « ligion, peut-on considérer avec quelque « attention les erreurs infâmes, les ef- « froyables excès, les monstrueuses cor- « ruptions qui faisaient le fond de l'ido- « lâtrie, sans être forcé d'avouer que la « nature humaine avait mérité d'être « abandonnée à un esprit malfaisant « qui la foulait aux pieds, qui la traî- « nait dans la boue, qui défigurait en « elle, de la manière la plus horrible, « l'image de Dieu? Les Pères ne disent « donc pas, comme Dupuis le leur im- « pute, que *longtemps avant l'établis-* « *sement des mystères du Christ le* « *diable avait copié ce qui devait un* « *jour avoir lieu dans la religion du* « *Christ*, mais que le démon et les « prêtres des idoles, poussés par cet « esprit artificieux, avaient depuis l'éta- « blissement du christianisme, copié, en « les défigurant, quelques-unes de nos « cérémonies. »

sa pénitence, son eucharistie et sa consécration avec des paroles mystiques; que les catéchumènes de cette religion avaient des épreuves préparatoires plus rigoureuses encore que celles des chrétiens ; que les initiés où les fidèles marquaient leur front d'un signe sacré ; qu'ils admettaient aussi le dogme de la résurrection ; qu'on leur présentait la couronne qui orne le front des martyrs ; que leur souverain pontife ne pouvait avoir été marié plusieurs fois ; qu'ils avaient leurs vierges et la loi de continence ; enfin qu'on retrouvait chez eux tout ce qui se pratiqua depuis par les chrétiens. Il est vrai que Tertullien appelle encore à son secours le diable, pour expliquer une ressemblance aussi entière. Mais comme sans l'intervention du diable, il est aisé d'apercevoir que quand deux religions se ressemblent aussi parfaitement, la plus ancienne est la mère, et la plus jeune la fille, nous conclurons, puisque le culte de Mithra est infiniment plus ancien que celui de Christ, et ses cérémonies de beaucoup antérieures à celles des chrétiens, que les chrétiens sont incontestablement ou des sectaires ou des copistes de la religion des mages.

J'ajouterai avec le savant Hyde que les Perses avaient sur les anges une théorie encore plus complète que celle des juifs et des chrétiens ; qu'ils admettaient la distinction des anges en anges de lumière et en anges de ténèbres ; qu'ils connaissaient les récits de leurs combats et des noms d'anges qui ont passé dans notre religion ; qu'ils baptisaient leurs enfants et leur imposaient un nom ; qu'ils avaient la fiction du paradis et de l'enfer, que l'on trouve également chez les Grecs, chez les Romains et chez beaucoup d'autres peuples ; qu'ils avaient un ordre hiérarchique, et toute la constitution ecclésiastique des chrétiens, laquelle, suivant Hyde, remonte chez eux à plus de trois mille ans. Mais je ne dirai pas avec lui qu'on doit voir dans cette ressemblance l'ouvrage de la Providence, qui a voulu que les Perses fissent par anticipation et par esprit prophétique ce que les chrétiens devaient faire un jour. Si Hyde, né dans une

île où la superstition se place presque toujours à côté de la philosophie et forme avec elle une alliance monstrueuse, n'a pas été retenu par la crainte de choquer les préjugés de son siècle et de son pays, en déguisant ainsi l'opinion que devait faire naître en lui une ressemblance aussi frappante, il faut dire que le savoir n'est pas toujours le bon sens et ne le vaut pas. Je conviendrai donc avec Hyde que les deux religions se ressemblent en presque tous les points ; mais je conclurai qu'elles n'en font qu'une, ou au moins qu'elles ne sont que deux sectes de l'antique religion des Orientaux, adorateurs du soleil, et que leurs institutions ainsi que leurs principaux dogmes, au moins quant au fond, ont une origine commune. C'est encore le soleil qui est le dieu de cette religion, soit qu'on l'appelle Christ, soit qu'on le nomme Mithra, soit qu'on l'appelle Osiris, Bacchus, Adonis, Atys, etc. Passons maintenant à l'examen des formes qui caractérisent le dieu Soleil des chrétiens dans son triomphe.

Ces formes sont prises tout naturellement du signe céleste sous lequel passait l'astre du jour au moment où il ramenait les longs jours et la chaleur dans notre hémisphère. Ce signe, à l'époque à laquelle le christianisme a été connu en Occident, et plus de quinze siècles auparavant, était le Bélier, que les Perses dans leur cosmogonie appellent l'*Agneau*, comme nous l'avons vu plus haut. C'était le signe de l'exaltation du soleil dans le système des astrologues, et l'ancien sabéisme y avait fixé sa plus grande fête. C'était donc le retour du Soleil à l'Agneau céleste, qui, tous les ans, régénérait la nature. Voilà la forme que prenait dans son triomphe cet astre majestueux, ce dieu bienfaisant, sauveur des hommes. Voilà, dans le style mystique, *l'agneau qui répare les péchés du monde*.

De même qu'Ahriman ou le chef des ténèbres avait emprunté les formes de la constellation qui en automne ramenait les longues nuits et les hivers, de même le dieu de la lumière, son vainqueur, devait prendre au

printemps les formes du signe céleste sous lequel s'opérait son triomphe. C'est la conséquence toute naturelle qui suit des principes que nous avons adoptés dans l'explication de la fable sur l'introduction du mal par le serpent. Nous savons, d'ailleurs, que le génie des adorateurs du soleil était de peindre cet astre sous les formes et avec les attributs des signes célestes auxquels il s'unissait chaque mois. De là les diverses métamorphoses de Jupiter chez les Grecs et de Vichnou chez les Indiens. Ainsi on peignait un jeune homme conduisant un bélier, ou ayant sur ses épaules un bélier, ou armant son front des cornes du bélier. C'est sous cette dernière forme que se manifestait Jupiter Hammon. Christ prit aussi le nom et la forme de l'agneau ; et cet animal fut l'expression symbolique sous laquelle on le désigna. On ne disait pas le Soleil de l'Agneau, mais simplement l'Agneau ; comme on a dit souvent du Soleil du Lion ou d'Hercule, le Lion. Ce ne sont que des expressions différentes de la même idée et un usage varié du même animal céleste, dans les peintures du soleil du printemps.

Cette dénomination d'agneau par excellence, donnée à Christ, ou au dieu de la lumière dans son triomphe équinoxial, se retrouve partout dans les livres sacrés des chrétiens, mais surtout dans leur livre d'initiation, connu sous le nom d'*Apocalypse*. Les fidèles ou les initiés y sont qualifiés de disciples de l'Agneau. On y représente l'agneau égorgé au milieu de quatre animaux, qui sont aussi dans les constellations, et qui sont placés aux quatre points cardinaux de la sphère. C'est devant l'agneau que les génies des vingt-quatre heures, désignés sous l'emblème des vieillards, se prosternent. C'est, dit-on, l'agneau égorgé qui est digne de recevoir toute puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction ; c'est l'agneau qui ouvre le livre de la fatalité, désigné sous l'emblème d'un livre fermé de sept sceaux.

Toutes les Nations de l'univers viennent se placer devant le trône et devant l'*Agneau*. Elles sont vêtues de

blanc; elles ont des palmes à la main, et chantent à haute voix : Gloire à notre dieu qui est assis sur ce trône! On se rappelle que l'Agneau céleste ou le Bélier est le signe de l'exaltation du dieu Soleil, et que cet astre victorieux semble être porté dessus dans son triomphe. On entoure l'Agneau du cortège duodécimal dont il est le chef dans les signes célestes. Il paraît debout sur la montagne, les douze tribus l'environnent, et sont destinées à le suivre partout où il va.

On voit les vainqueurs du dragon, qui chantent le cantique de l'agneau. Il serait superflu de multiplier ici les passages dans lesquels ce nom mystérieux est répété. Partout on voit que le dieu de la lumière, sous le nom d'agneau, était la grande divinité à laquelle on se consacrait dans l'initiation des chrétiens. Les mystères de Christ sont donc tout simplement les mystères du dieu Soleil dans son triomphe équinoxial, où il emprunte les formes du premier signe ou celles de l'Agneau céleste. Aussi la figure de l'agneau était-elle le caractère ou le sceau dont on marquait autrefois les initiés de cette secte. C'était leur *tessera* et l'attribut symbolique auquel les frères de cette franc-maçonnerie religieuse se reconnaissaient entre eux. Les chrétiens de ce temps-là faisaient porter au col de leurs enfants l'image symbolique de l'agneau. Tout le monde connaît les fameux *agnus Dei*.

La plus ancienne représentation du dieu des chrétiens était une figure d'agneau, tantôt uni à un vase dans lequel son sang coulait, tantôt couché au pied d'une croix. Cette coutume subsista jusqu'à l'an six cent quatre-vingt, et jusqu'au pontificat d'Agathon et au règne de Constantin Pogonat. Il fut ordonné par le sixième synode de Constantinople (canon 82) qu'à la place de l'ancien symbole, qui était l'agneau, on représenterait un homme attaché à une croix; ce qui fut confirmé par le pape Adrien Ier. On voit encore ce symbole sur le tabernacle, ou sur la petite armoire dans laquelle nos prêtres enferment le soleil d'or ou d'argent qui contient l'image circulaire de

leur dieu Soleil, ainsi que sur le devant de leurs autels. L'agneau y est souvent représenté couché, tantôt sur une croix, tantôt sur le livre de la fatalité, qui est fermé de sept sceaux. Ce nombre sept est celui de sept sphères dont le soleil est l'âme, et dont le mouvement ou la révolution se compte du point d'*Aries* ou de l'Agneau équinoxial.

C'est là cet agneau que les chrétiens disent avoir été immolé dès l'origine du monde. *Agnus occisus ab origine mundi.* Il fournit la matière d'une antithèse à l'auteur de la prose de Pâques, *Victimæ paschali,* etc. *Agnus redemit oves*, etc. Tous les chants de cette fête de joie et qui répondent aux *Hilaries* des anciens adorateurs du soleil, fêtes célébrées à la même époque, nous retracent la victoire remportée par l'agneau sur le prince des ténèbres. On allume le cierge, connu sous le nom de cierge pascal, pour peindre le triomphe de la lumière. Les prêtres se revêtent de blanc, couleur affectée à Ormuzd ou au dieu de la lumière. On consacre le feu nouveau, ainsi que l'eau lustrale; tout est renouvelé dans les temples, comme dans la nature. Les anciens Romains en faisaient autant au mois de mars, et substituaient de nouveaux lauriers dans les maisons de leurs flamines et dans les lieux destinés aux assemblées. C'est ainsi que les Perses, dans leur fête du Neurouz ou de l'entrée du soleil à l'Agneau du printemps, chantent le renouvellement de toutes choses, et le nouveau jour, du nouveau mois, de la nouvelle année, du nouveau temps, qui doit renouveler tout ce qui naît du temps. Ils ont aussi leur fête de la croix peu de jours auparavant; elle est suivie quelques jours après de celle de la victoire.

C'était à cette époque que leur ancien Persée, génie placé sur le point équinoxial, était censé avoir tiré du ciel et consacré dans leurs pyrées le feu éternel qu'y entretenaient les mages, le même feu que les vestales conservaient à Rome, et dont tous les ans, au printemps, on tirait celui qu'on allumait dans les temples. La même cérémonie se pratiquait en Egypte, comme on peut le

voir dans un ancien monument de la religion des Egyptiens. On y remarque un bûcher, formé de trois piles de bois de dix morceaux chacun, nombre égal à celui des décans et des divisions des signes de dix degrés en dix degrés. Ainsi il y a trente morceaux de bois, autant que l'on compte de degrés au signe. Sur chacune des trois piles est couché un agneau ou bélier, et au-dessus une immense image du soleil, dont les rayons se prolongent jusqu'à terre. Les prêtres touchent du bout du doigt ces rayons et en tirent le feu sacré, qui va allumer le bûcher de l'agneau et va embraser l'univers. Ce tableau nous rappelle la fête équinoxiale du printemps, célébrée en Egypte sous Ariès ou sous l'Agneau, en mémoire de ce que le feu du ciel avait embrasé le monde. Dans cette fête on marquait tout de rouge, ou de la couleur du feu, comme dans la Pâque des Juifs ou dans leur fête de l'Agneau. Cette résurrection du feu sacré éternel, qui bouillonne dans le soleil et qui tous les ans au printemps vient rendre la vie à la nature dans notre hémisphère, fut la véritable résurrection du soleil-Christ. C'est pour en retracer l'idée, que tous les ans l'évêque de Jérusalem s'enferme dans un petit caveau, qu'on appelle le tombeau de Christ. Il a des paquets de petites bougies; il bat le briquet et les allume; en même temps il se fait une explosion de lumière, telle que celle de nos feux d'opéra, pour donner à croire au peuple que le feu sacré est tombé du ciel sur la terre. Puis l'évêque sort du caveau en criant : « Le feu du ciel est descendu, et la « sainte bougie est allumée. » Le peuple crédule accourt en foule pour acheter de ces bougies; car le peuple est partout la dupe des prêtres.

Le nom d'agneau n'a été donné à Christ, et on ne l'a anciennement représenté sous cet emblème que parce que le Christ est le soleil, et que le triomphe du soleil arrive tous les ans sous le signe céleste de l'Agneau, ou sous le signe qui était alors le premier des douze, et dans lequel l'équinoxe de printemps avait lieu. Les Troyens avaient consacré pour victime au soleil l'*agneau blanc*, et

leur pays était célèbre par les mystères d'Atys, dans lesquels l'agneau équinoxial jouait un grand rôle.

De même que les chrétiens supposent que leur dieu Soleil-Christ a été attaché au bois de la croix, les Phrygiens, adorateurs du soleil sous le nom d'Atys, le représentaient dans sa passion par un jeune homme lié à un arbre, que l'on coupait en cérémonie. Au pied de l'arbre était un agneau ou le Bélier équinoxial du printemps.

Ces mystères d'Atys duraient trois jours. Ces jours étaient des jours de deuil, que suivait immédiatement la fête des Hilaries, jour de joie, dans lequel on célébrait, comme nous l'avons déjà dit, l'époque heureuse où le soleil Atys reprenait son empire sur les longues nuits.

Cette fête était celle du 25 mars ou du 8 avant les calendes d'avril, c'est-à-dire qu'elle tombait le même jour où l'on célébrait originairement la Pâque et le triomphe de Christ, et où l'on chante *Alleluia*, véritable chant de joie des Hilaries, et *Hæc dies*, etc. : « Voilà le jour qu'a fait le seigneur; que ce soit pour « nous un jour de joie et d'allégresse. » On y chante aussi la fameuse prose *O filii et filiæ*, etc. Il n'y a de différence dans ces deux fêtes que dans le nom du héros de la tragédie, qui dans toutes les deux fables se trouve être absolument le même dieu. Aussi est-ce en Phrygie que fut fait le fameux livre de l'initiation aux mystères de l'agneau, appelé *Apocalypse.* L'empereur Julien examine les raisons qui ont fait choisir l'équinoxe de printemps pour y placer cette solennité, et il nous dit que c'est parce que le soleil franchit alors la ligne qui le séparait de nos climats, et qu'il vient prolonger la durée des jours dans notre hémisphère : ce qui arrive, ajoute-t-il, lorsque le roi soleil passe sous le Bélier ou sous l'Agneau. A son approche, nous célébrons dans les mystères la présence du *Dieu sauveur* et *libérateur*.

Le bélier, ou l'agneau, ne se trouve jouer chez les chrétiens un rôle si important que parce qu'il remplit celui que jouait autrefois le taureau dans les mystères de Bacchus et de Mithra. Osiris et Bacchus, représentés tous

deux avec les formes de l'ancien taureau équinoxial, mouraient et ressuscitaient comme Christ; on retraçait dans les sanctuaires les mystères de leur passion, comme ceux d'Atys et de Christ chez les Phrygiens et chez les chrétiens.

Les Pères de l'Église et les écrivains de la secte chrétienne parlent souvent de ces fêtes célébrées en honneur d'Osiris, mort et ressuscité, et ils en font un parallèle avec les aventures de leur dieu. Athanase, Augustin, Théophile, Athénagore, Minutius Félix, Lactance, Firmicus, ainsi que les auteurs anciens qui ont parlé d'Osiris ou du dieu Soleil, adoré sous ce nom en Egypte, s'accordent tous à nous peindre le deuil universel des Egyptiens dans la fête où l'on faisait la commémoration de cette mort tous les ans, comme nous faisons celle du soleil-Christ au vendredi saint. Ils nous décrivent les cérémonies qui se pratiquaient à son tombeau, les larmes qu'on allait y répandre pendant plusieurs jours, et ensuite les fêtes de joie qui succédaient à cette tristesse, au moment où l'on annonçait sa résurrection. Il était descendu aux enfers; puis il en revenait pour s'unir à Orus, dieu du printemps, et triompher du chef des ténèbres, Typhon, son ennemi, qui l'avait mis à mort. On appellait mystères de la nuit ceux dans lesquels on donnait le spectacle de sa passion. Ces cérémonies avaient le même objet que celles du culte d'Atys, suivant Macrobe, et se rapportaient au soleil vainqueur des ténèbres, représentées par le serpent, dont Typhon prenait les formes en automne, lors du passage de cet astre sous le Scorpion.

On en peut dire autant de Bacchus, qui de l'aveu de tous les anciens, était le même que l'Osiris égyptien et que le dieu Soleil, dont on présentait l'image enfantine à l'adoration du peuple au solstice d'hiver. Bacchus était mis à mort, descendait aux enfers et ressuscitait, et l'on célébrait tous les ans le mystère de sa passion; on appelait ces fêtes *titaniques et fêtes de la nuit parfaite.* On suppose que ce dieu fut mis en pièces par les Géants,

mais que sa mère ou Cérès réunit ses membres, et qu'il reparut jeune et vigoureux. Pour retracer sa passion, on mettait à mort un taureau, dont on mangeait la chair crue, parce que Bacchus ou le dieu Soleil, peint avec les formes du bœuf, avait été ainsi déchiré par les Titans. Ce n'était point la représentation de l'agneau égorgé, c'était celle du bœuf déchiré et mis en lambeaux, que l'on donnait dans les mystères. En Mingrélie, c'est un agneau rôti que le prince met en pièces avec ses mains, et qu'il distribue à toute sa cour à la fête de Pâques.

Julius Firmicus, qui nous rapporte la légende crétoise sur la vie et sur la mort de Bacchus, et qui s'obstine à en faire un homme, comme il en faisait un de Christ, convient cependant que les païens expliquaient ces fictions par la nature, et qu'ils regardaient ces récits comme autant de fables solaires. Il est vrai aussi qu'il se refuse à toutes ces raisons, comme beaucoup de gens se refuseront à nos explications, soit par ignorance, soit par envie de calomnier ce qu'ils n'entendent pas, comme en ont usé tous les Pères de l'Eglise dans la critique qu'ils ont faite du paganisme. Firmicus prend même la défense du soleil, qui lui paraît outragé par ces fictions, et il lui prête un discours, dans lequel le dieu du jour se plaint de ce que l'on cherche à le deshonorer par des fables impertinentes : tantôt en le submergeant dans le Nil, sous les noms d'Osiris et d'Orus ; tantôt en le mutilant sous ceux d'Atys et d'Adonis ; tantôt en le faisant cuire dans une chaudière, ou rôtir à la broche, comme Bacchus. Il aurait pu ajouter : tantôt en le faisant pendre sous le nom de Christ. Au moins, d'après ce que dit Firmicus, il est clair que la tradition s'était conservée chez les païens, que toutes ces aventures tragiques et incroyables n'étaient que des fictions mystiques sur le soleil. C'est ce que nous prouvons encore ici, par notre explication de la fable de Christ mis à mort et ressuscité à l'équinoxe du printemps.

Comme à Christ, on donnait à Bacchus l'épithète de sauveur, ainsi qu'à Jupiter ou au dieu à cornes de bélier,

qui avait sa statue dans le temple de la vierge, Minerve Polias, à Athènes.

Au reste, l'idée d'un dieu descendu sur la terre pour le salut des hommes n'est ni nouvelle, ni particulière aux chrétiens. Les anciens ont pensé que le Dieu suprême avait envoyé à diverses époques ses fils ou ses petits-fils pour s'occuper du bonheur des humains. On mettait dans ce nombre Hercule et Bacchus, c'est-à-dire le dieu Soleil, chanté sous ces différents noms.

De même que Christ, Bacchus avait fait des miracles : il guérissait les malades et prédisait l'avenir. Dès son enfance, il fut menacé de perdre la vie, comme Christ, que voulut faire périr Hérode. Le miracle des trois cruches, qui se remplissaient de vin dans son temple, vaut bien celui des noces de Cana. C'est au 6 de janvier que se fait la fête commémorative de ce miracle du héros de la religion chrétienne ; c'était aux nones du même mois qu'un pareil miracle s'opérait dans l'île d'Andros, dans le temple de Bacchus. Tous les ans on voyait couler une source dont la liqueur avait le goût de vin. Il paraît que l'auteur de la légende de Christ a rassemblé différentes fictions merveilleuses, répandues parmi les adorateurs du soleil, sous divers noms. On appelait Bacchus, comme Christ, dieu fils de dieu, et son intelligence, qui s'unissait à la matière ou au corps. Comme Christ, Bacchus établit des initiations ou des mystères dans lesquels le fameux serpent, qui joua depuis un grand rôle dans la fable de l'agneau, était mis en scène ainsi que les pommes des Hespérides. Ces initiations étaient un engagement à la vertu. Les initiés attendaient aussi son dernier avènement ; ils espéraient qu'il reprendrait un jour le gouvernement de l'univers, et qu'il rendrait à l'homme sa première félicité. Ils furent souvent persécutés, comme les adorateurs de Christ et comme ceux de Sérapis, ou comme les adorateurs du soleil honoré sous ces deux noms. On imputa à ceux qui se rassemblaient pour la célébration de ces mystères beaucoup de crimes, comme on en imputa aux

premiers chrétiens, et en général à tous ceux qui célèbrent des mystères secrets et nouveaux. Dans certaines légendes, on lui donna pour mère Cérès ou la Vierge céleste. Dans des légendes plus anciennes, c'était la fille de Cérès, ou Proserpine, qui l'avait conçu de ses amours avec le dieu suprême, métamorphosé en serpent. Ce serpent est le fameux serpent d'Esculape, qui, comme celui que Moïse éleva dans le désert, et auquel Christ se compare, guérissait toutes les maladies. Il en naissait un Bacchus à cornes de taureau, parce que, effectivement, toutes les fois que le Soleil s'unissait à ce Serpent d'automne, alors montait le Taureau du printemps, qui donnait ses formes à Bacchus, et qui porte les Hyades ses nourrices. Dans les siècles postérieurs, il dut prendre les formes de l'agneau ; et c'est alors que Cérès, ou la Vierge céleste devint sa mère, dans ce sens qu'elle présidait à sa naissance. Car nous avons déjà vu qu'on le représentait sous l'emblème d'un enfant naissant, au solstice d'hiver, pour exprimer l'espèce d'enfance du dieu Soleil ou du jour, adoré sous le nom de Bacchus en Grèce, en Thrace, dans l'Asie Mineure, dans l'Inde et l'Arabie ; sous celui d'Osiris en Egypte, de Mithra en Perse, et d'Adonis en Phénicie ; car Adonis est le même qu'Osiris et que Bacchus, de l'aveu des anciens auteurs. Mais sous ce dernier nom, sa légende est différente de celle d'Osiris et de Bacchus ; elle est moins pompeuse. Ce n'est point l'histoire d'un conquérant ni d'un roi ; c'est celle d'un jeune homme d'une rare beauté, tel qu'on peignait le soleil à l'époque du printemps. La déesse qui préside à la génération des êtres en devient éperdument amoureuse. Il lui est ravi par la mort ; un énorme sanglier, dans la saison des chasses, le blesse aux sources mêmes de la fécondité. L'amant infortuné de Vénus meurt ; il descend aux enfers. On le pleure sur la terre. La déesse des enfers, la mère de Bacchus, que celui-ci visite aussi aux enfers, le retient près d'elle pendant six mois. Mais au bout de six mois, il est rendu à la vie et à son amante, qui en jouit aussi pendant six mois, pour le perdre en-

core et le retrouver ensuite. La même tristesse et la même joie se succédaient et se renouvelaient tous les ans. Tous les auteurs qui ont parlé de cette fable sacrée se sont accordés à voir dans Adonis le soleil ; dans sa mort, son éloignement de nos climats ; dans son séjour aux enfers, les six mois qu'il passe dans l'hémisphère inférieur, séjour de longues nuits ; dans son retour à la lumière, son passage à l'hémisphère supérieur, où il reste également six mois, tandis que la terre est riante et parée de toutes les grâces que lui donnent la végétation et la déesse qui préside à la génération des êtres.

C'est ainsi que Macrobe a entendu cette fable, et son explication n'a besoin que d'être complétée par des positions astronomiques que nous donnons dans notre grand ouvrage, à l'article Adonis et Vénus. Du reste, ce savant a très bien vu que cette fiction, comme celles d'Osiris et d'Atys, auxquelles il l'assimile, n'avait d'autre objet que le soleil et sa marche progressive dans le zodiaque, comparée à l'état de la terre, dans les deux grandes époques du mouvement de cet astre, soit celui qui le rapproche de nos climats, soit celui qui l'en éloigne. Ce phénomène annuel fut le sujet de chants lugubres et de chants de joie qui se succédaient, et de cérémonies religieuses, dans lesquelles on pleurait la mort du dieu Soleil-Adonis, et où ensuite on chantait son retour à la vie ou sa résurrection. On lui dressait un superbe lit à côté de la déesse de la génération, et du printemps, de la mère des amours et des grâces. On préparait des corbeilles de fleurs, des essences, des gâteaux, des fruits pour les lui offrir, c'est-à-dire les prémices de tous les biens que le soleil fait éclore. On l'invitait par des chants à se rendre aux vœux des mortels. Mais avant de chanter son retour à la vie, on célébrait des fêtes lugubres en honneur de ses souffrances et de sa mort. Il avait ses initiés qui allaient pleurer à son tombeau, et qui partageaient la douleur de Vénus et ensuite sa joie. La fête du retour à la vie était, suivant Corsini, fixée au 25 de mars, ou au 8 avant les calendes d'avril.

On faisait à Alexandrie avec beaucoup de pompe les funérailles d'Adonis, dont on portait solennellement l'image à un tombeau, qui servait à lui rendre les derniers honneurs. On les célébrait aussi à Athènes. Plutarque, dans la Vie d'Alcibiade et de Nicias, nous dit que c'était au moment de la célébration de la mort d'Adonis que la flotte athénienne appareilla pour sa malheureuse expédition de Sicile ; qu'on ne rencontrait dans les rues que des images d'Adonis mort et que l'on portait à la sépulture, au milieu d'un cortège nombreux de femmes, qui pleuraient, se frappaient la poitrine, et imitaient en tout la triste pompe des enterrements. On en tira des pronostics sinistres, que l'évènement ne réalisa que trop. Les femmes d'Argos, car ce sont partout les femmes qui sont l'appui des superstitions, allaient, comme Marthe et Marie, pleurer la mort d'Adonis, et cette cérémonie lugubre avait lieu dans une chapelle du *dieu sauveur* ou du dieu agneau, ou bélier, Jupiter, invoqué sous le nom du *sauveur*.

Procope et saint Cyrille parlent aussi de ces fêtes lugubres célébrées en honneur de la mort d'Adonis, et des fêtes de joie qui leur succédaient à l'occasion de sa résurrection. On y pleurait l'amant de Vénus ; l'on montrait la large blessure qu'il avait reçue, comme l'on montrait la plaie faite à Christ par le coup de lance. C'est à l'aide de ces fictions, et de la pompe qui retraçait tous les ans la malheureuse aventure d'Adonis, qu'on cherchait à en persuader au peuple la réalité. Car on s'accoutume à croire comme des faits vrais des aventures supposées, quand une foule de récits et de monuments semblent en attester l'existence. Néanmoins, malgré ces légendes sacrées, malgré le prestige des cérémonies qui tendaient à faire croire qu'Adonis avait été un homme existant, comme nos docteurs chrétiens veulent aussi le faire croire du soleil Christ, les païens, qu'on me permette ce mot, tant soit peu instruits dans leur religion, n'ont pas pris comme nous le change. Ils ont toujours vu dans Adonis, par exemple, le soleil personnifié, et ils ont cru

devoir rapporter à la physique et aux phénomènes annuels de la révolution de cet astre toute l'aventure merveilleuse de l'amant de Vénus, mort et ressuscité. Les chants d'Orphée et de Théocrite sur Adonis indiquaient assez clairement qu'il s'agissait, dans cette fiction, du dieu qui conduisait l'année et les saisons. Ces poètes l'invitent à venir avec la nouvelle année, pour répandre la joie dans la nature et faire naître les biens que la terre fait éclore de son sein. C'était aux heures et aux saisons qu'était confié le soin de le ramener au douzième mois. Orphée appelle Adonis le dieu aux mille noms, le nourricier de la nature, le dieu dont la lumière s'éteint et se rallume par la révolution des heures, et qui tantôt s'abaisse vers le Tartare, et tantôt remonte vers l'Olympe, pour nous dispenser la chaleur qui met en activité la végétation. Le Soleil, sous le nom d'Horus, fils de la vierge Isis, éprouvait de semblables malheurs. Il avait été persécuté par le noir Typhon, qui prenait les formes du serpent. Avant d'en triompher, il avait été mis en pièces comme Bacchus ; mais ensuite il fut rappelé à la vie par la déesse sa mère, qui lui accorda l'immortalité. C'est dans les écrivains chrétiens et chez les Pères de l'Eglise que nous trouvons les principaux traits de ce roman sacré. Ils nous peignent la douleur qu'Isis éprouve à la mort de son fils, et les fêtes qu'elle institue à cette occasion, fêtes d'abord lugubres, et qui bientôt se changeaient en fêtes gaies et en chants de joie, lorsqu'elle l'avait retrouvé. Mais Horus, de l'aveu de tous les anciens, est le même qu'Apollon, et Apollon est le dieu Soleil. D'où il suit que les fêtes lugubres auxquelles succédaient les fêtes de joie en honneur d'Horus mort et ressuscité, avaient encore le soleil pour objet. C'était donc un point fondamental de la religion du Soleil, de le faire mourir et ressusciter, et de retracer ce double évènement par des cérémonies religieuses et dans des légendes sacrées. De là ces tombeaux élevés partout à la divinité du Soleil, sous divers noms. Hercule avait son tombeau à Cadix, et l'on montrait ses ossements ; Jupiter avait le sien en Crète, Bac-

chus avait aussi le sien ; Osiris en avait une foule en Egypte. On montrait à Delphes celui d'Apollon, où il avait été déposé, après que le serpent Python l'eut mis à mort. Trois femmes étaient venues verser des larmes sur son tombeau, comme les trois femmes qui se trouvent aussi pleurer au tombeau de Christ. Apollon triomphait ensuite de son ennemi ou du redoutable Python, et cette victoire se célébrait tous les ans au printemps par les jeux les plus solennels. C'était à l'équinoxe de printemps que les Hyperboréens dont Apollon était la grande divinité, fêtaient le retour du Soleil au signe de l'Agneau, et ils prolongeaient ces fêtes jusqu'au lever des Pléiades. Apollon prenait aussi le titre de *sauveur* : c'était ce nom qui lui donnaient ceux d'Ambracie. On célébrait en son honneur à Athènes et à Sparte des fêtes de joie à la pleine lune du printemps, c'est-à-dire, à cette pleine lune à laquelle la fête de l'agneau ou la Pâque est fixée chez les Juifs et chez les chrétiens.

C'était vers le commencement du printemps que les Tschouvaches, peuples du Nord, sacrifiaient au soleil. La fête la plus solennelle des Tatars est le *Joun*, ou celle du printemps. Celle des Kalmoucks tombe à la première lune d'avril ; ils appellent ce premier jour équinoxial, et cette fête le *jour blanc*. Dans toutes les îles de la Grèce, on célébrait des fêtes en l'honneur de l'aimable dieu du printemps, du vainqueur de l'hiver et du serpent Python ; et ces fêtes s'appelaient des fêtes de félicitation, en réjouissance du salut, dit Eusthate.

Il serait inutile de multiplier davantage les exemples de semblables fêtes de joie, célébrées dans tout notre hémisphère, en mémoire du fameux passage du soleil vers nos régions, et en réjouissance des bienfaits qu'ils répand par sa présence.

Nous avons suffisamment prouvé que presque partout, ces fêtes de joie étaient précédées de quelques jours de deuil, durant lesquels on pleurait la mort du soleil personnifié, avant de chanter son retour vers nous, ou allégoriquement sa résurrection et son triomphe sur le

prince des ténèbres et sur le génie de l'hiver. Les Phrygiens appelaient ces fêtes les fêtes du réveil du soleil, qu'ils feignaient endormi, pendant les six mois d'automne et d'hiver. Les Paphlagoniens le supposaient aux fers en hiver, et chantaient au printemps l'heureux moment où il était délivré de sa captivité. Le plus grand nombre le faisait ressusciter, après avoir donné le sepctacle des évènements tragiques de sa prétendue mort. Toutes ces fictions mystiques n'avaient, comme nous l'avons vu, d'autre objet que de retracer l'alternative des victoires remportées par la nuit sur le jour, et par le jour sur la nuit, et cette succession d'activité et de repos de la terre, soumise à l'action du soleil. Ces phénomènes annuels étaient décrits dans le style allégorique, sous les formes tragiques de mort, de crucifiement, de déchirement, suivis toujours d'une résurrection. La fable de Christ, né comme le soleil au solstice d'hiver, et triomphant à l'équinoxe de printemps sous les formes de l'Agneau équinoxial, a donc tous les traits des anciennes fables solaires, auxquelles nous l'avons comparée. Les fêtes de la religion de Christ sont, comme toutes celles des religions solaires, liées essentiellement aux principales époques du mouvement annuel de l'astre du jour. D'où nous conclurons que si Christ a été un homme, c'est un homme qui ressemble bien fort au soleil personnifié ; que ses mystères ont tous les caractères de ceux des adorateurs du soleil, ou plutôt, pour parler sans détour, que la religion chrétienne, dans sa légende, comme dans ses mystères, a pour but unique le culte de la lumière éternelle, rendue sensible à l'homme par le soleil.

Nous ne sommes pas les seuls ni les premiers qui ayons eu cette idée sur la religion des chrétiens. Tertullien, leur apologiste, convient que, dès les premiers temps où cette religion passa en Occident, les personnes un peu éclairées qui voulurent l'examiner, soutinrent qu'elle n'était qu'une secte de la religion mithriaque, et que le dieu des chrétiens était, comme celui des Perses, le Soleil. On remarquait dans le christianisme plusieurs pratiques

qui décélaient cette origine : les chrétiens ne priaient jamais qu'en se tournant vers l'orient ou vers la partie du monde où le soleil se lève. Tous leurs temples ou tous les lieux de leurs assemblées religieuses étaient anciennement tournés vers le soleil levant. Leur jour de fête à chaque semaine répondait au jour du soleil, appelé dimanche ou jour du *seigneur Soleil.* Les anciens Francs nommaient le dimanche le jour du *soleil.* Toutes ces pratiques tenaient à la nature même de leur religion.

Les manichéens, dont la religion était composée de christianisme et de magisme, se tournaient toujours dans leurs prières du côté où était le soleil. Zoroastre avait donné le même précepte à ses disciples. Aussi les manichéens, qui n'avaient pas tout à fait perdu le fil des opinions religieuses des anciens Perses sur les deux principes et sur le soleil-Mithra, dont Christ est une copie, disaient que Christ était le soleil, ou que Christ faisait sa résidence dans le soleil, comme les anciens y plaçaient aussi Apollon et Hercule. Ce fait est attesté par Théodoret, saint Cyrille et saint Léon. C'était par une suite de cette opinion que les autres chrétiens qui se disaient les meilleurs croyants, sans doute parce qu'ils étaient les plus ignorants, ne les admettaient à leur communion qu'en leur faisant abjurer l'hérésie ou le dogme de leur religion, qui consistait à croire que Christ et le soleil n'étaient qu'une même chose. Il y a encore en Orient deux sectes chrétiennes, qui passent pour adorer le soleil. Les gnostiques et les basilidiens, qui sont les sectaires les plus savants qu'ait eus cette religion et qui en même temps sont presque les plus anciens, avaient conservé beaucoup de traits qui décelaient l'origine de ce culte solaire. Ils donnaient à leur Christ le nom d'Iao, que l'oracle de Claros, dans Macrobe, donne au soleil. Ils avaient leur trois cent soixante-cinq éons ou génies, en nombre égal à celui des trois cent soixante-cinq jours qu'engendre le soleil, et leur ogdoade, représentative des sphères. Enfin le christianisme avait tant de conformité avec le culte du soleil, que l'empereur Adrien appelait

les chrétiens les adorateurs de Sérapis, c'est-à-dire du soleil. Car Sérapis était le même qu'Osiris, et les médailles anciennes, qui portent l'empreinte de Sérapis, ont cette légende : *Soleil Sérapis*. Nous ne sommes donc pas les premiers ni les seuls qui ayons rangé les chrétiens dans la classe des adorateurs du soleil; et si notre assertion paraît un paradoxe, au moins il n'est pas nouveau.

Après avoir expliqué les fables qui forment la partie merveilleuse du christianisme et de ses dogmes, nous allons entrer dans l'examen de sa partie métaphysique et dans sa théologie la plus abstraite ; celle qui est connue sous le nom de mystère de la sainte Trinité. Nous suivrons encore la même marche que nous avons tenue jusqu'ici, et nous ferons voir jusqu'au bout que les chrétiens n'ont absolument rien qui soit à eux. Ce sont d'ignorants plagiaires, que nous allons mettre à nu ; rien ne leur appartient que les crimes de leur prêtres[1].

Pour expliquer la fable de la mort et de la résurrection du Christ, nous avons rassemblé les légendes des différentes religions, qui, nées en Orient, se sont propagées en Occident, à peu près dans les mêmes siècles que celle des chrétiens; et nous avons prouvé que toutes les allégories cosmiques de leur religion leur sont communes avec les mithriaques, avec les isiaques, avec les mystères d'Atys, de Bacchus, d'Adonis, etc. Nous allons pareillement faire voir que leur théologie est fondée sur les mêmes bases que celle des Grecs, des Egyptiens, des Indiens, etc., qu'elle renferme les mêmes idées abstraites que l'on retrouve chez les philosophes qui écrivaient dans ces temps-là, et qu'elle emprunte surtout beaucoup de dogmes des platoniciens ; qu'enfin la religion chrétienne, dans sa partie théologique, comme dans sa légende sacrée et dans les aventures tragiques de son dieu, n'a

[1] L'auteur ne se contente pas de montrer scientifiquement la filiation qu'il trouve à la religion du Christ par rapport aux autres religions plus anciennes, comme l'ont fait avant et après lui plusieurs philosophes ; il se souvient surtout sans doute des abus et de l'intolérance du clergé à certaines époques, et ne laisse échapper aucune occasion d'exhaler sa haine contre les prêtres. On sent dans son ouvrage l'influence de l'esprit révolutionnaire de son temps.

rien qui ne se retrouve dans toutes les autres religions, bien des siècles avant l'établissement du christianisme. Leurs écrivains et leurs docteurs nous fourniront encore ici les autorités propres les à convaincre de plagiat.

Le dogme de l'unité de Dieu, premier dogme théologique des chrétiens, n'est point particulier à leur secte. Il a été admis presque par tous les anciens philosophes, et la religion même populaire, chez les païens, au milieu d'un polythéisme apparent, reconnaissait toujours un premier chef, auquel tous les autres étaient soumis, sous les noms soit de dieux, soit de génies, soit d'anges, d'izeds, etc., comme nos anges et nos saints le sont au Dieu suprême. Tel était le grand Jupiter chez les Grecs et chez les Romains ; ce Jupiter père des dieux et des hommes, qui remplissait l'univers de sa substance. Il était le monarque souverain de la nature, et les noms de dieux que prenaient les autres divinités étaient une association dans le titre plutôt que dans la puissance, chaque divinité ayant son département particulier, sous l'empire du premier Dieu, souverain et maître absolu de tous les autres. L'Ecriture elle-même donne le nom de dieux aux êtres subordonnés au premier dieu, sans nuire à l'unité du chef ou de la première cause. Il en était de même du Jupiter des Grecs ; ils répètent sans cese l'épithète d'*un* ou d'*unique*, qu'ils donnent à leur Jupiter. Jupiter est un, disent-ils. L'oracle d'Apollon admet aussi un dieu incréé, né de lui-même, lequel habite au sein du feu Ether, dieu placé à la tête de toute la hiérarchie.

Dans les mystères de la religion des Grecs, on chantait un hymne qui exprimait clairement cette unité. Le grand prêtre, adressant la parole à l'initié, lui disait : « Admire « le maître de l'univers ; il est *un*; il existe partout. »

C'est une vérité reconnue par Eusèbe, Augustin, Lactance, Justin, Athénagore, et par une foule d'autres écrivains apologistes du christianisme, que le dogme de l'unité de Dieu était reçu chez les anciens philosophes, et qu'il faisait la base de la religion d'Orphée et de tous les mystères des Grecs.

Je sais que les chrétiens nous diront que les philosophes anciens, qui existaient bien des siècles avant l'établissement du christianisme, tenaient ces dogmes de la révélation faite aux premiers hommes. Mais outre que la révélation est une absurdité, je réponds qu'il n'est pas besoin d'avoir recours à cette machine surnaturelle, quand on connaît la série des abstractions philosophiques qui ont conduit les anciens à reconnaître l'unité d'un premier principe, et quand ils nous donnent eux-mêmes les motifs qui les ont déterminés à admettre la monade ou l'unité première. Ces motifs sont simples; ils naissent de la nature des opérations de notre esprit et de la forme sous laquelle l'action universelle du grand tout se présente à nous.

La correspondance de toutes les parties du monde entre elles et leur tendance vers un centre commun de mouvement et de vie, qui semble entretenir son harmonie et en produire l'accord, a conduit les hommes, qui regardaient le grand Tout comme un immense Dieu, à admettre son unité, ne concevant rien hors l'assemblage de tous les êtres, ou hors le Tout. Il en fut de même de ceux qui regardaient l'univers comme un grand effet. L'union de toutes les parties de l'ouvrage et l'ensemble régulier de tout le système du monde, leur ont aussi fait admettre une cause unique de l'effet unique; de manière que l'unité de Dieu passa en principe dans l'esprit de ceux qui plaçaient Dieu ou la cause première hors du monde, et dans l'esprit de ceux qui confondaient Dieu avec le monde, et qui ne distinguaient point l'ouvrier de l'ouvrage, comme Pline et comme tous les plus anciens philosophes. « Toutes choses, dit Marc-Aurèle, sont liées entre elles par « un enchaînement sacré, et il n'y en a aucune qui soit « étrangère à l'autre; car tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble, d'où dépend la beauté « de l'univers. Il n'y a qu'un seul monde qui comprend « tout; un seul Dieu qui est partout; une seule matière « éternelle; une seule loi, qui est la *raison* commune à « tous les êtres. »

On voit dans ce peu de mots de cet empereur philosophe le dogme de l'unité de Dieu, reconnu comme conséquence de l'unité du monde; c'est-à-dire l'opinion philosophique et le motif qui lui a donné naissance. Les Pères de l'Eglise eux-mêmes ont conclu l'unité de Dieu de l'unité du monde; c'est-à-dire l'unité de cause de l'unité d'effet; car chez eux l'effet est distingué de la cause, ou Dieu est séparé du monde : c'est-à-dire qu'ils admettent une cause abstraite, au lieu de l'être réel qui est le monde. Voici comme s'exprime un d'entre eux, Athanase. « Comme il n'y a qu'une nature et qu'un ordre « pour toutes choses, nous devons conclure qu'il n'y a « qu'un Dieu, artiste et ordonnateur, et de l'unité de « l'ouvrage déduire celle de l'ouvrier. »

On voit donc ici les chrétiens déduire l'unité de Dieu de l'unité du monde, comme tous les philosophes païens l'avaient fait avant eux. Dans tout cela on reconnaît la marche naturelle de l'esprit humain ; et l'on ne sent pas le besoin de faire intervenir la Divinité par la supposition absurde d'une révélation.

Tous les platoniciens admettaient l'unité de l'archétype ou du modèle sur lequel Dieu créa le monde, ainsi que l'unité du démiourgos ou du dieu artiste, par une suite des mêmes principes philosophiques ; c'est-à-dire d'après l'unité même de l'ouvrage, comme on peut le voir dans Proclus et dans tous les platoniciens.

Ceux qui, comme Pythagore, employaient la théorie des nombres pour expliquer les vérités théologiques, donnaient également à la monade le titre de cause et de principe. Ils exprimaient par le nombre *un* ou par l'unité la cause première, et concluaient l'unité de Dieu, d'après les abstractions mathématiques. L'unité se reproduit partout dans les nombres; tout part de l'unité. Il en était de même de la monade divine. On plaçait au-dessous de cette unité différentes triades, qui exprimaient des facultés émanées d'elles et des intelligences secondaires.

D'autres, remarquant la forme des administrations humaines, et surtout celle des gouvernements de l'Orient,

où dans tous les temps la monarchie été la seule administration connue, crurent qu'il en était de même du gouvernement de l'univers, dans lequel toutes les forces partielles semblaient réunies sous la direction et sous l'autorité d'un seul chef, pour produire cet accord parfait d'où résulte le système du monde. Le despotisme lui-même favorisa cette opinion, qui peignait la monarchie comme l'image du gouvernement des dieux ; car tout despotisme tend à concentrer le pouvoir dans l'unité, et à confondre la législation et l'exécution.

Ainsi le tableau de l'ordre social, les mathématiques et les raisonnements de la philosophie ont, par des routes différentes, mais toutes très humaines, conduit les anciens à préférer l'unité à la multiplicité, dans la cause première et suprême, ou dans le principe des principes, comme s'exprime Simplicius. « Le premier principe, « dit ce philosophe, étant le centre de tous les autres, il « les renferme tous en lui-même par une seule union : il « est avant tout ; il est la cause des causes, le principe des « principes, le dieu des dieux. Qu'on appelle donc simple« ment principes ces principes particuliers, et qu'on « appelle principe des principes ce principe général ou « la cause des êtres placés au-dessus de toutes choses. »

C'est ainsi que l'univers ou la cause universelle renfermant en soi toutes les autres causes, qui sont ses parties, fut regardé comme le principe des principes et comme l'unité suprême d'où tout découlait. Ceux qui créèrent un monde abstrait ou idéal, et un Dieu également abstrait, ou séparé du monde, et par qui le monde avait été créé d'après un modèle éternel, raisonnèrent de même sur le Dieu cause de l'univers. Car le monde matériel a toujours fourni le type du monde intellectuel, et c'est d'après ce que l'homme voit qu'il crée ses opinions sur ce qu'il ne voit pas. Le dogme de l'unité de Dieu, même chez les chrétiens, prend donc sa source dans des raisonnements purement humains, et qui ont été faits bien des siècles avant qu'il y eût des chrétiens, comme on peut le voir dans Pythagore, dans Platon, et chez leurs disciples. Il en est de même de leur triade ou trinité,

c'est-à-dire de la sous-division de la cause première en intelligence ou sagesse divine, et en esprit ou vie universelle du monde.

Il est à propos de rappeler ici ce que nous avons dit dans notre chapitre quatrième, sur l'âme ou sur la vie du monde et sur son intelligence; c'est de ce dogme philosophique qu'est éclose la trinité des chrétiens. L'homme fut comparé à l'univers, et l'univers à l'homme ; et, comme on appela l'homme microcosme ou le petit monde, on fit du monde un géant immense, qui renfermait en grand et comme dans sa source ce que l'homme avait en petit et par émanation. On remarqua qu'il y avait dans l'homme un principe de mouvement et de vie, qui lui était commun avec les autres animaux. Ce principe se manifestait par le souffle, en latin *spiritus*, ou l'esprit. Outre ce premier principe, il en existait un second, celui par lequel l'homme, raisonnant et combinant des idées, arrive à la sagesse; c'est l'intelligence, qui se trouve en lui à un degré beaucoup plus éminent que dans les autres animaux. Cette faculté de l'âme humaine s'appelle en grec *logos*, qui se traduit en latin par *ratio* et *verbum*. Ce mot grec exprime deux idées distinctes, rendues par deux mots différents en latin et en français, par *raison*, par *verbe* ou *parole*. La seconde n'est que l'image de la première, car la parole est le miroir de la pensée; c'est la pensée rendue sensible aux autres, et qui prend en quelque sorte un corps dans l'air modifié par les organes de la parole. Ces deux principes dans l'homme ne font pas deux êtres distingués de lui : on peut cependant en faire deux êtres distincts en les personnifiant; mais c'est toujours l'homme *vivant* et *pensant*, dans l'unité duquel se confondent toutes ses facultés comme dans leur source. Il en fut de même dans l'univers, dieu immense et unique, qui renfermait tout en lui. Sa vie ou son *spiritus*, ainsi que son intelligence ou son *logos*, éternels, immenses comme lui, se confondaient dans son unité première ou radicale, appelée père, puisque c'était d'elle que ces deux facultés émanaient. On ne pouvait concevoir l'Univers-Dieu,

sans le concevoir vivant de la vie universelle et intelligent d'une intelligence également universelle. La vie n'était pas l'intelligence, mais toutes deux étaient la vie ou le *spiritus*, et l'intelligence ou la sagesse divine, qui appartenaient essentiellement à la divinité du monde, et qui faisaient partie de sa substance unique, puisqu'il n'existait rien qui ne fût une de ses parties. Toutes ces distinctions appartiennent à la philosophie platonicienne et pythagoricienne, et ne supposent point encore de révélation. Point d'expression plus familière aux anciens philosophes que celle-ci. « L'univers est un grand être « animé, qui renferme en lui tous les principes de vie et « d'intelligence répandus dans les êtres particuliers. Ce « grand être, souverainement animé et souverainement « intelligent, est Dieu même, c'est-à-dire Dieu verbe ou « raison, esprit ou vie universelle. »

L'âme universelle, désignée sous le nom de *spiritus*, et comparée à l'esprit de vie qui anime toute la nature, se distribuait principalement dans les sept sphères célestes, dont l'action combinée était censée régler les destinées de l'homme et répandre les germes de vie dans tout ce qui naît ici-bas. Les anciens peignaient ce souffle unique, qui produit l'harmonie des sphères, par une flûte à sept tuyaux qu'ils mettaient entre les mains de Pan, ou de l'image destinée à représenter la nature universelle. De là vint aussi l'opinion que l'âme du monde était renfermée dans le nombre sept ; idée que les chrétiens empruntèrent des platoniciens, et qu'ils ont exprimée par le *sacrum septenarium*, ou par les sept dons du Saint-Esprit. Comme le souffle de Pan, celui du Saint-Esprit était, suivant saint Justin, divisé en sept esprits. L'onction des prosélytes était accompagnée d'une invocation au Saint-Esprit ; on l'appelait la mère des sept maisons ; ce qui signifie, suivant Beausobre, mère des sept cieux : le mot *spiritus* en hébreu étant féminin.

Les musulmans et les chrétiens orientaux donnent à la troisième personne de la Trinité, pour propriété essentielle, *la vie*; c'est, suivant les premiers, un des attributs

de la Divinité que les chrétiens appellent *personne*. Les Syriens l'appellent *mehaia*, vivifiant. Le *Credo* des chrétiens lui donne l'épithète de *vivificantem*. Il est donc dans leur théologie le principe de vie qui anime la nature, ou cette âme universelle, principe du mouvement du monde et de celui de tous les êtres qui ont vie. C'est là cette force vivifiante et divine émanée du Dieu, qui, suivant Varron, gouverne l'univers par le mouvement et la raison, car c'est le *spiritus* qui répand la vie et le mouvement dans le monde, et c'est la raison ou la sagesse qui lui donne la direction et qui en régularise les effets. Ce *spiritus* était Dieu, dans le système des anciens philosophes qui ont écrit sur l'âme universelle ou sur le *spiritus mundi*. C'est la force nourricière du monde, suivant Virgile: *Spiritus intùs alit*. La divinité, émanée de la monade première, s'étendait jusqu'à l'âme du monde, suivant Platon et Porphyre, ou jusqu'au troisième dieu, pour me servir de leurs expressions. Ainsi le *spiritus* était Dieu, ou plutôt une faculté de la divinité universelle.

Outre le principe de vie et de mouvement, ces mêmes philosophes admettaient un principe d'intelligence et de sagesse, sous les noms de *nous* et de *logos*, ou de raison et verbe de Dieu. C'était principalement dans la substance lumineuse qu'ils le faisaient résider. Le mot lumière en français désigne également l'intelligence et la lumière physique ; car l'intelligence est à l'âme ce que la lumière est à l'œil. Il n'est donc pas étonnant de voir les chrétiens dire de Christ qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, et en faire le fils du Père de toute lumière : ce qui est vrai dans le sens métaphysique comme dans le sens physique, Christ étant la partie lumineuse de l'essence divine, rendue sensible à l'homme par le soleil, dans lequel elle s'incorpore ou s'incarne. C'est sous cette dernière forme qu'il est susceptible d'augmentation et de diminution, et qu'il a pu être l'objet des fictions sacrées qu'on a faites sur la naissance et sur la mort du dieu Soleil-Christ.

Les stoïciens plaçaient l'intelligence de Jupiter, ou

l'intelligence souverainement sage qui régit le monde, dans la substance lumineuse du feu Éther, qu'ils regardaient comme la source de l'intelligence humaine. Cette opinion sur la nature de l'intelligence la fait un peu matérielle; mais les hommes ont raisonné sur la matière qu'ils voyaient et qui frappait leurs sens, avant de rêver sur l'être immatériel qu'ils ont créé par abstraction. Le plus ou moins de subtilité dans la matière n'empêche pas qu'elle ne soit matière; et l'âme chez les anciens n'était qu'une émanation de la matière subtile, qu'ils ont crue douée de la faculté de penser. Comme nous disons le souffle de la vie, nous disons le feu du génie et les lumières de l'esprit; et ce qui ne passe plus aujourd'hui que pour une métaphore était autrefois une expression propre et naturelle, pour désigner le principe de la vie et de l'intelligence.

Pythagore a caractérisé cette partie de la Divinité par le mot *lucide* ou lumineuse, appelant non-seulement Dieu la substance active et subtile qui circule dans toutes les parties du monde, mais la distinguant encore par l'épithète de lumineuse, pour indiquer l'intelligence, comme il avait désigné le principe de vie par la force active et vivifiante qui meut et anime le monde. Par cette dernière partie, l'homme tenait aux animaux; par la première, il tenait aux dieux naturels, ou aux astres formés de la substance éthérée; c'est pour cela que les astres mêmes étaient supposés intelligents et doués de raison.

Suivant saint Augustin, la création des intelligences célestes est comprise dans celle de la substance de la lumière. Elles participent à cette lumière éternelle, qui constitue la sagesse de Dieu, et que nous appelons, dit-il, son fils unique. Cette opinion est assez semblable à celle de Varron et des stoïciens sur les astres, que l'on croyait être intelligents, et vivre au sein de la lumière de l'Ether; qui est la substance de la Divinité.

Zoroastre enseignait que, quand Dieu organisa la matière de l'univers, il envoya sa *volonté* sous la forme

d'une *lumière* très brillante; elle parut sous la figure d'un homme.

Les valentiniens, dans leur génération allégorique des divers attributs de la Divinité, font naître de l'intelligence divine le verbe ou la raison et la vie. « C'est évidem- « ment, dit Beausobre, l'âme de l'univers, dont la vie et « la raison sont les deux propriétés. »

Les Phéniciens plaçaient dans la substance de la lumière la partie intelligente de l'univers, et celle de nos âmes qui en est une émanation.

La théologie égyptienne, dont les principes sont consignés dans le *Pimander*, quel que soit l'auteur de cet ouvrage, faisait résider dans la substance lumineuse le *logos* ou le verbe, autrement l'intelligence et la sagesse universelle de la Divinité. Au lieu de deux personnes ajoutées au premier être, il lui donne deux sexes, la *lumière* et la *vie*. L'âme de l'homme est née de la vie, et l'esprit pur de la lumière. Jamblique regarde aussi la lumière comme la partie intelligente, ou l'intellect de l'âme universelle.

Les oracles des Chaldéens et les dogmes de Zoroastre, conservés par Pléthon et Psellus, parlent souvent de ce feu intelligent, source de notre intelligence.

Les maguséens croyaient que la matière avait la perception et le sentiment, et que ce qui lui manquait, c'était l'intelligence, perfection *qui est propre à la lumière*.

Les Guèbres encore aujourd'hui révèrent dans la lumière le plus bel attribut de la Divinité. « Le feu, disent-ils, « produit la lumière, et la *lumière est Dieu* ». Ce feu est le feu Éther, dans lequel l'ancienne théologie plaçait la substance de la Divinité et l'âme universelle du monde, d'où émanent la lumière et la vie, ou, pour me servir des expressions des chrétiens, le *logos* ou le verbe qui éclaire tout homme venant au monde, et le *spiritus* ou le Saint-Esprit qui vivifie tout.

Manès appelle Dieu « une Lumière éternelle, intelli- « gente, très pure, qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres. » Il dit que « Christ est le fils de la Lumière éternelle. »

Ainsi Platon appelait le Soleil le fils unique de Dieu, et les manichéens plaçaient Christ dans cet astre, comme nous l'avons déjà observé.

C'est aussi l'opinion des valentiniens. « Les hommes, « dit Beausobre, ne pouvant concevoir rien de plus beau, « rien de plus pur ni de plus incorruptible que la lumière, « imaginèrent facilement que la plus excellente nature « n'était qu'une lumière très parfaite. On trouve cette « idée répandue chez toutes les nations qui ont passé « pour savantes. L'Ecriture sainte elle-même ne dément « pas cette opinion. Dans toutes les apparitions de la « Divinité, on la voit toujours environnée de feu et de « lumière. C'est du milieu d'un buisson ardent que l'Eter- « nel parle à Moïse. Le Thabor est supposé environné « de lumière quand le Père de toutes lumières parle « à son fils. On connaît la fameuse dispute des moines « du mont Athos sur la nature de cette lumière, incréée « et éternelle, qui était la Divinité elle-même. »

Les Pères de l'Eglise les plus instruits et les écrivains orthodoxes disent constamment que « *Dieu est une* « *lumière*, et une lumière très sublime ; que tout ce que « nous voyons de clartés, quelque brillantes qu'elles « soient, n'est qu'un petit écoulement, un faible rayon de « cette lumière; que le fils est une lumière sans com- « mencement; que Dieu est une lumière inaccessible, « qui éclaire toujours, et qui ne disparaît jamais. Que « toutes les vertus qui environnent la Divinité sont « des lumières du second ordre, des rayons de la pre- « mière lumière. »

C'est en général le style des Pères, avant et après le concile de Nicée. « Le verbe, disent-ils, est la lumière « venue dans le monde ; il jaillit du sein de cette lumière, « qui existe par elle-même; il est Dieu, né de Dieu : c'est « une lumière qui émane d'une lumière. L'âme est elle- « même lumineuse, parce qu'elle est le souffle de la « lumière éternelle », etc.

La théologie d'Orphée enseigne pareillement que la lumière, le plus ancien de tous les êtres, et le plus

sublime, est Dieu, ce Dieu inaccessible qui enveloppe tout dans sa substance, et que l'on nomme *conseil*, *lumière* et *vie*. Ces idées théologiques ont été copiées par l'évangéliste Jean, lorsqu'il a dit que « la vie était la « lumière et que la lumière était la *vie*, et que la lumière « était le verbe, ou le conseil et la sagesse de Dieu ». Cette lumière n'était pas une lumière abstraite et métaphysique, comme l'a judicieusement remarqué Beausobre, mais une lumière véritable, que contemplaient dans le ciel les esprits immortels : au moins plusieurs Pères l'ont ainsi cru, comme le prouve le même Beausobre.

On ne peut pas douter, d'après les autorités que nous venons de citer, que ce ne fût un dogme reçu dans les plus anciennes théologies, que Dieu était une substance lumineuse, et que la lumière constituait proprement la partie intelligente de l'âme universelle du monde ou de l'Univers-Dieu. Il suit de là que le soleil, qui en est le plus grand foyer, dut être regardé comme l'intelligence même du monde, ou au moins comme son siège principal. De là les épithètes de *mens mundi*, ou d'intelligence du monde, d'œil de Jupiter, que lui donnent les théologiens anciens, ainsi que celle de première production du Père, ou de son fils premier-né.

Toutes ces idées ont passé dans la théologie des adorateurs du soleil, sous le nom de Christ, qui en font le fils du Père ou du premier Dieu, sa première émanation, Dieu consubstantiel, ou formé de la même substance lumineuse. Ainsi le dieu Soleil est aussi le *logos*, le verbe, où l'intelligence du grand être ou du grand Dieu-Univers ; c'est-à-dire qu'il se trouve avoir tous les caractères que les chrétiens donnent au réparateur, qui n'est, dans leur religion bien analysée, autre chose que le soleil.

Je sais que les chrétiens, profondément ignorants sur l'origine de leur religion, repoussent tout le matérialisme de cette théorie; et qu'ils ont, comme les platoniciens, spiritualisé toutes les idées de l'ancienne théologie. Mais il n'en est pas moins vrai que le système des spiritualistes est calqué tout entier sur celui des matérialistes;

qu'il est né après lui, et qu'il en a emprunté toutes les divisions, pour créer la chimère d'un Dieu, et d'un monde purement intellectuel. Les hommes ont contemplé la lumière visible avant d'imaginer une lumière invisible; ils ont adoré le soleil, qui frappe leurs yeux, avant de créer par abstraction un soleil intellectuel; ils ont admis un monde, Dieu unique, avant de placer la Divinité dans l'unité même du grand être, qui renfermait tout en lui. Mais depuis on a raisonné sur ce monde factice de la même manière que les anciens avaient fait sur le monde réel, et le Dieu intellectuel eut aussi son principe d'intelligence, et son principe de vie également intellectuel, d'où l'on fit émaner la vie et l'intelligence qui se manifestent dans le monde visible. Il y eut aussi *un* soleil intellectuel, dont le soleil visible n'était que l'image; une lumière incorporelle, dont la lumière de ce monde était une émanation toute corporelle; enfin, un verbe incorporel, et un verbe revêtu d'un corps et rendu sensible à l'homme. Ce corps était la substance corporelle du soleil, au-dessus de laquelle on plaçait la lumière incréée et intellectuelle, ou le *logos* intellectuel. C'est ce raffinement de la philosophie platonicienne qui a fourni à l'auteur de l'Evangile de Jean le seul morceau théologique qui se trouve dans les Evangiles. « Le verbe prit un corps; il « habita parmi nous, et nous avons vu sa gloire; c'est « celle du fils unique du Père. »

Ce dernier verbe, ou cette lumière incorporée dans le disque du soleil, à qui seul il appartenait de voir son père, dit Martianus Capella, dans l'hymne qu'il adresse à cet astre, était soumis au temps et enchaîné à sa révolution périodique. Celui-là seul éprouvait des altérations dans sa lumière, qui semblait naître, croître, décroître et finir, succomber tour à tour sous les efforts du chef des ténèbres et en triompher, tandis que le soleil intellectuel, toujours radieux au sein de son père ou de l'unité première, ne connaissait ni changement ni diminution, et brillait d'un éclat éternel, inséparable de son principe.

On retrouve toutes ces distinctions de soleil intellectuel

et de soleil corporel dans le superbe discours que l'empereur Julien adresse au Soleil, et qui contient les principes théologiques de ces siècles-là. C'est par là qu'on expliquera les deux natures de Christ et son incarnation, qui donna lieu à la fable faite sur Christ revêtu d'un corps, né au sein d'une vierge, mort et ressuscité.

Proclus, dans son commentaire sur la *République* de Platon, considère le soleil sous deux rapports, comme Dieu non engendré, et comme Dieu engendré. Sous le rapport du principe lumineux qui éclaire tout, il est sacré; il ne l'est pas, considéré comme corps. Sous le rapport d'être incréé, il règne sur les corps visibles; sous le rapport d'être créé, il fait partie des êtres régis et gouvernés. On voit dans cette subtilité platonicienne la distinction des deux natures du soleil, et conséquemment de Christ, que nous avons prouvé plus haut n'être que le soleil. Tel était le caractère de la philosophie dans les plus fameuses écoles, lorsque les chrétiens composèrent leur code théologique; les auteurs de ces ouvrages, les Pères, parlèrent le langage de la philosophie de leur temps. Ainsi saint Justin, un des plus zélés défenseurs des dogmes des chrétiens, nous dit qu'il y a deux natures à distinguer dans le soleil : la nature de la lumière, et celle du corps du soleil, auquel elle est incorporée. « Il « en est de même, ajoute ce Père, des deux natures de « Christ; verbe ou *logos*, lorsqu'on le conçoit uni à son « père, et homme ou verbe incarné, lorsqu'il habite « parmi nous. » Nous ne dirons pas, comme Justin : « Il en est de même des deux natures de Christ », mais voilà les deux natures de Christ ou du Soleil, adoré sous ce nom.

La lumière supposée incorporelle et invisible dans le système des spiritualistes, auquel appartient le christianisme, est ce *logos* pur de la Divinité, qui réside dans le monde intellectuel et au sein du premier dieu. Mais la lumière devenue sensible à l'homme, en se réunissant dans le disque radieux de ce corps divin appelé soleil, est la lumière incréée qui prend un corps et qui vient habiter

parmi nous. C'est ce *logos* incorporé ou incarné, descendu dans ce monde visible, qui devait être le réparateur des malheurs du monde. S'il fût toujours resté au sein de l'être invisible, sa lumière et sa chaleur, qui seules pouvaient réparer le désordre que le Serpent d'hiver avait introduit sur la terre, étaient perdues pour nous, et leur absence rendait notre mal sans remède. Mais le principe lumière, en s'unissant au soleil, et en se communiquant par cet organe à l'univers sensible, vint chasser les ténèbres et les longues nuits d'hiver par sa lumière; et par sa chaleur bannir le froid qui avait enchaîné la force féconde que le printemps tous les ans imprime à tous les éléments. Voilà le réparateur que toute la terre attend, et c'est sous la forme ou sous le signe de l'Agneau, à Pâques, qu'il consomme ce grand ouvrage de la régénération des êtres.

On voit donc encore ici que les chrétiens n'ont rien dans leur théologie qui leur appartienne, et que tout ce qui tient aux subtilités de la métaphysique, ils l'ont emprunté des philosophes anciens et surtout des platoniciens. Leur opinion sur le *spiritus* ou sur l'âme du monde, et sur l'intelligence universelle, connue sous le nom de verbe ou de sagesse de Dieu, était un dogme de Pythagore et de Platon. Macrobe nous a donné un morceau de théologie ancienne ou de platonicisme, qui renferme une véritable trinité, dont celle des chrétiens n'est que la copie. Il dit que le monde a été formé par l'âme universelle : cette âme répond à notre *spiritus* ou esprit. Les chrétiens, en invoquant leur Saint-Esprit, l'appellent aussi le Créateur : *Veni, Creator Spiritus*, etc.

Il ajoute que de cet esprit ou de cette âme *procède* l'intelligence qu'il appelle *mens*. C'est ce que nous avons prouvé plus haut être l'intelligence universelle, dont les chrétiens ont fait leur *logos* ou verbe, sagesse de Dieu; et cette intelligence, il l'a fait naître du premier dieu, ou du Dieu suprême. N'est-ce pas là le Père, le Fils ou la sagesse, et l'Esprit qui crée et vivifie tout. Il n'est pas jusqu'à l'expression *procéder* qui n'ait été commune aux

deux théologies dans la filiation des trois premiers êtres.

Macrobe va plus loin; il rappelle les trois principes à une unité première, qui est le souverain Dieu. Après avoir posé les bases de sa théorie sur cette trinité, il ajoute : « Vous voyez comment l'unité ou la monade « originelle de la première cause se conserve entière et « indivisible jusqu'à l'âme ou au *spiritus* qui anime le « monde. » Ce sont ces dogmes de la théologie des païens qui, en passant dans celle des chrétiens, ont enfanté non seulement le dogme des trois principes, mais encore celui de leur réunion dans une unité première. C'est de cette unité première que les principes émanaient. Ils résidaient primitivement dans l'unité du monde, *intelligent* et *vivant*, ou du monde animé par le souffle de l'âme universelle et régi par son intelligence, qui l'une et l'autre se confondaient dans l'unité du grand Dieu, appelé monde, ou dans l'idée de l'univers, Dieu unique, source de l'intelligence et de la vie de tous les autres êtres.

Tout ce qu'il y avait de matériel dans cette antique théologie fut spiritualisé par les platoniciens modernes et par les chrétiens, qui créèrent une trinité tout entière en abstractions, que l'on personnifiait, ou, pour parler leur langage, dont on fit autant de personnes qui partageaient en commun la divinité première et unique de la cause première et universelle.

Ainsi le dogme de la trinité ou de la division de l'unité d'un premier principe en principe d'intelligence et en principe de vie universelle, que renferme en lui l'être unique, qui réunit toutes les causes partielles, n'est qu'une fiction théologique, et qu'une de ces abstractions qui séparent pour un moment, par la pensée, ce qui en soi est indivisible et inséparable par essence, et qui isolent, pour les personnifier, les attributs constitutifs d'un être nécessairement *un*.

C'est de cette manière que les Indiens, personnifiant la souveraine puissance de Dieu, lui ont donné trois fils: l'un est le pouvoir de créer; le second celui de conserver,

et le troisième celui de détruire. Telle est l'origine de la fameuse trinité des Indiens; car les chrétiens ne sont pas les seuls qui aient des trinités Les Indiens avaient aussi la leur bien des siècles avant le christianisme. Ils avaient pareillement les incarnations de la seconde personne de cette trinité, connue sous le nom de Vichnou. Dans une de ces incarnations, il prend le nom de Chrisnou. Ils font le soleil dépositaire de cette triple puissance, et ils lui donnent douze formes et douze noms, un pour chaque mois, comme nous donnons à Christ douze apôtres. C'est au mois de mars, ou sous l'Agneau, qu'il prend le nom de *Vichnou*. La triple puissance dans leur théologie ne représente que l'unité.

Les Chinois ont pareillement une espèce de trinité mystérieuse. Le premier être engendre un second, et les deux un troisième. Chez nous, le Saint-Esprit procède aussi du Père et du Fils. Les trois ont fait toutes choses. Le grand terme ou la grande unité, disent les Chinois, comprend trois; un est trois, et trois sont un. Le jésuite Kircher, dissertant sur l'unité et sur la trinité du premier principe, fait remonter jusqu'à Pythagore et jusqu'aux Mercures égyptiens toutes ces subtilités métaphysiques. Augustin lui-même prétend que l'on trouvait chez presque tous les peuples du monde des opinions sur la Divinité assez semblables à celles qu'en avaient les chrétiens; que les pythagoriciens, les platoniciens, que plusieurs autres philosophes atlantes, libyens, égyptiens, indiens, perses, chaldéens, scythes, gaulois, espagnols, avaient plusieurs dogmes communs avec eux sur l'unité du Dieu-Lumière et Bien. Il aurait dû ajouter que tous ces philosophes existaient avant les chrétiens, et conclure avec nous que les chrétiens avaient emprunté d'eux leurs dogmes théologiques, au moins dans les points qui leur sont communs[1].

[1] Saint Augustin a conclu dans un sens contraire, ainsi qu'il résulte du passage que nous avons cité page 210, dans lequel il considère la religion chrétienne comme ayant existé depuis la naissance du genre humain : *Res ipsa, quæ nunc religio Christiana nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio*

Il résulte de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre que le christianisme, dont l'origine est moderne au moins en Occident, a tout emprunté des anciennes religions. Que la fable du paradis terrestre et de l'introduction du mal par un serpent, qui sert de base au dogme de l'incarnation de Christ et à son titre de réparateur, est empruntée des livres de Zoroastre, et ne contient qu'une allégorie sur le bien et sur le mal physique, qui se mêlent à dose égale dans les opérations de la nature à chaque révolution solaire. Que le réparateur du mal et le vainqueur des ténèbres est le Soleil de Pâques ou de l'Agneau équinoxial. Que la légende de Christ mort et ressuscité ressemble, au génie près, à toutes les légendes et aux poèmes anciens sur l'astre du jour personnifié, et que les mystères de sa mort et de sa résurrection sont ceux de la mort et de la résurrection d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis, et surtout de Mithra ou du soleil, adoré sous une foule de noms différents chez les différents peuples. Que les dogmes de leur théologie, et surtout celui des trois principes, appartiennent à beaucoup de théologies plus anciennes que celle des chrétiens, et se retrouvent chez les platoniciens, dans Plotin, dans Macrobe et dans d'autres écrivains étrangers au christianisme et imbus des principes professés par Platon plusieurs siècles avant le christianisme, et ensuite par ses sectateurs, dans le temps où les premiers docteurs chrétiens écrivaient; enfin, que les chrétiens n'ont rien qu'on puisse dire être leur ouvrage, encore moins celui de la Divinité.

Après avoir, j'ose dire, démontré que l'incarnation de Christ est celle du soleil; que sa mort et sa résurrection ont également le soleil pour objet, et qu'enfin les chrétiens ne sont, dans le fait, que des adorateurs du soleil, comme les Péruviens qu'ils ont fait égorger, je viens à la grande question de savoir si Christ a existé, oui

generis humani, quousque Christus veniret in carnem, unde vera religio, quæ jam erat, cœpit appellari Christiana.

ou non[1]. Si dans cette question on entend demander si le Christ, objet du culte des chrétiens, est un être réel ou un être idéal, évidemment il est un être réel, puisque nous avons fait voir qu'il est le soleil. Rien, sans doute, de plus réel que l'astre qui éclaire tout homme venant au monde. Il a existé, il existe encore, et il existera longtemps. Si l'on demande s'il a existé un homme, charlatan ou philosophe, qui se soit dit être Christ, et qui ait établi sous ce nom les antiques mystères de Mithra, d'Adonis, etc., peu importe à notre travail qu'il ait existé ou non. Néanmoins nous croyons que non; et nous pensons que, de même que les adorateurs d'Hercule croyaient qu'il avait existé un Hercule, auteur des douze travaux, et qu'ils se trompaient, puisque le héros de ce poème était le Soleil, de même les adorateurs du Soleil-Christ se sont trompés en donnant une existence humaine au soleil personnifié dans leur légende. Car enfin quelle garantie avons-nous de l'existence d'un tel homme? La croyance générale des chrétiens, depuis l'origine de cette secte ou au moins depuis que ces sectaires ont écrit? Mais évidemment ceux-ci n'admettent de Christ que celui qui est né au sein d'une vierge, qui est mort, descendu aux enfers, et ressuscité; celui qu'ils nomment l'agneau qui a réparé les péchés du monde, et qui est le héros de leur légende. Mais nous avons prouvé que celui-là est le soleil, et non point un homme, soit philosophe, soit imposteur : et eux-mêmes ils ne voudraient pas plus convenir que c'est un philosophe qu'ils honorent comme Dieu, qu'ils ne consentiraient, tant ils sont ignorants, à reconnaître le soleil dans leur Christ.

Chercherons-nous des témoignages de l'existence de Christ comme philosophe ou imposteur dans les écrits des auteurs païens? Mais aucun d'eux, au moins dont les

[1]Quelle que soit la valeur de la démonstration, nous remarquerons que les adorateurs du soleil, comme les Péruviens, l'adoraient réellement, *personnellement*, pour ainsi dire, se prosternaient à son apparition, tandis qu'aucune idée de cet astre ne se mêle dans les prières des chrétiens et que de tout temps leur culte s'est rapporté réellement et personnellement au seul Christ, au Christ fondateur et premier législateur de leur religion.

ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, n'a traité *ex professo* cette question, ou ne nous a fait son histoire. A peine près de cent ans après l'époque où sa légende le fait vivre, trouve-t-on quelques historiens qui en disent un mot; encore est-ce moins de lui que des soi-disant chrétiens qu'ils parlent. Si ce mot échappe à Tacite, c'est pour donner l'étymologie du nom chrétien, qu'on disait venir du nom d'un certain Christ mis à mort sous Pilate; c'est-à-dire que Tacite dit ce que racontait la légende, et nous avons vu que cette légende était une fiction solaire.

Si Tacite avait parlé des brames, il aurait également dit qu'ils prenaient leur nom d'un certain Brahma, qui avait vécu dans l'Inde; car on faisait aussi sa légende. Et cependant Brahma n'en eût pas davantage existé comme homme, puisque Brahma n'est que le nom d'un des trois attributs de la divinité personnifiée. Tacite, ayant à parler dans son histoire de Néron et de la secte chrétienne, donna de ce nom l'étymologie reçue, sans s'inquiéter si Christ avait existé réellement, ou si c'était le nom du héros d'une légende sacrée. Cet examen était absolument étranger à son ouvrage.

C'est ainsi que Suétone, parlant des Juifs, suppose qu'ils remuèrent beaucoup à Rome sous Claude, et qu'ils étaient mus par un certain Christ, homme turbulent, qui fut cause que cet empereur les chassa de Rome. Lequel des deux historiens croire, de Tacite ou de Suétone, qui sont aussi peu d'accord sur le lieu et sur le temps où a vecu le prétendu Christ? Les chrétiens préféreront Tacite, qui paraît plus d'accord avec la légende solaire. Pour nous, nous dirons que ces deux historiens n'ont parlé de Christ que sur des bruits vagues, sans y attacher aucune importance, et que sur ce point, leur témoignage ne peut pas offrir de garantie suffisante de l'existence de Christ, comme homme, soit législateur, soit imposteur. Si cette existence eût été aussi indubitable, on n'eût pas vu du temps de Tertullien des auteurs qui avaient plus sérieusement discuté la question et examiné

l'origine du christianisme, écrire que le culte des chrétiens était celui du soleil, et n'était pas dirigé vers un homme qui eût autrefois existé. Convenons de bonne foi que ceux qui font de Christ un législateur ou un imposteur ne sont conduits là que parce qu'ils n'ont pas assez de foi pour en faire un dieu, ni assez comparé sa fable avec les fables solaires pour n'y voir que le héros d'une fiction sacerdotale. C'est ainsi que ceux qui ne peuvent admettre comme des faits vrais les exploits d'Hercule, ni voir dans Hercule un dieu, se réduisent à en faire un grand prince dont l'histoire a été embellie par le merveilleux. Je sais que cette manière de tout expliquer est fort simple et ne coûte pas de grands efforts; mais elle ne nous donne pas pour cela un résultat vrai; et Hercule n'en est pas moins le soleil personnifié et chanté dans un poème. Les temps où l'on fait vivre Christ, je le sais, sont plus rapprochés de nous que le siècle d'Hercule. Mais quand une erreur est établie, et que les docteurs mettent au nombre des crimes une critique éclairée; quand ils fabriquent des livres, ou les altèrent et en brûlent d'autres, il n'y a plus de moyen de revenir sur ses pas, surtout après un long laps de temps.

S'il y a des siècles de lumière pour les philosophes, c'est-à-dire, pour un très petit nombre d'hommes, tous les siècles sont des siècles de ténèbres pour le grand nombre, surtout en fait de religion. Jugeons de la crédulité des peuples d'alors par l'impudence des auteurs des premières légendes. Si on les en croit, ils n'ont pas entendu dire, ils ont vu ce qu'ils racontent. Quoi? des choses absurdes, extravagantes par le merveilleux, et reconnues impossibles par tout homme qui connaît bien la marche de la nature. Ce sont, dit-on, des hommes simples qui ont écrit. Je sais que la légende est assez sotte; mais des hommes assez simples pour tout croire, ou pour dire qu'ils ont vu quand ils n'ont pu rien voir, ne nous offrent aucune garantie historique. Au reste, il s'en faut beaucoup que ce soit tout simplement des hommes sans éducation et sans lumières qui nous ont laissé les Evangiles.

On y reconnaît encore la trace de l'imposture. Un d'entre eux, après avoir écrit à peu près ce qui est dans les trois autres, dit que le héros de sa légende a fait une foule d'autres miracles, dont on pourrait faire un livre que l'univers ne pourrait contenir. L'hyperbole est un peu forte ; mais comment, enfin, se fait-il que de tous ces miracles aucun ne soit parvenu jusqu'à nous, et que les quatre évangélistes se renferment à peu près dans le cercle des mêmes faits? N'y a-t-il pas eu de l'adresse dans ceux qui nous ont transmis ces écrits, et n'ont-ils pas cherché à se procurer une concordance propre à établir la vraisemblance dans les récits de gens qu'on suppose ne s'être point concertés? Quoi! il y a des milliers d'évènements remarquables dans la vie de Christ, et cependant les quatre auteurs de sa Vie s'accordent à ne parler que des mêmes faits? Ils sont tus par tous les disciples de Christ; la tradition et les écrivains sacrés sont muets. L'auteur gascon de la légende connue sous le nom de saint Jean a compté, sans doute, qu'il n'aurait pour lecteurs que de bons croyants, c'est-à-dire des sots. Enfin, admettre le témoignage de ces livres-là comme preuve de l'existence de Christ, c'est s'engager à tout croire. Car, s'ils sont vrais quand ils nous disent que Christ a vécu parmi eux, quelle raison aurions-nous de ne pas croire qu'il a vécu comme ils le racontent, et que sa vie a été marquée par les évènements merveilleux qu'ils débitent? Aussi les bons chrétiens le croient-ils; et s'ils sont imbéciles, au moins ils sont assez conséquents. Je sais qu'il serait possible qu'ils nous eussent trompés, ou qu'ils se fussent trompés sur les détails de la vie de Christ, sans que la même erreur attaquât son existence. Mais, encore une fois, quelle confiance accorder, même sur l'existence, à des auteurs qui trompent, ou qui se trompent dans tout le reste, surtout quand on sait qu'il y a une légende sacrée dont le soleil, sous le nom de Christ, est le héros? N'est-on pas naturellement porté à croire que les adorateurs du Soleil-Christ lui auront donné une existence historique, comme les adorateurs du même

soleil, sous les noms d'Adonis, de Bacchus, d'Hercule et d'Osiris, lui en donnaient une, quoique les chefs instruits de ces religions sussent bien que Bacchus, Osiris, Hercule et Adonis n'avaient jamais existé comme hommes, et qu'ils n'étaient que le dieu Soleil personnifié? Personne de si ignorant, d'ailleurs, et de si crédule que les premiers chrétiens, à qui on a pu sans peine faire adopter une légende orientale sur Mithra ou sur le soleil, sans que les docteurs eux-mêmes, qui l'avaient reçue d'autres prêtres plus anciens, se doutassent qu'ils adoraient encore le soleil. C'est une vieille fable rajeunie par des hommes peu instruits, qui n'ont cherché qu'à y lier les éléments de la morale, sous le nom de doctrine de Christ, fils de Dieu, que l'on faisait parler, et dont les mystères se célébraient depuis bien des siècles dans l'obscurité des sanctuaires sous les noms de Mithra, d'Adonis. On aurait pu la mettre dans la bouche de ce dernier, si ses aventures galantes trop connues l'eussent permis. On prit un nom mystique du soleil, moins connu, et les auteurs de la légende en rapprochèrent les évènements de leur siècle, sans redouter la critique dans une secte où la crédulité est un devoir sacré.

On ne peut pas pousser l'impudence, en fait d'imposture, plus loin que la portèrent les premiers écrivains chrétiens, qui furent fanatisés ou qui fanatisaient. On cite une lettre de saint Denis l'Aréopagite, qui atteste que lui et le sophiste Apollophane étaient à Héliopolis, ou dans la ville du Soleil, lorsque arriva la prétendue éclipse de soleil qui, en pleine lune, c'est-à-dire contre toutes les lois de la nature, arriva à la mort du Soleil ou de Christ; aussi est-ce un miracle. Il affirme qu'ils virent distinctement la lune qui vint se placer sous le soleil, qui y resta pendant trois heures, et qui retourna ensuite à l'orient au point d'opposition, où elle ne doit se trouver que quatorze jours après. Quand on trouve des faussaires assez déhontés pour fabriquer de pareilles pièces et pour espérer de les faire recevoir, c'est une preuve qu'il y a un grand nombre de sots tout prêts à y croire, et qu'on

peut tout oser. On voit dans Phlégon une foule de récits merveilleux qui attestent la honteuse crédulité de ces siècles-là. L'*Histoire* de Dion Cassius n'est pas moins féconde en prodiges de toute espèce; ce qui indique assez la facilité avec laquelle on croyait alors aux miracles Les prétendus prodiges opérés par Simon le Magicien et la foi qu'on parut ajouter à ce tissu d'impostures annoncent qu'on était alors disposé à tout croire parmi le peuple, et c'est parmi le peuple qu'est né et que s'est propagé le christianisme. Si on lit avec attention le martyrologe des trois premiers siècles et l'histoire des miracles du christianisme, on rougira pour l'espèce humaine, que l'imposture d'un côté et la crédulité de l'autre ont si étrangement déshonorée; et c'est sur de telles bases que l'on veut appuyer l'histoire et l'existence d'un Dieu ou d'un homme divin, dont personne de sens, ni aucun écrivain étranger à sa secte n'a parlé, dans le temps même où il devait étonner l'univers par ses miracles! On est réduit à chercher, près de cent ans après, dans Tacite, l'étymologie du mot chrétien, pour prouver l'existence de Christ, ou à interpoler par une pieuse fraude un passage dans Josèphe. Si ce dernier auteur eût connu Christ, il n'eût pas manqué de s'étendre sur son histoire, surtout ayant à parler d'un homme qui avait joué un si grand rôle dans son pays. Quand on est obligé d'avoir recours à d'aussi pitoyables moyens, on fait assez connaître l'embarras où l'on est de persuader les hommes qui veulent se rendre compte de leur croyance. Tacite lui-même, s'il eût effectivement existé en Judée un homme qui eût marqué, soit comme grand législateur ou philosophe, soit comme insigne imposteur, se serait-il borné à dire simplement de Christ qu'il était mort en Judée? Que de réflexions un homme extraordinaire ainsi mis à mort n'eût pas fourni à un écrivain philosophe tel que lui? Il est de toute évidence que Tacite n'y attacha aucune importance, et que pour lui Christ n'était qu'un mot qui donnait l'étymologie du nom de chrétiens, sectaires récemment connus à Rome, et assez décriés et

haïs dans l'origine. Il a donc dit tout simplement ce qu'il avait ouï dire, d'après les témoignages des crédules chrétiens, et rien de plus. Ce sont donc les chrétiens encore ici, et non Tacite, ni Suétone, qui sont nos garants. Je sais que l'on fera valoir la foi universelle des adorateurs de Christ, qui de siècle en siècle ont attesté son existence et ses miracles, comme ils ont attesté ceux de beaucoup de martyrs et de saints, aux miracles desquels cependant on ne croit plus. Mais j'ai déjà fait observer, à l'occasion d'Hercule, que la croyance de plusieurs générations en fait de religion ne prouvait absolument rien que la crédulité de ceux qui y ajoutaient foi, et qu'Hercule n'en était pas moins le soleil, quoi qu'en aient cru et dit les Grecs. Une grande erreur se propage encore plus aisément qu'une grande vérité, parce qu'il est plus aisé de croire qu'il ne l'est de raisonner, et que les hommes préfèrent le merveilleux des romans à la simplicité de l'histoire. Si l'on adoptait cette règle de critique, on opposerait aux chrétiens la ferme croyance que chaque peuple a eue et a encore aux miracles et aux oracles de sa religion, pour en prouver la vérité, et je doute qu'ils admissent cette preuve. Nous en ferons donc autant quand il s'agira de la leur. Ils diront, je le sais, qu'eux seuls ont pour eux la vérité; mais les autres en disent autant. Quel sera le juge? le bon sens, et non pas la foi, ni l'opinion reçue, quelque générale qu'elle soit. Ce serait renverser tous les fondements de l'histoire, dit-on, que de ne pas croire à l'existence de Christ et à la vérité des récits de ses apôtres et des écrivains sacrés. Le frère de Cicéron disait aussi : « Ce serait renverser tous les fondements de l'histoire que de nier la vérité des oracles de « Delphes. » Je demanderai aux chrétiens s'ils croient renverser les fondements de l'histoire quand ils attaquent ces oracles prétendus, et si l'orateur romain eût cru renverser aussi les fondements de l'histoire en niant la vérité de leurs prophéties, en supposant qu'il les eût connues ? Chacun défend sa chimère et non pas l'histoire.

Rien de si universellement répandu et à quoi l'on ait plus longtemps cru que l'astrologie; et rien qui ait eu une base plus fragile et des résultats plus faux. Elle a mis son sceau à presque tous les monuments de l'antiquité; rien n'a manqué à ses prédictions, que la vérité; et l'univers cependant y a cru, on y croit encore. Cicéron prouve la réalité de la divination par une foule de faits qu'il rapporte à l'appui de son assertion, et surtout par la croyance universelle; il ajoute que cet art remonte à la plus haute antiquité; qu'il n'y a pas de peuple qui n'ait eu ses oracles, ses devins, ses augures, ses prophètes, qui n'ait cru aux songes, aux sorts, etc. Cela est vrai; mais qu'en conclure? que la crédulité est chez l'homme une maladie bien ancienne, une épidémie invétérée, répandue sur tout le genre humain, et que le monde se partage en deux classes, en fripons qui conduisent et en sots qui se laissent mener. On prouverait également la réalité des revenants par l'antiquité et l'universalité de cette opinion, et les miracles de saint Roch et d'Esculape par les *ex voto* déposés dans leurs temples. La raison humaine a des bornes très étroites. La crédulité est un abîme sans fond, qui dévore tout ce qu'on veut y jeter et qui ne repousse rien. Je ne croirai donc pas à la certitude de la science augurale, parce qu'on me dit qu'Accius Navius, pour prouver l'infaillibilité de cette science, invita Tarquin à imaginer quelque chose qu'il dût faire, et que, celui-ci ayant pensé qu'il couperait un caillou avec un rasoir, l'augure exécuta la chose sur-le-champ. Une statue élevée dans la place publique perpétua le souvenir de ce prodige et attesta à tous les Romains que l'art des augures était infaillible. Les langes de Christ et le bois de sa croix ne prouvent pas plus son existence que l'empreinte du pied d'Hercule ne constate l'existence de ce héros, et que les colonnes élevées dans la plaine de Saint-Denis ne me convaincront que saint Denis ait passé dans ces lieux en y portant sa tête. Je verrai dans saint Denis, ou dans Dionysios, l'ancien Bacchus grec, et l'Osiris égyptien, dont la tête voyageait

tous les ans des rives du Nil jusqu'à Biblos, comme celle d'Orphée sur les eaux de l'Hèbre ; et c'est ici l'occasion de voir jusqu'à quel point l'imposture et l'ignorance conduisent le peuple, quand le prêtre s'est rendu maître de son esprit.

Les Grecs honoraient Bacchus sous le nom de Dionysios ou de Denis ; il était regardé comme le chef et le premier auteur de leurs mystères, ainsi qu'Eleuthère. Ce dernier nom était aussi une épithète qu'ils lui donnaient, et que les Latins ont traduite par *liber ;* on célébrait en son honneur deux fêtes principales, l'une au printemps, et l'autre dans la saison des vendanges. Cette dernière était une fête rustique, et célébrée dans la campagne ou aux champs ; on l'opposait aux fêtes du printemps, appelées fêtes de la ville ou *urbana.* On y ajouta un jour en honneur de Démétrius, roi de Macédoine, qui tenait sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique. Bacchus était le nom oriental du même dieu. Les fêtes de Bacchus devaient donc être annoncées dans le calendrier païen par ces mots : *festum Dionysii, Eleutherii, Rustici :* nos bons aïeux en ont fait trois saints : saint Denis, saint Eleuthère et saint Rustique, ses compagnons. Ils lisaient au jour précédent : *fête de Démétrius.* Ils ont placé la veille de la fête de saint Denis celle de saint Démétrius, dont ils ont fait un martyr de Thessalonique. On ajoute que ce fut Maximien qui le fit mourir, par une suite de son désespoir de la mort de Lyæus, et Lyæus est un nom de Bacchus, ainsi que Démétrius. On plaça la surveille la fête de saint Bacchus, dont on fit aussi un martyr d'Orient. Ainsi ceux qui voudront prendre la peine de lire le calendrier latin, ou le bref qui guide nos prêtres dans la commémoration des saints et dans la célébration des fêtes, y verront au 7 octobre : *festum sancti Bacchi;* au 8 : *festum sancti Demetrii ;* et au 9 : *festum sancti Dionysii, Eleutherii et Rustici.* Ainsi l'on a fait des saints de plusieurs épithètes ou des dénominations diverses du même dieu, Bacchus, Dionysios ou Denis, *Liber* ou *Eleutheros.* Ces épithètes devinrent autant de compagnons. Nous avons

vu dans notre explication du poème de Nonnus que Bacchus épousa le zéphyr ou le vent doux, sous le nom de la nymphe *Aura*. Eh bien! deux jours avant la fête de Denis ou de Bacchus, on célèbre celle d'*Aura Placida* ou du zéphyr, sous le nom de sainte Aure et de sainte Placide.

C'est ainsi que la formule de souhaits, *perpetua felicitas*, donna naissance à deux saintes, *Perpétue* et *Félicité*, ou *félicité durable*, que l'on ne sépare pas dans l'invocation ; que prier et donner, ou *rogare* et *donare*, devinrent saint Rogatien et saint Donatien, qu'on ne sépare pas plus que sainte Félicité et sainte Perpétue. On fêta ensemble sainte Flore et sainte Luce, ou lumière et fleur. Sainte Bibiane eut sa fête à l'époque à laquelle les Grecs faisaient l'ouverture des tonneaux, ou la cérémonie des Pithœgies ; saint Apollinaire quelques jours après celle où les Romains célébraient les jeux Apollinaires. Il n'y a pas jusqu'aux ides du mois qui ne soient devenues une sainte sous le nom de sainte Ides. La vraie face, ou l'image de Christ, *vera eicon*, ou *iconica*, devint sainte Véronique.

La belle étoile de la Couronne, *Margarita*, placée sur le Serpent d'Ophiuchus, se changea en sainte Marguerite, sous les pieds de laquelle on peint un serpent ou un dragon ; et on célèbre sa fête peu de jours après le coucher de cette étoile.

On fêta aussi saint Hippolyte traîné par ses chevaux, comme l'amant de Phèdre ou le fils de Thésée. On dit que les restes ou les ossements de ce dernier furent transportés de l'île de Scyros à Athènes par Cimon. On sacrifia à ces prétendues reliques, comme si c'eût été Thésée lui-même qui fût revenu dans cette ville. On répéta cette solennité tous les ans au 8 novembre. Notre calendrier fixe au même jour la fête des Saintes Reliques.

On voit que le calendrier païen et que les êtres physiques ou moraux qui y étaient personnifiés sont entrés en grande partie dans le calendrier chrétien, sans trouver beaucoup d'obstacles.

Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions, parce que mon but dans cet ouvrage n'est pas de relever toutes les

méprises de l'ignorance et l'impudence de l'imposture, mais de rappeler la religion chrétienne à sa véritable origine; d'en faire voir la filiation, de montrer le lien qui l'unit à toutes les autres, et de prouver qu'elle est aussi renfermée dans le cercle de la religion universelle, ou du culte rendu à la nature et au soleil, son principal agent. J'aurai atteint mon but si j'ai convaincu un petit nombre de lecteurs (car j'abandonne la multitude aux prêtres), et s'il leur paraît prouvé que Christ n'est que le soleil; que les mystères de la religion chrétienne ont pour objet la lumière, comme ceux des Perses ou de Mithra, comme ceux d'Adonis, d'Osiris, etc.; que cette religion ne diffère de toutes les religions anciennes que par des noms, des formes et des allégories différentes, et que le fond est absolument le même; enfin, qu'un bon chrétien est aussi un adorateur de l'astre source de toute lumière. Après cela, qu'on s'obstine à croire à l'existence d'un Christ qui n'est plus celui de la légende, ni celui des mystères, peu nous importe. Nous ne sentons pas le besoin de ce second Christ, puisque celui-là serait absolument étranger au héros de la religion chrétienne, c'est-à-dire à celui dont nous avons intérêt de bien déterminer la nature. Quant à nous, nous pensons que ce second Christ n'a jamais existé, et nous croyons qu'il se trouvera plus d'un lecteur judicieux qui sera de notre sentiment, et qui reconnaîtra que Christ n'est pas plus réel comme homme que l'Hercule aux douze travaux [1].

Nous ne nous dissimulons pas qu'il s'en trouvera

[1] Opinion particulière à l'auteur, car les plus grands écrivains qui se sont occupés de ces questions conviennent, quelques-uns, que le Christ, comme homme, a pu exister; la plupart, qu'il a réellement existé. Sans avoir besoin d'invoquer Suétone et en négligeant Josèphe, dont le passage relatif au Christ peut passer pour une interpolation, rien ne saurait détruire le témoignage de Tacite. Après avoir raconté les terribles supplices que Néron fit subir aux chrétiens, Tacite ajoute : « L'auteur de cette secte, née dans la Judée, est Christ, qui sous l'empire de Tibère, fut condamné à mort par Ponce-Pilate, gouverneur de la province. (*Ann.*, ch. xv.) Dupuis n'attache aucune importance à cette phrase, qui a été écrite, dit-il, environ cent vingt ans après la mort du Christ, et il s'ingénie à trouver que dans l'esprit de l'historien latin « Christ n'était qu'un mot qui donnait l'étymologie du nom de chrétiens ». Mais Tacite est l'historien le plus sérieux de l'antiquité, et s'il faut révoquer en doute son témoignage parce qu'il a écrit ses *Annales* cent ans après le fait, que devient alors l'histoire?

beaucoup d'autres qui, en admettant nos explications sur le fond des mystères du christianisme, persisteront à faire de Christ, soit un législateur, soit un imposteur, parce qu'avant de nous lire ils s'en étaient formé cette idée, et qu'on revient difficilement sur ses premières opinions. Comme leur philosophie ne peut aller que jusque-là, nous ne ferons pas les frais de plus longs raisonnements pour leur faire voir le dénuement de preuves véritablement historiques qui puissent conduire à croire que Christ ait existé comme homme.

Enfin il est un grand nombre d'hommes si mal organisés, qu'ils croient à tout, excepté à ce qui est dicté par le bon sens et par la saine raison, et qui sont en garde contre la philosophie, comme l'hydrophobe l'est contre l'eau ; ceux-là ne nous liront pas, et ne nous occupent guère; nous n'avons pas écrit pour eux, nous le leur répétons. Leur esprit est la pâture des prêtres, comme les cadavres sont celle des vers. C'est pour les seuls amis de l'humanité et de la raison que nous écrivons. Le reste appartient à un autre monde ; aussi leur Dieu leur dit-il que son royaume n'est pas de ce monde, c'est-à-dire du monde où l'on raisonne; et que bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. Laissons-leur donc leurs chimères, et n'envions pas aux prêtres une pareille conquête. Continuons notre marche, sans nous arrêter à compter le plus ou moins de suffrages qu'on peut obtenir en heurtant de front la crédulité ; et après avoir mis à nu le sanctuaire dans lequel s'enferme le prêtre, n'espérons pas qu'il invite à nous lire ceux qu'il trompe. Il nous suffit qu'une heureuse révolution, qui a dû être faite tout entière au profit de la raison, et qui l'a été par elle, les mette dans l'impuissance de nuire, ou d'arracher aux écrivains les honteuses rétractations de Buffon[1].

[1] Buffon avait exprimé dans sa *Théorie de la Terre* quelques propositions que la Sorbonne ne trouva pas orthodoxes ; il aimait sa tranquillité et, expliquant les unes, rétractant les autres, il apaisa bientôt la petite querelle que lui avaient attirée ces propositions, en consentant à une déclaration publique dans laquelle il soumettait ses opinions aux lois religieuses.

CHAPITRE X

DU CULTE ET DES OPINIONS RELIGIEUSES, CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES DEVOIRS DE L'HOMME ET AVEC SES BESOINS

Ce n'est pas assez d'avoir fait voir quels ont été les véritables objets du culte de tous les peuples, d'avoir analysé leurs fables sacrées, consignées dans des poèmes et dans des légendes, et d'avoir prouvé que la nature et ses agents visibles, ainsi que les intelligences invisibles qui étaient censées résider dans chaque partie du monde et en diriger les mouvements, ont été le sujet de tous les chants sur la Divinité et la base du système religieux de toutes les nations de l'univers : c'est le culte en lui-même qui doit faire la matière d'un sérieux examen ; les maux que les religions ont faits à la terre sont assez grands, pour qu'on soit autorisé à se demander à soi-même s'il faut conserver ou proscrire ces institutions. Leur influence sur la politique et la morale, sur le bonheur et le malheur de l'homme en particulier et des sociétés en général, est trop marquée et trop universelle, pour qu'on doive légèrement abandonner aux prêtres le droit de gouverner les hommes, de modifier à leur gré leurs penchants, leurs goûts et leur régime de vie, et surtout de dégrader leur raison. La religion se mêle à tout ; elle saisit l'homme au moment où il sort du sein de sa mère ; elle préside à son éducation ; elle met son sceau aux engagements les plus importants qu'il puisse contracter

dans la vie ; elle entoure le lit du mourant ; elle le conduit dans le tombeau et le suit encore au delà du trépas par l'illusion de l'espérance et de la crainte.

Je sens que la seule proposition d'examiner s'il faut ou non une religion va révolter beaucoup d'esprits ; et que les religions ont jeté sur la terre des racines trop étendues et trop profondes pour qu'il n'y ait pas une espèce de folie à prétendre aujourd'hui arracher l'arbre antique des superstitions, à l'ombre duquel presque tous les hommes croient avoir besoin de se reposer. Aussi mon dessein n'est-il pas de le tenter. Car il en est des religions, comme de ces maladies dont les pères transmettent les germes à leurs descendants pendant une longue suite de siècles, et contre lesquelles l'art n'offre guère de remèdes. C'est un mal d'autant plus incurable, qu'il nous fait redouter jusqu'aux moyens qui pourraient le guérir. On saurait gré à un homme qui délivrerait pour toujours l'espèce humaine du fléau de la petite vérole ; on ne pardonnerait pas à celui qui voudrait la délivrer de celui des religions, qui ont fait infiniment plus de mal à l'humanité, et qui forment une lèpre honteuse, qui s'attache à la raison et la flétrit. Quoiqu'il y ait peu d'espoir de guérir notre espèce de ce délire général, il est néanmoins permis au philosophe d'examiner la nature et les caractères de cette épidémie ; et s'il ne peut se flatter d'en préserver la grande masse des hommes, il s'estimera toujours heureux s'il vient à bout d'y soustraire un petit nombre de sages[1].

Ce serait combattre les religions avec trop d'avantage que de rassembler dans un même ouvrage tous les crimes et toutes les superstitions dont les prêtres les ont envi-

[1] La religion serait donc, non un mal nécessaire, mais un fléau dont ne peuvent se garantir qu'un petit nombre de sages, C'est là la doctrine de l'athéisme, car la croyance en un Dieu ou à plusieurs dieux entraîne fatalement une religion. Mais serait-il heureux pour l'humanité d'être guérie de cette maladie, d'être convaincue de la non-existence de la Divinité ? Il y a une raison cachée contre laquelle ne peuvent rien les affirmations des esprits forts et des sceptiques : c'est que, tout en tenant pour illusoires les croyances religieuses, et en ne reconnaissant pas la vérité des principes de la philosophie spiritualiste, les esprits les plus sages et les plus clairvoyants conviennent de leur nécessité sociale.

ronnées chez tous les peuples et dans tous les siècles. Une histoire philosophique des cultes et des cérémonies religieuses et de l'empire des prêtres dans les différentes sociétés serait le tableau le plus effrayant que l'homme pût avoir de ses malheurs et de son délire. Je lui épargnerai cette humiliation; je n'en tracerai qu'une esquisse légère, et je ne lui révélerai la honte de ses faiblesses qu'autant que le besoin de la question que je traite me forcera à lui mettre sous les yeux le miroir trop fidèle de sa stupide crédulité. Je m'attacherai donc à examiner les bases fondamentales de tout culte, sans m'appesantir sur les détails des pratiques absurdes et des cérémonies ridicules ou criminelles que souvent les religions ont commandées.

Les religions ont un triple objet: la Divinité, l'homme et l'ordre social. La Divinité à qui l'on rend hommage; l'homme qui en reçoit des secours; et la société qu'on croit avoir besoin de ce lien. Examinons jusqu'à quel point ces trois bases de tout culte sont solides; si Dieu, si l'homme et si la société ont besoin de ces institutions.

La nature ou la force inconnue qui la meut, de quelque nom qu'on l'appelle, me paraît trop grande pour exiger que l'homme s'abaisse afin qu'elle devienne plus majestueuse, et trop riche pour avoir besoin de ses présents. Qu'il courbe respectueusement son front vers la terre, ou qu'il porte sa tête et ses yeux vers le ciel; que ses mains soient jointes et élevées, ou ses genoux pliés; qu'il chante ou qu'il médite en silence, qu'importe à la Divinité? Qu'il soit homme de bien: voilà le seul hommage qu'elle attend de lui! Quel besoin a Dieu du sang des boucs et des taureaux? En effet, que peut faire l'homme pour celui qui fait tout; que peut-il donner à celui qui donne tout? L'homme, dit-on, reconnaît par là sa dépendance. Quoi! a-t-il besoin de ce signe extérieur pour être averti qu'il dépend tout entier de la nature? Est-il moins soumis à la force impérieuse qui domine tout, soit qu'il l'avoue, soit qu'il ne l'avoue pas? Cet esclave peut-il donc

échapper à son maître ? N'est-il pas évident que l'homme qui a peint ses dieux sous les traits des mortels, qui leur a donné souvent ses inclinations et mêmes ses vices, a cru qu'ils avaient aussi cet orgueil qui fait jouir le tyran de l'avilissement d'un sujet qu'il force de se traîner servilement à ses pieds ? On n'approche qu'en tremblant des despotes de l'Orient et de leurs ministres, on n'est admis à leur cour que lorsqu'on y porte des présents. On a cru également ne pouvoir approcher des autels et des temples des dieux qu'avec des offrandes. L'homme a traité la Divinité comme on traite l'homme puissant qui nous contraint de reconnaître sa supériorité sur nous, et qui exige des hommages parce qu'il veut étouffer dans le cœur de ses semblables l'idée d'égalité qui l'humilie. Mais peut-on supposer dans la Divinité un tel sentiment et un pareil besoin ? Craint-elle des rivaux ? Au reste, si le culte, considéré comme hommage et comme un pur acte de reconnaissance, n'était que superflu, peut-être devrait-il subsister parmi les hommes, toutes les fois qu'il se renfermerait dans l'expression simple de l'admiration et du respect profond qu'impriment en eux le tableau de l'univers et le spectacle étonnant des effets produits par une cause aussi inconnue que merveilleuse, qu'ils appellent Dieu. Mais l'homme n'en est pas resté là ; et quand il voudrait s'y arrêter, le prêtre ne le souffrira jamais. C'est le prêtre qui empoisonne l'encens que l'on offre aux dieux, et qui apprend à l'homme à les honorer par des crimes. Si le sauvage s'est quelquefois borné à pousser la fumée de tabac vers l'astre qu'il adorait ; si l'Arabe a brûlé sur l'autel du Soleil les parfums délicieux qui croissaient dans ses sables, le druide dans ses forêts égorgeait des hommes pour plaire aux dieux, le Carthaginois immolait des enfants à Saturne, et le Cananéen brûlait des victimes humaines dans la statue de son dieu Moloch. Est-ce donc d'un pareil culte que les hommes ou les dieux ont besoin ? Dès que les devoirs qu'impose la religion sont sacrés, si elle est absurbe ou atroce, alors les superstitions les plus ridicules et les crimes les plus affreux deviennent des

devoirs. Les Mexicains avaient des idoles pétries avec le sang des jeunes enfants, des veuves et des vierges qui avaient été sacrifiés, et dont on avait présenté les cœurs au dieu Vitzliputzli : on voyait dans son temple plusieurs troncs de grands arbres qui soutenaient des perches; où étaient enfilés les crânes de ces malheureuses victimes de la superstition, qui étaient toujours immolées en grand nombre dans leurs solennités.

Dans ces barbares fêtes, six sacrificateurs étaient chargés de l'horrible fonction de sacrifier aux dieux des milliers de captifs.

On étendait successivement chaque victime sur une pierre aiguë; un des prêtres lui tenait la gorge par le moyen d'un collier de bois qu'il lui passait. Quatre autres tenaient les pieds et les mains ; le sixième, armé d'un couteau fort large et fort tranchant, appuyait le bras gauche sur son estomac, et lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au Soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. A Mexico, un seul sacrifice coûtait la vie quelquefois à vingt mille prisonniers.

Il y avait aussi une fête où les prêtres écorchaient plusieurs captifs, et de leurs peaux ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se répandaient dans tous les quartiers de la ville en dansant et en chantant. On était obligé de leur faire quelque présent, et cette cérémonie affreuse était pour les prêtres une source de richesses.

Au Pérou, les Antis sacrifiaient à leurs dieux avec beaucoup de solennité ceux qu'ils jugeaient dignes de ce funeste honneur. Après avoir dépouillé la victime, ils la liaient étroitement à un poteau, et lui déchiquetaient le corps avec des cailloux tranchants; ensuite ils lui coupaient des lambeaux de chair; le gras des jambes, des cuisses, des fesses, etc., que les hommes, les femmes, les enfants dévoraient avec avidité, après s'être teint le visage du sang qui découlait de ses plaies. Les femmes s'en frottaient le bout des mamelles, et donnaient ensuite à

teter à leurs nourrissons. Les Antis nommaient sacrifices ces horribles boucheries.

Je ne pousserai pas plus loin le détail des assassinats religieux commis chez les différents peuples, sous le prétexte de rendre hommage à la Divinité et de l'honorer par un culte. Il suffit que ces horreurs aient été commises une seule fois et qu'elles puissent encore se reproduire dans la suite des siècles, pour sentir toutes les affreuses conséquences qu'il y a d'établir un culte, quand on n'est pas maître d'en arrêter les abus; car l'homme se croit tout permis quand il s'agit de l'honneur de Dieu.

Je sais bien que nos religions modernes ne sont pas aussi atroces dans leurs sacrifices; mais que m'importe à moi que ce soit sur l'autel des druides ou dans les champs de la Vendée qu'on égorge les hommes en honneur de la Divinité et par esprit de la religion, qu'on les brûle dans la statue de Moloch ou dans les bûchers de l'Inquisition? Le crime est toujours le même, et les religions qui nous conduisent là n'en sont pas moins des institutions funestes aux sociétés. Ce serait outrager Dieu que de le supposer jaloux de tels hommages. Mais s'il repousse le culte qui coûte autant de sang à l'humanité, peut-on croire qu'il aime celui qui dégrade notre raison, et qui le fait descendre lui-même par enchantement dans un morceau de pâte au gré de l'imposteur qui l'invoque? Celui qui a donné à l'homme la raison, comme le plus beau don qu'il pût lui faire, exige-t-il de lui qu'il l'avilisse par la plus stupide crédulité, et par une aveugle confiance aux fables absurdes qu'on lui débite au nom de la Divinité? Si dieu eût voulu d'autre culte que celui qu'on lui rend par la vertu, il en eût gravé lui-même les règles dans notre cœur, et certes ce culte n'eût été ni absurde, ni atroce, comme le sont presque tous les cultes.

Mais ce n'est point la Divinité qui a commandé un culte à l'homme; c'est l'homme lui-même qui l'a imaginé pour son propre intérêt; et le désir et la crainte, plus que le respect et la reconnaissance, ont donné naissance

à tous les cultes. Si les dieux ou les prêtres en leur nom ne promettaient rien, les temples seraient bientôt déserts. En général, les religions ont un caractère commun : c'est d'établir une correspondance entre l'homme et les êtres invisibles appelés dieux, anges, génies, etc., c'est-à-dire, entre des êtres que l'homme lui-même a créés pour expliquer les phénomènes de la nature. Le but de cette correspondance est d'intéresser ces différents êtres à son sort et d'en obtenir des secours dans ses besoins. Les agents de cette correspondance sont des hommes fins et adroits, qu'on nomme prêtres, magiciens, et autres imposteurs qui se donnent pour les intimes confidents et organes des volontés suprêmes des êtres invisibles. Tel est le fondement de tout culte, et de toute religion qui met l'homme en relation avec les dieux, et la terre avec le ciel, c'est-à-dire que tout culte organisé, et qui s'exerce par les prêtres, a pour base un ordre idéal d'êtres invisibles, chargés d'accorder des secours chimériques par l'entremise de fripons. Voilà, en général, à quoi se réduit le culte religieux chez tous les peuples ; et je demande quel besoin peuvent avoir les sociétés d'accréditer de semblables erreurs et de protéger l'imposture, ce que les particuliers y ont gagné, ce que les États y gagnent.

Examinons sur quelles bases on a cherché à établir un préjugé aussi universellement répandu, que celui qui suppose entre le ciel et la terre d'autre correspondance que celle de l'action des causes physiques indépendantes de l'homme, et qui met les dieux aux ordres des prêtres et de ceux qui prient. Tout le système du culte est fondé sur l'opinion d'une Providence, qui se mêle soit par elle-même, soit par des génies et des agents secondaires, de tous les détails de l'administration du monde et des choses humaines, et à laquelle nous pouvons donner la direction que nous croyons la plus utile pour nous, en l'avertissant de nos besoins, en l'invoquant dans nos dangers et en lui faisant connaître nos désirs. L'homme s'est regardé comme le point central auquel aboutissaient toutes les vues de la nature, par une erreur assez sem-

blable à celle qui lui faisait croire que la terre était le centre de l'univers. Le système de Copernic a détruit ce dernier préjugé, mais le premier reste encore et sert de base au culte religieux. L'homme a cru et croit encore que tout est fait pour lui; que tout ce qui ne contribue pas à son bonheur ou s'y oppose est un écart de la nature et un sommeil de la Providence, que l'on peut éveiller par des chants et des prières, et intéresser par des dons et des offrandes. Si l'homme se fût mis à sa véritable place, et s'il n'eût pas méconnu cette vérité, peut-être humiliante pour son orgueil, qu'il est rangé dans la classe des animaux, aux besoins desquels la nature pourvoit par des lois générales et invariables, et qu'il n'a sur eux d'autre avantage que le génie qui crée les arts qui subviennent à ses besoins et qui écartent ou réparent les maux qu'il peut craindre ou qu'il éprouve, il n'eût jamais cherché dans les êtres invisibles un appui qu'il ne devait trouver qu'en lui-même, que dans l'exercice de ses facultés intellectuelles et dans l'aide de ses semblables. C'est sa faiblesse et l'ignorance de ses véritables ressources qui l'ont livré à l'imposture qui lui a promis des secours, dont il n'a eu pour garant que la plus honteuse crédulité. Aussi ce sont les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, c'est-à-dire les êtres les plus faibles, qui sont les plus religieux, parce que chez eux la raison décroît en proportion de l'affaiblissement du corps. L'homme dans le besoin saisit avec avidité toutes les apparences d'espoir qu'on lui présente; c'est le malade qui essaye de tous les remèdes que lui offre le charlatanisme; c'est le malheureux matelot qui dans un naufrage s'empare de la plus petite planche qui surnage, cherche l'appui de tout ce qui l'entoure, et s'accroche à la branche flexible et à la racine fragile qui borde le rivage. Des hommes adroits ont su profiter de ce sentiment, qui tient à notre faiblesse, pour se rendre puissants dans les sociétés. Ils ont rédigé, sous le nom de rits et de culte, le code d'imposture qui contenait, disaient-ils, des moyens sûrs et efficaces pour obtenir les secours des dieux, dont ils prétendaient êtres les organes

et les ministres. Telle fut l'origine des magiciens, des prêtres intermédiaires entre l'homme et la divinité, des augures et des oracles interprètes de ses secrets, et en général de tous ceux qui au nom des dieux ont fait métier de tromper les hommes pour vivre à leurs dépens. C'est une des inventions les plus lucratives des prêtres chez tous les peuples; et il se passera bien des siècles avant qu'ils abandonnent cette branche de commerce, dont la crédulité fait tous les frais, et dont l'imposture recueille tous les profits. Quelque haut que nous remontions vers l'origine des temps, quelque loin que nous jetions nos regards sur la terre, partout nous voyons l'homme attendre de ses prières, ou de celles de ses magiciens et de ses prêtres, de ses sacrifices et de ses offrandes, ou de ses cérémonies mystérieuses, des secours qu'il ne reçoit jamais et qu'il cherche toujours, tant est fort sur lui l'empire de l'illusion et de l'imposture. Les nations les plus sauvages, qui ne sont pas assez riches pour payer des prêtres et pour pourvoir au luxe religieux, ont leurs magiciens, qui prétendent par la force de leurs enchantements guérir les maladies, attirer la pluie sur les champs, faire souffler les vents qu'on leur demande, et forcer la nature à changer ses lois au gré de leurs désirs. Ce sont eux qui se sont établis les intermédiaires entre l'homme et les puissances invisibles qui gouvernent le monde. Les prêtres en d'autres lieux se sont chargés des mêmes fonctions, et ont créé des formules de prières et d'invocation, des processions et des cérémonies, qui tendent au même but, et qui opèrent, si on les croit, les mêmes merveilles. Car nos prêtres, qui par rivalité de métier excommunient les magiciens, font au nom de leur Dieu les mêmes promesses, et ont des formules de prières contre la grêle, contre la sécheresse, contre les pluies, contre les épidémies, et disent des messes pour faire retrouver ce que l'on a perdu. La crédulité du peuple est une mine riche que chacun se dispute. Cette erreur fut d'autant plus facile à établir, que dès lors qu'on eut attribué la vie et l'intelligence à

toutes les parties actives de la nature, qu'on les eût peuplées de génies chargés des détails de l'administration du monde, il fut aisé de persuader aux hommes que ces génies étaient susceptibles d'amour et de haine, et animés de toutes les passions que l'on peut mouvoir et calmer suivant le besoin ; et qu'enfin on pouvait traiter avec eux, comme on traite avec les hommes en place, et avec les ministres et les dépositaires d'une grande puissance. Telle fut l'origine du culte et des cérémonies, qui avaient pour but de faire venir les dieux au secours des hommes, de les apaiser et de les rendre favorables. « Après que l'agriculteur, dit Plutarque, a employé tous « les moyens qui sont en lui pour remédier aux incon- « vénients de la sécheresse, du froid et de la chaleur, « alors il s'adresse aux dieux pour obtenir les secours « qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, tels qu'une « tendre rosée, une chaleur douce, un vent modéré, » etc. On en usa de même pour détourner les ouragans et la grêle qui ravagent les champs, pour conjurer les tempêtes qui bouleversent les mers, et faire cesser les grands fléaux qui affligent les hommes, la disette, les épidémies, etc. Les causes de tous ces effets désastreux étant dans la nature, on s'adressa à elle ou aux génies chargés de son administration, pour en obtenir la délivrance. Et comme les magiciens et les prêtres se disaient les dépositaires de ses secrets, on eut recours à eux comme aux organes et aux ministres visibles des volontés des dieux. Le prêtre fut tout ce qu'était la nature. Il se mit entre l'homme et les dieux; et souvent il se mit à la place de de ceux-ci, et écrasa l'homme du poids de sa puissance monstrueuse. Ainsi les *gangas* ou prêtres d'Angola et du Congo se donnent pour les dieux de la terre, dont les productions passent pour être un don de leur souverain pontife ; aussi les nègres lui en offrent-ils les prémices. On persuade au peuple que si le pontificat cessait d'être rempli, la terre deviendrait stérile, et le monde finirait.

Depuis le pape qui fait baiser respectueusement sa chaussure, depuis le grand lama qui fait révérer ses ex-

créments, jusqu'au dernier jongleur, tous les agents de l'imposture religieuse ont tenu l'homme dans la plus honteuse dépendance de leur pouvoir, et l'ont bercé des espérances les plus chimériques. Il n'est pas un point sur la terre où il ait pu se cacher assez pour échapper aux illusions et au prestige dont ces charlatans environnent tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs promesses mensongères. Je confondrai souvent les prêtres avec les augures, avec les oracles et les magiciens, puisque tous exercent leur empire au nom des dieux et des puissances invisibles. Les habitants de l'île de Saint-Domingue avaient leurs *butios*, qui se disaient les confidents des dieux, les dépositaires de leurs secrets et les scrutateurs de l'avenir. Ils consultaient en public les *zémès*, ou idoles des divinités subalternes, chargées de donner la pluie et de verser sur les hommes les biens qu'on leur demandait. Un long tuyau dont une extrémité était dans la statue, et l'autre cachée dans un feuillage épais, servait de conduit aux réponses que les caciques faisaient faire au zémès pour se faire payer un tribut et contenir leurs sujets. Le butios recevait les offrandes que l'on présentait au zémès et les gardait pour lui, et ne garantissait pas pour cela les promesses qu'il faisait par l'organe du zémès. Je demande si c'est de cette religion-là qu'on entend parler quand on dit qu'il faut une religion au peuple? Ma question est d'autant plus fondée, que presque toutes les religions se ressemblent sous ce rapport, à quelques formes près : tous les peuples ont leurs butios sous d'autres noms.

Les Caraïbes ont leurs *boyès*, qui font parler leurs idoles conformément à leurs désirs, et ils invoquent ces idoles pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour qu'elles s'intéressent à la réussite de leurs projets et au soin de leur vengeance. Car partout on a cherché à rendre les dieux complices des crimes ou des sottises des hommes, en les mettant dans les intérêts de leurs adorateurs par des prières et des offrandes. Le prêtre Chrysès, dans Homère, prie son dieu de le venger, et une épidémie

ravage tout le camp des Grecs. Docile aux volontés de Josué, le Dieu des Juifs arrête le soleil dans sa course, afin de prolonger la durée d'un massacre que doit éclairer la lumière. Les Sie-yen-tho ont la simplicité de croire que par des sacrifices ils ont le pouvoir de faire descendre la neige du ciel, quand ils veulent perdre leurs ennemis. Tous les peuples de l'Europe ont fait des prières publiques pour le succès de leurs armes dans la guerre contre la liberté française ; et les Français, qui seuls n'en faisaient pas, gagnaient les batailles.

Les Canadiens ont leurs jongleurs, espèce de charlatans, qui sont en commerce avec les esprits et qui tiennent d'eux l'art de guérir les maladies. Quand un sauvage est blessé, il prépare un festin et envoie chercher le jongleur. Il arrive, examine le malade et promet de renvoyer de son corps l'esprit qui cause la maladie. N'avons-nous pas aussi nos exorcistes, qui chassent le malin esprit du corps des possédés? et ces farces religieuses ne se répétaient-elles pas tous les ans au jeudi appelé saint dans la Sainte-Chapelle de Paris? Au moins on ne niera pas que la fonction d'exorciste ne fasse partie des ordres qu'on appelle mineurs, et que l'on confère à nos jongleurs catholiques.

Ceci n'est point réputé chez nous superstition, mais une fonction très religieuse. Est-ce donc là encore la religion qu'il nous faut ?

Le jongleur des Canadiens, après avoir étalé ses médicaments, invoque le Dieu du ciel et de la terre, les esprits de l'air et des enfers; puis il se met à danser de toutes ses forces, et applique ensuite son remède. Ceci tient, il est vrai, à la magie; mais toute religion, qui, par le moyen des prêtres, fait descendre du ciel des secours sur la terre, n'est-elle pas une branche de magie? Qu'est-ce que le culte avec ses cérémonies et sa pompe, que de la jonglerie en grand? Que ce soit un prêtre de Samothrace, un bonze de la Chine, un magicien de Scandinavie qui vende du vent aux navigateurs, ou Calchas qui en promet aux Grecs, ne sont-ils pas tous des imposteurs qui pro-

mettent au nom des dieux ce qu'il n'est pas en leur pouvoir de procurer?

Les Virginiens ont leurs prêtres, à qui ils s'adressent pour obtenir les pluies nécessaires ; ils font retrouver les choses perdues. Ils ont l'art de rendre favorables les divinités qui président aux vents et aux saisons.

Les Floridiens ont leurs *jonas*, qui demandent au soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre et de lui conserver sa fécondité. Ils ont des visions et une communication intime avec la Divinité. C'est le jonas que le Paraousti consulte quand il veut former quelque entreprise militaire, et qui lui rend la réponse des dieux. La Grèce n'avait-elle pas aussi son oracle de Delphes, et les Juifs leurs prophètes? Les Romains leurs aruspices, leurs augures, interprètes des volontés des dieux?

Chez les Chinois, l'empereur Tchoam-Hong avait près de lui un bonze qui se vantait de commander aux vents et aux pluies; car les rois se sont associés aux prêtres pour tromper les hommes, afin de mieux les asservir. Ainsi les rois de France, tout vicieux qu'ils étaient, faisaient des miracles, et à peine frottés de l'huile sainte, ils guérissaient des écrouelles.

Le roi de Loango passe pour avoir la puissance de faire tomber la pluie. Il lance une flèche vers le ciel dans une cérémonie à laquelle tout le peuple assiste. S'il pleut ce jour-là, toute la nation est dans des transports de joie, jusqu'au délire. Chez nous, on fait des processions et des prières de quarante heures pour le même objet ; et l'on a toujours soin d'attendre que le temps change, afin d'aider le miracle, et c'est encore là du culte. Si c'est de la superstition, je demande qui tracera la ligne de démarcation qui la sépare de ce qu'on appelle proprement religion ; car c'est dans les temples et par les prêtres que tout cela s'opère, et au nom de Dieu.

« Les sacrifices, dit la trop célèbre impératrice Ouchi [1],

[1] Célèbre en effet... en Chine, par sa beauté, son ambition, sa duplicité, ses cruautés et ses crimes. L'empereur Tang-taï-tsong, charmé de la beauté de la princesse Ouchi (Oueï-chi), l'avait introduite dans le palais et mise au nom-

« qui s'offrent au ciel, à la terre et aux esprits n'ont d'autre « objet que d'attirer les prospérités et de détourner les mal- « heurs. » Otez aux dieux ce pouvoir et aux sacrifices la vertu de nous rendre les dieux propices, que devient le culte?

Kublaï-Kan [1] sacrifie aux dieux pour leur demander

bre de ses femmes. Le prince héritier, Kao-tsong, en fut aussi frappé et l'aima dès ce moment. Après la mort de Tang-taï-tsong, toutes les princesses qu'il avait prises pour femmes se retirèrent, suivant la coutume du temps, dans un couvent où elles devaient passer le reste de leurs jours. Le deuil de son père fini, Kao-tsong alla dans ce couvent, où, apercevant Ouchi, il laissa échapper un grand soupir. L'impératrice, Ouang-chi, qui l'accompagnait, s'en aperçut, et comme elle n'avait point d'enfant de l'empereur, et qu'une autre princesse, Chou-feï, lui avait donné une fille, elle en avait conçu une si grande jalousie qu'elle avait pris la résolution de la perdre. Elle se servit d'Ouchi pour arriver à son but. Le lendemain, elle lui envoya une coiffure en faux cheveux pour remplacer ceux qu'elle avait été obligée de faire couper en entrant au couvent, et elle la fit venir au palais sous prétexte de la prendre à son service. Le prince, ne pouvant résister à la violence de sa passion, la mit au nombre de ses femmes sous le nom de Tchao-y. Cette adroite et perfide princesse vint à bout de faire tomber la princesse Chou-feï, et elle fit beaucoup déchoir l'impératrice de l'empire qu'elle avait sur l'esprit de Kao-tsong. Elle entreprit de lui ôter son rang d'impératrice et en fit même la proposition à l'empereur, qui ne voulut point y consentir. Neuf ou dix mois après, Ouchi accoucha d'une fille qu'elle sacrifia à son ambition. L'impératrice étant venue seule la voir pour la féliciter de son heureuse délivrance, Ouchi caressa beaucoup son enfant devant elle ; mais dès qu'elle fut sortie, cette mère dénaturée l'étouffa et la couvrit d'un linge en attendant que l'empereur vînt la voir. Ouchi le reçut avec un visage riant, mais bientôt, découvrant le corps de la petite fille, elle fondit en larmes en disant qu'elle était une victime de la jalousie. L'empereur apprit que l'impératrice venait de sortir et, ne doutant pas qu'elle n'eût tué la petite princesse, il jura de la dégrader de son rang pour le donner à Tchao-y, qui lui succéda sous le nom de Ou-héou. Elle profita, un jour, d'une courte absence de l'empereur pour faire couper les mains et les pieds à l'impératrice et à la première des reines, Siao-chi, et pour les faire jeter dans un grand vase plein de vin, où elles expirèrent. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, l'an 705 de l'ère chrétienne, avec le chagrin d'avoir vu échouer son grand dessein d'élever sa propre famille sur le trône. Cette princesse, par son esprit et sa beauté, faillit perdre à jamais la famille des Tang. Peu d'impératrices ont eu de plus grandes qualités et de plus grands vices. Sa mémoire est en exécration dans l'empire chinois.

[1] Kublaï-Kan, de son vrai nom Houpilaï, fut le fondateur de la vingtième dynastie chinoise, appelée la dynastie des Mongous, ou Mogols, ou des Yuen. Ce prince, petit-fils de Djenguis-Kan, se montra digne de son aïeul par ses qualités guerrières, et fut en même temps juste, sage et bienfaisant. Il succéda en 1260 à son frère Mongko-Kan, et fut proclamé empereur des Mogols dans une assemblée générale des Tartares, qui étaient maîtres de Pékin et de toute la partie septentrionale de la Chine. Il détruisit la dynastie des Song, après une guerre de douze ans dans laquelle les Chinois se firent remarquer par des traits de courage et de fidélité pour leurs anciens maîtres. Non content de régner sur la Chine entière, Houpilaï, qui prit alors le nom de Chi-tsou, s'occupa avec succès d'agrandir encore son empire. Il tenta en vain d'envahir le Japon. Jamais Alexandre le Grand, ni les Romains, ni Djenguis-Kan, si souvent cités pour leurs immenses conquêtes, n'ont joui d'une domination aussi étendue que celle de Chi-tsou. Il est célèbre par son goût pour les arts et les lettres, qu'il protégea. Il établit le collège de Hanlin, le premier tribunal littéraire de la Chine, répandit le goût des mathématiques et fit ouvrir des écoles publiques dans les principales villes de son empire. L'industrie, le commerce et surtout l'agriculture prospé

une longue vie pour lui, pour sa femme et ses enfants, et pour ses bestiaux ; vœu bien important dans un pays où toutes les richesses consistent en troupeaux.

Un empereur de la Chine a fait un ouvrage sur l'agriculture, dans lequel il emploie trois chapitres à entretenir ses peuples de ce qu'on doit faire pour détourner ces coups du ciel qui broient et enterrent les moissons.

Virgile, dans ses *Géorgiques*, conseille de sacrifier un bouc à Bacchus, et de célébrer des fêtes en honneur de ce dieu pour obtenir d'heureuses vendanges. Il prescrit également des sacrifices en honneur de Cérès, et ordonne au cultivateur de promener trois fois la victime autour des champs, pour que cette déesse protége les moissons. Les trois jours des Rogations, ordonnées par nos catholiques, n'ont-ils pas le même objet? N'est-ce pas également pour les biens de la terre que l'on prie dans nos Quatre-Temps, qu'on retrouve presque partout dans l'antiquité? Les Chinois ont leurs sacrifices des Quatre-Saisons, qui se faisaient anciennement sur quatre montagnes, situées vers les quatre points cardinaux du monde. On allait sacrifier au printemps sur la montagne de l'est, pour prier le ciel de veiller sur les semences confiées à la terre ; au solstice d'été, sur celle du sud, pour obtenir une chaleur bénigne ; en automne, sur celle de l'ouest, pour la destruction des insectes ; et en hiver, sur celle du nord, pour remercier le ciel des biens qu'il avait accordés, et pour le prier d'en verser de nouveaux l'année suivante : car la reconnaissance de l'homme est toujours intéressée. Je vous remercie afin que vous donniez encore.

Le Tchen-Yu, chef des Tartares, rassemblait son peuple auprès d'un bois, et là ils sacrifiaient au dieu tutélaire des champs et des grains, en tournant autour du bois. Tcham-Tçoum, après une longue sécheresse, fait des sacrifices pour obtenir de la pluie. Les Grecs et les Romains invoquaient Jupiter pluvieux.

rèrent sous son règne. On lui reproche d'avoir trop aimé l'argent, les bonzes et les femmes. Chi-tsou mourut en 1294, à l'âge de quatre-vingts ans. C'est un des plus grands monarques qui aient existé.

Les Tartares Mandchous sacrifient au ciel à la moindre épidémie qui menace leurs chevaux. Dans les sacrifices que Kublaï-Kan faisait aux dieux, il répandait par terre des vases pleins de lait de cavale, dans l'idée que les dieux venaient le boire, et que cette offrande les engageait à prendre soin des troupeaux. Ce sont là, dira-t-on encore, des superstitions. Mais est-il une seule religion qui n'ait des superstitions à peu près équivalentes, et qui ne se soutienne principalement par là dans l'esprit du peuple? N'est-ce pas une superstition que celle qui fait croire à des millions d'hommes que la Divinité passe dans un pain à cacheter, lorsqu'on a prononcé dessus quelques paroles mystiques? Ce que le philosophe appelle superstition, le prêtre le nomme acte religieux et en fait la base de son culte. N'est-ce pas le prêtre qui entretient toutes les superstitions les plus absurdes, parce qu'elles sont lucratives et qu'elles tiennent le peuple dans sa dépendance en rendant son ministère nécessaire presque dans tous les nstants de notre vie? Car ce ne sont point des mœurs et des vertus que le peuple va demander au prêtre; ce sont des bénédictions, des prières et des secours pour ses différents besoins; et le prêtre a des remèdes pour tout. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le rituel de nos prêtres, et l'on verra que le magicien le plus impudent ne fait pas des promesses plus hardies que celles qu'ils font, et n'a pas de formules de prières plus variées pour soulager tous nos maux que celles que contiennent leurs livres.

Une religion qui ne procurerait ou ne promettrait aucun secours à l'homme ne ferait guère fortune. « Donnez-nous « notre pain quotidien et délivrez-nous du mal », disent les chrétiens à leur Dieu. Tout le culte se réduit là, en dernière analyse.

C'est l'Issinois qui va se laver tous les jours à la rivière, et qui, après s'être jeté de l'eau et du sable sur la tête, prie son dieu et lui dit : « Mon dieu, donnez-moi aujour- « d'hui du riz et des ignames; donnez-moi des esclaves « et des richesses; donnez-moi de la santé. »

Il a aussi ses fétiches, qu'il invoque dans ses différents besoins. C'est sur l'autel du fétiche qu'il met des pots vides lorsqu'il demande de la pluie; qu'il place un sabre ou un poignard pour obtenir la victoire, et qu'il dépose un petit ciseau lorsqu'il a besoin de vin de palmier. Si l'idole est sourde, alors il a recours au devin pour faire le *tokké*, cérémonie par laquelle on obtient tout des dieux.

Les nègres de Juidah ont aussi leurs fétiches. Ils s'adressent à certains grands arbres pour obtenir la guérison de leurs maladies, et en conséquence ils font des offrandes de pâte de millet, de maïs et de riz. Car tout culte est un véritable échange entre l'homme et ses dieux, dont le prêtre est l'entremetteur. Dans les tempêtes, les sauvages font des présents à la mer et ordonnent le sacrifice d'un bœuf; ils jettent dans ses eaux un anneau d'or aussi loin qu'il est possible. Les Grecs sacrifiaient un taureau à Neptune, dieu des mers, et une brebis à la tempête.

On invoque le serpent-fétiche dans les pluies abondantes et dans les sécheresses extrêmes, pour obtenir de riches récoltes et pour faire cesser les maladies des bestiaux. Les Romains, dans un temps de peste, n'envoyèrent-ils pas chercher le serpent d'Epidaure? On lui bâtit un temple dans l'île du Tibre.

Le souverain pontife attaché au culte de ce grand fétiche exige continuellement des offrandes pour son serpent, et lorsqu'elles ne sont pas assez abondantes, il menace le pays de voir les moissons ravagées. Alors le peuple se prive du nécessaire pour apaiser la colère du dieu serpent. Voilà encore une religion bien utile; mais à qui? au prêtre, et non pas au peuple.

Les habitants de Loango ont une foule de *mokissos*, ou d'idoles de divinités, qui passent pour s'être distribué l'empire du monde. Les unes veillent à la conservation des récoltes, les autres protègent les bestiaux; plusieurs s'occupent de la santé des hommes, conservent les héritages et les fortunes, et conduisent les affaires à un heureux succès. Ils rendent un culte à ces diverses idoles,

afin d'en obtenir les biens que chacune d'elles peu accorder.

N'avons-nous pas aussi nos saints, qui ont chacun leur vertu ou propriété particulière, et que le peuple invoque pour ses différents besoins? Les prières de la liturgie des Perses s'adressent à l'ange de chaque mois et de chaque jour du mois, que l'on invoque pour obtenir les biens qu'il dispense.

Les insulaires de Socotora invoquent la lune pour avoir une bonne récolte et de la pluie dans les temps de sécheresse. Les Égyptiens priaient Isis, et invitaient le Nil à descendre dans leurs champs.

Les Formosans ont des dieux dont les uns protègent les guerriers, les autres veillent sur les semailles; ceux-ci ont l'empire sur la santé et les maladies, ceux-là protègent la chasse, les maisons, etc. Les sauvages en ont aussi qu'ils invoquent pour en obtenir une pêche heureuse; car chaque art, chaque besoin, chaque passion a son dieu. Les *jambos* au Japon chassent les malins esprits. Ils promettent aussi de guérir les maladies par le moyen d'un morceau de papier sur lequel ils tracent quelques caractères: ils le placent sur l'autel qui est devant leur idole.

Les sectaires de la religion de Fo révéraient un doigt de ce prétendu dieu; on l'exposait comme une relique tous les trente ans, et alors on publiait que l'année était des plus abondantes. Toutes les reliques consacrées dans les temples des catholiques, et exposées à la vénération du peuple, ne passent-elles pas pour être douées de quelque vertu, et ne va-t-on pas en pèlerinage leur adresser des vœux pour obtenir la guérison de quelque mal, et en recevoir quelque faveur? La châsse de sainte Geneviève était descendue en grande cérémonie dans les temps de calamité et dans la maladie des rois. De gros moines bien nourris vivaient de ce charlatanisme, et vendaient des petits pains que l'on donnait aux malades pour procurer la guérison. Quel concours de monde, chez une nation aussi éclairée que la nôtre, n'attirait-elle pas dans son temple? On y allait en procession pour obtenir de la

pluie ou du beau temps, suivant le besoin? N'avons-nous pas vu tout le peuple de Paris aller la remercier de la prise de la Bastille, à laquelle elle n'eut guère de part, et qui a amené la Révolution, dont l'effet a été de détruire son culte et de faire brûler ses ossements en place de Grève[1]? Je ne vois pas que le peuple civilisé diffère beaucoup du peuple sauvage en fait de culte. Il n'y a de différence que dans les formes; mais le but est toujours le même, c'est-à-dire d'engager la nature et les génies, qu'on croit présider à ses opérations, à se prêter à tous les désirs de l'homme. Ce but est celui de tout culte. Otez au peuple l'espérance et la crainte, sa religion s'évanouit[2].

Jamais les hommes ne sont plus pieux que lorsqu'ils sont pauvres, malades ou malheureux. C'est le besoin plus que la reconnaissance qui a élevé des autels aux dieux. « C'est par Plutus ou par le dieu des richesses, dit Chré- « myle dans Aristophane, que Jupiter règne; c'est pour « lui qu'on fait des sacrifices. » Aussi, depuis que Plutus a enrichi un grand nombre d'hommes, Mercure se plaint que les dieux ne reçoivent plus d'offrandes et qu'on ne leur adresse plus de prières. Un prêtre, dans la même comédie, observe qu'autrefois, quand les hommes étaient pauvres, le temple était rempli d'adorateurs et de présents. « Mais aujourd'hui, dit-il, on ne voit plus personne au tem- « ple, que quelques coquins, qui viennent en passant y faire « leurs ordures. Aussi, ajoute le prêtre, je vais dire adieu « à Jupiter. » Voilà le secret des prêtres de tous les pays; ils ne sont attachés au service de leurs autels qu'autant qu'on les charge de dons, et que le peuple croit avoir besoin de leur entremise pour obtenir les secours du ciel. Otez aux hommes la crédulité à leurs promesses, plus d'autels, plus de prêtres, et conséquemment plus de culte.

[1] La Révolution était déjà faite dans les esprits, et la prise de la Bastille n'en fut que la première manifestation populaire. Quant à sainte Geneviève, on a pu brûler ses prétendus ossements, exécution assez puérile, mais la Révolution fut impuissante à détruire son culte, et les dévots de la sainte, aujourd'hui comme autrefois, se pressent, chaque année, pendant la neuvaine, dans l'église du Panthéon.

[2] L'espérance et la crainte sont inséparables de l'humanité, et puisque la religion est l'effet nécessaire de ces deux sentiments, la religion est donc indestructible.

Le système religieux, chez tous les peuples, repose sur cette base. Ainsi, le culte étant fondé sur cette opinion fausse et complètement absurde, savoir que par des vœux et des offrandes on intéresse à son sort la nature, ou les êtres invisibles qu'on met à sa place, donc il ne faut pas de culte. Quoi de plus faux et de plus absurde, en effet, que d'imaginer que la Divinité est placée comme en sentinelle pour écouter toutes les sottises qui passent par la tête de ceux qui lui adressent des prières, et dont les vœux pour la plupart n'expriment que des désirs insensés, et dictés par l'intérêt particulier, qui s'isole toujours de l'intérêt général, vers lequel tend la Providence universelle.

Quelle absurdité que d'admettre un Dieu infiniment bon, qui pourtant ne fait le bien qu'autant qu'on le presse, qu'on le sollicite et qu'on l'y détermine par des prières et des offrandes? Que j'aime bien mieux ces peuples qui n'adressent aucune prière au Dieu bon, parce qu'ils supposent que sa nature le porte à faire tout le bien qu'il peut, sans qu'on ait besoin de le prier[1]. Quelle contradiction que d'admettre un Dieu qui voit et connaît tout, et qui cependant veut que l'homme l'avertisse et l'éclaire sur ses besoins? un Dieu dont les décrets sont dirigés par une sagesse éternelle, et qui cependant les modifie et les change à chaque instant, suivant l'intérêt de celui qui le prie? Toutes ces suppositions entrent nécessairement dans tout système de culte qui a pour objet d'amener la Divinité à faire ce que désire un mortel, et de l'intéresser à son sort autrement que par l'administration universelle du monde, sur laquelle Dieu ne prend certainement pas conseil de l'homme. Dieu, ou la nature, pourvoit à la subsistance de tous les animaux par une administration

[1] Un dieu à qui on n'adresserait aucun hommage ou qui n'inspirerait aucune crainte ne serait pas un dieu. Et quels sont ces peuples qui n'en reconnaissent aucun? Contrairement à l'avis de quelques anthropologistes, le docteur Roskoff, dans son savant ouvrage *la Religion chez les peuplades les plus sauvages*, constate que les tribus les plus primitives, les moins développées, les plus abruties, ont des tendances et des instincts religieux et une façon quelconque de culte. Il est évident que l'idée du surnaturel est innée dans l'humanité et qu'on pourrait appeler l'homme un animal religieux.

générale ; il y aurait de la folie à espérer qu'il la changeât en notre faveur. La machine marche suivant des lois constantes et éternelles, et l'homme, soit qu'il le veuille, soit qu'il ne le veuille pas, est entraîné par son mouvement; quiconque lui tient un autre langage est un imposteur qui le trompe. C'est à l'homme, qui ne fait que passer sur la terre, à subir comme les autres animaux les lois impérieuses du grand être, de l'être éternel et immuable, qu'on appelle Dieu. Voilà le secret qu'il ne faut pas craindre de lui révéler.

Outre que cette opinion est la seule vraie, elle a encore l'avantage de mieux s'accorder avec la majesté divine, et de mettre Dieu et l'homme chacun à leur place. Cependant c'est pour honorer la divinité qu'on a créé cette Providence de détails, sans s'inquiéter du rôle ridicule dont on l'a chargée. C'est Minerve qui ramasse le fouet d'un héros d'Homère. Ainsi Dieu se trouve être le confident de tous les vœux les plus extravagants, et le ministre de toutes les volontés, de toutes les passions des hommes; encore est-il souvent embarrassé de les contenter tous, car l'un demande souvent ce qui doit nécessairement nuire à l'autre.

Tel champ, dont le sol est sec et aride, a besoin de pluies fréquentes; elles seraient contraires au champ voisin: lequel des deux propriétaires le ciel favorisera-t-il? On rougirait d'être Dieu en voyant le tableau bizarre que les divers peuples en ont fait, et les actions, les passions qu'on lui a prêtées.

Je sens que je deviendrais ridicule moi-même si je poussais plus loin ces réflexions sur l'absurdité du système qui met la Divinité, pour ainsi dire, aux ordres d'un mortel; qui crée autant de dieux que l'homme a de passions et de besoins, jusqu'à imaginer le dieu *Crepitus*. Certes, ce serait alors l'homme et non la Divinité qui gouvernerait le monde, puisqu'elle obéirait à l'homme. Cette idée ne doit être que montrée pour être saisie par l'homme de bon sens; pour les autres, rien ne peut les soustraire à l'empire tyrannique des prêtres. Je ne parle

en ce moment qu'à ceux qui sont convaincus, comme moi, que les prières et les vœux des mortels ne peuvent rien changer ni modifier dans la marche éternelle et constante des lois de la nature ; que tout est entraîné dans ce courant rapide que rien ne peut suspendre, et à la force duquel l'homme, bon gré, mal gré, est contraint d'obéir, sans espoir que Dieu l'arrête pour lui. Je leur demande quel est, dans cette supposition, l'effet d'un culte qui tend à rendre le ciel docile à la voix de l'homme, et à faire descendre sur lui les secours de la cause universelle, ou du monde, que j'appelle Dieu. S'il est vrai, comme le dit Cicéron, que tout culte repose uniquement sur l'opinion où est l'homme que la Divinité s'occupe de lui, et qu'elle est disposée à venir à son secours dans les divers besoins de la vie, que deviendra le culte lui-même quand il restera prouvé, par les réflexions les plus simples et par l'expérience, que les prières et les offrandes des mortels ne dérangeront jamais le cours de la nature? que les dons que l'on porte dans les temples ne profitent qu'aux prêtres, et les prières adressées aux dieux qu'à ceux que l'on paye et que l'on dote richement pour prier? Je sais que je cherche ici à détruire une grande illusion ; mais pourquoi repaître toujours l'homme de chimères? La vérité est-elle donc un si grand fardeau à porter? Sa lumière serait-elle plus affreuse que les ténèbres de l'erreur? Cessons de nous abuser sur notre véritable position à l'égard de la nature. C'est à elle à commander ; c'est à nous de subir ses lois. Sommes-nous malades, ce n'est point dans les temples, ni au pied des autels, ni dans les formules de prières composées par les prêtres, que nous devons chercher des secours ; c'est à l'art de la médecine à nous les procurer. Si les médecins sont impuissants, les prêtres le seront encore plus. La confiance que l'on a aux secours qu'offre la religion dans les prières et les offrandes, outre qu'elle dégrade notre raison, a encore cet inconvénient, qu'elle nous rend moins actifs dans les recherches des remèdes que peut procurer l'art, qu'elle nous jette dans une sécurité funeste, et que l'espoir dans les secours

qu'envoie le ciel nous prive souvent de ceux que nous présente la terre.

Tel matelot a péri dans les flots qui eût échappé au naufrage s'il eût manœuvré au lieu de prier, et s'il eût cherché à se sauver par son adresse et son travail, au lieu de s'abandonner à la grâce de Dieu, et d'invoquer la Vierge ou saint Nicolas. Que d'*ex-voto* suspendus dans les temples, qui furent plutôt dus à la fortune et à un hasard heureux qu'au saint auquel on les a offerts, et qui prouvent moins sa puissance que la stupide crédulité de ceux qui l'ont invoqué ! La nature a placé dans la force de l'homme, dans sa prudence et dans l'usage de toutes ses facultés les moyens de conservation et de bonheur qui lui sont accordés. Hors cette sphère, tout est illusion. Donc le culte qui a essentiellement pour objet de nous faire descendre des secours d'en haut, de rendre le ciel docile à nos désirs, et de lier le sort de l'homme à l'action de génies invisibles, qu'on peut gagner par des prières et des dons, est une monstruosité, une chimère qu'il faut détruire par tous les moyens que fournit la saine raison pour confondre les œuvres de l'imposture. C'est là le devoir du philosophe, de l'ami de l'humanité, et surtout d'une législation sage ; car la société se dégrade lorsque l'homme perd la prééminence qu'il avait sur les autres animaux, et il la perd dès qu'il laisse corrompre sa raison. Disons-lui, s'il est inquiet sur ses récoltes, sur la conservation de sa fortune et de sa santé, que ce n'est point par le sacrifice de sa raison que la Divinité a voulu qu'il fût riche et heureux, mais plutôt par le bon usage qu'il en ferait ; que le soleil ne perdra pas sa chaleur ni sa lumière, que le ciel ne cessera pas de verser au printemps des pluies fécondes ; que l'été ne manquera pas de mûrir ses moissons, et l'automne ses fruits, quoiqu'il n'adresse plus de vœux à l'Éternel, et qu'il ne dote plus ceux qui s'en disent les organes et les ministres. La Révolution française a mis cette vérité dans tout son jour pour le peuple. Bannissons de la société tous ceux qui voudraient le ramener à l'opinion contraire

pour le subjuguer encore. Il n'est pour l'homme qu'un seul culte qui puisse lui convenir et plaire à la Divinité: c'est celui qu'on rend à Dieu par la bienfaisance et en cultivant les vertus. Et ce culte n'a pas besoin d'intermédiaires entre l'Être suprême et l'homme. Chacun doit être ici son propre prêtre, et porter dans son cœur l'autel pur sur lequel à chaque instant il sacrifie au grand être qui contient tous les autres dans son immensité. Reposons-nous sur lui du soin de pourvoir à nos besoins. Si l'homme croit encore devoir élever d'autres autels, que ce soit la reconnaissance plutôt que l'intérêt qui les dresse; mais qu'il sache que Dieu n'a pas besoin d'encens, ni de la graisse des taureaux. Que l'homme contemple avec admiration la nature, mais qu'il ne se flatte pas qu'elle change jamais pour lui ses lois; et néanmoins c'est là ce que lui promettent ceux qui lui persuadent que par des vœux et des prières il réussira à obtenir les biens qu'il peut désirer, et à écarter les maux qu'il doit craindre. Voilà le grand crime dont se sont rendus coupables envers les sociétés ceux qui les premiers ont répandu cette fausse doctrine, et qui par des institutions religieuses et politiques l'ont accréditée, au point qu'il n'est aujourd'hui ni facile ni sûr d'en désabuser les hommes. Il faut, répète-t-on tous les jours, une religion au peuple; et par religion on entend celle qui a des prêtres, des ministres, des temples, des autels, des formules de prières, et qui berce l'homme de fausses espérances, en lui persuadant que la Divinité l'écoute, et qu'elle est prête à voler à son secours, pour peu qu'il sache la prier. C'est cette religion qui, dit-on, console l'homme dans ses malheurs et nourrit son espoir. Il est barbare de lui arracher une consolation que le prêtre lui offre dans tous ses maux, et de le livrer seul, sans appui que lui-même et ses semblables, à la nature qui l'a fait et le maîtrise. Eh! qu'importe qu'il prie ou qu'il dorme? la nature fera son ouvrage. Le prêtre seul y perdra si on ne l'emploie plus. C'est à sa charrue et à ses engrais que doit avoir recours l'agriculteur, s'il veut obtenir de riches moissons. Voilà toute la magie

de ce paysan, qu'on accusait de sortilège pour rendre ses champs fertiles. Toute opinion contraire à celle-ci repose sur une base fausse ; et, dans aucun cas, nul mortel n'a droit de tromper son semblable ; autrement la Divinité aurait besoin, pour s'assurer du respect des hommes, de s'appuyer d'un système d'imposture ; idée qui me révolte, et cela parce qu'elle l'outrage. Ainsi, sous ce rapport, la religion est une institution non seulement inutile, mais absurde. Je sais que l'on me répondra que si la Divinité n'a pas besoin du culte des mortels pour rendre l'homme aussi heureux qu'il peut l'être, les sociétés en ont besoin, et que les religions ont été inventées, non pas pour la Divinité sur qui les prières ne font rien, et qui a tout arrangé, tout voulu sans nous consulter, mais pour les hommes ; que la morale et la législation ne peuvent se soutenir qu'autant qu'elles sont appuyées sur les bases d'une religion ; que les législateurs et les philosophes ne peuvent bien conduire les hommes s'ils ne s'associent aux prêtres. Ici l'imposture se couvre d'un voile plus spécieux. Ce ne sont plus les champs que l'on prétend fertiliser en invoquant les cieux ; ce sont les sociétés que l'ont veut maintenir et perfectionner, en faisant intervenir les dieux. Je pourrais répondre d'abord que l'on peut séparer très bien la première idée de la seconde ; que l'on peut et que même on doit établir une filiation entre les lois des sociétés et celles de la nature, entre la justice humaine et celle que l'on nomme divine, et qui n'est que la raison éternelle, sans qu'on ait besoin d'un Jupiter qui donne de la pluie quand on lui en demande, d'un Esculape qui guérisse quand on va dormir dans son temple, d'un dieu Pan qui veille à la conservation des troupeaux, d'une sainte Geneviève qui accorde de la pluie ou du beau temps ; et cependant voilà pour le peuple non pas l'abus, mais le corps même de la religion : voilà ce qui en est la partie la plus importante ; car on ne voit pas de religion là où il n'y a plus de culte, et l'on ne conçoit pas de culte s'il ne lie la terre au ciel par le commerce des prières et des secours. Voilà le fond

de toutes les religions. C'est là cette religion qui se reproduit partout, et que je soutiens être au moins inutile à l'homme; c'est celle-là qui a procuré d'immenses richesses et une si énorme puissance aux prêtres de tous les pays; qui a couvert le globe de temples et d'autels; qui a engendré toutes les superstitions qui déshonorent l'espèce humaine. C'est celle-là qu'un philosophe ne peut attaquer encore aujourd'hui sans passer pour un homme sans probité et sans mœurs, et sans redouter la proscription. Mais loin de séparer ces deux idées, c'est-à-dire la religion qui donne des secours de celle qui donne des mœurs, on a toléré et même fortifié la première avec toutes ses superstitions, dans la crainte de détruire l'opinion de l'existence d'un Dieu qui punit et récompense, et celle de sa surveillance sur toutes les actions des hommes. On a voulu que Dieu non seulement s'occupât de tous nos besoins, mais encore qu'il épiât toutes nos démarches, et qu'il se chargeât de récompenser ou de punir tous les actes de notre volonté, suivant qu'ils seraient conformes ou contraires au plan de législation que chaque législateur aurait conçu. D'où il est résulté que souvent la Divinité s'est trouvée chargée de punir des actions qui semblaient dictées par le bon sens et n'être qu'une suite des lois de la nature, ou de châtier ici ce qu'elle récompensait ailleurs. Car chaque législateur a rendu Dieu garant de ses dogmes, et vengeur-né de l'infraction de ses lois, quelque absurdes et féroces qu'elles fussent. Robespierre eut aussi son Eternel, dont les autels étaient des échafauds, et dont les bourreaux étaient les prêtres. Il déclama aussi contre la philosophie dans ses derniers discours, et sentit le besoin de se rattacher à une religion[1]. Pour consolider sa monstrueuse puissance, il fit déclarer l'âme immortelle et décréter l'existence de Dieu.

Moïse, Zoroastre, Numa, Minos, etc., tous ont donné

[1] La nécessité de s'appuyer sur une religion est donc bien réelle aux yeux des gouvernants, puisqu'elle est tôt ou tard reconnue de ceux mêmes qui, par leurs principes et leurs actes, semblent le plus disposés à rejeter toute idée de Dieu et à mépriser la ressource d'un culte quelconque. L'auteur cite ici un exemple à ajouter à tous ceux qu'on pourrait produire contre sa propre thèse.

des lois au nom de la Divinité; et quelque dissemblables qu'elles fussent, Dieu partout en était l'auteur et devait en être l'appui et le vengeur. Ainsi, la religion est devenue véritablement un grand instrument politique, que chaque législateur a fait servir à ses desseins. C'est ce qui a fait dire à plusieurs philosophes dont parle Cicéron que tous les dogmes religieux avaient été imaginés par les anciens sages pour conduire ceux que la raison seule ne pouvait contenir; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on a inventé les religions pour le peuple, parce qu'on ne croirait pas pouvoir le bien conduire sans se servir de ce moyen factice; autrement, parce qu'on était convaincu alors, comme aujourd'hui, qu'il faut une religion au peuple. Cet aveu est déjà beaucoup pour nous, puisqu'on reconnaît que la religion, dans son origine, ou au moins dans l'usage que l'on a cru en devoir faire, doit être rangée au nombre des autres institutions politiques. Il nous reste actuellement à examiner si l'on a eu droit de recourir à l'illusion pour établir l'empire de la justice et de la vérité; si on a beaucoup gagné à le faire, et quels ont été les moyens employés pour y arriver; et il ne nous sera pas difficile de prouver que la religion n'est pas plus utile aux mœurs et à la législation qu'elle ne donne la pluie et le beau temps; donc il n'en faut pas.

J'ai déjà dit et cru, quoique mon assertion puisse être regardée ici comme un paradoxe par ceux qui pensent que la morale de l'homme d'Etat ne doit pas toujours être celle du philosophe; j'ai cru et je crois encore que nul mortel n'a droit de tromper son semblable, quelque intérêt qu'il puisse s'en promettre, encore moins d'établir un système général d'imposture pour toutes les générations. Ainsi Numa n'est à mes yeux qu'un méprisable jongleur, quand il feint d'avoir des entretiens secrets avec la nymphe Egérie, et quand, pour façonner les Romains à la servitude, il établit des pontifes, des augures, et tous ces divers sacerdoces qui ont tenu le peuple de Rome dans la dépendance des grands, qui, pendant longtemps, pouvaient seuls être admis à ces fonctions. J'en dis autant

du législateur des Juifs, qui avait des entretiens avec l'Eternel. Son peuple est devenu la fable de toutes les autres nations par sa stupide crédulité, parce que ce législateur a cherché, dès l'origine, à faire dépendre toute son organisation sociale des volontés de la Divinité qu'il a fait parler à son gré ; parce qu'il a établi sa morale sur le prestige, sur des purifications légales, et qu'il a accoutumé le Juif à tout croire, de manière que Juif et homme crédule sont devenus des mots synonymes. La vérité est un bien auquel tous les hommes ont un égal droit par les lois de la nature. La ravir à son semblable est un forfait qui ne peut trouver son excuse que dans la perversité du cœur de l'homme qui trompe. Si cette maxime est vraie entre particuliers, à combien plus forte raison doit-elle l'être pour les chefs des sociétés, chargés de jeter les fondements de la morale publique !

Etablir comme principe de l'organisation sociale qu'il faut une religion, ou ce qui revient au même, qu'il faut, sous ce nom, tromper le peuple par les fictions sacrées et par le merveilleux qui les accompagne toutes, afin de le mieux conduire, c'est autoriser l'imposture, quand elle devient utile ; et je demande aux auteurs d'une pareille doctrine où ils comptent s'arrêter ; je leur demande également si, pour les chefs des sociétés, il y a une morale à part, puisée dans d'autres sources que celle des simples citoyens, et s'ils ne craignent pas d'avoir des imitateurs dans les contrats particuliers, quand le contrat public est infecté d'un pareil vice? On va loin avec de telles maximes. Aussi les rois s'étaient-ils accoutumés à avoir pour eux une morale qui n'était pas celle de leurs sujets ; et les prêtres, à suivre dans leur conduite d'autres règles que celles qu'ils prescrivaient au peuple. Si la religion est une vérité et un devoir, elle ne doit pas être mise au nombre des instruments purement politiques ; c'est un devoir sacré imposé à tous les hommes. Il en faut à tous, et non pas simplement au peuple. Si elle n'est qu'une institution politique, comme on le suppose ici, modifiée à raison des besoins des sociétés, elle ne doit pas être

présentée sous d'autres rapports au peuple. Elle doit être, comme toutes les lois, l'ouvrage de sa raison ou de celle de ses représentants, quand il en a. Mais alors l'illusion s'évanouit : ce n'est plus de la religion, car toute religion nous lie à un ordre de choses supérieur à l'homme. Ce sont tout simplement des lois, ou de la morale, qui ne doivent pas être environnées du merveilleux pour être reçues. Elles doivent tirer toute leur force de leur sagesse et de leur utilité, de l'énergie du pouvoir qui en commande l'exécution et de la bonne éducation qui y prépare les citoyens.

Avant qu'il y eût des livres et des prêtres, la nature avait donné à l'homme le germe des vertus qui le rendent sociable ; avant qu'on eût imaginé un enfer il y avait des hommes de bien ; il y en aura encore quand on n'y croira plus. C'est de la faiblesse de l'homme que la nature a fait naître le sentiment du besoin qu'il a de s'appuyer sur son semblable et de respecter les liens du contrat qui l'unit aux autres. Faire intervenir le ciel dans le grand ouvrage de la civilisation, c'est tromper les hommes ; et quand on les trompe, on doit craindre d'irriter celui au nom duquel on les trompe. Dire qu'on peut gouverner les sociétés sans prêtres et sans religion paraîtra sans doute un paradoxe, comme ç'en eût été un autrefois de prétendre gagner des batailles sans le secours de l'oriflamme de saint Denis et de la chape de saint Martin. Mais, quand même on accorderait aux chefs des sociétés le privilège affreux d'empoisonner la raison de tant de millions d'hommes par les erreurs religieuses, il serait encore faux de dire que ce moyen ait contribué au bonheur des sociétés, bien loin qu'il en soit un lien nécessaire. Il suffirait de dérouler ici le tableau des crimes commis dans tous les siècles et chez tous les peuples au nom de la religion, pour convaincre les plus zélés partisans de cette invention politique, que la somme des maux qu'elle a enfantés surpasse de beaucoup le peu de bien qu'elle a pu faire, si elle en a fait ; car tel est le sort, telle est la nature du bien de ne pouvoir naître que des sources

pures de la vérité et de la philosophie. Sans parler ici des barbares sacrifices, que commandaient la religion des druides, celles des Carthaginois et des adorateurs de Moloch, ni des guerres religieuses des anciens Egyptiens pour un ibis, pour un chat ou un chien, des Siamois pour l'éléphant blanc; sans retracer ici tous les forfaits des cours soi-disant chrétiennes des successeurs de Constantin, sans remuer les cendres des bûchers de l'Inquisition, sans nous entourer des ombres plaintives de tant de milliers de Français égorgés à la Saint-Barthélemy et du temps des dragonnades royales, que de tableaux déchirants, d'assassinats commis au nom de la religion, la Révolution française n'a-t-elle pas étalés sous nos yeux[1]? Je vous en prends à témoin, ruines fumantes de la Vendée, où les prêtres consommaient le sacrifice de leur Dieu de paix sur des monceaux de cadavres ensanglantés, prêchaient le meurtre et le carnage, un crucifix à la main, et s'abreuvaient du sang de ces braves Français, qui mouraient pour la défense de leur patrie et de ses lois. Si la population de vos belles contrées est presque entièrement détruite, si le voyageur n'y rencontre plus que des ossements, des cendres et des ruines, à qui peut-on imputer ces malheurs, sinon aux prêtres qui ne séparent jamais leur cause de celle de la religion, et qui bouleverseraient l'univers pour conserver leurs richesses et leur puissance?

Peut-on, après tant de crimes, ne pas mettre les religions au nombre des plus grands fléaux, puisqu'elles sont au moins le prétexte dont se sert le prêtre pour commettre et ordonner le massacre? Ce sont-là, me dira-t-on, les abus de la religion. Eh! que m'importe, à

[1] Les guerres civiles ont été d'autant plus terribles qu'elles étaient mues par la fureur religieuse. Les Dragonnades et la Saint-Barthélemy en sont des exemples sans cesse rappelés. Mais la religion n'a pas toujours été la seule cause des massacres qui font la honte de l'humanité, et la Révolution a eu des saturnales non moins sanglantes : les massacres de l'Abbaye, de la Force, des Carmes; les noyades de Nantes; les exécutions en masse de Lyon, appelées les *fusillades*, où se distinguèrent Fouché et Collot-d'Herbois; les massacres de la Glacière, à Avignon; les exécutions du bourg de Bedoin, que M. Louis Blanc passe si bien sous silence, dans son *Histoire de la Révolution française*; etc.

moi, quand tout est abus dans une institution politique, ou quand les abus sont une suite nécessaire de son existence? Ce sont les prêtres, dit-on encore, qui font le mal. Oui; mais vous ne voulez pas de religion sans prêtres. Vous voulez conséquemment tous les maux que les ministres du culte font aux sociétés qu'ils fanatisent.

Il est donc faux qu'il soit plus utile de tromper les hommes qu'il ne l'est de les instruire; que la religion soit un bien, et que la philosophie, qui n'est autre chose que la raison éclairée, soit un mal. Sans doute qu'il est dangereux pour ceux qui trompent et qui vivent des fruits de l'imposture que le peuple soit éclairé; mais il ne l'est jamais pour le peuple; autrement la vérité et la raison seraient pour l'homme des présents funestes, tandis que le sage les a toujours mises au nombre des plus grands biens. Que de malheurs a causés à l'humanité cette vieille maxime adoptée par les chefs des sociétés, et qui se perpétue encore aujourd'hui, qu'il faut une religion au peuple, ou ce qui revient au même, qu'il est à craindre que le peuple ne s'éclaire; qu'il est des vérités qu'il serait dangereux de lui révéler; qu'il faut lui ravir sa raison, pour l'empêcher qu'il ne nous vole quelques pièces d'un vil métal! Ceux qui tiennent un pareil langage ont-ils donc oublié que le peuple est composé d'hommes tous égaux aux yeux de la nature, et qui ne devraient acquérir de supériorité les uns sur les autres que par l'usage de leur raison, par le développement de leurs facultés intellectuelles et par les vertus? Ce n'est pas l'instruction dans le peuple que l'on doit craindre, il n'y a que les tyrans qui la redoutent; mais bien plutôt son ignorance, car c'est elle qui le livre à tous les vices et au premier oppresseur qui veut l'asservir. La morale a beaucoup plus à gagner à s'entourer de toutes les lumières de la raison qu'à s'envelopper des ténèbres de la foi. C'est dans le cœur même de l'homme que la nature a gravé le tableau de ses devoirs. Qu'il descende dans ce sanctuaire; qu'il y écoute en silence la voix de la Divinité; c'est là qu'elle rend ses oracles. Son plus bel autel est le cœur de

l'homme de bien ; et on ne l'est pas quand on trompe ses semblables.

Si la religion donnait les mœurs, les peuples chez qui elle est le plus en vigueur, les dévots, seraient les plus gens de bien et auraient le plus de moralité, ce qui n'est pas ; et cela parce que tout ce qui tient à l'illusion et au prestige ne peut qu'altérer le sentiment pur de la vertu, loin de le fortifier : l'imposture n'a pas le droit de prêter ses fausses couleurs aux dogmes sacrés de la morale naturelle. Celle-là seule a sa source au sein même de la raison éternelle qui régit le monde ; celle-là seule doit être écoutée et suivie. Tout ce que l'on peut y surajouter ne peut que la corrompre. Toute association a des maximes qui lui seraient étrangères, et tirées d'un ordre surnaturel, ne peut qu'en affaiblir les liens, par cela même qu'elles ne sont pas celles qu'avouent la nature et la raison. Que je compte peu sur la probité de celui qui n'est homme de bien qu'autant qu'on le trompe et qu'il croit à l'enfer ! Le peuple, à mesure qu'il s'instruit, et il s'instruit tôt ou tard, perd bientôt ces vertus factices, et, une fois le charme rompu, il est difficile de le ramener à ses devoirs, quand on ne lui a pas fait apercevoir que les principes en étaient gravés en naissant dans son cœur, et quand on en a cherché la racine dans un monde idéal auquel il ne croit plus. Il est en garde désormais contre l'imposture dont il reconnaît qu'il a été le jouet, et même contre la philosophie dont on lui a toujours dit de se défier. Il se persuade que les bases des vertus sont fausses, parce que celles sur lesquelles on les avait fait reposer l'étaient effectivement. Il n'a plus de mœurs dès qu'il n'a plus de religion, quand il fait dépendre entièrement la morale de la religion, et il cesse d'avoir de la religion quand il cesse d'ajouter foi aux contes absurdes qu'on lui débite sous ce nom. Car il semble que l'absurdité et le merveilleux soient le caractère distinctif de toutes les religions, et qu'on pense qu'on ne puisse être probe sans être sot.

Quand cette révolution arrive dans les opinions du

peuple, qui n'a jamais séparé la morale des dogmes auxquels il ne croit plus, quel déluge de maux inonde les sociétés, qui voient tout à coup se rompre ces liens antiques et usés, par lesquels on avait voulu unir tout le système social! Dans ce terrible passage, si le nouveau gouvernement n'a pas dans son action une grande moralité, si la bonne foi et la justice la plus sévère ne président pas à ses opérations, si les institutions publiques ne viennent pas étayer l'édifice nouveau, qu'il est à craindre qu'un peuple qui a vieilli sous des prêtres et sous des rois ne change sa liberté en licence, et sa crédulité en une incrédulité universelle; qu'il ne se démoralise tout à fait par la révolution même qui devait le régénérer, et qu'il ne s'éclaire sans devenir meilleur! Et alors c'est encore le crime de ses rois et de ses prêtres qui ont conspiré contre sa raison pour mieux se l'assujettir. Ce n'est point la faute de la philosophie qui vient lui rendre la lumière d'un flambeau que les prêtres et les despotes s'étaient efforcés d'éteindre. Car, si la raison et la philosophie eussent d'abord été le fondement de ses vertus, plus sa raison se serait éclairée, plus ses vertus se seraient fortifiées, parce qu'il aurait trouvé en lui-même le principe et la règle de ses devoirs. La vérité des principes est éternelle et indestructible; l'illusion de l'imposture n'est jamais bien solide ni durable. Je sais que l'on dit communément que tous les hommes ne sont pas également faits pour être éclairés; qu'une nation de philosophes est une chimère : sans doute, quand on entend par être éclairé, approfondir les principes des sciences, posséder les diverses branches des connaissances humaines, ou raisonner comme Cicéron sur la nature des devoirs. Mais ici être éclairé signifie n'être pas trompé, ni bercé d'idées fausses au nom de la religion, et trouver dans les lumières simples du bon sens, et dans le sentiment d'un cœur droit, tel que la nature l'a donné au plus grand nombre des hommes, et plus souvent à l'habitant des champs et des chaumières qu'à celui qui habite les villes et les palais, les raisons du bien que l'on doit faire, les notions du juste

et de l'injuste, qui existent indépendamment des religions et avant elles, et qui restent encore à celui qui n'en a plus.

Ce sont ces idées de morale que l'on retrouve dans un grand nombre de religions, parce qu'elles n'appartiennent en propre à aucune, et que ces religions ne sont jugées bonnes qu'autant qu'elles les renferment dans leur pureté primitive. Elles appartenaient à la morale naturelle avant que la morale religieuse s'en emparât, et rarement elles ont gagné à cette adoption. C'est dans ce sens que le peuple sera éclairé, si au lieu de cette lueur fausse que donne à ces vérités le prestige religieux, on laisse briller la lumière de la raison dans tout son éclat, sans y mêler les ombres du mystère. L'ignorance absolue des erreurs laisse l'âme neuve, telle qu'elle est sortie des mains de la nature, et dans cet état elle peut mieux raisonner ses devoirs que lorsqu'elle est déjà corrompue par l'éducation et par la fausse science. Hélas! qu'il y a bien peu d'hommes qui aient été assez heureux pour détruire les préjugés de leur éducation, fortifiés par l'exemple et par l'habitude, et qui à force de philosophie aient pu effacer le souvenir de ce qu'on leur a appris à grands frais! C'est sous ce rapport que le peuple sera éclairé, quand on ne lui dira rien dont il ne trouve déjà la raison dans son propre cœur. C'est ainsi que l'on pourra, sur un terrain neuf, élever l'édifice d'une éducation simple, fondée sur les notions naturelles du juste et de l'injuste, et même de l'intérêt personnel, qui, bien entendu, lie l'homme à son semblable et à la patrie, et qui lui apprend que l'injustice qu'il fait aujourd'hui, il peut l'éprouver demain, et qu'il lui importe de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait à lui-même. Toutes ces idées peuvent être développées sans avoir recours à l'intervention du ciel; et alors l'éducation sera bonne, parce que les vérités qu'elle enseignera sont éternelles, et que la raison dans tous les temps les avoue. C'est moins là de la science que du bon sens, et le peuple en a souvent plus que ceux qui se targuent de philosophie. La nature

a placé loin de nous la science, les routes qui y conduisent sont difficiles; aussi est-elle inutile au grand nombre; la vertu est nécessaire à tous, et la nature en a gravé les premiers principes dans nos cœurs. C'est à une éducation sage et soignée, qui malheureusement nous manque et nous manquera longtemps; c'est aux bonnes lois, aux institutions publiques, à en favoriser le développement : voilà toute la magie d'un gouvernement éclairé. Nous désespérons à tort des succès de la raison; à tort nous la regardons comme un moyen insuffisant pour conduire les hommes, et cela avant qu'on ait jamais mis en œuvre cet unique moyen. La chose mériterait au moins d'être une fois tentée, avant de prononcer aussi hardiment que la raison a peu d'empire sur le peuple; que c'est à l'illusion et au prestige qu'appartient le privilège de le bien conduire. Les grands maux auxquels ont donné et donneront encore longtemps lieu ces dangereux ressorts devraient nous rendre infiniment plus circonspects dans nos décisions. L'imposture et l'erreur ont été souvent funestes à l'humanité, et jamais la raison ne l'a été à ceux qui l'ont prise pour règle de leurs jugements et de leur conduite. Les législateurs anciens, et tous ceux qui comme eux ont voulu que la morale et la législation s'appuyassent sur le fantôme bizarre des religions, ont étrangement calomnié la Divinité, et commis un grand attentat contre les sociétés, quand ils ont établi en maxime politique cette dangereuse erreur, que la Divinité, en douant l'homme de la raison, ne lui avait donné qu'un moyen très insuffisant pour se conduire, et qu'il fallait un autre lien aux sociétés; qu'il importait de faire encore parler les dieux, et de leur faire tenir le langage qu'il plairait aux législateurs de leur prêter. Ils auraient dû, au contraire, instruire les hommes les plus susceptibles d'éducation et de philosophie, et par l'exemple de ceux-ci former les mœurs des hommes les plus grossiers. Une génération instruite aurait donné naissance à une génération plus instruite encore, et le flambeau de la raison, acquérant un nouvel éclat en par-

courant les siècles, ne se serait jamais éteint. Les législateurs n'auraient plus eu rien à faire pour perfectionner notre espèce, et ils auraient atteint le dernier terme de civilisation et de morale auquel l'homme puisse s'élever; au lieu qu'ils sont bien restés en deçà de ce but, et ils nous ont placés sur une pente rapide vers la dégradation des mœurs, que la Révolution achèvera de précipiter, si l'on n'y prend garde. Tout est aujourd'hui à refaire en politique et en morale; car nous n'avons encore rien que des ruines. Il n'a fallu que de la force pour détruire; il faut de la sagesse pour réédifier, et nous en manquons[1]. L'embarras où nous sommes vient de ce que jusqu'ici on avait mis au nombre des moyens de gouverner l'imposture des chefs et l'ignorance des peuples, et l'art de corrompre et d'avilir l'homme, qui est le grand secret de tous les gouvernants. C'est ainsi que la raison des sociétés a vu sa lumière s'éteindre dans l'obscurité des sanctuaires où tout était préparé pour la détruire, et pour établir sur ses débris l'empire des illusions et des fantômes sacrés. Telle fut l'origine et le but des légendes religieuses, des fictions sacerdotales sur les grandes catastrophes qui bouleversent le monde, sur le paradis et l'enfer, sur le jugement des dieux, et de toutes les autres fables faites pour effrayer les hommes, et qu'on chercha à accréditer par tous les moyens que la législation avait en son pouvoir, par les charmes de la poésie, souvent même dans des romans philosophiques, et surtout par l'appareil imposant des mystères.

Rien n'a été épargné pour corrompre notre raison, sous le spécieux prétexte de fortifier les lois et la morale. C'est à l'aide de grandes institutions qu'on est venu à

[1] Jamais plus grande vérité n'est sortie de la plume de Dupuis : la Révolution a manqué de sagesse. Mais elle n'a donc pas été aussi heureuse qu'il le dit (page 267) et qu'elle promettait de l'être! Il est vrai qu'il en rejette la responsabilité sur « les crimes des prêtres et des rois », par un raisonnement spécieux qui tend à représenter le peuple comme depuis longtemps trop avili et trop corrompu pour ne pas « se démoraliser tout à fait par la Révolution même qui devait le régénérer ». Ce n'est pas assez flétrir les excès de cette terrible époque, pour un homme qui se distingua toujours par la modération dans sa conduite politique et par son éloignement de tous les partis extrêmes.

bout de dégrader l'homme par la servitude des opinions, plus humiliante que celle qui le lie à la glèbe. C'est par des institutions contraires que nous devons le régénérer. Il est digne d'une grande nation, telle que la nôtre, de tenter aussi cette révolution dans le système politique et législatif du monde. Mais qu'il s'en faut beaucoup que nous prenions la route qui pourrait nous conduire à d'aussi heureux résultats ! Tout semble, au contraire, nous présager un prompt retour vers la servitude, à laquelle nos vices nous rendront, et au-devant de laquelle déjà une foule d'hommes se précipitent, si nous ne nous hâtons d'opposer au torrent qui nous entraîne une bonne éducation et de grands exemples d'une morale indépendante du prestige religieux. La France ne manque ni de guerriers ni de savants ; ce sont des vertus véritablement républicaines qu'elle attend, et qui ne peuvent germer qu'à la faveur de sages institutions. Si les mœurs et la justice ne servent pas de base à notre république, elle ne fera que passer, et elle ne laissera après elle que des souvenirs grands mais terribles, semblables à ces fléaux qui de temps à autre viennent ravager le monde. On trafique de tout, l'intrigue envahit tout, l'esprit d'agiotage corrompt tout ; l'amour de l'or et des places a déjà succédé aux élans qui ont porté tant d'hommes vers la liberté ; et la révolution nous fera peut-être perdre jusqu'aux vertus qui nous avaient servi à la faire. Songeons que c'est avec les débris de la monarchie la plus corrompue que nous avons réorganisé le corps social ; et quand les lois nouvelles seraient sages, elles ne nous serviront guère, si les hommes ne sont bons et vertueux : et ils ne le sont pas ; c'est aux institutions politiques à les rendre tels : et nous n'en avons pas encore. Nous avons banni les rois ; mais les vices des cours nous restent, et semblent redemander chaque jour leur terre natale. C'est à l'ombre des trônes et des autels qu'ils croissent ; aussi les rois et les prêtres sont-ils unis contre les gouvernements républicains, dont le sort est ou d'écraser les vices, ou d'en être écrasés, tandis que les

religions et les monarchies s'appuient sur eux. C'est le propre des prêtres de dresser l'homme à l'esclavage, et de corrompre les germes de liberté jusque dans leurs sources. De là vient qu'ils sont si jaloux de conserver encore l'éducation de notre jeunesse, et d'inoculer à la race future l'amour de la servitude avec les dogmes de la morale religieuse. C'est là le grand secret de cette lutte qui existe dans toute la république, entre les prêtres et nos institutions qu'ils attaquent avec d'autant plus d'avantage qu'ils ont de leur côté l'empire de l'habitude et le prestige d'un respect superstitieux, et que nous n'avons pas toujours du nôtre la sagesse. Si nos fêtes civiles ne prennent nulle part, c'est non seulement parce que le plan en est mal conçu et les détails mesquinement organisés, mais parce que les prêtres, de concert avec les amis des rois, en écartent partout le peuple. Leurs temples sont pleins, et les autels de la patrie déserts. Ils ont encore assez d'empire pour faire cesser les travaux les jours que la superstition a consacrés; et le gouvernement n'en a pas assez pour faire observer les fêtes républicaines. Et l'on nous dit que les prêtres ne sont pas à redouter; qu'ils ne minent pas sourdement l'édifice nouveau, que nous essayons d'élever sur les ruines du royalisme et du fanatisme! Tout ce qui reste d'impur de l'ancien régime, tous les préjugés, tous les vices, tous les ennemis de la liberté se rallient autour d'eux, pour battre en ruine toutes les institutions qui pourraient affermir la république. Et voilà cette religion, dont on prétend que nous avons besoin pour être heureux, et sans laquelle il n'y a ni mœurs, ni lois, ni gouvernement sage à espérer!

Cette lutte des prêtres contre tout ce qui peut tendre à nous régénérer par les vertus républicaines, et à substituer l'empire de la raison à celui du prestige, n'est-elle donc pas un grand fléau dont on doit s'empresser de préserver la France? car qui peut compter sur la liberté de son pays, quand il y reste encore un prêtre; que dis-je? quand l'esprit sacerdotal dirige encore toute l'éducation de la race future; quand le catéchisme est le seul code de sa-

gesse et de morale qu'on mette entre les mains du plus grand nombre des enfants, et quand les écoles républicaines s'appellent publiquement écoles du diable? aussi sont-elles désertes, tandis que les écoles du fanatisme et du royalisme sont fréquentées par une foule d'élèves : et le gouvernement sommeille au milieu des dangers qui environnent de toutes parts le berceau de la génération qui va nous succéder! Je ne prétends pas, au reste, appeler la persécution contre les prêtres; mais je veux qu'on leur ôte toute leur influence sur la morale. Elle ne peut que s'altérer dans des canaux aussi impurs, et par son mélange à des dogmes aussi absurdes que ceux qu'ils enseignent. La liberté et la raison ne sauraient s'allier avec leurs maximes; comme les Harpies, ils salissent tout ce qu'ils touchent. Je ne demande point qu'on les déporte; mais qu'on arrache aux mains de ces imposteurs l'espérance de la patrie; qu'ils ne flétrissent plus de leur souffle les premières fleurs de la raison de nos enfants, sous prétexte de les préparer à leur première communion.

Plus nous avons donné de licence aux religions, en les tolérant toutes, au lieu de proscrire celles qui sont en opposition avec nos lois et qui outragent la raison, plus nous devons tâcher de corriger leur maligne influence par des institutions sages et qui nous garantissent à nous et à nos neveux, la conquête de la liberté sur la tyrannie, et celle de la raison sur la superstition. Faisons, pour conserver ce dépôt sacré, au moins autant qu'ont fait les prêtres pour le corrompre et le ravir. L'examen que nous allons faire des moyens qu'ils ont employés de concert avec les législateurs, pour asservir l'homme, va nous apprendre combien nous devons faire pour le rendre libre.

CHAPITRE XI

DES MYSTÈRES

La vérité ne connaît point de mystères; ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à l'imposture. Le besoin de tromper, si l'on peut admettre un pareil besoin, leur a donné à tous naissance. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut chercher l'origine. Aussi leurs dogmes se sont-ils toujours environnés de l'ombre et du secret. Enfants de la nuit, ils redoutent la lumière. Cependant nous allons essayer de la porter dans leurs antres ténébreux. L'égypte eut ses initiations, connues sous le nom de mystères d'Osiris et d'Isis, dont ceux de Bacchus et de Cérès furent en grande partie une copie. La comparaison que chacun peut faire des courses et des aventures de la Cérès des Grecs avec celles de l'Isis égyptienne offre trop de caractères de ressemblance pour qu'on puisse méconnaître la filiation de ces deux fables. Les poèmes sur Bacchus et l'histoire d'Osiris, les cérémonies pratiquées en honneur de ces deux divinités, et l'identité de l'un et de l'autre reconnue par tous les anciens, ne nous permettent pas de douter que les mystères du premier n'aient donné naissance à ceux du second. Cybèle et Atys eurent aussi leurs initiations, ainsi que les Cabires. Mais nous ne ferons pas ici l'histoire des cérémonies particulières à chacune de ces différentes di-

vinités, non plus que l'énumération des lieux où ces mystères étaient établis. On trouvera tous ces détails dans notre grand ouvrage. Nous y renvoyons le lecteur. Nous nous bornerons à bien saisir le caractère général et à fixer le but de ces sortes d'institutions; à présenter l'ensemble des traits qui leur sont communs à toutes, et à donner une idée des moyens qu'on a employés pour tirer le plus grand parti de ce ressort politico-religieux.

Les mystères d'Eleusis et en général tous les mystères avaient pour but d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs, et de contenir les hommes par des liens plus forts que ceux que forment les lois. Si le moyen ne nous paraît pas bon, parce qu'il tient à l'illusion et au prestige, on ne peut disconvenir que le but sous ce rapport ne fût louable. Aussi l'orateur romain met-il au nombre des établissements les plus utiles à l'humanité les mystères d'Eleusis, dont l'effet a été, dit-il, de civiliser les sociétés, d'adoucir les mœurs sauvages et féroces des premiers hommes, et de faire connaître les véritables principes de morale qui initient l'homme à un genre de vie qui seul soit digne de lui. C'est ainsi qu'on disait d'Orphée, qui apporta en Grèce les mystères de Bacchus, qu'il avait apprivoisé les tigres et les lions cruels, et touché jusqu'aux arbres et aux rochers, par les accents harmonieux de sa lyre. Les mystères avaient pour but d'établir le règne de la justice et celui de la religion, dans le système de ceux qui ont cru devoir appuyer l'une par l'autre; ce double but se trouve renfermé dans ce vers de Virgile : « Apprenez de moi à respecter la justice et les « dieux[1] »; c'était une grande leçon que l'hiérophante donnait aux initiés. Ils venaient apprendre dans les sanctuaires ce qu'ils devaient aux hommes, et ce qu'on croyait qu'ils devaient aux dieux. C'est ainsi que le ciel

[1] .... Phlegyasque miserrimus omnes
Admonet, et magnâ testatur voce per ombras,
Discite justiciam moniti, et non temnere
[*Divos*.

(Et le malheureux Phlégyas, plongé dans les ombres du Tartare, s'écrie à haute voix : *Apprenez par mon exemple à respecter la justice et à ne pas mépriser les Dieux.*)

(Enéide, liv. VI, *Descente d'Énée aux Enfers.*)

concourait à établir l'ordre et l'harmonie sur la terre. Pour imprimer ce caractère surnaturel à la législation, tout fut mis en usage. Le tableau imposant de l'univers, et le merveilleux de la poésie mythologique fournirent aux législateurs le sujet des scènes aussi étonnantes que variées dont on donna le spectacle dans les temples de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce. Tout ce qui peut produire l'illusion, toutes les ressources de la mécanique et de la magie, qui n'était que la connaissance secrète des effets de la nature et l'art de les imiter; la pompe brillante des fêtes, la variété et la richesse des décorations et des vêtements, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les chants, les danses, le son bruyant des cymbales, destinés à exciter l'enthousiasme et le délire, plus favorables aux élans religieux que le calme de la raison : tout fut employé pour attirer et attacher le peuple à la célébration des mystères. Sous l'appât du plaisir, de la joie et des fêtes, on cacha souvent le dessein qu'on avait de donner d'utiles leçons, et on traita le peuple comme un enfant, que l'on n'instruit jamais mieux que lorsqu'on a l'air de ne songer qu'à l'amuser. C'est par de grandes institutions qu'on chercha à former la morale publique, et les nombreuses réunions parurent propres à atteindre ce but. Rien de plus pompeux que la procession des initiés, s'avançant vers le temple d'Eleusis. Toute la marche était remplie par des danses, par des chants sacrés, et marquée par l'expression d'une joie sainte. Un vaste temple les recevait; son enceinte était immense, si l'on en juge par le nombre des initiés rassemblés aux champs de Thriase lorsque Xerxès entra dans l'Attique; ils étaient plus de trente mille. Les ornements intérieurs qui le décoraient, et les tableaux mystérieux qui étaient disposés circulairement dans les pourtours du sanctuaire, étaient les plus propres à piquer la curiosité et à pénétrer l'âme d'un saint respect. Tout ce qu'on y voyait, tout ce qu'on y racontait était merveilleux, et tendait à imprimer un grand étonnement aux initiés; les yeux et les oreilles y étaient éga-

lement frappés de tout ce qui peut transporter l'homme hors de sa sphère mortelle.

Non seulement l'univers fut exposé en masse aux regards de l'initié sous l'emblème de l'œuf, mais on chercha encore à en retracer les divisions principales, soit celle de la cause active et de la cause passive, soit celle du principe-lumière et du principe-ténèbres, dont nous avons parlé dans le chapitre IV de cet ouvrage. Varron nous apprend que les grands dieux révérés à Samothrace étaient le ciel et la terre, considérés l'un comme principe actif, l'autre comme principe passif des générations. Dans d'autres mystères, on retraçait la même idée par l'exposition du *phallus* et du *cteis*, c'est-à-dire des organes de la génération des deux sexes. C'est le linga des Indiens.

Il en fut de même de la division du monde dans ses deux principes, lumière et ténèbres. Plutarque nous dit que ce dogme religieux avait été consacré dans les initiations et les mystères de tous les peuples; et l'exemple qu'il nous en fournit, tiré de la théologie des mages et de l'œuf symbolique produit par ces deux principes, en est une preuve. Il y avait des scènes de ténèbres et de lumière que l'on faisait passer successivement sous les yeux du récipiendaire, qu'on introduisait dans le temple d'Eleusis et qui retraçaient les combats que se livrent dans le monde ces deux chefs opposés.

Dans l'antre du dieu Soleil-Mithra, parmi les tableaux mystérieux de l'initiation, on avait mis en représentation la descente des âmes vers la terre et leur retour vers le ciel, à travers les sept sphères planétaires. On y faisait aussi paraître les fantômes des puissances invisibles, qui les enchaînaient au corps, ou qui les affranchissaient de ses liens. Plusieurs millions d'hommes étaient témoins de ces divers spectacles, sur lesquels il n'était pas permis de s'expliquer, et dont les poètes, les historiens et les orateurs nous ont donné quelque idée dans ce qu'ils débitent des aventures de Cérès et de sa fille. On y voyait le char de la déesse attelé de dragons : il semblait planer sur la

terre et sur les mers ; c'était un véritable opéra religieux. On y amusa par la variété des scènes, par la pompe des décorations et par le jeu des machines. On imprima le respect par la gravité des acteurs et par le majesté du cérémonial ; on y excita tour à tour la crainte et l'espérance, la tristesse et la joie. Mais il en fut de cet opéra comme des nôtres ; il fut toujours de peu d'utilité pour les spectateurs, et tourna tout entier au profit des directeurs.

Les hiérophantes, en hommes profonds qui connaissaient bien le génie du peuple et l'art de le conduire, tirèrent parti de tout pour l'amener à leur but et pour accréditer leur spectacle. Ils voulurent que la nuit couvrît de ses voiles leurs mystères, comme ils les couvraient eux-mêmes sous le voile du secret. L'obscurité est favorable au prestige et à l'illusion; ils en firent donc usage. Le cinquième jour de la célébration des mystères d'Eleusis était fameux par la superbe procession des flambeaux, où les initiés, tenant chacun une torche à la main, défilaient deux à deux.

C'était pendant la nuit que les Egyptiens allaient célébrer les mystères de la passion d'Osiris au milieu d'un lac. De là vient que souvent on désigne sous le nom de veilles et de nuits saintes ces sortes de sacrifices nocturnes. La nuit de Pâques est une de ces veilles sacrées. On se procurait souvent une obscurité en les célébrant dans des antres ténébreux, ou sous le couvert de bois touffus dont l'ombre imprimait une frayeur religieuse.

On fit de ces cérémonies un moyen propre à piquer la curiosité de l'homme, qui s'irrite à proportion des obstacles qu'on lui oppose. Les législateurs donnèrent à ce désir toute son activité par la loi rigoureuse du secret qu'ils imposaient aux initiés, afin de faire naître à ceux qui ne l'étaient pas l'envie d'être admis à la connaissance de choses qui leur paraissaient d'autant plus importantes qu'on mettait moins d'empressement à les leur communiquer. Ils donnèrent à cet esprit de mystère un prétexte spécieux, savoir les convenances qu'il y avait d'imiter la

Divinité, qui ne s'enveloppe qu'afin que l'homme la cherche, et qui a fait des opérations de la nature un grand secret, qu'on ne peut pénétrer qu'avec beaucoup d'études et d'efforts. Ceux à qui on confiait ce secret s'engageaient par les plus terribles serments à ne point le révéler. Il n'était point permis de s'en entretenir avec d'autres qu'avec les initiés, et la peine de mort était portée contre celui qui l'aurait trahi par une indiscrétion, ou qui serait entré dens le temple où se célébraient les mystères, s'il n'était initié.

Aristote fut accusé d'impiété par l'hiérophante Eurymédon pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme, suivant le rit usité dans le culte de Cérès. Ce philosophe fut obligé de se retirer à Chalcis; et, pour laver sa mémoire de cette tache, il ordonna par son testament d'élever une statue à Cérès ; car le sage tôt ou tard finit par se sacrifier aux préjugés des sots. Socrate voue en mourant un coq à Esculape, pour se disculper du reproche d'athéisme ; et Buffon se confesse à un capucin ; il voulait être enterré pompeusement; c'est le talon d'Achille pour les plus grands hommes. On craint la persécution, et on plie le genou devant les tyrans de la raison humaine. Voltaire est mort plus grand. Aussi la France libre l'a mis au Panthéon, et Buffon qui a été porté à Saint-Médard, n'en est sorti que pour être déposé dans sa terre, et doit y rester. Eschyle fut accusé d'avoir mis sur la scène des sujets mystérieux, et il ne put être absous qu'en prouvant qu'il n'avait jamais été initié. La tête de Diagoras fut mise à prix pour avoir divulgué le secret des mystères ; sa philosophie pensa lui coûter la vie. Et quel homme en effet peut être impunément philosophe au milieu d'hommes saisis du délire religieux? Il y a autant de danger à contrarier de tels hommes qu'il y en a d'irriter les tigres. Aussi l'évêque Synésius disait : « Je ne serai philosophe « que pour moi-même, et je serai toujours évêque pour le « peuple. » Avec de telles maximes on cesse d'être philosophe et l'on reste imposteur.

Les chrétiens, ou leurs docteurs, avaient encore dans le

quatorzième siècle leur doctrine secrète. Il ne fallait pas, suivant eux, livrer aux oreilles du peuple les mystères sacrés de la théologie.

«Eloignez-vous, profanes», disait autrefois le diacre, au moment où les chrétiens allaient célébrer leurs mystères, « que les catéchumènes et ceux qui ne sont pas encore admis sortent. »

Ils avaient emprunté cette formule des anciens païens, comme ils ont emprunté tout le reste. En effet, le héraut ne manquait pas, au commencement de la célébration des mystères anciens, de prononcer la terrible défense : «Loin d'ici tout profane ;» c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas initiés. On interdisait l'entrée du temple de Cérès, et la participation aux mystères à tous ceux qui ne jouissaient pas de la liberté, et dont la naissance n'était point reconnue par la loi ; aux femmes de mauvaise vie ; aux philosophes qui niaient la Providence, tels que les épicuriens ; et aux chrétiens, dont la doctrine exclusive proscrivait les autres initiations. Cette interdiction ou excommunication passait pour une grande punition, puisqu'elle privait l'homme de tous les bienfaits de l'initiation, et des hautes promesses dont on entretenait les initiés, tant pour cette vie que pour l'autre.

Un initié appartenait à une classe d'hommes privilégiés dans la nature, et devenait le favori des dieux ; c'est de même chez les chrétiens. Pour lui seul le ciel ouvrait ses trésors. Heureux pendant sa vie par sa vertu et par les bienfaits des immortels, il pouvait encore se promettre au delà du tombeau une félicité éternelle.

Les prêtres de Samothrace accréditèrent leur initiation en promettant des vents favorables et une heureuse navigation à ceux qui se faisaient initier chez eux. Les initiés aux mystères d'Orphée étaient censés affranchis de l'empire du mal, et l'initiation les faisait passer à un état de vie qui leur donnait les espérances les plus heureuses. « J'ai évité le mal et trouvé le bien », disait l'initié aussitôt qu'il était purifié.

Un des fruits les plus précieux de l'initiation à ces mys-

tères, c'était d'entrer en commerce avec les dieux, même durant cette vie, et toujours après la mort. Ce sont là les rares privilèges que vendaient les orphéotélestes aux sots qui avaient la simplicité de les acheter, et toujours, comme chez nous, sans autre garantie que la crédulité. Les initiés aux mystères d'Eleusis se persuadaient que le soleil brillait pour eux seuls d'une clarté pure. Ils se flattaient que les déesses les inspiraient et leur donnaient de sages conseils, comme on le voit par Périclès.

L'initiation dissipait les erreurs, écartait les malheurs, et après avoir répandu la joie dans le cœur de l'homme pendant sa vie, elle lui donnait encore les espérances les plus douces au moment de la mort, comme l'attestent Cicéron, Isocrate et le rhéteur Aristide; il allait habiter des prairies sur lesquelles brillait une lumière pure. La tardive vieillesse y quittait ses rides, et y reprenait toute la vigueur et l'agilité de la jeunesse. La douleur était bannie de ce séjour; on ne trouvait là que des bosquets fleuris, des champs couverts de roses. Il ne manquait à ces charmants tableaux que la réalité. Mais il est des hommes qui, comme ce fou d'Argos, aiment là vivre d'illusions, et qui ne pardonnent pas au philosophe qui d'un coup de baguette fait disparaître toute cette décoration théâtrale dont les prêtres entourent son tombeau. On veut être consolé, c'est-à-dire trompé, et l'on ne manque pas d'imposteurs. Ce sont ces magnifiques promesses qui ont fait dire à Théon que la participation aux mystères était une chose admirable, et pour nous la source des plus grands biens. En effet, cette félicité ne se bornait pas à la vie présente, comme on le voit; la mort n'était point un anéantissement pour l'homme, comme pour les autres animaux; c'était le passage à une vie infiniment plus heureuse, que l'initiation imagina pour nous consoler de la perte de celle-ci; car l'imposture ne se crut pas assez forte pour promettre ici-bas une vie sans vieillesse, et exempte de la loi commune à tout ce qui respire ici-bas. L'artifice eût été trop grossier; il fallait s'élancer dans des régions inconnues, et entretenir l'homme de ce qu'il

devient quand il n'est plus. Un champ immense était ouvert à l'imposture, et l'on n'avait point à craindre qu'un mort revînt sur la terre accuser ceux qui l'avaient trompé. On pouvait tout feindre, par cela même qu'on ignorait tout. C'est l'enfant qui pleure, quand on le sépare pour toujours de sa mère, et qu'on apaise en disant qu'elle va revenir. C'est cette disposition de l'homme à tout croire quand il ne voit rien, à saisir toutes les branches d'espoir quand tout lui échappe, dont le législateur adroit a su profiter pour établir le dogme d'une vie future et l'opinion de l'immortalité de l'âme; dogme qui en le supposant vrai, ne s'appuie absolument sur rien, que sur le besoin que les législateurs ont cru avoir de l'imaginer.

On peut tout débiter sur un pays que personne ne connaît, et d'où personne n'est jamais revenu pour démentir les imposteurs. C'est cette ignorance absolue qui a fait la force des prêtres. Je n'examinerai point ici ce que c'est que l'âme; si elle est distinguée de la matière qui entre dans la compositon du corps; si l'homme est double plus que tous les animaux, dans lesquels on ne reconnaît que des corps simples organisés, de manière à produire tous les mouvements qu'ils exécutent, et à recevoir toutes les sensations qu'ils éprouvent. Je n'examinerai point non plus si le sentiment et la pensée produits en nous, et dont l'action se développe ou s'affaiblit suivant que nos organes se développent ou s'altèrent, survivent au corps auquel leur exercice paraît intimement lié, et de l'organisation duquel, mise en harmonie avec le monde, ils semblent n'être qu'un effet; enfin si après la mort l'homme pense et sent plus qu'il ne faisait avant de naître. Ce serait chercher ce que devient le principe harmonieux d'un instrument musical, quand l'instrument est brisé. Je n'examinerai que le motif qui a déterminé les législateurs anciens à imaginer et à accréditer cette opinion, et les bases sur lesquelles ils l'ont établie.

Les chefs des sociétés, et les auteurs des initiations destinées à les perfectionner, ont bien senti que la religion ne pouvait servir utilement la législation qu'autant que

la justice des dieux viendrait à l'appui de celle des hommes. On chercha donc la cause des calamités publiques dans les crimes des humains. Si le tonnerre grondait aux cieux, c'était Jupiter irrité contre la terre : les sécheresses, les pluies trop abondantes, les maladies qui attaquaient les hommes et les troupeaux, la stérilité des champs et les autres fléaux, n'étaient point le résultat de la température de l'air, de l'action du soleil sur les éléments et des effets physiques, mais des signes non équivoques de la colère des dieux. Tel était le langage des oracles. L'imposture sacerdotale fit tout pour propager ces erreurs, qu'elle crut utiles au maintien des sociétés, et propres à gouverner les hommes par la peur; mais l'illusion n'était pas complète. Souvent les générations les plus coupables n'étaient pas malheureuses; des peuples justes et vertueux étaient souvent affligés ou détruits. Il en était de même dans la vie particulière, et le pauvre était rarement le plus corrompu. On demandait, comme Callimaque, aux dieux la vertu et un peu de fortune, sans laquelle la vertu a peu d'éclat; et la fortune suivait le plus souvent l'audace et le crime. Il fallait justifier les dieux, et absoudre leur justice du reproche. On supposa soit un péché originel, soit une vie antérieure, pour expliquer ce désordre; mais le plus généralement on imagina une vie à venir, où la Divinité se réservait de mettre tout à sa place, et de punir le vice qui aurait échappé sur la terre au châtiment, et de couronner la vertu qui serait restée ignorée ou avilie et sans récompense. Ainsi la Convention a reconnu l'immortalité de l'âme, sans qu'on soit jusqu'ici d'accord sur cette question : qu'est-ce que l'âme? est-elle distinguée du corps? est-elle matière? existe-t-il autre chose que de la matière? la matière peut-elle penser? Un seul décret a tranché toutes ces difficultés, parce qu'on l'a cru utile à la morale et à la législation sous Robespierre même, qui voulait aussi de la morale, comme nos prêtres cruels en veulent également. Ce dogme semblait être le lien de tout ordre social et justifier la providence divine, qui, retranchée dans la

vie à venir, y attend les morts. Pour donner de la vraisemblance à cette fiction, les anciens cherchèrent d'abord à établir en fait, qu'il existait dans l'homme, outre le corps mortel, un principe pensant qui était immortel ; que ce principe appelé âme survivait au corps, quoique rien de tout cela n'ait jamais été prouvé. Ce dogme de l'immortalité de l'âme, né du besoin de la législation, se fonda sur sa matérialité et sur l'éternité de la matière.

Nous avons déjà vu dans notre chapitre troisième, que les anciens donnèrent au monde une grande âme, et une immense intelligence, dont toutes les âmes et les intelligences particulières étaient émanées. Cette âme était toute matérielle, puisqu'elle était formée de la substance pure du feu Ether ou de l'élément subtil universellement répandu dans toutes les parties animées de la nature, et qui est la source du mouvement de toutes les sphères et de la vie des astres, aussi bien que de celle des animaux terrestres. C'est la goutte d'eau, qui n'est point anéantie, soit qu'elle se divise par l'évaporation, et s'élève dans les airs, soit qu'elle se condense et retombe en pluie, et qu'elle aille se précipiter dans le bassin des mers et s'y confondre avec l'immense masse des eaux. Tel était le sort de l'âme, dans l'opinion des anciens, et surtout des pythagoriciens.

Tous les animaux, suivant Servius, commentateur de Virgile, empruntent leur chair de la terre, les humeurs de l'eau, la respiration de l'air, et leur instinct du souffle de la Divinité. C'est ainsi que les abeilles ont une petite portion de la Divinité. C'est aussi en soufflant que le Dieu des Juifs anime l'homme ou le limon dont son corps est formé, et ce souffle est le souffle de vie ; c'est de Dieu et de son souffle, continue Servius, que tous les animaux en naissant tirent leur vie. Cette vie à la mort se résout et rentre dans l'âme du grand Tout, et les débris de leurs corps dans la matière terrestre.

Ce que nous appelons mort n'est point un anéantissement, suivant Virgile, mais une séparation des deux espèces de matière, dont l'une reste ici-bas, et l'autre va se

réunir au feu sacré des astres, dès que la matière de l'âme a recouvré toute la simplicité et la pureté de la matière subtile dont elle est émanée : *auræ simplicis ignem.* Car rien, dit Servius, ne se perd dans le grand Tout, et dans ce feu simple qui compose la substance de l'âme. Il est éternel comme Dieu, ou plutôt il est la *Divinité même;* et l'âme qui en émane est associée à son éternité, parce que la partie suit la nature du tout. Virgile dit des âmes : *igneus est ollis vigor, et celestis origo;* qu'elles sont formées de ce feu actif qui brille dans les cieux, et qu'elles y retournent après leur séparation d'avec le corps. On retrouve la même doctrine dans le *Songe de Scipion* : « C'est « de là, dit Scipion, en parlant de la sphère des fixes, « que les âmes sont descendues; c'est là qu'elles re« tournent; elles sont émanées de ces feux éternels, que « l'on nomme astres ou étoiles. Ce que vous appelez la « mort n'est que le retour à la véritable vie; le corps « n'est qu'une prison, dans laquelle l'âme est momen« tanément enchaînée. La mort rompt ses liens, et lui « rend sa liberté et sa véritable existence. » Les âmes, dans les principes de cette théologie, sont donc immortelles, parce qu'elles font partie de ce feu intelligent que les anciens appelaient l'âme du monde, répandue dans toutes les parties de la nature, et surtout dans les astres, formés de la substance éthérée qui était aussi celle de nos âmes. C'est de là qu'elles étaient descendues par la génération; c'est là qu'elles retournaient par la mort.

C'est sur cette opinion que furent appuyées les chimères de la fatalité, et les fictions de la métempsycose, du paradis, du purgatoire et de l'enfer.

La grande fiction de la métempsycose, répandue dans tout l'Orient, tient au dogme de l'âme universelle, et de l'homogénéité des âmes, qui ne diffèrent entre elles qu'en apparence, et par la nature des corps auxquels s'unit le feu-principe qui compose leur substance. Car les âmes des animaux de toute espèce, suivant Virgile, sont un écoulement du feu Ether et la différence des opérations

qu'elles exercent ici-bas ne vient que de celle des vases ou des corps organisés qui reçoivent cette substance, ou, comme dit Servius, le plus ou moins de perfection de leurs opérations vient de la qualité des corps. Les Indiens, chez qui on trouve surtout établi le dogme de la métempsycose, pensent aussi que l'âme de l'homme est absolument de même nature que celle des autres animaux. Ils disent que l'homme n'a aucune prééminence sur eux du côté de l'âme, mais seulement du corps, dont l'organisation est plus parfaite et plus propre à recevoir l'action du grand Être ou de l'univers sur lui. Ils s'appuient de l'exemple des enfants et de celui des vieillards, dont les organes sont encore trop faibles ou déjà trop affaiblis, pour que leurs sens aient toute l'activité qui se manifeste dans l'âge viril.

L'âme, dans l'exercice de ses opérations, étant nécessairement soumise à la nature du corps qu'elle anime, et toutes les âmes étant sorties de l'immense réservoir appelé âme universelle, source commune de la vie de tous les êtres, il s'ensuit que cette portion de feu Ether, qui anime un homme, pouvait animer un bœuf, un lion, un aigle, une baleine, ou tout autre animal. L'ordre du destin a voulu que ce fût un homme et tel homme; mais quand l'âme sera dégagée de ce premier corps, et retournée à son principe, elle pourra passer dans le corps d'un autre animal, et son activité n'aura d'autre exercice que celui que lui laissera l'organisation du nouveau corps qui la recevra.

Tout le grand ouvrage de la nature se réduisant à des organisations et à des destructions successives, dans lesquelles la même matière est mille fois employée sous mille formes variées, la matière subtile de l'âme, entraînée dans ce courant, porte la vie dans tous les moules qui se présentent à elle. Ainsi la même eau, sortie d'un même réservoir, enfile les divers canaux qui lui sont ouverts, et va jaillir en jet ou s'épancher en cascade, suivant les routes qui lui sont présentées, pour se confondre plus loin dans un commun bassin, s'évaporer ensuite, former

des nuages qui, portés par le vent en diverses contrées, la verseront dans la Seine, dans la Loire ou la Garonne, ou dans la rivière des Amazones, pour se réunir de nouveau dans l'Océan, d'où l'évaporation la tirera encore afin de suivre le cours d'un ruisseau, ou monter en sève sous l'écorce d'un arbre et se distiller en liqueur agréable. Il en était de même du fluide de l'âme, répandu dans les divers canaux de l'organisation animale, se détachant de la masse lumineuse, dont est formée la substance éthérée, porté de là vers la terre par la force génératrice, qui se distribue dans tous les animaux, montant et descendant sans cesse dans l'univers et circulant dans de nouveaux corps diversement organisés. Tel fut le fondement de la métempsycose, qui devint un des grands instruments de la politique des anciens législateurs et des mystagogues. Elle ne fut pas seulement une conséquence de l'opinion philosophique, qui faisait l'âme portion de la matière du feu éternellement en circulation dans le monde; elle fut, dans son application, un des grands ressorts employés pour gouverner l'homme par la superstition.

Parmi les différents moyens que donne Timée de Locres pour conduire ceux qui ne peuvent s'élever par la force de la raison et de l'éducation jusqu'à la vérité des principes sur lesquels la nature a posé les bases de la justice et de la morale, il indique « les fables sur l'Elysée « et le Tartare, et surtout ces dogmes étrangers qui en« seignent que les âmes des hommes mous et timides pas« sent dans le corps des femmes, que leur faiblesse ex« pose à l'injure; celles des meurtriers, dans des corps « de bêtes féroces; celles des hommes lubriques, dans des « sangliers ou des pourceaux; celles des hommes légers « et inconstants, dans le corps des oiseaux; celles des « fainéants, des ignorants et des sots, dans le corps des « poissons. C'est la juste Némésis, dit Timée, qui règle « ces peines dans la seconde vie, de concert avec les « dieux terrestres, vengeurs des crimes, dont ils ont été « les témoins. Le Dieu arbitre de toutes choses leur a « confié l'administration de ce monde inférieur. »

Ces dogmes étrangers sont ceux qui étaient connus en Egypte, en Perse et dans l'Inde, sous le nom de métempsycose. Leur but mystagogique est bien marqué dans ce passage de Timée, qui consent qu'on emploie tout, jusqu'à l'imposture et au prestige, pour gouverner les hommes. Ce précepte n'a malheureusement été que trop suivi.

C'est de l'Orient que Pythagore apporta cette doctrine en Italie et en Grèce. Ce philosophe et Platon après lui enseignèrent que les âmes de ceux qui avaient mal vécu passaient après leur mort dans des animaux brutes, afin d'y subir sous ces diverses formes le châtiment des fautes qu'ils avaient commises, jusqu'à ce qu'elles fussent réintégrées dans leur premier état. Ainsi la métempsycose était une punition des dieux.

Manès, fidèle aux principes de cette doctrine orientale, ne se contente pas non plus d'établir la transmigration de l'âme d'un homme dans un autre homme; il prétend aussi que celle des grands pécheurs était envoyée dans des corps d'animaux plus ou moins vils, plus ou moins misérables, et cela à raison de leurs vices et de leurs vertus. Je ne doute pas que ce sectaire, s'il eût vécu de nos jours, n'eût fait passer les âmes de nos abbés commendataires, de nos chanoines et de nos gros moines dans l'âme des pourceaux, avec qui leur genre de vie leur donnait tant d'affinité, et qu'il n'eût regardé notre Eglise, avant la Révolution, comme une véritable Circé. Mais nos docteurs ont eu grand soin de proscrire la métempsycose. Ils nous ont fait grâce de cette fable; ils se sont contentés de nous faire rôtir après la mort. L'évêque Synésius ne fut pas si généreux; car il prétendit que ceux qui avaient négligé de s'attacher à Dieu seraient obligés par la loi du destin de recommencer un nouveau genre de vie, tout contraire au précédent, jusqu'à ce qu'ils fussent repentants de leurs péchés. Cet évêque tenait encore aux dogmes de la théologie, que Timée appelle des dogmes étrangers ou barbares. Les simoniens, les valentiniens, les basilidiens, les marcionites, en général tous les gnos-

tiques, professèrent aussi la même opinion sur la métempsycose.

« Cette doctrine était si ancienne et si universellement « répandue en Orient, dit Burnet, qu'on croirait qu'elle « est descendue du ciel, tant elle paraît sans père, sans « mère et sans généalogie. » Hérodote la trouva établie chez les Égyptiens, et cela dès la plus haute antiquité. Elle fait aussi la base de la théologie des Indiens, et le sujet des métamorphoses et des incarnations fameuses dans leurs légendes.

La métempsycose est reçue presque partout au Japon. Aussi les habitants du pays ne vivent guère que de végétaux, dit Kœmpfer. Elle est aussi un dogme des talapoins ou des religieux de Siam; et des Tao-sée à la Chine. On la trouve chez les Kalmoucks et les Mogols. Les Tibétains font passer les âmes jusque dans les plantes, dans les arbres et dans les racines. Mais ce n'est que sous la forme d'hommes qu'elles peuvent mériter et passer par des révolutions plus heureuses jusqu'à la lumière primitive où elles seront rendues. Les manichéens avaient aussi des métamorphoses en courges et en melons. C'est ainsi qu'une métaphysique trop subtile et un raffinement de mysticité ont conduit les hommes au délire. Le but de cette doctrine était d'accoutumer l'homme à se détacher de la matière grossière à laquelle il est lié ici-bas, et de lui faire désirer un prompt retour vers le lieu d'où les âmes étaient primitivement descendues. On effrayait l'homme, qui se livrait à des passions désordonnées, et on lui faisait craindre de passer un jour par ces métamorphoses humiliantes et douloureuses, comme on nous effraye par la crainte des chaudières de l'enfer[1]. C'est pour cela qu'on enseignait que les âmes des méchants passaient dans des corps vils ou misérables; qu'elles étaient attaquées de maladies cruelles, afin de les châtier et de les corriger; que

[1] Mais si son but était d'accoutumer l'homme à se détacher de la matière grossière, si, en l'effrayant, elle l'empêchait de se livrer à des passions désordonnées, la métempsycose avait du bon, et il n'en faut pas vouloir aux philosophes de n'avoir pu inventer, en leur temps, rien de plus efficace que cet ingénieux mensonge pour contribuer à faire le bonheur progressif de l'espèce humaine.

celles qui ne se convertissaient pas après un certain nombre de révolutions étaient livrées aux furies et aux mauvais génies pour être tourmentées; après quoi elles étaient renvoyées dans le monde, comme dans une nouvelle école, et obligées de courir une nouvelle carrière. Ainsi on voit que tout le système de la métempsycose porte sur le besoin que l'on crut avoir de contenir les hommes durant cette vie par la crainte de ce qui arrivera après la mort; c'est-à-dire sur une grande imposture politique et religieuse. Le temps nous a affranchis de cette erreur. La base sur laquelle elle porte, ou le dogme de l'immortalité, aura le même sort, quand on sera assez éclairé pour ne pas croire au besoin de cette fiction pour contenir les hommes[1]. Le dogme du Tartare et celui de l'Élysée prirent naissance du même besoin. Aussi sont-ils liés ensemble dans Timée, comme un des plus sûrs moyens de conduire l'homme vers le bien. Il est vrai que Timée ne conseille ce remède que pour les maux désespérés, et qu'il le compare à l'usage des poisons en médecine. Malheureusement pour notre espèce, on a mieux aimé prodiguer le poison qu'administrer les remèdes qu'une sage éducation, fondée sur les principes de la raison éternelle, peut nous fournir.

« Quant à celui qui est indocile et rebelle à la voix de « la sagesse, dit Timée, que les punitions dont le ména-

[1] L'immortalité de l'âme, une fiction ! Voilà décidément notre auteur matérialiste. — Nous nous étions accoutumé jusqu'ici, un peu malgré lui, à le considérer comme un panthéiste à la façon de Spinosa. Concevoir Dieu comme l'âme universelle des choses et des êtres, ne le point séparer de la nature et des innombrables manifestations de la vie; admettre une substance infinie, Dieu : c'était encore une manière large, au moins très poétique, de comprendre la Divinité. L'Univers-Dieu, quel immense thème offert à l'imagination ! Pour les esprits qui ne se retranchent pas dans un système particulier de religion, la reconnaissance de Dieu suffit. L'âme universelle ne peut qu'être immortelle pour tous les êtres qui y participent. Les païens avaient l'avantage sur les matérialistes modernes : le matérialisme rapetisse l'humanité. Les écrivains religieux tirent leurs preuves de l'immortalité de l'âme des Écritures, de la révélation des Pères de l'Église, des livres sacrés de tous les peuples civilisés, des philosophes anciens. Ces preuves sont de l'ordre moral : les croyants s'en contentent; les esprits forts et les rationalistes y restent réfractaires. Rien n'est à prouver, à vrai dire, dans cette question éternellement insoluble, qui est du domaine du sentiment et de la foi. La pensée qu'à la mort tout meurt répugne à la plupart des hommes intelligents. Les Lamettrie et les baron d'Holbach sont de rares individualités, et si Dupuis pouvait être classé parmi les grands hommes, il serait du très petit nombre de ceux qui ont professé les doctrines désespérantes de l'athéisme et du matérialisme.

« cent les lois tombent sur lui. » Jusqu'ici il n'y a rien à dire. Mais Timée ajoute : « Qu'on l'effraye même par les « terreurs religieuses qu'impriment ces discours où l'on « peint la vengeance qu'exercent les dieux célestes, et « les supplices inévitables réservés aux coupables dans « les enfers, ainsi que les autres fictions qu'a rassemblées « Homère, d'après les anciennes opinions sacrées. Car, « comme on guérit quelquefois le corps par des poisons, « quand le mal ne cède pas à des remèdes plus sains ; « on contient également les esprits par des mensonges, « lorsqu'on ne peut les contenir par la vérité. » Voilà un philosophe qui nous donne ingénument son secret, qui est celui de tous les anciens législateurs et des prêtres ; ceux-ci ne diffèrent de lui que parce qu'ils ont moins de franchise. J'avoue que mon respect profond pour la vérité et pour mes semblables m'empêche d'être de leur avis, qui est cependant celui de tous ceux qui disent qu'il faut un enfer pour le peuple ; ou, autrement, qu'il lui faut une religion et la croyance aux peines à venir et à l'immortalité de l'âme. Cette grande erreur ayant été celle de tous les sages de l'antiquité qui ont voulu gouverner les hommes, celle de tous les chefs des sociétés et des religions, comme elle est encore celle de nos jours, examinons où elle les a conduits, et quels moyens ils ont pris pour la propager.

Une fois que les philosophes et les législateurs eurent imaginé cette grande fiction politique, les poètes et les mystagogues s'en emparèrent, et cherchèrent à l'accréditer dans l'esprit des peuples, en la consacrant, les uns dans leurs chants, les autres dans la célébration de leurs mystères. Ils les revêtirent des charmes de la poésie, et les entourèrent du spectacle et des illusions magiques. Tous s'unirent ensemble pour tromper les hommes, sous le spécieux prétexte de les rendre meilleurs et de les conduire plus aisément[1].

[1] Pour rendre les hommes meilleurs et les conduire plus aisément, les législateurs, les philosophes et les chefs de l'antiquité n'avaient probablement pas le choix des moyens. La nature a mis dans l'homme, a dit notre auteur (p. 296),

Le champ le plus libre fut ouvert aux fictions, et le génie des poètes, comme celui des prêtres, ne tarit plus lorsqu'il s'agit de peindre, soit les jouissances de l'homme vertueux après sa mort, soit l'horreur des affreuses prisons destinées à punir le crime. Chacun en fit un tableau à sa manière, et chacun voulut enchérir sur les descriptions qui avaient déjà été faites avant lui de ces terres inconnues, de ce monde de nouvelle création, que l'imagination poétique peupla d'ombres, de chimères et de fantômes, dans la vue d'effrayer le peuple; car on crut que son esprit sa familiariserait peu avec les notions abstraites de la morale et de la métaphysique. L'Elysée et le Tartare plaisaient davantage; on fit donc passer sous les yeux de l'initié successivement les ténèbres et la lumière. La nuit la plus obscure, accompagnée de spectres effrayants, était remplacée par un jour brillant, dont l'éclat environnait la statue de la divinité. On n'approchait qu'en tremblant de ce sanctuaire, où tout était préparé pour donner le spectacle du Tartare et de l'Elysée. C'est dans ce dernier séjour que l'initié, enfin introduit, apercevait le tableau de charmantes prairies, qu'éclairait un ciel pur; là il entendait des voix harmonieuses et les chants majestueux des chœurs sacrés. C'est alors que, devenu absolument libre et affranchi de tous les maux, il se mêlait à la foule des initiés, et que, la tête couronnée de fleurs, il célébrait les saintes orgies avec eux.

Ainsi les anciens représentaient ici-bas, dans leurs initiations, ce qui devait, disait-on, un jour arriver aux âmes, lorsqu'elles seraient dégagées du corps, et tirées de la prison obscure dans laquelle le destin les avait enchaînées en les unissant à la matière terrestre. Dans

« le germe des vertus » ; mais elle n'a pas manqué d'y mettre aussi le germe des vices. Nous venons de voir que l'homme « se livrait à des passions désordonnées » ; plus haut (page 308), d'après Cicéron, il s'agissait « d'adoucir les mœurs sauvages et féroces des premiers hommes ». Ce grand résultat pouvait-il s'obtenir autrement qu'en frappant les esprits, et Timée de Locres (*Traité sur l'âme du monde et sur la nature)* avait-il tort de conseiller d'employer le prestige et les terreurs religieuses « pour conduire ceux qui ne peuvent s'élever par la force de la raison et de l'éducation jusqu'à la vérité des principes sur lesquels la nature a posé les bases de la justice et de la morale ? »

les mystères d'Isis, dont Apulée nous a donné les détails, on faisait passer le récipiendaire par la région ténébreuse de l'empire des morts; de là, dans une autre enceinte qui représentait les éléments; et enfin il était admis dans la région lumineuse, où le soleil le plus brillant faisait évanouir les ténèbres de la nuit, c'est-à-dire dans les trois mondes, terrestre, élémentaire et céleste.

« Je me suis, dit l'initié, approché des confins de la « mort, ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine; j'en « suis revenu à travers tous les éléments. Ensuite j'ai « vu paraître une lumière brillante, et me suis trouvé en « présence des dieux. » C'était là l'autopsie. L'*Apocalypse* de Jean en est un exemple.

Ce que la mystagogie mettait en spectacle dans les sanctuaires, la poésie et même la philosophie dans leurs fictions l'enseignaient publiquement aux hommes. De là sont nées les descriptions de l'Élysée et du Tartare que l'on trouve dans Homère, dans Virgile et dans Platon, et celles que toutes les théologies nous ont données chacune à sa manière.

Jamais on n'eut de la terre et de ses habitants une description aussi complète, que celle que les anciens nous ont laissée de ces pays de nouvelle création, connus sous le nom d'enfer, de Tartare et d'Élysée. Et ces mêmes hommes, si bornés dans leurs connaissances géographiques, sont entrés dans les détails les plus circonstanciés sur le séjour qu'habitent les âmes après la mort; sur le gouvernement de chacun des deux empires qui se partagent le domaine des ombres; sur les mœurs, sur le régime de vie, sur les peines et les plaisirs, sur le costume même des habitants de ces deux régions. La même imagination poétique qui avait enfanté ce nouveau monde en fit avec autant de facilité la distribution et en figura arbitrairement le plan.

Socrate, dans le *Phédon* de Platon, ouvrage destiné à établir le dogme de l'immortalité de l'âme et la nécessité de pratiquer les vertus, parle du lieu où se rendent les âmes après la mort. Il imagine une espèce de terre éthé-

rée, supérieure à celle que nous habitons, et placée dans une région toute lumineuse; c'est ce que les chrétiens appellent le ciel, et l'auteur de l'*Apocalypse*, la Jérusalem céleste. Notre terre ne produit rien de comparable aux merveilles de cette habitation sublime ; les couleurs y ont plus de vivacité et plus d'éclat. La végétation y est infiniment plus active ; les arbres, les fleurs, les fruits y ont un degré de perfection de beaucoup supérieure à celle qu'ils ont ici-bas. Les pierres précieuses, les jaspes, les sardoines, y jettent un éclat infiniment plus brillant que les nôtres, qui ne sont que le sédiment et la partie la plus grossière qui s'en est détachée. Ces lieux sont semés de perles d'une eau très pure ; partout l'or et l'argent y éblouissent les yeux, et le spectacle que cette terre présente ravit l'œil de ses heureux habitants. Elle a ses animaux beaucoup plus beaux, et d'une organisation plus parfaite que les nôtres. L'élément de l'air en est la mer, et le fluide de l'éther y tient lieu d'air. Les saisons y sont si heureusement tempérées, qu'il n'y règne jamais de maladies. Les temples y sont habités par les dieux eux-mêmes. Les hommes conversent et se mêlent avec eux. Les habitants de ce délicieux séjour sont les seuls qui voient le soleil, la lune et les astres tels qu'ils sont réellement, et sans que rien n'altère la pureté de leur lumière. On voit que la féerie a créé cet Élysée pour amuser les grands enfants et leur inspirer le désir d'aller un jour l'habiter. Mais la vertu seule doit y donner entrée.

Ainsi ceux qui se seront distingués par leur piété et par l'exactitude à remplir tous les devoirs de la vie sociale passeront dans ces demeures, quand la mort les aura affranchis des liens du corps et tirés de ce lieu ténébreux où la génération a précipité nos âmes. Là se rendront tous ceux que la philosophie aura dégagés des affections terrestres et purgés des souillures que l'âme contracte par son union à la matière. C'est donc une raison, conclut Socrate, de donner tous nos soins ici-bas à l'étude de la sagesse et à la pratique de toutes les ver-

tus. Les espérances qu'on nous propose sont assez grandes pour courir les chances de cette opinion et pour n'en pas rompre le charme. Voilà le but de la fiction bien marqué ; voilà le secret des législateurs, et le charlatanisme des philosophes les plus renommés.

Il en fut de même de la fable du Tartare, destinée à effrayer le crime par la vue des supplices de la vie future. On suppose que cette terre n'offre pas partout le même spectacle et que toutes ses parties ne sont pas de même nature, car elle a des gouffres et des abîmes infiniment plus profonds que ceux que nous connaissons. Ces cavernes se communiquent entre elles dans les entrailles de la terre par des sinuosités vastes et ténébreuses et par des canaux souterrains, dans lesquels coulent des eaux, les unes froides, les autres chaudes, ou des torrents de feu qui s'y précipitent, ou un limon épais qui glisse lentement. La plus grande de ces ouvertures est ce qu'on nomme Tartare; c'est dans cet immense abîme que s'engouffrent tous ces fleuves, qui en sortent ensuite par une espèce de flux et de reflux, semblable à celui de l'air qu'aspirent et rendent nos poumons. On y remarque quatre fleuves principaux, comme dans le paradis de Moïse. L'un d'eux est l'Achéron, qui forme sous la terre un immense marais, dans lequel les âmes des morts vont se rassembler; un autre, c'est le Pyriphlégéton, qui roule des torrents de soufre enflammé. Là est le Cocyte ; plus loin le Styx. C'est dans ce séjour affreux que la justice divine tourmente les coupables par toutes sortes de supplices. On trouve à l'entrée l'affreuse Tisiphone, couverte d'une robe ensanglantée, qui nuit et jour veille à la garde de la porte du Tartare. Cette porte est encore défendue par une énorme tour, ceinte d'un triple mur que le Phlégéton environne de ses ondes brûlantes, dans lesquelles il roule avec bruit des quartiers de rochers embrasés. Lorsqu'on approche de cet horrible séjour, l'on entend les coups de fouet qui déchirent le corps de ces malheureux; leurs gémissements plaintifs se mêlent au bruit des chaînes qu'ils traînent. On y voit

une hydre effrayante par ses cent têtes, qui est toujours prête à dévorer de nouvelles victimes. Là un cruel vautour se repaît des entrailles toujours renaissantes d'un fameux coupable; d'autres poussent avec effort un énorme rocher qu'ils sont chargés de fixer sur le sommet d'une haute montagne; à peine approche-t-il du but, qu'aussitôt il roule avec fracas au fond du vallon, et il oblige ces malheureux à recommencer un travail toujours inutile. Là un autre coupable est attaché sur une roue qui tourne sans cesse, sans qu'il puisse espérer de repos dans sa douleur. Plus loin est un malheureux, condamné à une faim et à une soif qui, éternellement, le dévorent, quoique placé au milieu des eaux et sous des arbres chargés de fruits; au moment où il se baisse pour boire, l'onde fugitive s'échappe de sa bouche, et il ne trouve entre ses lèvres qu'une terre aride ou un limon fangeux. Étend-il la main pour saisir un fruit, la branche perfide se relève, et s'abaisse dès qu'il la retire, afin d'irriter sa faim. Plus loin, cinquante filles coupables sont condamnées à remplir un tonneau percé de mille trous et dont l'eau s'échappe de toutes parts. Il n'est pas de genre de supplices que le génie fécond des mystagogues n'ait imaginé pour intimider les hommes, sous prétexte de les contenir, ou plutôt pour se les assujettir et les livrer au despotisme des gouvernements. Car ces fictions ne sont pas restées dans la classe des romans ordinaires; malheureusement, on les a liées à la morale et à la politique. Ces tableaux effrayants étaient peints sur les murs du temple de Delphes. Ces récits entraient dans l'éducation que les nourrices et les mères crédules donnaient à leurs enfants; on leur parla de l'enfer comme on leur parle de revenants et de loups-garous. On rendit leurs âmes timides et faibles; car on sait combien sont fortes et durables les premières impressions, surtout quand l'opinion générale, l'exemple de la crédulité des autres, l'autorité des grands philosophes tels que Platon, de poètes célèbres tels qu'Homère et Virgile, un hiérophante respectable, des cérémonies pompeuses, d'augustes mystères

célébrés dans le silence des sanctuaires, lorsque les monuments des arts, les statues, les tableaux, enfin que tout se réunit pour inspirer par tous les sens une grande erreur, que l'on décore du nom imposant de vérité sacrée, révélée par les dieux eux-mêmes et destinée à faire le bonheur des hommes.

Un jugement solennel et terrible décidait du sort des âmes, et le code sur lequel on devait être jugé avait été rédigé par les législateurs et les prêtres, d'après les idées du juste et de l'injuste, qu'ils s'étaient formées, et d'après les besoins des sociétés et surtout de ceux qui les gouvernaient. Ce n'était point au hasard, dit Virgile, qu'on assignait aux âmes les diverses demeures qu'elles devaient habiter aux enfers. Un arrêt toujours juste décidait de leur sort.

Les âmes, après la mort, se rendaient dans un carrefour, d'où partaient deux chemins, l'un à droite et l'autre à gauche. Le premier conduisait à l'Élysée et le second au Tartare. Ceux qui avaient obtenu un arrêt favorable passaient à droite et les coupables à gauche. Cette fiction, sur la droite et sur la gauche, a été copiée par les chrétiens dans leur fable du grand jugement, auquel Christ doit présider à la fin du monde. Il dit aux bienheureux de passer à sa droite, et aux damnés de passer à sa gauche. Et, certainement, ce n'est pas Platon qui a copié l'auteur de la légende de Christ, à moins qu'on ne le fasse aussi prophète. Cette fiction, sur la droite et sur la gauche, tient au système des deux principes. La droite était attribuée au bon principe, et la gauche au mauvais. Cette distinction de la droite et de la gauche est aussi dans Virgile. On y voit également le fameux carrefour aux deux chemins, dont l'un, c'est celui de la droite, conduit à l'Élysée, et l'autre, ou celui de gauche, conduit au lieu des supplices ou au Tartare. Je fais cette remarque pour ceux qui croient l'Évangile un ouvrage inspiré, si tant il est que de pareils hommes osent me lire.

C'était dans ce carrefour que se rendaient les âmes des morts pour comparaître devant le grand juge. A la fin

des siècles, la terrible trompette se faisait entendre et annonçait le passage de l'univers à un nouvel ordre de choses. Mais il y avait aussi un jugement à la mort de chaque homme. Minos siégeait aux enfers et remuait l'urne fatale. A ses côtés étaient placées les Furies vengeresses, et la troupe des génies malfaisants chargés de l'exécution de ses terribles arrêts. On associa à Minos deux autres juges, Éaque et Rhadamante, et quelquefois Triptolème, fameux dans les mystères de Cérès, où l'on enseignait la doctrine des récompenses et des peines.

Les Indiens ont leur Zomo, ou, selon d'autres, Jamen, qui fait aussi la fonction de juge aux enfers. Les Japonais, sectateurs de Bouddha, le reconnaissent également pour juge des morts. Les lamas ont Erlik-Kan, despote souverain des enfers et juge des âmes.

Une vaste prairie occupait le milieu de ce carrefour, où Minos siégeait et où se rassemblaient les morts. Les mages, qui imaginèrent aussi une semblable prairie, disaient qu'elle était toute semée d'asphodèles. Les Juifs avaient leur vallée de Josaphat. Chacun fit sa fable ; mais tous ont oublié qu'une vérité enveloppée de mille mensonges perd bientôt sa force, et que, quand même le dogme des récompenses et des peines serait vrai, le merveilleux le rendrait incroyable.

Les morts étaient conduits à ce redoutable tribunal par leur ange gardien : car la théorie des anges gardiens n'est pas nouvelle ; elle se retrouve chez les Perses, chez les Chaldéens. C'était le génie familier qui en tenait lieu chez les Grecs. Cet ange gardien, qui avait été le surveillant de toute leur conduite, ne leur permettait d'emporter avec eux que leurs bonnes et leurs mauvaises actions. On appelait ce lieu divin, où les âmes se réunissaient pour être jugées, le *Champ de la vérité*, sans doute parce que toute vérité y était révélée, et qu'aucun crime n'échappait à la connaissance et à la justice du grand juge. On ne voit rien dans cette fiction qui n'ait été copié par les chrétiens, dont les docteurs, pour la plupart, furent platoniciens. Jean donne l'épithète de fidèle

et de véritable au grand juge, dans l'*Apocalypse*. Là, il est impossible de mentir, comme le dit Platon. Virgile nous assure pareillement que Rhadamante contraint les coupables d'avouer les crimes qu'ils ont commis sur la terre, et dont ils s'étaient flattés de dérober la connaissance aux mortels. C'est ce que disent en d'autres termes les chrétiens, lorsqu'ils enseignent qu'au jour du jugement toutes les consciences seront dévoilées et que tout sera mis au grand jour. C'est là, effectivement, ce qui arrivait à ceux qui comparaissaient devant le tribunal établi dans le *Champ de la vérité.*

On peut distinguer les hommes en trois classes : les uns ont une vertu épurée et une âme affranchie de la tyrannie des passions ; c'est le plus petit nombre. Ce sont-là les élus ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. D'autres ont l'âme souillée des plus noirs forfaits ; ce nombre heureusement n'est pas encore le plus grand. Il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui ont les mœurs communes ; demi-vertueux, demi-vicieux, ils ne sont dignes ni des récompenses brillantes de l'Élysée, ni des supplices affreux du Tartare. Cette triple division que nous présente naturellement l'ordre social est donnée par Platon dans son *Phédon*, où il distingue trois espèces de morts, qui comparaissent au tribunal redoutable des enfers. On la retrouve aussi dans Plutarque, qui traite le même sujet, et qui disserte sur l'état des âmes après la mort, dans sa réponse aux épicuriens. C'est de là que les chrétiens, qui, comme nous l'avons déjà observé, n'ont rien inventé, ont emprunté leur paradis, leur enfer et leur purgatoire, qui tient le milieu entre les deux premiers, et qui est pour ceux dont la conduite tient aussi une espèce de milieu entre celle des hommes très vertueux et celle des hommes très criminels. Il n'y a pas encore ici besoin de révélation. En effet, comme on peut distinguer naturellement trois degrés dans la manière de vivre des hommes, et qu'entre les très grands crimes et les plus sublimes vertus il y a des mœurs ordinaires, où le vice et la vertu se mêlent sans avoir rien l'un et l'autre

de bien saillant, la justice divine, pour rendre à chacun ce qui lui appartenait, a dû faire la même distinction entre ces différentes manières de traiter ceux qui paraissaient devant son tribunal et les divers lieux où elle envoyait les morts qu'elle avait jugés. Voilà encore les chrétiens copistes.

« Lorsque les morts, dit Platon, sont arrivés dans le « lieu où le génie familier de chacun l'a conduit, on « commence d'abord par juger ceux qui ont vécu confor« mément aux règles de l'honnêteté, de la piété et de la « justice, ceux qui s'en sont absolument écartés, et ceux « qui ont tenu une espèce de milieu entre les uns et les « autres. » Les Juifs supposent que Dieu a trois livres, qu'il ouvre pour juger les hommes : le livre de vie pour les justes, le livre de mort pour les méchants, et le livre des hommes qui tiennent le milieu. C'était d'après l'examen le plus sévère des vertus et des vices que le juge prononçait, et il apposait un sceau sur le front de celui qu'il avait jugé. Cette fiction platonicienne se trouve encore dans l'ouvrage d'initiation aux mystères de l'agneau chez les chrétiens ou dans l'*Apocalypse*. On remarque en effet, parmi la foule des morts, que les uns, ce sont les damnés, portent sur le front le sceau de la bête infernale ou du génie des ténèbres, et que les autres sont marqués au front du signe de l'*agneau* ou du génie de lumière.

Les jugements étaient réglés sur le code social en grande partie, et c'est en cela que la fiction avait un but vraiment politique. Le grand juge récompensait les vertus que les sociétés ont intérêt d'encourager, et punissait les vices qu'elles ont intérêt de proscrire. Si les religions se fussent bornées là, elles n'auraient pas autant dégradé qu'elles l'ont fait la raison humaine, et on leur pardonnerait presque l'artifice en faveur de l'utilité du but. On sait gré à Esope de ses fables, à cause de leur but moral ; et l'on ne peut pas l'accuser d'imposture, puisque les enfants mêmes ne s'y laissent pas tromper, au lieu que les fables de l'Elysée et du Tartare sont crues à la lettre

par beaucoup d'hommes, qu'elles tiennent dans une enfance éternelle.

Chez les Grecs et chez les Romains, cette grande fable sacerdotale avait pour but de maintenir les lois, d'encourager le patriotisme et les talents utiles à l'humanité par l'espoir des récompenses de l'Elysée, et d'écarter les crimes et les vices du sein des sociétés par la crainte des supplices du Tartare. On peut dire que c'est surtout chez eux qu'elle a dû produire de bons effets, quoique l'illusion n'en ait pas été durable, puisque du temps de Cicéron les vieilles femmes refusaient déjà d'y croire.

On excluait de l'Elysée tous ceux qui n'avaient pas cherché à étouffer une conspiration naissante, et qui, au contraire, l'avaient fomentée. Nos honnêtes gens, qui réclament sans cesse la religion de leurs pères, c'est-à-dire leurs anciens privilèges, et nos prêtres d'aujourd'hui, en seraient exclus, eux qui se trouvent à la tête de toutes les conspirations tramées contre leur patrie, qui livrent au fer des ennemis du dehors et aux poignards de ceux du dedans leurs concitoyens, et qui se liguent avec toute l'Europe conjurée contre le sol qui les a vus naître[1]. Ce sont des crimes dans tous les pays; chez eux ce sont des vertus, que le grand juge doit récompenser. On excluait aussi de l'Élysée tous les citoyens qui s'étaient laissé corrompre, qui avaient livré à l'ennemi une place, qui lui avaient fourni des vaisseaux, des agrès, de l'argent, etc., ceux qui avaient précipité leurs concitoyens dans la servitude et qui leur avaient donné un maître. Ce dernier dogme était celui qu'avaient imaginé les États libres, et ne doit certainement pas sa naissance aux prêtres, qui ne veulent que des esclaves et des maîtres dans les sociétés.

La philosophie, dans la suite, chercha dans ces fictions

[1] Conspirer contre sa patrie est un crime au sujet duquel, en principe, il n'y a pas à discuter; aussi ne reproduirons-nous pas ici l'objection qu'on se serait ligué, non contre la France, mais contre ceux qui la gouvernaient alors, et qui la gouvernèrent si bien qu'à la fin, lassée, outrée des crimes, des massacres, des horreurs et des hontes de la Révolution dévoyée, ce fut avec des acclamations de joie qu'elle salua l'avènement de l'homme de brumaire.

un frein au despotisme lui-même, qui les avait imaginées dans les premiers temps. Platon place dans le Tartare les tyrans féroces, tels qu'Ardiée de Pamphylie, qui avait massacré son père, vieillard respectacle, un frère aîné, et qui s'était souillé d'une foule d'autres crimes. Les chrétiens ont mieux traité Constantin, couvert de semblables forfaits, mais qui protégea leur secte. L'âme conservait après la mort toutes les flétrissures des crimes qu'elle avait commis, et c'était d'après ces taches que le grand juge prononçait. Platon observe avec raison que les âmes les plus flétries étaient presque toujours celles des rois et de tous les dépositaires d'une grande puissance. Tantale, Tityus, Sisyphe, avaient été des rois sur la terre, et aux enfers ils étaient les premiers coupables, et ceux que l'on y punissait des plus affreux supplices. Mais les rois ne furent jamais dupes de ces fictions ; elles ne les ont pas empêchés de tyranniser les peuples, non plus que les papes d'être vicieux, et les prêtres de tromper, quoique l'imposture et le mensonge dussent être punis aux enfers. Car les imposteurs, les parjures, les scélérats, les impies, etc., étaient bannis de l'Elysée. Virgile nous fait l'énumération des principaux forfaits dont la justice divine tirait vengeance dans le Tartare. Ici on voit un frère qu'une haine cruelle a armé contre son propre frère; un fils qui a maltraité son père; un patron qui a trompé son client; un avare, un égoïste; et ces derniers forment le plus grand nombre. Plus loin l'on aperçoit un infâme adultère, un esclave infidèle, un citoyen qui s'est armé contre ses concitoyens. Celui-ci a vendu à prix d'argent sa patrie ; celui-là s'est fait payer pour faire passer ou rapporter des lois. On voit ailleurs un père incestueux, qui a souillé le lit de sa fille; des épouses cruelles, qui ont égorgé leurs époux; et partout on y punit l'homme qui a bravé la justice et les dieux. On remarque, en général, que les auteurs de ces fictions ne prononcèrent d'abord de peines que contre les crimes qui blessent l'humanité, et qui nuisent au bien de la société, dont le perfectionnement et le bonheur étaient

le grand but de l'initiation. Minos punissait aux enfers les mêmes crimes qu'il aurait autrefois punis sur la terre, d'après les sages lois des Crétois, en supposant qu'il ait jamais régné sur ces peuples. Si les crimes de religion furent aussi punis, c'est que, la religion étant regardée comme un devoir et comme le principal lien de l'ordre social dans le système de ces législateurs, l'irréligion devait nécessairement être mise au nombre des plus grands crimes dont les dieux dussent tirer vengeance. Ainsi l'on enseignait au peuple que le grand crime de plusieurs de ces fameux coupables était de n'avoir pas fait assez de cas des mystères d'Eleusis : que celui de Salmonée était d'avoir voulu imiter la foudre de Jupiter; et celui d'Ixion, d'Orion, de Tityus, d'avoir voulu faire violence à des déesses. Car les dieux, comme les hommes, ne souffrent pas qu'on rivalise avec eux.

La fiction de l'Elysée concourait avec celle du Tartare au même but moral et politique. Virgile place dans l'Elysée les braves défenseurs de la patrie qui sont morts en combattant pour elle, ceux que nos prêtres d'aujourd'hui font égorger; tant ils ont perverti l'esprit des anciennes initiations. On y trouve à côté d'eux les inventeurs des arts, les auteurs des découvertes utiles, et en général tous ceux qui ont bien mérité des hommes, et qui ont acquis des droits au souvenir et à la reconnaissance de leurs semblables. C'est pour fortifier cette idée qu'on imagina l'apothéose, dont la flatterie ensuite abusa ; c'est pour cela qu'on enseignait dans les mystères qu'Hercule, Bacchus et les Dioscures n'étaient que des hommes, qui par leurs vertus et leurs services étaient arrivés au séjour de l'immortalité. Là Scipion fut placé par la reconnaissance des Romains ; et leurs descendants libres pourraient y placer aussi le Scipion des Français.

Comme poète, Virgile y donne une place distinguée à ceux qu'Apollon inspire, et qui en son nom rendent les oracles de la morale, autant que ceux de la divination. Cicéron, en homme d'Etat qui aimait tendrement sa patrie, en assigne aussi une à ceux qui se seront signalés

par leur patriotisme, par la sagesse avec laquelle ils auront gouverné les Etats, ou par le courage qu'ils auront développé en les sauvant; aux amis de la justice, aux bons fils, aux bons parents, et surtout aux bons citoyens. « Le soin, dit l'orateur romain, qu'un citoyen prend du « bonheur de sa patrie, rend facile à son âme son retour « vers les dieux, et vers le ciel, sa véritable patrie. » Voilà une institution et des dogmes bien propres à encourager le patriotisme et tous les talents utiles à l'humanité. C'est l'homme qui sert bien la société que l'on récompense ici, et non pas le moine oisif qui s'en isole et qui en devient le fardeau et la honte.

Dans l'Elysée de Platon, c'est la bienfaisance et la justice qui sont récompensées. On y voit le juste Aristide; il est du petit nombre de ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, n'en ont jamais abusé, et qui ont administré avec une scrupuleuse intégrité tous les emplois qui leur ont été confiés. La piété, et surtout l'amour de la vérité et ses recherches, y ont les droits les plus sûrs et les plus sacrés. Platon néanmoins a donné trop d'extension à cette idée, qu'on peut regarder comme le germe de tous les abus que la mysticité a introduits dans l'ancienne fiction sur l'Elysée. En effet, il y donne une place distinguée à celui qui vit avec soi-même, et qui ne s'immisce point dans les affaires publiques, mais qui, uniquement occupé d'épurer son âme des passions, ne soupire qu'après la connaissance de la vérité, s'affranchit des erreurs qui aveuglent les autres hommes, méprise les biens qu'ils estiment, et met toute son étude à former son âme aux vertus. Cette opinion que les anciens eurent de la prééminence de la philosophie et du besoin que l'homme a d'épurer son âme, pour contempler la vérité et pour entrer en commerce avec les dieux, est de beaucoup antérieure à Platon; elle fut empruntée de la mysticité orientale par Pythagore et ensuite par Platon. C'est en abusant de cette doctrine que les cerveaux faibles, sous prétexte d'une plus grande perfection, se sont isolés de la société, et ont cru, par une contemplation oisive,

mériter l'Elysée, qui jusque-là n'avait été promis qu'aux talents utiles et à l'exercice des vertus sociales. Telle a été la source de l'erreur qui a substitué des ridicules à des vertus, et l'égoïsme du solitaire au patriotisme du citoyen. L'initiation n'allait pas originairement jusque-là ; ce fut l'ouvrage d'une philosophie raffinée.

Cette étude perpétuelle que mettait le philosophe à séparer son âme de la contagion de son corps et à s'affranchir des passions, afin d'être plus libre et plus léger au moment de partir pour l'autre vie, a dégénéré en abstractions de la vie contemplative, et a engendré toutes les vertus chimériques connues sous les noms de célibat, d'abstinences, de jeûnes, dont le but était d'affaiblir le corps pour lui donner moins d'action sur l'âme.

Ce fut cette perfection prétendue qui, prise faussement pour de la vertu, fit évanouir celle-ci et mit à sa place des pratiques ridicules, auxquelles furent accordées les plus brillantes faveurs de l'Élysée. La religion chrétienne est une des preuves les plus complètes de cet abus, ainsi que toutes celles de l'Inde.

Le jugement une fois rendu, d'après la comparaison faite de la conduite de chacun des morts avec le code sacré de Minos, les âmes vertueuses passaient à droite, sous la conduite de leur bon ange ou du génie familier ; elles tenaient la route qui conduisait à l'Élysée et aux Iles Fortunées ; les âmes coupables de grands crimes, entraînées par le génie malfaisant qui leur avait conseillé le mal, passaient à la gauche et tenaient la route du Tartare, portant derrière leur dos la sentence qui contenait l'énumération de leurs crimes. Enfin, celles dont les vices n'étaient pas incurables allaient dans un purgatoire passager, et leurs supplices tournaient à leur profit. C'était le seul moyen d'expier leurs fautes. Les autres, au contraire, livrées à des tourments éternels, étaient destinées à servir d'exemple : c'était le seul avantage que l'on retirât de leur supplice.

« Parmi ceux que l'on punit, dit Platon, il en est qui « par l'énormité de leurs crimes sont réputés incurables,

« tels que les sacrilèges, les assassins, et tous ceux qui « se sont noircis par d'atroces forfaits. Ceux-là sont « comme ils le méritent, précipités dans le Tartare, d'où « ils ne sortiront jamais. Mais ceux qui se trouvent avoir « commis des péchés, grands à la vérité, mais pourtant « dignes de pardon (voilà nos péchés véniels), ceux-là « sont aussi envoyés dans les prisons du Tartare, mais « pour une année seulement; après lequel temps les flots « les rejettent, les uns par le Cocyte, et les autres par « le Pyriphlégéton. Lorsqu'une fois ils se sont rendus « près du marais de l'Achéron, ils sollicitent, à grands « cris, leur grâce de la part de ceux à qui ils ont nui : « ils les invoquent afin d'obtenir d'eux la liberté de « débarquer dans le marais et d'y être reçus. S'ils réus- « sissent à les fléchir, ils y descendent, et là finissent « leurs tourments ; autrement ils sont repoussés de nou- « veau dans le Tartare, et de là rejetés dans les fleuves ; « ce genre de supplice ne finit pour eux que lorsqu'ils « sont venus à bout de fléchir ceux qu'ils ont outragés. « Tel est l'arrêt porté contre eux par le juge redoutable. »

Virgile parle également des peines expiatoires, que devaient subir ceux qui n'étaient pas assez purs pour entrer dans l'Élysée. Ces purifications étaient douloureuses pour les mânes, et de véritables supplices. Il suppose que les âmes, en sortant du corps, étaient rarement assez purifiées pour se réunir au feu Éther dont elles étaient émanées. Leur commerce avec la matière terrestre les avait obligées de se charger de parties hétérogènes, dont elles devaient se dépouiller avant de pouvoir se confondre avec leur élément primitif. Tous les moyens connus de purification étaient donc employés, l'eau, l'air et le feu. Les unes étaient exposées à l'action du vent, qui les agitait ; les autres plongées dans des bassins profonds, pour s'y laver de leurs souillures ; d'autres passaient par un feu épuratoire. Chaque homme éprouvait dans ses mânes une espèce de supplice, jusqu'à ce qu'il méritât d'être admis dans les champs brillants de l'Élysée ; mais très peu obtenaient ce bonheur. Voilà bien un purga-

toire pour les âmes qui n'avaient pas été précipitées dans le Tartare, et qui pouvaient espérer d'entrer un jour dans le séjour de la lumière et de la félicité ; voilà encore les chrétiens convaincus de n'être que les copistes des anciens philosophes et des théologiens païens.

On a remarqué dans le passage de Platon que l'on pouvait abréger la durée de ces supplices préparatoires en fléchissant par des prières ceux qu'on avait outragés. Dans le système des chrétiens, le premier outragé, c'était Dieu : il fallait donc chercher à le fléchir ; et les prêtres, intermédiaires avoués par la Divinité, se chargèrent de cette commission en se faisant payer. Voilà le secret de l'Église, la source de ses immenses richesses. Aussi leur Dieu répète-t-il souvent : « Gardez-vous de paraître de« vant moi les mains vides [1]. »

C'est ainsi que les prêtres et les églises se sont enrichis par des donations pieuses ; que les institutions monastiques se sont multipliées aux dépens des familles dépouillées par la religieuse imbécillité d'un parent, et par les friponneries des prêtres et des moines. Partout l'oisiveté monacale s'engraissa de la substance des peuples, et l'Église, si pauvre dans son origine, exploita assez avantageusement le domaine du purgatoire pour n'avoir plus rien à redouter de l'indigence des premiers siècles, et pour insulter même par son luxe à la médiocrité du laborieux artisan. Heureusement pour nous, la Révolution vient d'exercer une espèce de retrait ; la nation a repris aux prêtres et aux moines ces immenses possessions, fruit de l'usurpation de tant de siècles, et elle ne leur a laissé que les biens célestes, dont ils ne paraissent guère se soucier, et qui cependant leur appartiennent à titre d'invention. Quelque juste que paraisse ce retrait, les tyrans de notre raison ne se sont pas déssaisis aussi facilement de leurs anciens vols. Pour se maintenir dans la

[1] Détourner le sens d'un précepte pour le plaisir de lancer un trait d'ironie plus ou moins spirituelle ne serait pas un bon moyen de polémique, et le caractère sérieux que Dupuis a voulu donner à son ouvrage n'a rien à y gagner. «Gardez-vous de paraître devant moi les mains vides », sous-entendu de bonnes œuvres : c'est un des plus admirables préceptes de l'Evangile.

possession de leurs usurpations, ils ont aiguisé de nouveau les poignards de la Saint-Barthélemy ; ils ont embrasé leur patrie du feu de la guerre civile et porté partout les torches des furies, sous le nom de flambeau de la religion. Autour d'eux se sont rangés tous ceux qui vivaient d'abus et de forfaits. L'orgueilleuse et féroce noblesse a mis ses privilèges sous la sauvegarde des autels, comme dans le dernier retranchement du crime. L'athée contre-révolutionnaire s'est fait dévot ; la prostituée des cours a voulu entendre la messe du prêtre rebelle aux lois de son pays ; la courtisane, qui vivait au théâtre du fruit de ses débauches, s'est plainte à Dieu que la Révolution lui eût ravi ses évêques et ses riches abbés ; le pape et le chef des antipapistes se sont unis pour la guerre ; les Incas se sont faits bons chrétiens ; Turcaret est devenu Tartufe ; tous les genres d'hypocrisie et de scélératesse ont marché sous l'étendard de la croix, car tous les crimes sont bons pour les prêtres, et les prêtres sont bons pour tous les crimes. C'est le prêtre qui a béni les poignards des Vendéens et des chouans ; c'est lui qui vient de couvrir la Suisse des cadavres de ses enfants valeureux qu'il a trompés. Voilà la religion chrétienne, bien digne d'avoir été protégée par Constantin, le Néron de son siècle ; et d'avoir eu pour chefs des papes incestueux et assassins, tels que le meurtrier de Basseville et du brave Duphot[1]. La philosophie eût-elle jamais fait autant de maux!

C'est ici le lieu d'examiner et de balancer entre eux les avantages et les inconvénients de ces fictions sacrées, des

[1] Ce tableau vague et chargé n'atteint pas son but. Une tirade d'invectives égrenées en phrases sonores ne remplace pas une page d'histoire qui impartialement déterminerait toutes les responsabilités. La population vendéenne, dévouée à ses prêtres et à ses nobles, se souleva pour la religion persécutée, et non pour la noblesse dépossédée de ses privilèges. 89 ne l'avait que surprise, elle ne témoigna d'abord aucune hostilité au nouveau régime ; ce fut 93 qui provoqua l'insurrection en s'attaquant à sa religion et à sa foi. Politiquement parlant, la Vendée pouvait se croire en droit de ne pas reconnaître la Convention et de tenir pour le roi, que la Législative avait déposé en violation de la Constitution.

Hugon de Basseville, se trouvant à Rome le 13 janvier 1793, fut assailli à coups de pierres par un attroupement populaire et frappé d'un coup de rasoir dont il mourut peu après. Duphot, en décembre 1797, dans le palais de l'ambassadeur, Joseph Bonaparte, fut tué par les gens du peuple dans les premiers moments d'une émeute qui s'était déclarée devant le palais. Sa mort fut vengée quelques jours après par la prise de Rome.

institutions religieuses en général, et en particulier de celle des chrétiens, et de voir si ce sont les sociétés ou les prêtres qui y ont le plus gagné. Nous sommes déjà convenus que le but des initiations en général était bon, et que l'imposture qui créa la fable du paradis et de l'enfer pour les sots, si elle eût toujours été dirigée par des hommes sages et vertueux, autant qu'un imposteur peut l'être, au lieu d'être toujours employée par des fripons avides de puissance et de richesses, pourrait être jusqu'à un certain point tolérée par ceux qui, contre mon opinion, croient qu'on peut tromper pour être plus utile. C'est ainsi qu'on pardonne quelquefois à une mère tendre de préserver son enfant d'un danger réel en lui inspirant des frayeurs chimériques, en le menaçant du loup, pour le rendre plus docile à ses leçons et pour l'empêcher de se faire du mal; quoique, après tout, il eût encore mieux valu le surveiller, le récompenser ou le punir, que d'imprimer dans son âme des terreurs paniques qui le rendent par la suite timide et crédule. Ceux qui admettent les peines et les récompenses futures se fondent sur ce que, Dieu étant juste, il doit récompenser la vertu et punir le crime; et ils laissent aux prêtres à décider ce qui est vertu et ce qui est crime. C'est donc la morale des prêtres que Dieu est chargé de maintenir, et l'on sait combien elle est absurde et atroce. Si Dieu ne doit punir et récompenser que ce qui est contraire ou conforme à la morale naturelle, alors c'est la religion naturelle qui suffit à l'homme, c'est-à-dire celle qui se fonde sur le bon sens et la raison[1]. Ce n'est plus alors proprement de la religion, mais de la morale qu'il nous faut; et là-dessus nous sommes d'accord. Plus de morale appelée religieuse; plus de ces affreux prêtres, et l'on en veut encore! Mais

[1] Vous ne pouvez rien contre la croyance spontanée, instinctive, de la masse de l'humanité à l'invisible, au surnaturel. Il ne peut exister de religion sans idéal et sans culte (culte et religion sont synonymes); donc une religion naturelle « qui se fonde sur le bon sens et la raison » ne peut se concevoir. L'auteur, sans y penser, fait l'éloge du rationalisme, système de philosophie qui consiste à préconiser la puissance et l'indépendance de la raison, et qui s'oppose à l'idéalisme et au mysticisme; mais un système quelconque de philosophie peut-il servir de religion au commun des hommes?

la fable de l'Élysée et du Tartare ne se renferma pas toujours dans le cercle de la morale avouée de tous les peuples, et dans l'intérêt bien connu de toutes les sociétés. L'esprit de mysticité et la doctrine religieuse s'en emparèrent, et firent servir ce grand ressort à l'établissement de leurs chimères. Ainsi les chrétiens ont placé à côté des dogmes de morale, que l'on retrouve chez tous les philosophes anciens, une foule de préceptes et de règles de conduite qui tendent à dégrader l'âme, à avilir notre raison, et auxquels pourtant on attache les récompenses les plus distinguées de l'Élysée.

Quel spectacle en effet plus humiliant pour l'humanité que celui d'un homme fort et vigoureux, qui par principe de religion vit d'aumônes plutôt que du fruit de son travail; qui, pouvant dans les arts et dans le commerce mener une vie active, utile à lui-même et à ses concitoyens, aime mieux n'être qu'un benêt contemplatif, parce que la religion promet ses plus brillantes récompenses à ce genre d'inutilité sociale! Qu'on ne dise pas que c'est là un des abus de la morale chrétienne; c'est, au contraire, sa perfection, et le prêtre nous enseigne que chacun de nous doit viser à la perfection. Un chartreux en délire, un insensé trappiste, qui, comme les autres fous, se condamnaient à vivre toujours renfermés, sans communiquer avec le reste de la société, occupés de méditations aussi tristes qu'inutiles et chimériques, vivant durement, s'exténuant, épuisant saintement toutes les forces du corps et de l'esprit pour être plus agréables à l'Éternel, n'étaient point aux yeux de la religion, comme ils le sont aux yeux de la raison, des extravagants, pour qui les îles d'Anticyre ne fourniraient pas assez d'ellébore, mais de saints hommes que la grâce avait élevés à la perfection, et à qui la Divinité réservait dans le ciel une place d'autant plus élevée que ce genre de vie était plus sublime. Des filles simples et crédules, ridiculement embeguinées, chantant la nuit, non de jolies chansons, mais de sottes hymnes, qu'elles n'entendaient heureusement point, en honneur d'un être qui ne les écoutait pas; priant et mé-

ditant dans la retraite, quelquefois même se flagellant, tenant leur virginité sous la garde de grilles et de verrous qui ne s'ouvraient qu'à la lubricité d'un directeur, n'étaient point aux yeux des prêtres des têtes faibles, frappées d'un délire habituel, que l'on séquestrait de la société, comme les autres folles de nos hôpitaux, mais de saintes filles qui avaient voué à Dieu leur virginité, et qui, à force de jeûnes, de privations et surtout d'oisiveté, arrivaient à un état de perfection qui les plaçait au-dessus du rang qu'elles eussent occupé au ciel, si, remplissant le vœu de la nature, elles fussent devenues mères et eussent élevé des enfants pour la défense de la patrie. Elles avaient renoncé aux affections les plus tendres qui lient les hommes entre eux, et, conformément à la doctrine chrétienne, elles avaient quitté père, mère, frères, sœurs, parents, amis, pour s'attacher à l'époux spirituel ou à Christ, et s'étaient ensevelies toutes vivantes pour ressusciter un jour avec lui, et se mêler au chœur des vierges saintes qui peuplent le paradis. Voilà ce qu'on appelait les âmes privilégiées; et le crime de notre Révolution est d'avoir détruit aussi ces privilèges, et rendu à la société ces malheureuses victimes de l'imposture des prêtres. On n'élève pas la voix contre les bourreaux qui les avaient précipitées dans ces horribles cachots, dans ces bastilles religieuses, mais bien contre le législateur humain qui les en a tirées, et qui a fait luire aussi la liberté dans ces tombeaux, où la superstition enchaînait l'âme sensible, mais peu éclairée, qu'elle avait séduite. Tel est l'esprit de cette religion, telle est la perfection, ou plutôt la dégradation où elle amène notre espèce. Car, je le répète, ceci n'est point un abus, mais une conséquence de ses dogmes. Aussi l'auteur de la légende de Christ, faisant parler son héros, lui met dans la bouche cette phrase : « En vérité, je vous le dis, « personne ne quittera pour moi et pour l'Évangile sa « maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, « ses enfants et sa terre, que présentement et dans le « siècle à venir il n'en reçoive cent fois autant. » Que

de malheureux cette fausse morale a conduits dans la solitude et dans les cloîtres!

Le mariage est présenté par l'Évangile comme un état d'imperfection, et presque comme une tolérance pour les âmes faibles. Un des auditeurs de Christ, effrayé de cette morale, lui observe qu'il n'est donc pas avantageux de se marier, si cet état est environné de tant d'écueils. Le prétendu docteur lui répond que tous les hommes ne sont pas capables de cette haute sagesse qui fait renoncer au mariage; qu'il n'y a que ceux à qui le ciel a accordé ce précieux avantage. Voilà donc le célibat, ce vice antisocial, mis au nombre des vertus, et reconnu pour l'état de perfection auquel il n'est pas donné à tous les hommes d'arriver.

Convenons de bonne foi que si les législateurs anciens eussent ainsi organisé les premières sociétés, et réussi à faire prendre une pareille doctrine dans l'esprit d'un grand nombre d'hommes, les sociétés n'eussent pas subsisté longtemps. Heureusement la contagion de cette vie parfaite n'a pas gagné tout l'univers. Néanmoins elle y a fait beaucoup de ravages, dont nous nous ressentons encore.

C'est ainsi que les raffinements de la mysticité orientale ont détruit les effets des initiations primitives. Celles-ci avaient pu former les premiers liens des sociétés; ceux-là ne pouvaient que les rompre. Les sauvages, dispersés dans leurs forêts avec leurs femmes et leurs enfants, se nourrissant des fruits du chêne ou de la chasse, étaient encore des hommes avant d'être civilisés. Les solitaires de la Thébaïde, lorsque la mysticité les eut dégradés, n'en étaient plus; et l'habitant des forêts de Germanie est plus respectable à mes yeux que celui de la ville d'Oxyrhynque, qui était toute peuplée de moines et de vierges. Je sais que le bon Rollin, dans son histoire antiphilosophique, appelle la population de cette ville un des miracles de la grâce et l'honneur du christianisme. Cela peut être; mais le christianisme alors est la honte de l'humanité. Ce n'est point là perfectionner les sociétés, mais les détruire, que d'y introduire les deux plus grands fléaux

qu'elles aient à redouter, le célibat et l'oisiveté. Le paradis des chrétiens ressemble fort à la ville d'Oxyrrhynque.

Au lieu des grands hommes qui bâtirent des villes, qui fondèrent des empires, ou qui les défendirent au prix de leur sang ; au lieu des hommes de génie qui se sont élevés au-dessus de leur siècle par leurs connaissances sublimes, par l'invention des arts et par des découvertes utiles ; au lieu des chefs des nombreuses peuplades civilisées par les mœurs et les lois[1] ; au lieu des Orphées, des Linus, que Virgile a placés dans son Élysée, je vois arriver dans l'Élysée des chrétiens de gros moines sous toutes sortes de frocs ; des fondateurs ou chefs d'ordres monastiques, dont l'orgueilleuse humilité prétend aux premières places du paradis. Je vois paraître à leur suite des capucins à longue barbe, aux pieds boueux, portant un manteau sale et rembruni, et surtout la lourde besace des métagyrtes[2], garnie des aumônes du pauvre ; de pieux escrocs sous l'habit de l'indigence, qui ont promis le paradis pour quelques oignons, et qui viennent y prendre place pour récompense de leur avilissement, qu'ils appellent humilité chrétienne. Je vois à leurs côtés des frères ignorantins, dont tout le mérite est de ne rien savoir, parce qu'on a dit que la science enfante l'orgueil et que le paradis est pour les pauvres d'esprit. Quelle morale ! Orphée et Linus, auriez-vous jamais cru que le génie qui avait créé l'Élysée, et dans lequel Virgile vous a donné la première place, dût être un jour un titre d'exclusion, et que l'on taxerait d'orgueil l'essor de l'imagination et de l'esprit, que vous aviez cherché à exalter par des fictions propres à encourager les grands talents ! Ainsi nous avons vu dans notre siècle Voltaire descendre au Tartare, et saint Labre monter dans l'Élysée ! Et vous, philosophes, qui aviez cherché à perfectionner la raison de l'homme, en associant

[1] Les mœurs et les lois, c'est la civilisation même. Toute peuplade à l'état sauvage se crée une ou plusieurs divinités, et a conséquemment une religion quelconque. Les conditions géographiques et climatériques, ainsi que la religion, font les mœurs, et les mœurs font les lois. Mais quelles sont ces « nombreuses peuplades civilisées par les mœurs et les lois » dont parle Dupuis ?

[2] Μετ-άγυρτης. Dupuis a voulu mettre en grec le mot *mendiant*.

la religion à la philosophie, avez-vous pu soupçonner que le premier sacrifice qu'on dût lui faire fût celui de la raison elle-même, et de la raison tout entière? C'est cependant ce qui est arrivé, et ce que verront encore longtemps les siècles qui nous suivront. Celui qui croira, nous dit la religion chrétienne, celui-là seul sera sauvé : donc celui qui ne croira pas sera condamné et livré aux furies. Or, le philosophe ne croit point, mais juge et raisonne ; et cependant celui qui raisonne ne mérite pas des supplices éternels : autrement la Divinité serait coupable d'avoir tendu dans la raison elle-même un piège à l'homme, et de lui avoir caché la vérité dans les rêves du délire, et dans ce merveilleux que la saine raison réprouve. Mais non, tout ce qui tue la raison ou la dégrade est un crime aux yeux de la Divinité, car elle est la voix de Dieu même. Quant aux législateurs qui ont cherché dans la religion un moyen de resserrer les liens de la vie sociale, et de rappeler l'homme aux devoirs sacrés de la parenté et de l'humanité, je pourrais leur demander s'ils se seraient attendus qu'il y aurait une initiation dont le chef dirait à ses sectateurs : « Croyez-vous que je sois venu apporter « la paix sur la terre? Non, je vous assure, mais la divi-« sion ; car désormais, s'il se trouve cinq personnes dans « une maison, elles seront divisées les unes contre « les autres ; trois contre deux, et deux contre trois. Le « père sera divisé avec le fils, le fils avec le père ; la mère « avec la fille, la fille avec la mère ; la belle-fille avec la « belle-mère, et la belle-mère avec la belle-fille. » Cette horrible morale n'a été que trop malheureusement prêchée par nos prêtres durant la Révolution. Ils ont porté la division dans toutes les familles, et intéressé à leur cause ou plutôt à leurs vengeances tous ceux qui par leurs écrits, leur crédit, leur argent ou leurs armes, ont pu les servir. Ils ont détaché de la patrie et de la cause de la liberté tous ceux qui ont été assez faibles pour prêter l'oreille à leurs discours séditieux. Ils ont fait souvent retentir leurs tribunes mensongères de ces terribles imprécations de leur Maître : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas

« son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, « ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon « disciple [1]. » A combien de forfaits une pareille morale n'ouvre-t-elle pas la porte! L'Église, durant la Révolution, a été l'arsenal de tous les crimes, et la religion elle-même en avait préparé les germes dans sa doctrine exclusive et intolérante. Lorsqu'on établit pour maxime fondamentale d'une institution qu'il faut lui sacrifier tout ce que la nature et la société nous offrent de plus cher, les familles et les sociétés voient tout à coup se dissoudre leurs liens, dès que l'intérêt du prêtre, que l'on confond toujours avec celui des dieux, le commande. De toutes les morales, la plus sacrée est la morale publique, et les législateurs n'ont imaginé la morale religieuse que pour fortifier la première. La seule excuse de l'invention des religions, c'est qu'elles sont, dit-on, nécessaires au maintien de la société. Donc la religion qui s'en isole, qui s'élève au-dessus d'elle, qui se met en rébellion contre ses lois, et qui y met les citoyens, cette religion est un fléau destructeur de l'ordre social; il faut en délivrer la terre. Le catholicisme est dans ce cas, et le chef de cette secte regarde comme ses plus fidèles agents ceux qui sont armés contre la patrie. Ce sont là ses ministres chéris; eh bien! il faut les lui renvoyer, comme la peste à sa source. L'obéissance aveugle à un chef d'ennemis, quoiqu'il porte le nom de chef de l'Église, est un crime de lèse-nation; et cette obéissance, la religion la commande. En examinant bien la série des

[1] L'auteur donne ces citations comme devant être prises à la lettre. L'Evangile est plein de figures, d'hyperboles et d'astractions dont tiennent compte tous les commentateurs et tous les philosophes: c'est le sens et l'esprit qu'il en faut distinguer. Si le Christ prédit que sa doctrine va jeter la perturbation dans les institutions et dans les mœurs, il n'est pas vrai qu'il prêche réellement la division dans les familles; s'il parle de l'abnégation absolue qu'il exige de ceux qui le suivront, il ne fait pas pour cela un devoir de la haine entre parents; n'a-t-il pas dit: « Vous aimerez votre prochain comme vous-même? » Il prend des façons de parler en vue de frapper les esprits, comme dans ce passage: « Je vous dis, en vérité, que quiconque dira à cette montagne: Ote-toi de là et te jette dans la mer; et cela sans hésiter dans son cœur, mais croyant fermement que tout ce qu'il dit arrivera, il le verra en effet arriver. » Personne ne peut contester que l'évangéliste n'ait voulu seulement montrer, par cette énorme exagération de langage, qu'il attribue à la foi sincère une grande puissance. Mais n'est-il pas admis que l'ensemble de l'Evangile respire la morale la plus irréprochable?

révoltes des prêtres catholiques et romains contre l'autorité nationale, on se convaincra aisément qu'elle n'est pas un simple abus, mais une conséquence nécessaire de l'organisation hiérarchique de cette religion. C'est elle qui est mauvaise; c'est donc elle qu'il faut changer ou détruire. Ménageons le peuple trompé, mais point de grâce à ceux qui le trompent; le métier d'imposteur doit être proscrit d'une terre libre. Qu'on se rappelle les maux que cette religion a faits par ses ministres et ses pontifes, et les désordres qu'elle a introduits dans les divers empires par la résistance de ses prêtres à l'autorité légitime; et l'on verra que ce qui arrive de nos jours n'est pas un écart momentané et un abus de quelques hommes, mais l'esprit de l'Église, qui veut partout dominer, et qui trouve dans la doctrine de son Évangile le fondement même de son ambition, à côté des maximes d'humilité. C'est là qu'on remarque ces mots : « Tout ce que *vous aurez* lié sur « la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que *vous aurez* « délié sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. » Le ciel obéit donc aux volontés du prêtre, et le prêtre à son ambition, parce qu'il est un homme qui a toutes les passions des autres hommes. Jugeons par là de l'étendue de ses prétentions et de l'empire qu'il s'arroge ici-bas. Aussi était-ce le prêtre qui posait la couronne sur la tête des rois, et qui déliait les peuples du serment de fidélité. Nos anciens druides en faisaient autant. C'est cette puissance colossale qu'ils regrettent aujourd'hui, et c'est au nom de la religion qu'ils la réclament, dussent-ils ne la relever que sur les cendres fumantes de l'univers. Mais, je l'espère, cette puissance va finir, comme tous les fléaux qui n'ont qu'un temps, et elle ne laissera après elle, comme la foudre, qu'une odeur infecte.

Je ne parlerai pas des dogmes qui ne contiennent qu'une absurdité en morale, tels que le précepte de l'humilité chrétienne. Sans doute l'orgueil est un vice et une sottise; mais le mépris qu'on a de soi-même n'est pas une vertu. Quel est l'homme de génie qui par humilité peut se croire un sot, et qui s'efforcera, pour plus grande per-

fection, de le persuader aux autres? Quel est l'homme de bien qui concevra de lui-même l'opinion qu'on doit avoir d'un fripon, et toujours par humilité? Le précepte est absurde, par cela même qu'il est impossible de porter aussi loin l'illusion. La nature a voulu que la conscience de l'homme de bien fût la première récompense de sa vertu, et que celle du méchant fût le premier supplice de ses crimes. C'est pourtant à cette humilité qu'on promet l'Élysée; à cette humilité qui rétrécit le génie, et qui étouffe le germe des grands talents; qui, déguisant à l'homme ses véritables forces, le rend incapable de ces généreux efforts qui lui font entreprendre de grandes choses pour sa gloire, et pour celle des empires qu'il défend ou qu'il gouverne. Comment direz-vous au héros vainqueur des rois ligués contre la France, qu'il sera plus grand aux yeux de la Divinité s'il vient à bout de se persuader à lui-même qu'il ne vaut pas les généraux qu'il a vaincus? Il aura sans doute la modestie qui est le caractère des grands talents, mais il n'aura pas cette humilité de capucin que prêche la religion chrétienne, la seule initiation où l'on se soit avisé de faire l'apothéose de la pusillanimité, qui empêche l'homme de sentir ce qu'il vaut, et qui le dégrade à ses propres yeux. Car l'humilité chrétienne, si elle n'est pas la modestie, n'est qu'une absurdité; et si elle n'est que la modestie, elle rentre dans la classe des vertus dont toutes les philosophies anciennes ont recommandé la pratique.

Il en est de même du précepte de l'abnégation de soi-même, si fort recommandée par cette religion; précepte dont je suis encore embarrassé de deviner le sens. Veut-on dire que l'homme doit renoncer à sa propre opinion, quand elle est sage, à son bien-être, à ses désirs naturels et légitimes, à ses affections, à ses goûts, à tout ce qui contribue à faire ici-bas son bonheur par les jouissances honnêtes, pour s'anéantir dans une apathie religieuse? ou bien conseille-t-on à l'homme de renoncer à l'usage de toutes ses facultés intellectuelles, pour se livrer aveuglément à la recherche de vertus chimériques, aux élans

de la contemplation, et aux exercices d'une vie religieuse aussi pénible pour nous qu'infructueuse pour les autres? Mais laissons aux docteurs de cette secte le soin d'expliquer ce précepte d'une morale aussi énigmatique ; n'examinons point dans ces dogmes ce qui est simplement absurde, mais ce qui est infiniment dangereux dans ses conséquences et funeste aux sociétés.

Est-il un dogme plus détestable que celui qui constitue chaque citoyen censeur amer de la conduite de son voisin, et qui lui ordonne de le regarder comme un publicain, c'est-à-dire comme un homme digne de l'exécration des autres toutes les fois qu'il n'obéit pas aux conseils que lui donne la charité chrétienne, souvent la plus mal entendue? C'est cependant ce qui est enseigné dans ces livres merveilleux qu'on nomme Evangiles, où l'on nous enjoint de reprendre notre frère, d'abord seul et sans témoins ; s'il ne vous écoute pas, de le dénoncer à l'Eglise, c'est-à-dire au prêtre ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, de le traiter comme un païen et comme un publicain. Combien de fois n'a-t-on pas cruellement abusé de ce conseil, dans les persécutions, soit secrètes, soit publiques, exercées au nom de la religion et de la charité chrétienne, contre ceux à qui il est échappé quelques faiblesses, ou plus souvent encore contre ceux qui ont eu assez de philosophie pour s'élever au-dessus des préjugés populaires? C'est ainsi que l'amour pour la religion et un prosélytisme mal entendu rendent l'homme religieux l'espion des défauts d'autrui ; sous prétexte de gémir sur les faiblesses des autres, on les publie, on les exagère, on est médisant et calomniateur par charité ; et les crimes souvent qu'on impute à autrui ne sont que des actes de sagesse et de raison, que l'on travestit sous les noms les plus odieux. Que j'aime bien mieux ce dogme de Fo, qui recommande à ses disciples de ne pas s'inquiéter des fautes des autres! ce précepte tient à la tolérance sociale, sans laquelle les hommes ne peuvent vivre ensemble heureux. Le chrétien, au contraire, est intolérant par principe de religion ; et c'est de cette intolérance, je dirais constitutionnelle

dans l'organisation de cette secte, que sont sortis tous les maux que le christianisme a faits aux sociétés. L'histoire de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'est que le tableau sanglant des crimes commis contre l'humanité au nom de Dieu, et les deux mondes ont été et seront encore longtemps tourmentés par les accès de cette rage religieuse, qui prend sa source dans le dogme de l'Evangile, qui veut qu'on force d'entrer dans l'Eglise celui qui s'y refuse. De là sont partis les massacres de la Saint-Barthélemy; ceux des habitants du nouveau monde; de là a été lancée la torche qui a allumé les bûchers de l'Inquisition. Il suffit, pour prouver combien cette secte est horrible, de la peindre telle qu'elle s'est toujours montrée, depuis Constantin où elle commença à être assez puissante pour persécuter, jusqu'à l'affreuse guerre de la Vendée, dont les étincelles se rallumeraient encore, si les victoires des républicains et leur amour pour l'humanité ne comprimaient en ce moment ce feu caché sous le manteau du prêtre.

Sans la journée si nécessaire du 18 fructidor, le soleil eût éclairé des forfaits encore plus grands et plus de massacres commis au nom de Dieu par les prêtres que tous ceux dont l'histoire a donné le spectacle affreux. Et l'on s'obstine à vouloir une religion et des prêtres! Sans les mesures prises contre eux, nos prêtres auraient fait oublier les sanglants effets de la *rabbia papale*, qui, dans le schime d'Occident, au quatorzième siècle, fit égorger cinquante mille malheureux; les massacres de la guerre des hussites, qui coûta à l'humanité cent cinquante mille hommes; ceux de l'Amérique, où plusieurs millions de ses habitants furent égorgés par cela seul qu'ils n'étaient que des hommes et qu'ils n'étaient pas chrétiens. Ils eussent fait oublier la Saint-Barthélemy et l'affreuse Vendée, car ils voulaient se surpasser eux-mêmes en scélératesse; sortis des montagnes de la Suisse, comme autant de bêtes féroces, ils se répandaient déjà en France, pour y porter partout le carnage et la mort, au nom du Dieu de paix. Mais le génie de la liberté s'est levé encore

une fois, et a repoussé ces monstres dans leurs repaires, où ils méditent de nouveaux crimes, et toujours pour le plus grand honneur de Dieu et de sa sainte religion, qui frappe d'un arrêt de mort tout ce qui ne fléchit pas le genou devant leur orgueilleuse puissance. « Qui n'est pas « pour moi, dit le législateur, est contre moi, et tout « arbre qui ne produit pas de bon fruit, doit être coupé « et jeté au feu. »

Voilà quels sont les résultats de cette morale, qu'il plaît à quelques-uns d'appeler morale divine, comme s'il en existait de divine autre que la morale naturelle. Je dirai, comme leur Evangile : c'est par ses fruits que nous devons la juger. Sans doute, comme nous l'avons observé, leurs livres sacrés renferment plusieurs principes de morale que la saine philosophie doit avouer. Mais ces maximes ne leur appartiennent point en propre ; elles sont antérieures à leur secte et se retrouvent dans toutes les morales philosophiques et religieuses des autres peuples. Ce qui leur appartient exclusivement, ce sont plusieurs maximes absurdes ou dangereuses dans leurs conséquences ; et je ne crois pas qu'on soit tenté de leur envier une pareille morale. Je m'attache ici surtout à combattre un préjugé assez généralement reçu, savoir que, si les dogmes du christianisme sont absurdes, la morale est bonne. C'est ce que je nie, et c'est ce qui est faux, quand on entend par morale chrétienne celle qui appartient exclusivement aux chrétiens, et qu'on ne donne pas cette dénomination à la morale qui est connue sans eux, avant eux, et qu'ils n'ont fait qu'adopter ou plutôt défigurer, en la mêlant à des préceptes ridicules et à des dogmes extravagants. Encore une fois, tout ce qui est bon n'est point à eux, et tout ce qui est mauvais ou ridicule dans leur morale leur appartient ; et c'est la seule morale qu'on puisse proprement dire être particulière aux chrétiens. Encore pourrait-on trouver sa source ou son parallèle dans celle des fakirs de l'Inde.

Et c'est ici un des grands inconvénients des religions, de confondre toutes les notions naturelles du juste et de

l'injuste, des vertus et des crimes, en introduisant dans la morale, sous le nom de religion, des vertus et des vices inconnus dans le code de la nature. Ainsi les Formosans, qui mettent au nombre des crimes dignes du Tartare le larcin, le meurtre et le mensonge, y mettent aussi celui de manquer d'aller nu, dans les temps marqués; le catholique y mettrait celui d'y aller, même une fois. Boire du vin est un crime en Turquie; en Perse, c'était un péché de souiller le feu. C'en est un pour un Boukharien de dire que Dieu est dans le ciel. Cette confusion, les chrétiens l'ont introduite dans leur morale, en créant des vices et des vertus, qui n'existent que dans leur système religieux et auxquels ils ont attaché des peines et des récompenses éternelles. Leurs docteurs ont multiplié les crimes à l'infini et ouvert à l'âme mille routes vers le Tartare. Chez eux, tout péché réputé mortel tue l'âme et la dévoue aux vengeances éternelles d'une Divinité impitoyable; et l'on sait combien le nombre des péchés mortels est grand dans leur code pénal des consciences. L'enfant qui naît est voué au Tartare, si on ne lui verse de l'eau sur la tête. Il n'est presque pas d'action, de désir, de pensée, en fait d'amour, qui ne soient qualifiés de péché mortel. Il n'est presque pas de pratique commandée par l'Eglise dont l'inobservance ne soit un péché digne du Tartare; en sorte que la mort environne de toutes parts notre âme, pour peu que nous ayons de tempérament et de raison; et voilà cette religion qui, dit-on, console l'homme! Celui qui se permet de manger de la viande les jours consacrés à Vénus et à Saturne, à chaque semaine planétaire, car les chrétiens tiennent encore au culte des planètes, tant ils sont ignorants; celui qui en mange durant les quarante jours qui précèdent la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps est condamné aux supplices de l'enfer. Celui qui manque plusieurs fois de suite la messe le jour du Soleil ou le dimanche donne aussi la mort à son âme. Celui qui suit le désir impérieux de la nature, qui tend à sa reproduction, est précipité dans le Tartare, s'il n'obtient

la permission du prêtre qui a renoncé au mariage légitime pour vivre dans le concubinage, et qui aujourd'hui encore frappe d'anathèmes les mariages que la loi avoue, quand le sceau de la religion, ou plutôt de la rébellion, n'y a pas été imprimé par le prêtre réfractaire aux lois de sa patrie. Voilà ce qu'on appelle de nos jours la morale religieuse, indispensable au maintien des sociétés : car il faut une religion.

N'être pas exact à manger Dieu dans sa métamorphose en gaufre sacrée, au moins une fois l'an, ou rire des sots qui, agenouillés et bouche béante, reçoivent de la main d'un charlatan le Dieu-pain, destiné bientôt à devenir le dieu *Sterculus*, qui va descendre dans les lieux bas de la terre ; ne pas aller confier ses fredaines amoureuses à un prêtre usé de débauche et qui tend des pièges à la chasteté et à l'innocence : voilà des crimes qui, dans le système des catholiques, sont dignes de la mort éternelle, et le Tartare n'a pas assez de supplices pour punir un mépris aussi marqué de toute religion. Voilà ce que dans le style religieux on appelle des forfaits. Voilà ce qu'on punit aux enfers ; c'est-à-dire qu'on y punit l'homme qui a eu assez de sens commun pour rire des sottises d'autrui ; et, tandis que la crédulité et l'imposture mènent droit à l'Elysée, la sagesse et la raison nous précipitent dans le Tartare. Et qu'on remarque qu'il ne s'agit pas ici de simples conseils évangéliques donnés aux âmes privilégiées ; c'est le droit commun, par lequel sont rigoureusement régis tous les fidèles. Voilà ce qu'on appelle la religion de ses pères, dans laquelle on veut vivre et mourir, et sans laquelle il n'y a plus d'ordre à attendre, ni de bonheur pour les sociétés. Le grand crime de la Révolution est d'avoir voulu renverser ce grand édifice d'imposture, à l'ombre duquel tous les abus et tous les vices ont tranquillement régné. Voilà ce qui a armé le fanatisme contre la liberté républicaine ; voilà la source première de tous nos malheurs ; enfin, voilà la religion des honnêtes gens, c'est-à-dire de ceux qui n'en eurent jamais aucune, et qui ne voient dans ce nom qu'un mot de ralliement pour tous les crimes.

Le même génie qui a abusé de la dénomination de crimes, en la donnant aux actions les plus simples et les plus innocentes, a créé des vertus chimériques, qui se sont placées sur la même ligne que les vertus réelles, et qui ont souvent obtenu sur elle la préférence, comme nous l'avons déjà observé plus haut. De là est née une confusion de toutes choses, qui a perverti la véritable morale, et qui lui en a substitué une factice, sous le nom de morale chrétienne. Bientôt le peuple a cru que des actes de dévotion étaient des vertus, ou qu'ils pouvaient en tenir lieu; il s'est dispensé des vertus sociales dès qu'il a cru qu'il lui suffisait d'avoir les vertus religieuses; ainsi la la morale religieuse a détruit la morale naturelle.

C'est à leurs bonzes que les Chinois attribuent la dégradation de l'ancienne morale chez eux. Ce sont les bonzes qui ont substitué des pratiques superstitieuses à l'accomplissement des véritables devoirs. Le peuple ajouta foi à ces séducteurs, qui leur faisaient espérer tous les degrés de bonheur pour ce monde et pour l'autre. Ils se livrèrent à leurs prestiges, disent les Chinois, et ils ont cru par là tous leurs devoirs accomplis. Combien de gens parmi nous qui, parce qu'ils sont exacts à entendre la messe et à se confesser, se croient affranchis des devoirs qu'imposent la morale publique et la vie sociale! Combien qui, parce qu'ils sont fidèles aux prêtres, se croient dispensés de l'être à leur patrie, d'en respecter les magistrats, et à qui les prêtres même feraient un crime de leur obéissance aux lois de leur pays, tant il est facile de dénaturer la morale au nom de la religion! On dira encore que ce n'est là qu'un abus de la religion chez le peuple, et qui n'a lieu que dans la classe la moins instruite. Cela peut être; mais cette classe est la plus nombreuse, et c'est celle-là même pour qui, dit-on, il faut une religion, et conséquemment celle qui en abuse. Mais non, ce n'est pas seulement le peuple qui prend des actes religieux pour des vertus, les chefs mêmes des sociétés en ont souvent fait autant. Les évêques de Mingrélie sont journellement en fêtes et passent leur vie en

repas de débauche : en revanche, ils s'abstiennent de manger de la chair certains jours, et se croient dispensés par là de toutes les vertus. Ils pensent qu'en offrant de l'or ou de l'argent à quelque image, leurs péchés sont effacés. L'avant-dernier de nos rois, et le plus crapuleux de tous [1], était naturellement religieux et entendait fort exactement la messe. Louis XI commettait tous les crimes sous la protection d'une petite image de la Vierge.

Les chrétiens d'Arménie mettent toute leur religion dans le jeûne. Nos paysans s'enivrent en sortant de la messe, et le dimanche ne se soutient que par l'immoralité et par les réunions de débauche et de plaisirs. Les Persans regardent la pureté légale comme la partie la plus importante de leur culte. Ils ont toujours à la bouche

[1] Louis XV s'étant laissé entraîner par l'impatience belliqueuse de ses courtisans honteux de voir leurs épées rouillées dans le fourreau, se montra noblement, bien qu'il ne prît qu'une part secondaire dans les nombreux faits d'armes qui marquèrent une période de son règne, et la nation lui continua l'amour qu'elle lui avait voué dans son berceau. « Tout à coup ce prince, dit Honoré de Balzac, comme si quelque révélation mystérieuse lui eût découvert l'abîme creusé sous la monarchie, sembla abdiquer en lui-même et ne conserver sa couronne que comme une fortune particulière. Il se sentit impuissant pour réparer le mal qui était fait. Il regarda autour de lui, et ne vit personne en qui il pût avoir confiance : alors il détourna la tête, et, calculant les chances vitales qui restaient au royaume, il pensa qu'il aurait encore le temps de vivre et de mourir tranquillement. Renonçant au droit souverain de la volonté, il reprit à la place celui de l'égoïsme, qui appartient aux particuliers. On ne peut nier que Louis XV n'ait souvent témoigné de sinistres prévisions sur l'avenir de la France et de celui qui devait après lui y occuper le trône. Pour nous, il est peu de roi dans notre histoire dont la figure nous apparaisse plus mélancolique que celle de Louis XV, en dépit de son entourage de frivolités, de femmes, de fleurs, de dorures, de petites choses et de petitesses. Nous dirons plus, malgré ses dissipations, malgré son asservissement à Mme de Pompadour, malgré le Parc-aux-Cerfs et la présentation de la Dubarry à la cour, il en est peu qui nous inspirent autant d'intérêt. Les destinées sanglantes ne sont point les seules qui soient fatales. Sans vouloir excuser les fautes de Louis XV, nous ferons observer combien de circonstances concoururent à changer ses penchants en vices : l'âge auquel la couronne lui arriva, l'exemple des désordres de la régence, son mariage avec une princesse plus âgée que lui de dix ans, le défaut d'éducation politique, l'absence de ministres et de conseillers, et enfin l'envahissement général et irrésistible des principes désorganisateurs des philosophes, voilà ce qui put jeter dans le libertinage et amener à une inaction désespérée un prince essentiellement bon, sage et spirituel, mais qui ne se sentait point capable de soutenir et de rétablir sur ses bases le monde qu'il voyait s'écrouler. » Louis XV était libertin, débauché, non crapuleux. « Comment ne pas l'aimer ? » dit, dans les *Mémoires* de Casanova, la belle Roman, une de ses maîtresses restées dans l'ombre, et peut-être la plus remarquable de toutes par sa délicatesse naturelle et son désintéressement; « poli, bon, doux, beau, *bagatellier* et tendre, il a tout ce qu'il faut pour subjuguer le cœur d'une femme. »

cette maxime de leur prophète : « La religion est fondée « sur la netteté, et la moitié de la religion c'est d'être « bien net. » Dans la religion musulmane, on est réputé fidèle quand on tient ses vêtements et son corps purs, quand on est exact à faire cinq fois par jour ses prières, à jeûner le mois Ramazan, et quand on fait le voyage de la Mecque.

Mallet, dans son *Histoire de Danemark*, observe avec raison qu'en général les hommes ne regardent la morale que comme la partie accessoire des religions. On a introduit dans la religion des chrétiens la distinction absurde des vertus humaines et des vertus religieuses; et c'est toujours à ces dernières, qui ne sont que des vertus chimériques, que l'on a donné la préférence. Les Scipion, les Caton, les Socrate, n'avaient que des vertus humaines, et les grands hommes du christianisme avaient les vertus religieuses. Et quels sont ces grands hommes, ces héros du christianisme, qu'on nous propose pour modèles? Pas un homme recommandable par des vertus véritablement sociales, par son dévouement pour la chose publique, par des découvertes utiles, par ces qualités privées, qui caractérisent un bon père, un bon époux, un bon fils, un bon frère, un bon ami, un bon citoyen ; ou si par hasard il a une de ces vertus, elle n'est que l'accessoire de son éloge. Ce qu'on loue en lui, ce sont des austérités, des abstinences, des mortifications, des pratiques pieuses, ou plutôt superstitieuses, un grand zèle pour la propagation de sa folle doctrine et un oubli de tout pour suivre sa chimère. Voilà ce qu'on nomme les saints ou les parfaits de cette secte. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la vie de ces prétendus saints pour être convaincu de cette vérité. Que sont-ils, en effet, pour la plupart? Des enthousiastes, des fanatiques ou des imbéciles qui, à force de religion, ont abjuré le sens commun et qui, comme les fakirs de l'Inde, dont ils étaient disciples, en ont imposé au peuple par des tours de force, tels que ceux de ce Siméon Stylite, qui se tint debout sur un pied et resta ainsi perché pendant vingt années

sur le haut d'une colonne, et qui crut par ce moyen arriver plutôt au ciel[1]. Je rougirais de rappeler ici un plus grand nombre d'exemples des vertus sublimes, dont on a fait l'apothéose chez les chrétiens. J'invite ceux qui auront la curiosité et le loisir de parcourir les légendes de ces héros du christianisme à se munir de patience, et je les défie d'en citer un ou deux dont les vertus prétendues puissent soutenir l'examen, je ne dis pas d'un esprit philosophique, mais d'un homme de bon sens.

C'est ainsi que tout s'est trouvé déplacé dans la morale, et que les ridicules et les actions les plus extravagantes ont usurpé la place des vertus réelles, tandis que les actions les plus innocentes ont été travesties en crimes. Et de là quelle confusion dans les idées de bien et de mal moral! Si celui qui donne naissance à un homme sans en obtenir la permission du prêtre, qui lui-même n'en demande à personne et ne prend conseil que du besoin, devient aussi coupable que celui qui détruit par le fer ou le poison, l'amour et l'homicide sont donc également des crimes aux yeux de la nature, de la raison humaine et de la justice divine? Si l'homme qui a mangé de la viande ou même qui n'a pas jeûné le jour de Vénus, qui précède la fête équinoxiale du soleil du printemps, est condamné au Tartare pour y souffrir éternellement à côté de celui qui a percé le sein d'un père ou d'une mère, manger certains aliments en certains jours est donc un crime comme le parricide! car l'un et l'autre sont un péché qui donne la mort à l'âme et qui mérite des supplices éternels. Ne sent-on pas que cette association bizarre de ridicules et de vertus, de jouissances que permet la nature et de crimes qu'elle proscrit, tourne nécessairement au détriment de la morale, et le plus souvent expose l'homme religieux à prendre le change, lorsqu'on lui présente confondues sous les mêmes couleurs des choses aussi dis-

[1] Siméon Stylite passait, dit-on, chaque année le carême sans prendre aucune nourriture ; il changea plusieurs fois de colonne, mais resta vingt-deux ans sur la dernière, qui avait quarante coudées de haut, et s'y tint plusieurs années sur un seul pied. L'impossibilité de ces austérités et de cette attitude oblige à reconnaître de singulières exagérations de légende dans la vie de cet anachorète.

tinctes dans leur nature? C'est alors qu'on se forme une conscience fausse, qui conçoit des scrupules aussi grands pour l'infraction d'un précepte absurde que s'il s'agissait d'enfreindre la loi la plus inviolable et la plus sacrée pour tout homme probe et vertueux.

Du dogme ou de la croyance aux récompenses et aux peines de l'autre vie, il n'en devrait résulter qu'une conséquence, la nécessité de vivre vertueux. Mais on ne s'est pas borné là : on a imaginé qu'on pourrait éviter les punitions et mériter les récompenses de la vie future par des pratiques religieuses, par des pèlerinages, des austérités, qui, certes, ne sont pas des vertus. De là il arrive que l'homme attache autant d'importance à des pratiques superstitieuses et puériles qu'il en devrait attacher à des vertus réelles et aux qualités sociales. D'ailleurs la multiplicité des devoirs qu'on lui impose en affaiblit le lien, et souvent le force à se méprendre. S'il n'est pas éclairé, il se trompe presque toujours, et il mesure les choses sur le degré d'importance qu'on a paru y mettre; il est à craindre surtout que le peuple (car c'est le peuple qui est religieux), quand il a une fois franchi la ligne des devoirs qu'il regarde comme sacrés, n'étende le mépris qu'il a fait d'une prohibition injuste et ridicule sur une autre qui ne l'est pas, et qu'il ne confonde dans la même infraction les lois dont le législateur a commandé l'observation sous les mêmes peines, et qu'il se croie dispensé des vertus qu'on appelle humaines, c'est-à-dire des véritables vertus, parce qu'il a abandonné les vertus religieuses qui avaient un caractère sacré, c'est-à-dire de véritables chimères. Il a sans doute lieu de penser que celui qui lui a interdit comme un crime ce que le besoin impérieux de la nature commande et semble légitimer, ne l'ait également trompé en défendant ce que la morale naturelle condamne, et que si les feux de l'amour ne sont pas des forfaits, ceux de la colère n'aient des effets également innocents, puisque le tempérament les allume tous les deux. Il est à craindre que la défense que l'on fait à l'homme de dérober le pain d'autrui en tout temps,

lors même que le besoin le presse, ne lui paraisse aussi contraire aux droits que lui donne la nature, qui a abandonné à tous les hommes la terre et ses productions, que celle qu'on lui fait de manger le sien en certains jours, quoique la faim le lui commande, est contraire au bon sens et souvent à la santé. Il viendra peut-être à penser que les menaces de l'enfer faites contre le premier crime ne sont pas plus réelles que celles qui ont pour objet le second, attendu que le législateur et le prêtre qui trompent sur un point peuvent bien tromper sur deux. Comme on ne lui a pas permis de raisonner sur la légitimité des défenses qu'on lui a faites et sur la nature des devoirs qu'on lui a imposés, et qu'il n'a d'autre règle qu'une foi aveugle, dès qu'il cesse d'être crédule il cesse presque toujours d'être vertueux, parce qu'il n'a jamais fait usage du flambeau de la raison pour éclairer sa marche et sa conduite, et qu'on l'a toujours accoutumé à chercher ailleurs que dans son propre cœur les sources de la justice et de la morale. Dès qu'une fois le peuple ne croit plus à l'enfer, il ne croit plus à la morale, qu'on avait appuyée sur cette crainte; et il cesse d'y croire quand dans chaque action la plus innocente et la plus naturelle on lui présente un crime. Comme il doit être damné éternellement pour avoir violé les préceptes ridicules des prêtres, il lui importe peu d'observer les autres devoirs que lui impose le législateur, puisque déjà l'arrêt de mort est prononcé contre lui, et que l'enfer l'attend comme une proie qui ne peut lui échapper.

Je sais qu'on va me répondre que cet arrêt n'est pas irrévocable, et que la religion a placé l'espérance dans le repentir, dans la confession du crime, et dans la clémence divine qui, docile à la voix du prêtre, absout le coupable et l'affranchit du remords. J'avoue que c'est là un remède inventé par les mystagogues anciens contre le désespoir; mais je soutiens que le remède est pire que le mal, et que le peu de bien que l'initiation pouvait produire a été détruit par ses nouveaux spécifiques, accrédités par le charlatanisme religieux.

Ces cérémonies expiatoires, destinées à faire oublier aux dieux les crimes des hommes, firent que les coupables eux-mêmes les oublièrent bientôt, et le remède placé si près du mal dispensa du soin de l'éviter. On salissait volontiers la robe d'innocence, quand on avait près de soi l'eau lustrale qui devait la purifier et quand l'âme sortant des bains sacrés reparaissait dans toute sa pureté primitive. Le baptême, et la pénitence, qui est un second baptême chez les chrétiens, produisent cet effet merveilleux. Aussi voyons-nous tant de chrétiens qui se permettent tout parce qu'ils en sont quittes pour aller à confesse, et pour manger ensuite la gaufre sacrée; une fois qu'ils ont obtenu du prêtre leur absolution, ils croient pouvoir prétendre à cette noble confiance qui caractérise l'homme sans reproches.

Les Madecasses pensent que pour obtenir le pardon de leurs fautes il suffit de tremper une pièce d'or dans un vase rempli d'eau, et d'avaler ensuite l'eau. C'est ainsi que la religion, sous prétexte de perfectionner l'homme, lui a fourni un moyen d'étouffer le remords que la nature a attaché au crime; et qu'elle l'a encouragé dans ses écarts, en lui laissant l'espoir de rentrer quand il veut dans son sein, et de se ressaisir des flatteuses espérances qu'elle donne, pourvu qu'il remplisse certaines formalités religieuses.

Le sage Socrate l'a bien senti, lorsqu'il nous a peint l'homme injuste qui se rassure contre la crainte des supplices du Tartare en disant qu'on trouve dans l'initiation des moyens sûrs pour s'en affranchir. « On nous « effraye, dit l'apologiste de l'injustice, par la crainte des « supplices de l'enfer. Mais qui ignore que nous trouvons « un remède à cette crainte dans les initiations; qu'elles « sont pour nous d'une ressource merveilleuse et qu'on y « apprend qu'il y a des dieux qui nous affranchissent des « peines dues au crime? Nous avons commis des injustices « sans doute, mais elles nous ont procuré de l'argent. « On nous dit que les dieux se laissent gagner par des « prières, des sacrifices et des offrandes. Eh bien, les fruits

« de nos vols nous fourniront de quoi les apaiser. » Que d'établissements religieux, que de temples ont dû leur fondation du temps de nos pères à une semblable opinion; que d'édifices sacrés qui tirent leur origine de grands crimes, qu'on a cherché par là à effacer, dès l'instant que des brigands décorés ou enrichis se sont crus libres envers la divinité, en partageant avec ses prêtres les dépouilles des malheureux! C'est ainsi qu'ils ont prétendu faire perdre le souvenir de leurs forfaits parmi les hommes par des dotations pieuses, qu'ils ont crues propres à les faire oublier aux dieux mêmes, qui en devaient être les vengeurs. Ce n'est plus alors un brigand chez les chrétiens.

> Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
> Alidor à ses frais bâtit un monastère.....
> C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
> Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde[1].

Nos premiers rois fondèrent un grand nombre d'églises et de monastères pour effacer leurs crimes; car on croyait que la justice chrétienne consistait à élever des temples et à nourrir des moines, dit l'abbé Velly.

Toutes les religions ont eu leurs lustrations, leurs expiations et leurs indulgences, dont l'effet prétendu était de faire oublier aux dieux les crimes des mortels, et conséquemment d'encourager ceux-ci à en commettre de nouveaux, en affaiblissant la crainte que pouvait leur inspirer la fiction du Tartare.

Orphée, qui s'était saisi de toutes les branches du charlatanisme religieux afin de conduire plus sûrement les hommes, avait imaginé des remèdes pour l'âme et pour le corps, qui avaient à peu près autant d'efficacité les uns que les autres; car on pouvait ranger alors sur la même ligne les médecins du corps et ceux de l'âme, Orphée et Esculape. Les ablutions, les cérémonies expiatoires, les indulgences, les confessions, les *Agnus Dei*, etc., sont en morale ce que sont les talismans en médecine. Ces

[1] Boileau, sat. IX, v. 163.

deux spécifiques, sortis de la même fabrique, n'en imposent plus qu'aux sots; la foi seule peut leur donner de la vogue. Orphée passait chez les Grecs pour avoir inventé les initiations, les expiations des grands crimes, et trouvé le secret de détourner les effets de la colère des dieux et de procurer la guérison des maladies. La Grèce était inondée d'une foule de rituels qui lui étaient attribués ainsi qu'à Musée, et qui prescrivaient la forme de ces expiations. Pour le malheur de l'humanité, on persuada non seulement à des particuliers, mais à des villes entières, qu'on pouvait se purifier de ses crimes, et s'affranchir des supplices dont la Divinité menaçait les coupables, par des sacrifices expiatoires, par des fêtes et des initiations; que la religion offrait ses ressources aux vivants et aux morts, dans ce qu'on appelait *télétès* ou mystères. De là vint que les prêtres de Cybèle, ceux d'Isis, les orphéotélestes, comme nos capucins et nos religieux mendiants, se répandirent parmi le peuple pour en tirer de l'argent, sous prétexte de l'initier et de le sauver du fatal bourbier; car le peuple est toujours la pâture des prêtres, et sa crédulité leur plus riche patrimoine.

Nous voyons dans Démosthènes que la mère d'Eschine vivait de ce métier, et qu'elle en joignait les petits profits à ceux de ses prostitutions. Théophraste, peignant le caractère du superstitieux, nous le représente tel que nos dévots scrupuleux qui vont souvent à confesse. Il nous dit qu'il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée qui l'initient à leurs mystères ; qu'il y mène sa femme et ses enfants.

On trouve à la porte de la mosquée d'Aly, à Meseched Aly, des derviches qui offrent leurs prières aux pèlerins pour une petite somme d'argent. Ils épient surtout le pauvre crédule et superstitieux, pour lui vider sa bourse au nom de la Divinité; nos diseurs d'évangiles en font autant. Ils récitent des évangiles, en Orient, sur la tête d'un musulman malade, pourvu qu'il les paye; car les Orientaux, dans leurs maladies, s'adressent aux saints de toutes les religions.

L'invocation d'Omyto chez les Chinois, suffit pour purifier les plus grands crimes. De là vient que les Chinois de la secte de *Fo* ont continuellement dans la bouche ces mots *Omyto-Fo*, au moyen duquel ils peuvent racheter toutes leurs fautes; ils se livrent ensuite à leurs passions, parce qu'ils sont sûrs de laver toutes leurs taches au même prix. Je suis étonné que le jésuite missionnaire qui raconte ces faits n'ait pas remarqué que le *O bone Jesu* et le bon *peccavi* avaient à peu près chez nous la même vertu. Mais Jupiter nous a tous créés besaciers, dit le bon La Fontaine.

C'est ainsi que les Indiens sont persuadés que quand un malade meurt en ayant dans la bouche le nom de Dieu, et qu'il le répète jusqu'au dernier soupir, il va droit au ciel, surtout s'il tient la queue d'une vache.

Les brames ne manquent pas de lire chaque matin l'histoire merveilleuse de *Gosjendre Mootsjam,* et l'on enseigne que celui qui lit tous les jours cette histoire reçoit le pardon de tous ses péchés. Il faut convenir qu'un scélérat est absous à bon marché. Ils ont certains lieux réputés saints qui procurent la même rémission à ceux qui y meurent ou qui y vont en pèlerinage. Ils ont pareillement certaines eaux qui ont la vertu de purifier les souillures de l'âme : telles les eaux du Gange. N'avons-nous pas notre Jourdain et nos fonts baptismaux ?

Biache, un des interlocuteurs de l'*Ezourvedam*, dit qu'il y a dans le pays appelé Magnodecham un lieu sacré où il suffit de faire quelque offrande pour délivrer ses ancêtres de l'enfer.

Les Indiens ont les opinions les plus extravagantes sur le petit arbrisseau appelé *toulouschi.* Il suffit de le voir pour obtenir le pardon de ses péchés, de le toucher pour être purifié de toutes ses souillures.

Ce sont toutes ces opinions et toutes ces pratiques établies par les diverses religions et accréditées par les prêtres qui, sous l'apparence de venir au secours de l'homme coupable, ont perverti la morale naturelle, la seule qui soit vraie, et qui ont détruit l'effet qu'on atten-

dait des institutions religieuses, et surtout de la fable du Tartare et de l'Elysée : car c'est affaiblir la morale que d'affaiblir la voix impérieuse de la conscience; c'est surtout à la confession et aux vertus qu'on y attache qu'on doit faire ce reproche. La nature a gravé dans le cœur de l'homme des lois sacrées, qu'il ne peut enfreindre sans en être puni par le remords; c'est là le vengeur secret qu'elle attache sur les pas du coupable. La religion étouffe ce ver rongeur lorsqu'elle fait croire à l'homme que la Divinité a oublié son crime, et qu'un aveu fait aux genoux du prêtre imposteur le réconcilie avec le ciel qu'il a outragé. Et quel coupable peut redouter sa conscience quand Dieu même l'absout ?

La facilité des réconciliations n'est pas le plus sûr lien de l'amitié, et l'on ne craint guère de se rendre coupable quand on est toujours sûr de sa grâce. Le poète arabe Abu-Naovas disait à Dieu : « Nous nous sommes « abandonnés, Seigneur, à faire des fautes, parce que « nous avons vu que le pardon suivait de près. » En effet le remède qui suit toujours le mal empêche de le redouter et devient un grand mal lui-même.

Nous en avons un exemple frappant dans le peuple, qui va habituellement à confesse, sans devenir meilleur. Il oublie ses fautes aussitôt qu'il est sorti de la guérite du prétendu surveillant des consciences. En déposant aux pieds du prêtre le fardeau des remords, qui lui eût pesé peut-être toute sa vie, il jouit bientôt de la sécurité de l'honnête homme, et il s'affranchit du seul supplice qui puiise punir le crime secret. Que de forfaits n'a pas enfantés la funeste espérance d'un bon *peccavi*, qui doit terminer une vie souillée de crimes et lui assurer l'immortalité bienheureuse ! L'idée de la clémence de Dieu a toujours contre-balancé la crainte de sa justice dans l'esprit d'un coupable, et la mort est le terme auquel il fixe son retour à la vertu, c'est-à-dire qu'il renonce au crime au moment où il va être pour toujours dans l'impuissance d'en commettre de nouveaux, et où l'absolution d'un prêtre va, dans son opinion, le délivrer des

châtiments dus à ses anciens forfaits. Cette institution est donc un grand mal, puisqu'elle ôte un frein réel que la nature a donné au crime, pour lui en substituer un factice, dont elle-même détruit tout l'effet.

C'est à la conscience de l'honnête homme à récompenser ses vertus et à celle du coupable à punir ses forfaits. Voilà le véritable Elysée, le véritable Tartare, créés par les soins de la nature elle-même. C'est l'outrager que de vouloir ajouter à son ouvrage, et plus encore de prétendre absoudre un coupable et l'affranchir du supplice qu'elle lui inflige secrètement par la perpétuité des remords.

Les anciennes initiations avaient aussi leurs tribunaux de pénitence, où un prêtre, sous le nom de *koès*, entendait l'aveu des fautes qu'il fallait expier. Un de ces malheureux imposteurs confessant le fameux Lysandre, le pressait par des questions imprudentes. Lysandre lui demanda s'il parlait en son nom ou au nom de la Divinité. Le koès lui répondit que c'était au nom de la Divinité. « Eh bien, repartit Lysandre, retire-toi ; si elle « m'interroge, je lui dirai la vérité. » C'est la réponse que tout homme sage devrait faire à nos modernes koès ou confesseurs, qui se disent les organes de la clémence et de la justice divines ; si tant il est qu'un homme sage puisse se présenter à ces espions des consciences, qui se servent de la religion pour mieux abuser de notre faiblesse, tyranniser notre raison, s'immiscer dans nos affaires domestiques, séduire nos femmes et nos filles, tirer le secret des familles, et souvent les diviser pour s'en rendre les maîtres ou les dépouiller.

Au reste, les anciens ne portaient pas aussi loin que nous l'abus de ces sortes de remèdes ; il y eut certains crimes qu'ils privèrent du bienfait de l'expiation, et qu'ils livrèrent aux remords et à la vengeance éternelle de leurs dieux.

Rien de plus ordinaire, en effet, que de voir les anciens donner à certains crimes l'épithète d'irrémissibles, et de crimes que rien ne saurait expier. On écartait des

sanctuaires d'Eleusis les homicides, les scélérats, les traîtres à la patrie, et tous ceux qui étaient souillés de grands forfaits ; d'où il résultait qu'ils étaient aussi exclus de l'Élysée et plongés dans le noir bourbier aux enfers. On établit des purifications pour l'homicide ; mais pour l'homicide involontaire ou nécessaire. Les anciens héros, lorsqu'ils avaient commis un meurtre, avaient recours à l'expiation : après les sacrifices qu'elle exigeait, on répandait sur la main coupable l'eau destinée à la purifier, et dès ce moment ils rentraient dans la société et se préparaient à de nouveaux combats. Hercule se fit purifier après le meurtre des Centaures. Mais ces sortes d'expiations ne lavaient point toute espèce de souillure. Les grands criminels avaient à redouter toute leur vie les horreurs du Tartare, ou ne pouvaient réparer leurs crimes qu'à force de vertus et d'actions louables. Les purifications légales n'avaient point la propriété de rendre à tous les espérances flatteuses dont jouissait l'innocence. Néron n'osa pas se présenter au temple d'Eleusis ; ses forfaits lui en interdisaient pour toujours l'entrée. Constantin, souillé de toutes sortes de crimes, teint du sang de son épouse, après des parjures et des assassinats multipliés, se présente aux prêtres païens pour se faire absoudre de tant d'attentats. On lui répond que parmi les diverses sortes d'expiations, on n'en connaît aucune qui ait la vertu d'effacer autant de crimes, et qu'aucune religion n'offre des secours assez puissants contre la justice des dieux qu'il a outragés ; et Constantin était empereur. Un des flatteurs du palais, témoin de son trouble et de l'agitation de son âme déchirée par les remords que rien ne peut apaiser, lui apprend que son mal n'est pas sans remède ; qu'il existe dans la religion des chrétiens des purifications qui expient tous les forfaits, de quelque nature et en quelque nombre qu'ils soient ; qu'une des promesses de cette religion est que quiconque l'embrasse, quelque impie et quelque scélérat qu'il soit, peut espérer que ses crimes seront aussitôt oubliés. Dès ce moment Constantin se déclare le protecteur d'une secte qui traite aussi favora-

blement les grands coupables. C'était un scélérat qui cherchait à se faire illusion et à étouffer ses remords. Si l'on en croit quelques auteurs, il attendit la fin de sa vie pour se faire baptiser, afin de se ménager près du tombeau une ressource qui lavât toutes les taches d'une vie tout entière flétrie par le crime. Ainsi, Eleusis fermait ses portes à Néron: les chrétiens l'auraient reçu dans leur sein s'il se fût déclaré pour eux. Ils revendiquent Tibère au nombre de leurs protecteurs, et il est étonnant que Néron ne l'ait pas été. Quelle affreuse religion que celle qui met au nombre de ses initiés les plus cruels tyrans, et qui les absout de leurs crimes! Quoi! si Néron eût été chrétien, et s'il eût protégé l'Eglise, on en eût fait un saint! Pourquoi non? Constantin, aussi coupable que lui, en est bien un. On récitait son nom à Rome dans la célébration des mystères des chrétiens au neuvième siècle. Il y a eu plusieurs églises de son nom en Angleterre. C'est ce même saint Constantin qui fit bâtir à Constantinople un lieu de prostitution dans lequel on avait ménagé tous les moyens de jouissance pour les débauchés. Voilà les saints qu'honore la religion chrétienne, quand le crime revêtu de puissance lui prête son appui; la raison et la nature n'auraient jamais absous Néron, la religion chrétienne l'eût absous s'il se fût fait baptiser; car on sait que le baptême efface tous les forfaits et rend la robe d'innocence à celui qui le reçoit. Sophocle, dans *Œdipe*, prétend que toutes les eaux du Danube et du Phase n'auraient pas suffi pour purifier les crimes de la famille de Laïus; une goutte d'eau baptismale l'aurait fait. Quelle affreuse institution! Il est des monstres qu'il faut abandonner aux remords et à l'effroi qu'inspire une conscience coupable. La religion qui calme les frayeurs des grands scélérats est un encouragement au crime et le plus grand des fléaux en morale comme en politique; il faut en purger la terre. Fallait-il donc faire les frais d'une initiation qui a coûté tant de larmes et de sang au monde, pour enseigner aux initiés qu'un dieu est mort pour absoudre l'homme de tous les crimes et lui préparer

des remèdes contre les justes terreurs dont la nature entoure le cœur des grands coupables? Car c'est là, en dernière analyse, le but et le fruit de la mort du prétendu héros de cette secte. Il faut convenir que s'il y avait un Tartare, il devrait être pour des tels docteurs.

CHAPITRE XII

EXPLICATION ABRÉGÉE D'UN OUVRAGE APOCALYPTIQUE DES INITIÉS AUX MYSTÈRES DE LA LUMIÈRE ET DU SOLEIL ADORÉ SOUS LE SYMBOLE DE L'AGNEAU, DU PRINTEMPS OU DU BÉLIER CÉLESTE.

L'ouvrage connu sous le nom d'*Apocalypse* n'a paru jusqu'ici inintelligible que parce qu'on s'est obstiné à y voir une prédiction réelle de l'avenir, que chacun a expliquée à sa manière, et dans laquelle on a toujours trouvé ce qu'on a voulu, c'est-à-dire toute autre chose que ce que ce livre renfermait. Newton et Bossuet ont eu besoin d'une grande gloire déjà acquise pour qu'on ne taxât pas de folie les tentatives infructueuses qu'ils ont faites pour nous en donner l'explication. Tous deux partirent d'une hypothèse fausse, savoir que c'était un livre inspiré. Aujourd'hui qu'il est reconnu par tous les bons esprits qu'il n'y a pas de livres inspirés, et que tous les livres portent le caractère soit de la sagesse, soit de la sottise humaine, nous analyserons celui de l'*Apocalypse* d'après les principes de la science sacrée, et d'après le génie bien connu de la mystagogie des Orientaux, dont cet ouvrage est une production.

Les disciples de Zoroastre ou les mages, dont les Juifs et les chrétiens, comme nous l'avons vu dans notre chapitre sur la religion chrétienne, empruntèrent leurs principaux dogmes, enseignaient que les deux principes,

Oromaze et Ahriman, chefs l'un de lumière et de bien, l'autre de ténèbres et de mal, ayant chacun sous eux leurs génies secondaires ou anges, et leurs partisans ou leur peuple favori, se combattaient dans ce monde et détruisaient réciproquement leurs ouvrages, mais qu'à la fin le peuple d'Ahriman serait vaincu, que le dieu de lumière et son peuple triompheraient. Alors les biens et les maux devaient retourner à leur principe, et chacun des deux chefs habiter avec son peuple, l'un dans la lumière première, et l'autre dans les ténèbres premières d'où ils étaient sortis. Il devait donc venir un temps, marqué par les destins, dit Théopompe, où Ahriman, après avoir amené la peste et la famine, serait entièrement détruit. Alors la terre, sans inégalité, devait être le séjour d'hommes heureux, vivant sous la même loi et revêtus de corps transparents ; c'est là qu'ils devaient jouir d'un bonheur inaltérable, sous l'empire d'Ormuzd, ou du dieu de la lumière.

Qu'on lise l'*Apocalypse*, et l'on se convaincra que c'est là l'idée théologique qui fait la base de tout cet ouvrage. Tous les détails mystérieux qui l'enveloppent ne sont que l'échafaudage de cet unique dogme, mis en action et comme en spectacle dans les sanctuaires des initiés aux mystères de la lumière ou d'Ormuzd. Toute cette décoration théâtrale et merveilleuse est empruntée des images du ciel ou des constellations qui président aux révolutions du temps, et qui ornent le monde visible, des ruines duquel la baguette du prêtre va faire sortir le monde lumineux, dans lequel passeront les initiés, ou la terre sainte et la Jérusalem céleste. « Au milieu de la nuit, dit « l'initié aux mystères d'Isis, le soleil m'a paru briller « d'une lumière éclatante, et après avoir foulé aux pieds « le seuil de Proserpine et avoir passé à travers les élé- « ments, je me suis trouvé en présence des dieux. »

Dans les mystères d'Eleusis on donnait à l'initié une jouissance anticipée de cette félicité future, et une idée de l'état auquel l'initiation élevait l'âme après la mort. On faisait succéder aux ténèbres profondes dans les-

quelles on le tenait quelque temps, et qui étaient une image de celles de cette vie, une lumière vive, qui tout à coup l'investissait de son éclat, et qui lui découvrait la statue du dieu aux mystères duquel on l'initiait. Ici c'est l'agneau qui est la grande Divinité dont l'image se reproduit dans tout cet ouvrage apocalyptique. Il est placé à la tête de la ville céleste, qui a douze divisions comme le zodiaque, dont *Aries* ou l'Agneau est aussi le chef. Voilà à quoi se réduit tout l'ouvrage de l'*Apocalypse*. Pour en comparer les traits avec ceux de la sphère, et analyser dans les détails les divers tableaux qu'il offre, il ne faut rien moins que l'explication que nous en donnons dans notre grand ouvrage et que le planisphère qui y est annexé. Cependant nous tracerons ici un précis de ce travail, qui suffira au lecteur pour lui donner une idée de la correspondance qui existe entre les tableaux de l'*Apocalypse* et ceux du ciel et de ses divisions.

Deux choses d'abord frappent tout lecteur attentif, c'est la répétition fréquente que l'auteur a faite dans son livre du nombre sept et du nombre douze; nombres sacrés dans toutes les théologies, parce qu'ils expriment deux grandes divisions du monde, celle du système planétaire, et celle du zodiaque ou celle des signes, les deux grands instruments de la fatalité, et les deux bases de la science astrologique, qui a présidé à la composition de cet ouvrage. Le nombre sept y est répété vingt-quatre fois, et le nombre douze, quatorze.

Le système planétaire y est désigné, sans aucune espèce d'équivoque, par un chandelier à sept branches, ou par sept chandeliers, et par sept étoiles, que tient dans la main un génie lumineux, semblable au dieu principe de lumière, ou à Ormuzd adoré par les Perses. C'était sous cet emblème que l'on figurait les sept grands corps célestes, dans lesquels se distribue la lumière incréée, et au centre desquels brille le soleil, son principal foyer. C'est l'ange du soleil qui, sous la forme d'un génie resplendissant de lumière, apparaît à Jean et lui découvre les mystères qu'il doit révéler aux initiés. Ce sont les écri-

vains juifs et chrétiens qui nous fournissent eux-mêmes l'explication que nous donnons des sept chandeliers, qui n'expriment ici que la même idée cosmogonique indiquée par le symbole du chandelier à sept branches placé dans le temple de Jérusalem. Clément, évêque d'Alexandrie, prétend que le chandelier à sept branches qui était au milieu de l'autel des parfums représentait les sept planètes. De chaque côté s'étendaient trois branches surmontées chacune d'une lampe. Au milieu était la lampe du soleil, au centre des six autres branches, parce que cet astre, placé au milieu du système planétaire, communique sa lumière aux planètes qui sont au-dessous et à celles qui sont au-dessus, suivant les lois de son action divine et harmonique. Josèphe et Philon, deux écrivains juifs, donnent la même explication.

Les sept enceintes du temple représentaient la même chose. Ce sont là aussi les sept yeux du Seigneur, désignés par les esprits, qui reposent sur la verge qui s'élève de la racine de Jessé, continue toujours Clément d'Alexandrie. On remarquera que l'auteur de l'*Apocalypse* dit aussi que les sept cornes de l'agneau sont les sept esprits de Dieu; et conséquemment qu'ils représentent le système planétaire qui reçoit son impulsion d'*Aries* ou de l'Agneau, le premier des signes.

Dans le monument de la religion des Perses ou de Mithra, on retrouve également sept étoiles, destinées à représenter le système planétaire; et auprès de chacune d'elles on voit l'attribut caractéristique de la planète que l'étoile représente. L'auteur de l'*Apocalypse* n'a donc fait ici qu'employer un emblème reçu, pour exprimer le système harmonique de l'univers, dans le sanctuaire duquel l'initiation introduisait l'homme, comme on peut le voir dans notre chapitre sur les mystères.

On se convaincra encore mieux de cette vérité quand on réfléchira que ce même emblème désignait sept églises, dont la première était Ephèse, où l'on adorait la première des sept planètes ou la Lune, sous le nom de Diane.

A la suite du système planétaire, le mystagogue nous présente le tableau du ciel des fixes, et les quatre figures célestes, qui étaient placées aux quatre angles du ciel, suivant le système astrologique.

Ces quatre figures étaient le Lion, le Taureau, l'Homme du Verseau, et l'Aigle, qui partageaient tout le zodiaque en quatre parties ou de trois signes en trois signes dans les points de la sphère appelés fixes et solides. Les étoiles qui y répondaient s'appelaient les quatre étoiles royales.

Dans les mystères de Mithra, outre les sept portes destinées à représenter les sept planètes, il y en avait une huitième qui répondait au ciel des fixes. Aussi l'auteur de l'*Apocalypse* dit qu'il vit une porte ouverte dans le ciel, et qu'on l'invita à y monter, pour voir les choses qui devaient arriver à l'avenir. Il suit de là, en partant des principes de l'astrologie, ou de la science qui dévoile les secrets de l'avenir, que l'auteur, après avoir mis sous nos yeux le système planétaire sous l'emblème de sept chandeliers, a dû attacher ensuite nos regards sur le huitième ciel et sur le zodiaque, qui, avec les planètes, concourt à révéler les prétendus secrets de la divination. Le mystagogue n'a rien fait ici que ce que devait faire un astrologue qui s'annonçait comme devant dévoiler les destinées du monde, et prédire les malheurs qui menaçaient la terre et qui étaient les avant-coureurs de sa destruction. Il établit la sphère sur les quatre points cardinaux des déterminations astrologiques, et il présente aux yeux les quatre figures qui divisaient en quatre parties égales le cercle de la fatalité. Ces figures étaient distribuées à des distances égales autour du trône de Dieu, c'est-à-dire du firmament, au-dessus duquel on plaçait la Divinité. Les vingt-quatre parties du temps qui divisent la révolution du ciel y sont appelées vingt-quatre vieillards, comme le Temps lui-même ou Saturne a toujours été appelé.

Ces heures, prises six par six, sont aussi appelées des ailes ; et l'on sait que l'on en a toujours donné au Temps.

Voilà pourquoi les animaux célestes, divisant le zodiaque de six heures en six heures, sont censés avoir chacun six ailes. Ces figures d'animaux, que nous trouvons placées dans le ciel des fixes, et distribuées dans le même ordre suivant lequel l'*Apocalypse* les nomme, sont des figures de chérubins, les mêmes que nous voyons dans Ezéchiel. Or, les Chaldéens et les Syriens appelaient le ciel des fixes le ciel des chérubins, et ils plaçaient au-dessus la grande mer ou les eaux supérieures et le ciel de cristal. L'auteur de l'*Apocalypse* parle donc absolument le même langage que l'astrologie orientale.

Les écrivains chrétiens justifient encore ici nos explications. Clément d'Alexandrie, entre autres, dit formellement que les ailes des chérubins désignaient le temps qui circule dans le zodiaque : donc les figures du zodiaque, qui répondent exactement aux quatre divisions données par les ailes, ne peuvent être que les chérubins à qui ces ailes sont attachées, puisque ce sont absolument les mêmes figures d'animaux. Pourquoi les chercher dans un ciel idéal, lorsqu'on les trouve dans le ciel réel, ou astronomique, le seul où l'on voie des figures d'animaux, appelés communément les animaux célestes ? L'auteur dit souvent : « Je vis au ciel ; » eh bien ! regardons avec lui au ciel.

Ces mêmes figures sont celles des quatre animaux affectés aux évangélistes. Ce sont aussi celles des quatre anges qui, chez les Perses, doivent sonner la trompette à la fin du monde. Les anciens Perses révéraient quatre étoiles principales, qui veillaient aux quatre coins du monde, et ces quatre étoiles répondaient aux quatre animaux célestes qui ont les mêmes figures que ceux de l'*Apocalypse*. On retrouve ces quatre astres chez les Chinois ; ils y servent à désigner les quatre saisons, qui, du temps d'Iao, répondaient à ces points du ciel.

L'astrologue qui a composé l'*Apocalypse* n'a donc fait que répéter ce qui se trouvait dans tous les anciens livres de l'astrologie orientale.

C'est après avoir ainsi assuré sa sphère sur ses points

cardinaux qu'il ouvre le livre des destinées du monde, appelé ici allégoriquement le livre fermé de sept sceaux, et dont l'ouverture est confiée au premier des signes *Aries*, ou à l'Agneau.

Nonnus, dans ses *Dionysiaques*, se sert d'une expression à peu près semblable pour désigner le livre de la fatalité; il l'appelle le livre des sept tablettes, où étaient écrites les destinées. Chaque tablette portait le nom d'une planète. Ainsi il est aisé de reconnaître dans le livre aux sept sceaux le livre de la fatalité, que consulte celui qui se charge d'annoncer ici ce qui va arriver au monde. Aussi le chapitre VI jusqu'au XI inclusivement, contient-il toutes les prédictions qui renferment la série des maux dont l'univers est menacé, tels que la guerre, la famine, la mortalité, etc. Les traits de tous ces tableaux sont assez arbitraires et le fruit d'une imagination exaltée.

Il serait peut-être aussi difficile de les analyser, d'après les principes de la science, que de rendre raison des rêves d'un malade en délire. Au reste, la doctrine des mages enseignait qu'avant qu'Ahriman fût détruit, la peste, la famine et d'autres fléaux désoleraient la terre. Les devins toscans publiaient aussi que lorsque l'univers serait dissous pour prendre une face nouvelle, on entendrait la trompette dans les airs, et que des signes paraîtraient au ciel et sur la terre. Ce sont ces dogmes de la théologie des Perses et des Toscans qui ont fourni la matière de l'amplification du prêtre auteur de l'*Apocalypse*; voilà le canevas qu'il a brodé à sa manière dans ces six chapitres.

Dans le douzième chapitre, l'auteur porte encore ses regards sur le ciel des fixes, et sur la patrie du firmament où est le Vaisseau appelé l'Arche, sur la Vierge, sur le Dragon qui la suit, sur la Baleine qui se couche à son lever, sur la bête aux cornes d'agneau, ou Méduse, qui se lève à son coucher; ce sont là les divers tableaux qu'il met en spectacle, et qu'il enchâsse dans un cadre merveilleux et tout allégorique. Après avoir fait passer en revue la partie des constellations qui déterminent l'é-

poque du temps où tous les ans la nature se renouvelle, lorsque le Soleil atteint le signe de l'Agneau, l'auteur de l'*Apocalypse* trace une suite d'évènements dans lesquels on voit les prédictions qu'il avait tirées du livre de la fatalité enfin se réaliser. Tout s'exécute dans le même ordre qu'il l'a prédit plus haut.

C'est à la suite de ces fléaux qu'arrive le grand jugement, fiction que nous avons trouvée dans Platon, et qui tenait à la mystagogie orientale. Dès là qu'on avait imaginé des récompenses et des peines, il était bien naturel de supposer que la justice présiderait à cette distribution, et que le grand juge traiterait chacun selon ses œuvres. Ainsi les Grecs crurent au jugement de Minos. Les chrétiens jusqu'ici n'ont rien inventé; ils ont copié les dogmes des anciens chefs d'initiation. L'effet de ce jugement était de séparer le peuple d'Ormuzd de celui d'Ahriman, et de faire marcher chacun d'eux sous les étendards de son chef, les uns vers le Tartare, les autres vers l'Élysée ou vers le séjour d'Ormuzd. C'est là le sujet des derniers chapitres, à commencer au dix-septième. Le mauvais principe y figure, comme dans la théologie des Perses, sous la forme monstrueuse du serpent, que prenait Ahriman dans cette théologie. Il livre des combats au principe de bien et de lumière et à son peuple. Mais enfin il est vaincu, et précipité avec les siens dans le séjour affreux des ténèbres où il a pris naissance. C'est Jupiter, qui dans Nonnus foudroie Typhon ou Typhée, avant de rétablir l'harmonie des cieux.

Le dieu de lumière vainqueur amène à sa suite son peuple et ses élus dans le séjour de la lumière et de l'éternelle félicité; terre nouvelle, dont le mal et les ténèbres qui règnent dans ce monde seront à jamais bannis. Mais ce nouveau monde a encore les divisions de l'ancien; et le nombre duodécimal, qui partageait le premier ciel, s'y trouve aussi affecté aux divisions du nouvel univers; l'Agneau ou *Aries* y préside également.

C'est surtout dans cette dernière partie de l'ouvrage que l'on reconnaît l'astrologie. En effet les anciens astro-

logues orientaux avaient soumis toutes les productions de la nature à l'influence des signes célestes, et avaient classé les plantes, les arbres, les animaux, les pierres précieuses, les qualités élémentaires, les couleurs, etc., sous les douze animaux du zodiaque, à raison de l'analogie qu'ils croyaient y voir avec la nature des signes.

Nous avons fait imprimer dans notre grand ouvrage le tableau systématique des influences, qui exprime le rapport des causes célestes avec les effets sublunaires dans le règne animal, végétal et minéral. On y remarque douze pierres précieuses, absolument les mêmes que celles de l'*Apocalypse*, rangées dans le même ordre et affectées chacune à un signe. Ainsi les signes célestes furent représentés par autant de pierres précieuses[1], et comme dans la distribution des mois les signes se groupent trois par trois pour marquer les quatre saisons; dans l'*Apocalypse* les pierres précieuses se grouppent également trois par trois, dans la ville aux douze portes et aux douze fondements. Chacune des faces de la ville sacrée regardait un des points cardinaux du monde, d'après la division astrologique, qui affectait trois signes à chacun de ces points, à raison des vents qui soufflent des divers points de l'horizon, que l'on partagea en douze ou en autant de parties que les signes. Les trois signes de l'est répondaient au printemps, ceux de l'ouest à l'automne, ceux du midi à l'été, et ceux du nord à l'hiver.

Il y a, dit un astrologue, douze vents à cause des douze portes du Soleil, par lesquelles sortent ces vents, et que le Soleil fait naître. C'est pour cela qu'Homère donne à Éole, ou au dieu des vents, douze enfants. Quant aux douze portes du Soleil, ce sont elles qui sont désignées ici sous le nom des douze portes de la ville sacrée du dieu de la lumière. A chacune des portes, l'auteur place un ange ou un génie, celui qui présidait à chaque vent en particulier. On voyait à Constantinople une pyramide surmontée d'une figure qui par son mouvement retraçait les douze vents, représentés par douze génies ou douze images. Ce sont aussi des anges qui dans l'*Apocalypse*

président au souffle des vents. On en voit quatre qui sont chargés des quatre vents qui partent des quatre coins de l'horizon. Ici l'horizon est partagé en douze vents : voilà pourquoi on y place douze anges. Il n'y a dans tout cela que de l'astrologie, liée au système des anges et des génies adopté par les Chaldéens et les Perses, dont les Hébreux et les chrétiens ont emprunté cette théorie.

Les noms des douze tribus, écrits sur les douze portes, nous rappellent encore le système astrologique des Hébreux, qui avaient casé chacune de leurs tribus sous un des signes célestes. Et l'on voit, en effet, dans la prédiction de Jacob que les traits caractéristiques de chacun de ses fils conviennent à celui des signes sous lequel les Hébreux placent la tribu dont il est chef.

Simon Joachitès, après avoir fait le dénombrement des intelligences, qu'il distribue suivant les rapports qu'elles doivent avoir avec les quatre points cardinaux, place au centre un temple saint, qui soutient tout. Il a douze portes, sur chacune desquelles est sculpté un signe du zodiaque; sur la première est le signe d'*Aries* ou de l'Agneau. Ce sont là, continue ce rabbin, les douze chefs ou modérateurs, qui ont été rangés suivant le plan de distribution d'une ville ou d'un camp ; ce sont les douze anges qui président à l'année et aux douze termes ou divisions de l'univers.

Psellus, dans son livre des génies ou des anges qui ont la surveillance du monde, les groupe aussi trois par trois, de manière à faire face aux quatre coins du monde.

Mais écoutons les docteurs chrétiens et les Juifs eux-mêmes. Le savant évêque d'Alexandrie nous dit du rational, appliqué sur la poitrine du grand prêtre des Juifs qu'il est *une image du ciel;* que les douze pierres qui le composent, et qui sont rangées trois par trois sur un quadrilatère, *désignent le zodiaque et les quatre saisons, de trois en trois mois*. Or, ces pierres, disposées comme celles de l'*Apocalypse*, sont aussi les mêmes, à quelques-unes près. Philon et Josèphe donnent une semblable explication. « Sur chacune des pierres, dit Josèphe, était

« gravé le nom d'un des douze fils de Jacob, chefs des « tribus ; et ces pierres représentaient *les mois ou les douze « signes figurés dans le zodiaque.* » Philon ajoute que cette distribution *faite trois par trois* indiquait visiblement les saisons, qui, *sous chacun des trois mois, répondent à trois signes.*

D'après ces témoignages, il ne nous est pas permis de douter que le même génie astrologique qui a présidé à la composition du rational n'ait dirigé le plan de la ville sainte, resplendissante de lumière, et dans laquelle sont introduits les élus et les fidèles disciples d'Ormuzd.

On trouve aussi dans Lucien une pareille ville destinée à recevoir les bienheureux, et dans laquelle on voit briller l'or et les pierreries qui ornaient la ville de l'*Apocalypse.* Il n'y a aucune différence entre ces deux fictions, si ce n'est que dans Lucien c'est la division par sept, ou le système planétaire, que l'on a représentée, et que dans l'*Apocalypse* on a préféré la division par douze, qui est celle du zodiaque à travers lequel les hommes passaient pour retourner au monde lumineux. Les manichéens, dans leurs fictions sacrées sur le retour des âmes *à l'air parfait et à la colonne de lumière*, figuraient ces mêmes signes par douze vases attachés à une roue qui en circulant élevait les âmes des bienheureux vers le foyer de la lumière éternelle. Le génie mystagogique a varié les emblèmes par lesquels on a désigné le monde et le zodiaque : cette grande roue est le zodiaque, appelé par les Hébreux la roue des signes. Ce sont là les roues qu'Ezéchiel voit se mouvoir dans les cieux, car les Orientaux, observe judicieusement Beausobre, sont fort mystiques, et n'expriment leurs pensées que par des symboles et des figures. Les prendre à la lettre, ce serait prendre l'ombre pour la réalité. Ainsi les mahométans désignent l'univers par une ville qui a douze mille parasanges de tout, et dans laquelle il y a douze mille portiques ; c'est-à-dire qu'ils emploient la division millésimale, dont les Perses font usage dans la fable de la création pour représenter le temps ou la fameuse période que se par-

tagent entre eux les deux principes. Ces fables se retrouvent partout.

Les peuples du Nord parlent aussi de douze gouverneurs chargés de régler ce qui concerne l'administration de la ville céleste. Leur assemblée se tient dans la plaine nommée *Ida*, qui est au milieu de la résidence divine. Ils siègent dans une salle où il y a douze trônes, outre celui que le *Père universel* occupe. Cette salle est la plus grande et la plus magnifique du monde. On n'y voit que de l'or au dehors et au dedans ; on la nomme séjour de la joie. A l'extrémité du ciel est la plus belle de toutes les villes ; on l'appelle *Gimle*, elle est plus brillante que le soleil même. Elle subsistera encore après la destruction du ciel et de la terre ; les hommes bons et intègres y habiteront pendant tous les âges.

On remarque dans les fables sacrées de ces peuples, comme dans l'*Apocalypse*, un embrasement du monde actuel, et le passage des hommes à un autre monde dans lequel ils doivent vivre. On voit, à la suite de plusieurs prodiges qui accompagnent cette grande catastrophe, paraître plusieurs demeures, les unes agréables, les autres affreuses. La meilleure de toutes, c'est *Gimle*. L'*Edda* parle, comme l'*Apocalypse*, d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle. « Il sortira, dit-il, de la mer une autre « terre belle et agréable, couverte de verdure et de « champs où le grain croîtra de lui-même et sans culture. « Les maux seront bannis du monde. » Dans la *Voluspa*, poème des Scandinaves, on y voit aussi le grand dragon de l'*Apocalypse*, que le fils d'Odin ou le dieu Thor attaque et tue. « Alors le soleil s'éteint ; la terre se dissout « dans la mer ; la flamme dévorante atteint toutes les « bornes de la création et s'élance vers le ciel. Mais du « sein des flots, dit la prophétesse, je vois sortir une « nouvelle terre habillée de verdure. On voit des mois- « sons mûres qu'on n'avait pas semées. Le mal dispa- « raît. A *Gimle*, je vois une demeure couverte d'or et « plus brillante que le soleil ; là habitent des peuples « vertueux, et leur bonheur n'aura pas de fin. » Je ne

pense pas qu'on soit tenté de croire inspirée par Dieu cette prophétesse des Scandinaves; pourquoi regarderait-on davantage comme inspiré l'auteur de la prophétie des chrétiens de Phrygie, ou de la révélation du prophète Jean[1]? car ce sont absolument les mêmes idées mystagogiques que nous avons vues consacrées dans la théologie des mages, dont Théopompe nous a donné un précis longtemps avant qu'il y eût des chrétiens.

Nous avons un morceau précieux de cette théologie dans le vingt-quatrième discours de Dion Chrysostome, où le système de l'embrasement du monde et de sa réorganisation est décrit sous le voile de l'allégorie. On y remarque le dogme de Zénon et d'Héraclite sur la transfusion ou sur la métamorphose des éléments l'un dans l'autre, jusqu'à ce que l'élément du feu vienne à bout de tout convertir en sa nature. Ce système est celui des Indiens, chez qui Vichnou fait tout rentrer dans sa substance, pour en tirer ensuite un nouveau monde. Dans tout cela on ne voit rien de surprenant ni d'inspiré, mais tout simplement une opinion philosophique, comme tant d'autres. Pourquoi la regarderait-on chez nous comme une vérité révélée? Est-ce parce qu'elle se trouve dans un livre réputé sacré? Cette fiction, dans Dion Chrysostome, est revêtue d'images aussi merveilleuses que celles de l'*Apocalypse*. Chacun des éléments est représenté par un cheval, qui porte le nom de cheval du dieu qui préside à l'élément. Le premier cheval appartient à l'élément du feu Ether, appelé Jupiter; il est supérieur aux trois autres, comme le feu qui occupe la place la plus élevée dans l'ordre des éléments. Ce cheval est ailé et le plus rapide de tous. Il décrit le cercle le plus grand, celui qui embrasse tous les autres. Il brille de la lumière la

[1] L'*Apocalypse* était reçue par tous les chrétiens comme un livre inspiré à saint Jean; et dès le deuxième siècle et au commencement du troisième saint Clément d'Alexandrie, Tertullien et plusieurs autres en attestent l'authenticité. Mais Dupuis ne reconnaît pas l'apôtre Jean comme auteur de l'*Apocalypse*; il l'attribue à la secte phrygienne, qui célébrait tous les ans en Phrygie ses mystères, dont le grand but était l'attente de l'apparition de la sainte Jérusalem, but qui, selon notre auteur, est celui de l'*Apocalypse*.

plus pure, et sur son corps sont les images du soleil et de la lune, et des astres qui sont placés dans la région éthérée. Ce cheval est le plus beau de tous, et singulièrement aimé de Jupiter. L'*Apocalypse* a aussi ses chevaux, dont chacun est distingué par sa couleur.

Il en est un second, qui vient immédiatement après lui, et qui le touche de plus près : c'est celui de Junon, c'est-à-dire de l'air; car Junon est souvent prise pour l'air, auquel cette déesse préside. Il est inférieur en force et en vitesse au premier, et décrit un cercle intérieur et plus étroit. Sa couleur est noire naturellement; mais la partie exposée au soleil devient lumineuse, tandis que celle qui est dans l'ombre conserve sa teinte naturelle. Qui ne reconnaît pas à ces traits l'air, qui pendant le jour est lumineux, et ténébreux la nuit?

Le troisième cheval est consacré à Neptune ou au dieu des eaux. Il est encore plus pesant dans sa marche que le second.

Le quatrième est immobile. On l'appelle le cheval de Vesta. Il reste en place, mordant son frein. Les deux plus voisins s'appuient contre lui en s'inclinant dessus. Le plus éloigné circule autour, comme autour de sa borne. Il suffit de remarquer ici que Vesta est le nom que Platon donne à la terre et au feu central qu'elle contient. Il la représente aussi immobile au milieu du monde. Ainsi la terre, placée au centre, voit s'élever au-dessus d'elle trois couches concentriques d'éléments, dont la vitesse est en raison inverse de leur densité. Le plus subtil, comme le plus rapide, c'est l'élément du feu, figuré par le premier cheval ; le plus pesant est la terre, stable et fixe au centre du monde et figurée par un cheval immobile, autour duquel tournent les trois autres dans des distances et des vitesses qui vont en croissant à proportion de leur distance au centre. Ces quatre chevaux, malgré la différence de leur tempérament, vivent en bonne intelligence : expression figurée qui énonce ce principe si connu des philosophes, que le monde se soutient par la concorde et par l'harmonie des éléments.

Cependant, après bien des tours, le souffle vigoureux et chaleureux du premier cheval tombe sur les autres et surtout sur le dernier : il brûle sa crinière et toute la parure dont il semblait s'enorgueillir. C'est cet évènement, disent les mages, que les Grecs ont chanté dans la fable de Phaéton; nous l'avons expliquée dans notre grand ouvrage.

Plusieurs années après, le cheval de Neptune, s'agitant très fortement, se couvrit d'une sueur qui inonda le cheval immobile attelé près de lui. C'est le déluge de Deucalion, que nous avons aussi expliqué.

Ces deux fictions expriment un dogme philosophique des anciens, qui disaient que l'incendie du monde arrivait quand le principe du feu était dominant, et le déluge, quand le principe de l'eau devenait surabondant. Ces désastres néanmoins n'entraînaient pas la destruction totale du monde.

Il était une autre catastrophe bien plus terrible, et qui amenait la destruction universelle de toutes choses : c'était celle qui résultait de la métamorphose ou de la transmutation des quatre chevaux l'un dans l'autre, ou, pour parler sans figure, de la transfusion des éléments entre eux, jusqu'à ce qu'ils se fondissent tous dans une seule nature, en cédant à l'action victorieuse du plus fort. Les mages comparent encore à un attelage de chars ce dernier mouvement. Le cheval de Jupiter, étant le plus vigoureux, consume les autres, qui sont à son égard comme s'ils étaient de cire, et il fait rentrer en lui toute leur substance, étant lui-même d'une nature infiniment meilleure. Après que la substance unique s'est étendue et raréfiée, de manière à reprendre toute la pureté de sa nature primitive, elle tend alors à se réorganiser et à reproduire les trois autres natures ou éléments, d'où se compose un nouveau monde, d'une forme agréable, et qui a toutes les grâces et la fraîcheur d'un ouvrage neuf. Voilà le précis de cette cosmogonie, dont nous donnons une explication détaillée dans notre manuscrit des *Cosmogonies comparées*, qui est depuis longtemps prêt à

être imprimé[1]. Il n'est donc pas étonnant de voir reproduit sous d'autres formes, dans les diverses sectes religieuses, ce dogme philosophique d'un monde détruit et renouvelé, et remplacé par un meilleur ordre de choses. C'est ce dogme qui fait la base de la quatrième églogue de Virgile et des fictions des Indiens sur le retour de l'âge d'or. On le retrouve dans le troisième livre des *Questions naturelles* de Sénèque.

Dans la théologie des Indiens, écrite absolument dans le même style que ce morceau de la théologie des mages, on suppose qu'après la destruction totale de l'univers, Dieu, qui était resté comme une flamme ou même une lumière, voulut que le monde reprît son premier état, et il procéda à la reproduction des êtres. Nous ne suivrons pas plus loin le parallèle de toutes ces opinions philosophiques, que chacun des mystagogues a rendues à sa manière. Nous nous bornons à cet exemple, qui suffit pour nous donner une idée du génie allégorique des anciens sages de l'Orient, et pour justifier l'usage que nous avons fait des dogmes philosophiques qui nous sont connus, pour découvrir le sens de ces fictions monstrueuses de la mystagogie orientale. Cette manière d'instruire les hommes, ou plutôt de leur en imposer, sous prétexte de les instruire, est aussi éloignée de nos mœurs que l'écriture hiéroglyphique est différente de notre écriture, et que le style de la science sacrée l'est de celui de la philosophie de nos jours. Mais tel était le langage que l'on tenait aux initiés, dit l'auteur de la *Cosmogonie phénicienne*[2], afin d'exciter par là l'étonnement et l'admiration des mortels. C'est ce même génie, comme nous l'avons vu, qui a présidé à la rédaction des premiers chapitres de la *Genèse*, et qui a créé la fable de l'arbre des deux principes, ou de l'arbre de la science du bien et du mal, et celle du fameux serpent, qui introduit dans le monde un mal qui ne peut être réparé que par l'agneau.

[1] Cet ouvrage n'a jamais été imprimé.

[2] Sanchoniathon, v. Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 1, c. IX.

Le but de la fiction apocalyptique était non seulement d'exciter l'étonnement des initiés aux mystères de l'agneau, mais encore d'imprimer la terreur dans le cœur de tous ceux qui ne seraient pas fidèles aux lois de l'initiation. Car toutes les grandes fables sacerdotales, celles du Tartare, des déluges, de la fin du monde, etc., ont eu ce but. Les prêtres ont voulu gouverner le monde par la peur. On a armé toute la nature contre l'homme, il n'y a aucun phénomène qui n'ait été un signe ou un effet de la colère des dieux. La grêle, le tonnerre, l'incendie, la peste, etc., tous les fléaux qui affligent notre triste humanité, ont été regardés comme autant de coups de la vengeance divine qui frappe les générations coupables. L'incendie de Sodome est présenté comme une punition des crimes de ses habitants. Les Arabes ont des tribus qu'ils appellent perdues, parce qu'elles n'ont pas obéi à la voix des prophètes. La fameuse Atlantide, qui n'a peut-être existé que dans l'imagination des prêtres d'Egypte, ne fut submergée que parce que les dieux voulurent punir les crimes de ses insulaires. Les Japonais ont aussi la fiction de leur île Maury, également submergée par une suite de la vengeance divine. Mais c'est surtout du dogme philosophique sur la transmutation des éléments qu'on a le plus abusé, sous le nom de fin du monde; car tout a paru bon aux prêtres pour effrayer les hommes et pour les tenir dans leur dépendance[1]. Quoique jamais cette menace ne dût se réaliser, on la craignait toujours, et c'était assez. Il est vrai que les hommes n'en devenaient guère meilleurs. Si par hasard on osait fixer l'époque de cette catastrophe, on en était quitte pour la remettre à un autre temps, et le peuple n'en était pas moins dupe; car tel est toujours son sort, quand il s'abandonne aux prêtres. De là ces

[1] Dupuis dit même, dans son grand ouvrage, que « c'était la veille de Pâques, dans la nuit, que les chrétiens assemblés attendaient la fin du monde. » Assertion dénuée de preuve; les chrétiens s'assemblaient tous les ans la veille de Pâques pour célébrer la mémoire du triomphe remporté, selon leur croyance, par Jésus-Christ sur l'enfer et sur le péché.

frayeurs perpétuelles dans lesquelles ou le tint durant les premiers siècles de l'Eglise, et ces funestes craintes de la fin du monde que l'on croyait toujours prochaine : on la remit ensuite au onzième siècle ou à l'an mil de l'ère des chrétiens. On a, jusque dans les derniers siècles, réveillé cette chimère, qui n'effraye plus personne, pas même sous la forme de comète, que de nouveaux charlatans lui ont donnée. C'est à la philosophie, aidée de l'érudition, à dévoiler l'origine de ces fables, à analyser ces récits merveilleux, et à en marquer surtout le but. C'est ce que nous avons fait dans cet ouvrage.

FIN DE L'ABRÉGÉ DE L'ORIGINE DES CULTES.

LE

CHRISTIANISME

CAUSES HUMAINES QUI, INDÉPENDAMMENT DE SA SOURCE DIVINE, ONT CONCOURU A SON ÉTABLISSEMENT

PAR

BENJAMIN CONSTANT

---

[1] Bien avant notre ère, le polythéisme était parvenu à son point le plus haut de perfection; mais la perfection est passagère, comme tout ce qui tient de notre nature. Imparfait dans Eschyle, parfait dans Sophocle, le polythéisme déclina au même instant, puisque les germes de sa décadence s'aperçoivent dans Euripide.

Ces germes étaient nombreux.

[1] Benjamin Constant écrivit cet opuscule pour le publier dans une Encyclopédie, et voici quel en est le préambule en guise d'avis au lecteur :

« Consentant à insérer dans l'*Encyclopédie moderne* un aperçu des causes purement humaines de l'établissement d'une religion dont je ne conteste ni ne méconnais la source divine, je ne me déguise pas les inconvénients qu'il me sera impossible d'éviter. Je me vois forcé de resserrer en peu de pages ce qui devrait former des volumes; et, m'étant occupé durant toute ma vie de ce sujet important, je puis avoir conçu à cet égard quelques idées qui diffèrent des opinions les plus universellement répandues. Ces idées exigeraient des développements; ces développements seront supprimés. Il en pourra résulter de l'obscurité et des lacunes, Je ferai pourtant de mon mieux. La période que je vais traiter est fort éloignée de celle où je suis arrivé dans mon ouvrage sur la *Religion*. La durée de la vie est incertaine. Quand on croit être parvenu par des méditations assidues à quelques vérités utiles, il ne faut pas les livrer aux chances d'un avenir toujours douteux. Mais j'ai dû prévenir le lecteur qu'obligé d'être court je puis paraître quelquefois obscur et incomplet. Je m'en remets à son intelligence pour qu'elle supplée aux idées intermédiaires que j'aurai retranchées, et à sa justice pour qu'elle tolère d'inévitables inconvénients. »

Les dieux s'étaient multipliés jusqu'à l'infini, par les personnifications et les allégories. De là, une confusion étrange dans les doctrines, les fables et les pratiques.

Une disproportion toujours croissante entre les dogmes du polythéisme et l'état des lumières s'était introduite.

Les progrès des connaissances physiques, découvrant à l'homme les causes naturelles des évènements qu'il considérait jadis comme miraculeux, avaient ébranlé les traditions religieuses.

La lutte inévitable entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique avait produit un effet fâcheux sur l'opinion des profanes.

La philosophie, après avoir marché longtemps à côté du polythéisme, s'était tournée contre lui, parce qu'il avait voulu l'opprimer.

Les opinions les plus discordantes s'étaient entassées dans la partie occulte de la religion, et les dépositaires de cette partie mystérieuse, orgueilleux comme on l'est toujours de posséder des secrets, les avaient laissé deviner au peuple.

De toutes ces causes étaient résultés, pour la classe éclairée, un partage inégal entre des opinions philosophiques qui, toutes, étaient opposées au polythéisme, et pour le peuple, une incrédulité brutale, aussi folle que la plus folle superstition, puisque, ainsi que la superstition, elle n'était fondée sur aucun examen.

Cependant, le sentiment religieux cherchait à se satisfaire. La raillerie, en sapant la croyance, ne détruit pas le besoin de croire ; elle en fait, en quelque sorte, un besoin honteux de lui-même, mais qui n'en est que plus irritable et plus ardent, parce qu'en s'y livrant on se cache, et qu'on le satisfait ainsi incomplètement, à la hâte, avec trouble, sauf, si l'on est découvert, à se relever du ridicule en se moquant de soi-même.

A cette époque, l'état de l'espèce humaine est des plus étranges, et cet état étrange devient bientôt l'état le plus triste.

Le scepticisme a détruit toute conviction dans ses ra-

cines. La morale est ébranlée, moins encore par l'effet direct de l'incrédulité que par le souvenir des traditions religieuses qui survivent à cette incrédulité. Ces traditions, dans les temps crédules, servaient d'appui aux idées morales. L'appui s'écroulant, ces idées s'écroulent. Il n'est pas toujours sûr que telle religion fasse du bien pendant qu'on y croit; mais il est sûr que toute religion fait du mal quand on n'y croit pas.

L'univers, au moment de l'apparition du christianisme, était dans cette position. Fatiguée de l'incrédulité dont elle s'était vantée, une portion de l'espèce humaine cherchait à remplacer la croyance perdue par l'adoption des religions étrangères ; une autre y substituait les extravagances de la magie, une autre encore essayait de se rattacher à la religion tombée.

Cette dernière tentative est la seule qui nous intéresse, parce qu'elle fut la cause principale de la lutte que le christianisme eut à soutenir et des obstacles qu'il eut à combattre. C'est donc de cette tentative que nous devons nous occuper exclusivement.

Lorsqu'il s'agit de revenir à une croyance décréditée, ceux mêmes qui désirent lui rendre de l'autorité ou de la faveur ne sont pas d'accord sur ce qu'il est utile et possible d'en conserver ou d'en rétablir.

En conséquence, immédiatement avant la chute définitive du polythéisme, nous voyons ses partisans se diviser, suivant leurs intérêts et leurs habitudes, entre deux routes très différentes, bien que promettant toutes deux de les conduire au même but.

Les premiers voulaient qu'on retournât au polythéisme, tel qu'il avait été professé dans les temps d'une piété docile, avant les doutes et les objections philosophiques. Transmis, disaient-ils, de générations en générations, antérieur à toutes les spéculations abstraites qui n'aboutissent qu'à de vagues conjectures, n'a-t-il pas, durant une longue suite de siècles, assuré la pureté des mœurs, la tranquillité des Etats, le bonheur des peuples? Au lieu de s'abandonner aux tâtonnements des prétendus sages

qui se démentent et se contredisent, ne vaut-il pas mieux que l'homme adopte, comme règle de la vérité, les enseignements de ses pères et qu'il prenne pour guides ces hommes favorisés, illustres ancêtres de la race humaine, et disciples des dieux dès l'origine du monde[1].

Aucun des ouvrages qui contenaient ce système d'orthodoxie dans le polythéisme ne nous est parvenu ; mais Plutarque nous apprend[2], par un exemple, quelle était la logique de ses défenseurs. Les incrédules d'alors avaient puisé des objections contre la divinité des oracles dans le style souvent barbare de la pythie, à peu près comme les incrédules du dix-huitième siècle avaient cherché des arguments contre la Bible dans certaines expressions qui paraissent étranges. Les polythéistes orthodoxes, loin de convenir que le style de la pythie fût barbare, répondaient qu'il ne semblait tel qu'à une génération indigne d'en sentir les beautés simples et primitives, et que ce n'était pas le langage des dieux qu'il fallait changer, mais les hommes qu'il fallait de nouveau rendre capables d'en apprécier la sublimité.

Ainsi, loin de capituler avec l'incrédulité sur les imperfections et la grossièreté supposée des notions précédentes, ils affirmaient que ces accusations n'étaient dictées que par la présomption de l'homme, toujours ami de la nouveauté. Ne courbons point la religion, disaient-ils, sous des modifications arbitraires. Faisons, au contraire, plier sous son joug les esprits rebelles que l'habitude d'un examen téméraire a corrompus et qui prétendent sacrifier les traditions saintes à leurs vaines et fausses délicatesses.

Ce parti voulait qu'on brûlât les livres de Cicéron[3]. Il repoussait les interprétations des philosophes. Il prouvait, par des faits incontestables, que les mœurs avaient été d'autant plus sévères qu'on avait adopté avec une foi plus littérale les fables qu'une raison présomptueuse

[1] Voyez le discours de Cécilius, dans Minutius Felix.

[2] *De Pyth. Orac.*

[3] Arnob. *Adv. Gent.*

affectait de dédaigner. Il répétait ce qu'avaient affirmé les grands hommes des siècles passés, et il avait cet avantage qu'il présentait quelque chose de fixe, tandis que ceux qui s'écartaient de la rigueur de l'orthodoxie n'offraient rien que de vague et d'indécis. Ces efforts toutefois ne pouvaient obtenir aucun succès. L'homme ne reprend pas du respect pour ce qui a cessé de lui sembler respectable. Au fond de l'enthousiasme apparent pour l'ancien polythéisme, il n'y avait que du calcul. A cette époque de sa décadence, on désirait y croire, parce que la misère du doute faisait regretter les jouissances d'une foi sincère, comme, à une époque antérieure, on s'était efforcé de le maintenir, parce qu'on regardait comme utile que d'autres y crussent. Mais sa faiblesse était trop dévoilée; les outrages qu'il avait subis, trop irréparables. Lorsque les croyances sont déchues, les souvenirs planent autour des autels qu'on veut entourer d'une majesté qui s'est éclipsée. Si l'incrédulité n'est plus une preuve de lumière, un sujet de gloire, elle est devenue une habitude; et de même que, dans ses commencements, des réminiscences incrédules importunaient les incrédules, des réminiscences incrédules importunent les hommes qui voudraient se refaire religieux.

Les défenseurs orthodoxes du polythéisme ne pouvaient donc obtenir aucun succès. Mais un autre parti se présentait, dont les espérances paraissaient plausibles, et dont les concessions à l'esprit du siècle devaient rendre la résistance de l'opinion moins violente, en jetant sur les adversaires de la religion qu'ils défendaient l'odieux de l'obstination et de l'hostilité.

Ce parti s'efforçait d'expliquer allégoriquement ou métaphysiquement les fables qui choquaient les convictions contemporaines. Il les justifiait par un sens mystérieux. La poésie d'une part, la philosophie de l'autre, lui fournissaient des moyens d'apologie ou d'explication, et rien n'est plus curieux que d'observer les efforts des hommes les plus ingénieux des second et troisième siècles de notre ère pour combiner deux choses inconciliables :

l'enthousiasme le plus exalté, dont ils sentaient le besoin dans la reconstruction d'une croyance, et l'abstraction la plus aride, dont leur philosophie leur avait fait une nécessité non moins impérieuse. Nous ne saurions ici donner des exemples, ils nous jetteraient hors de notre sujet; mais tous ceux qui ont lu les *Ennéades* de Plotin ont dû remarquer qu'il part de la supposition d'un premier principe dépourvu d'intelligence, de volonté, de toute qualité physique ou morale, pour arriver à un système grâce auquel il s'unit par l'extase quatre fois par jour avec la Divinité.

Ces novateurs, polythéistes plutôt en apparence qu'en réalité, ne pouvaient donc réussir mieux que les polythéistes orthodoxes. Ils composaient une religion de distinctions insaisissables et de notions incompatibles, et cette religion n'était susceptible d'acquérir ni la faveur de la popularité comme l'ancien polythéisme dans sa force, ni l'appui du raisonnement comme les doctrines philosophiques. L'état de l'opinion devait donc rester le même, et continuer à flotter entre l'incrédulité comme théorie, et la superstition comme pratique. Il fallait un culte nouveau, plus jeune et plus fort, dont l'étendard n'eût point encore était profané, et qui, remplissant les âmes d'une exaltation réelle, étouffât les doutes au lieu de les discuter, et triomphât des objections en ne leur permettant pas de naître.

Ce culte ne pouvait être que le théisme. Il y a dans le sentiment religieux une tendance vers l'unité. Si l'homme n'y arrive qu'après beaucoup de révolutions successives, c'est que les circonstances dans lesquelles il se trouve troublent son sentiment et donnent à ses idées une direction différente. L'ignorance assigne à chaque effet de détail une cause à part; l'égoïsme divise la puissance divine pour la mettre plus à sa portée; le raisonnement fonde ses syllogismes sur les témoignages trompeurs des apparences extérieures.

Mais l'ignorance se dissipe, l'égoïsme s'éclaire, le raisonnement se perfectionne par l'expérience. Plus la régu-

larité des effets est évidente, plus l'unité de la cause devient vraisemblable; la vue des désordres, des bouleversements, des exceptions, en un mot, à la règle générale, avait procuré au polythéisme sa supériorité. Il est connu maintenant que ces exceptions ne sont qu'apparentes. Le polythéisme perd donc son principal appui.

En même temps le besoin du théisme se fait sentir à l'homme plus fortement que jamais; il est parvenu au dernier terme de la civilisation; son âme rassasiée, fatiguée, épuisée, s'inflige à elle-même ses propres souffrances, plus amères que celles qui lui viennent du dehors. Que ferait-il, contre ces souffrances, des dieux grossiers dont la protection toute matérielle suffisait à ses ancêtres ignorants? Que ferait-il du fétiche qui ne procure au sauvage qu'une chasse ou une pêche abondante? Que ferait-il de ces divinités de l'Olympe qui, ne sévissant que contre les crimes, ne préservent leurs protégés que des maux extérieurs? Il lui faut d'autre dieux qui le comprennent, le raniment, lui rendent une force qu'il n'a plus, le sauvent de lui-même, sondent ses plus secrètes blessures, et sachant y verser, d'une main secourable, les bienfaits d'une indulgente pitié. Tels sont les dieux, ou plutôt tel est le Dieu qu'il lui faut; car plusieurs divinités, bornées dans leurs facultés, divisées d'intérêts, imparfaites par ces bornes et cette division même, ne sauraient remplir ces fonctions délicates.

Aussi, immédiatement avant l'établissement du christianisme, l'unité était-elle devenue l'idée dominante de tous les systèmes tant religieux que philosophiques. Cette idée avait pénétré partout. Elle était célébrée par les poètes. Elle était réclamée par les érudits comme la découverte oubliée de l'antiquité la plus reculée. Elle était enseignée par les moralistes; elle se glissait jusque dans les ouvrages des écrivains sans réflexion propre, et se reproduisait sous la plume des simples compilateurs.

Quand cette doctrine d'unité ne composait pas la partie principale et avouée d'un système, elle était annoncée comme sans résultat. Quand elle n'était pas sur le devant

du tableau, on l'apercevait en perspective, ici, combinée avec la croyance populaire, là, présentée comme l'explication de cette croyance; le peuple même se créait des images sensibles de cette notion abstraite. Partout étaient placées, sur les autels domestiques, des statues où se réunissaient et se confondaient les attributs de toutes les divinités [1].

Dans cet état de choses, l'esprit humain semblait arrivé jusqu'à l'extrême frontière du polythéisme. On eût dit qu'un pas seulement lui restait à faire pour proclamer l'unité d'un Dieu, et pour ériger en religion pratique cette théorie sublime. Mais la même civilisation qui avait rendu la durée du polythéisme impossible, avait privé l'homme de cette jeunesse de sentiment, de cette énergie intérieure, de cette puissance de conviction, de cette faculté d'enthousiasme, conditions nécessaires pour qu'une religion nouvelle s'établisse, et pour que les hésitations des philosophes, les secrets compliqués et confus des prêtres, les vœux et les regrets fugitifs qui traversent des âmes souffrantes, mais affaiblies et découragées, se réunissent en un corps, et composent une croyance publique, nationale et consacrée.

Le théisme était partout en principe, il n'était nulle part en application.

L'autorité ne pouvait le vouloir, elle ne le connaissait guère que comme une doctrine ennemie de l'ordre établi, et ne l'apercevait sous une forme distincte que chez des philosophes qu'elle croyait dangereux.

Les prêtres, dans leurs révélations à des initiés, tantôt défiguraient le théisme, tantôt le repoussaient. Ils lui imposaient toujours une alliance forcée avec les anciennes traditions, et, quand il voulait s'y soustaire, c'était à ces traditions mystérieusement interprétées que le sacerdoce donnait la préférence.

Beaucoup de philosophes adoptaient le théisme; mais il était discuté sans cesse, soumis chaque jour à un examen

[1] Les statues Panthées.

nouveau, cité devant le tribunal de chacun de ceux qui commençaient à fréquenter les écoles, compris par chacun d'une manière différente. Une portion nombreuse de ses partisans rejetait l'influence des cérémonies, l'efficacité de la prière, l'espoir des secours surnaturels, et faisaient ainsi du théisme une opinion abstraite qui ne pouvait servir de base à un culte.

Dans les rangs supérieurs des sociétés la tendance au théisme existait sans doute ; mais les intérêts de la terre, pressants et continus, couvraient aisément cette voix intérieure. Chez les peuples très civilisés, les hommes éclairés sont fort ardents pour leurs intérêts et très modérés dans leurs opinions ; or, les partis modérés conservent ce qui est, mais toute création est au-dessus de leur force.

Le peuple ne pouvait admettre comme religion une opinion qui n'avait nul ensemble, nulle consistance. Il répétait quelques formules qui impliquaient l'unité d'un Dieu, mais plutôt par imitation que par conviction. Tandis que les habitudes de l'incrédulité rendaient pour la classe supérieure la renaissance d'une forme religieuse presque impossible, la magie rendait pour la multitude cette renaissance presque superflue, parce qu'elle offrait à l'imagination des appâts plus puissants, et à l'espérance des promesses d'une exécution plus rapprochée. Pour réunir l'espèce humaine autour du théisme, il suffisait d'un étendard ; mais nul bras n'était assez fort, et l'étendard restait à terre.

Elle s'est toutefois effectuée, cette révolution mémorable. Une circonstance extraordinaire a rendu tout à coup aux âmes assez d'énergie, aux intelligences assez d'activité, pour donner aux désirs, aux besoins, aux espérances, une forme positive. Nous traitons ici de cette circonstance sous ses rapports humains ; mais nous dirons que nous ne saurions nous plaire à combattre l'opinion qui assigne à cette révolution importante des causes surnaturelles.

Certes, alors que nous contemplons l'homme tel qu'il

est quand il a rejeté toute foi religieuse, alors que nous voyons le sentiment religieux, impuissant et vague, se précipiter, tantôt dans la magie, tantôt dans l'extase et le délire; l'enthousiasme enfanter des extravagances d'autant plus incurables qu'elles partent du raisonnement pour arriver méthodiquement à la folie; la raison n'offrir pour résultat de huit siècles de travaux, d'abord que le néant, puis de chimériques et contradictoires hypothèses; l'intelligence parvenant à tout détruire et hors d'état de rien rétablir, oserons-nous dire qu'à cette époque la pitié céleste ne soit pas venue au secours du monde, qu'un éclair n'ait pas sillonné la nue pour montrer la route à notre race égarée, qu'une main divine ne l'ait pas aidée à franchir la barrière contre laquelle elle se brisait?

Tout serait ensuite rentré dans l'ordre. L'homme, abandonné de nouveau à lui-même, aurait recommencé son travail; son esprit se serait débattu suivant sa nature autour de la grande découverte; il lui aurait donné des formes imparfaites; il aurait rabaissé sa sublimité. Le calcul, l'égoïsme, le monopole se la seraient disputée pour en abuser; mais l'homme en aurait conservé pourtant le souvenir ineffaçable; le pas immense aurait été fait; et par dégrés des formes plus pures, des conceptions plus justes, lui auraient permis de jouir sans mélange de l'inestimable bienfait.

A l'époque qui fait le sujet de nos recherches, la religion des Hébreux était la seule dont les sectateurs eussent conservé, non seulement un attachement mécanique aux formes religieuses, mais une conviction profonde. En même temps, le dogme fondamental de cette religion était conforme au besoin universel de l'espèce humaine. Ce fut à ce flambeau que se ranima le sentiment religieux.

Mais si le dogme fondamental de la religion juive répondait à la demande de toutes les âmes, il y avait dans cette religion des parties terribles.

Nous ne nous rangeons assurément point parmi les détracteurs de la loi mosaïque. Nous ne méconnaissons nullement la supériorité de sa doctrine, dans son ensemble

et dans plusieurs de ses détails, sur toutes les religions contemporaines.

Mais sa sublimité même avait contribué à l'empreindre d'une sévérité excessive, nécessitée par sa disproportion avec les idées tant du peuple qui la professait que des voisins de ce peuple, voisins qui par là même étaient devenus ses ennemis.

Ajoutez à cela l'esprit du sacerdoce juif, pareil à beaucoup d'égards, à celui de toutes les corporations sacerdotales de l'antiquité, et que les obstacles mêmes qu'il avait dû vaincre avaient rendu plus farouche et plus ombrageux encore.

L'on n'a pas, ce nous semble, distingué suffisamment la doctrine de Moïse de l'esprit du sacerdoce, organe et défenseur de cette doctrine. C'est néanmoins dans cette distinction que réside la solution de toutes les difficultés qui ont paru donner tant davantage aux ennemis des idées religieuses et du christianisme.

Au reste, notre objet n'est point de juger ici la religion judaïque. Il nous suffit qu'au moment où le polythéisme touchait à son terme et où toutes les croyances étaient ébranlées, la religion juive, seule encore vivante et enracinée dans l'âme d'un peuple, ait offert au reste du genre humain le théisme comme point de ralliement.

Si cependant le théisme des Hébreux s'était présenté aux nations détachées du polythéisme sous les formes qu'il avait revêtues à son origine chez le peuple qui le professait, il est douteux qu'il eût obtenu le succès qui a fait de l'adoration d'un Dieu unique la croyance universelle de tous les peuples civilisés.

Des esprits accoutumés aux subtilités d'une philosophie qui avait raffiné sur toutes les combinaisons des idées et sur toutes les formes de la dialectique, auraient vraisemblablement rejeté une doctrine dont la simplicité dogmatique imposait des articles de foi, au lieu de présenter une série de raisonnements. L'absence presque totale de notions sur la nature de l'âme et sur son immortalité aurait blessé ces mêmes esprits, préparés par le plato-

nisme à se livrer à des espérances et à se lancer dans des hypothèses sur l'existence future de l'homme. Le caractère du Dieu des Juifs, représenté comme despotique, ombrageux et jaloux, n'aurait pu s'accorder avec les conceptions plus douces et plus abstraites des sages de la Grèce. La multitude des rites, des cérémonies et des pratiques aurait fatigué des hommes dont les plus religieux pensaient que le culte intérieur et la pureté de la conduite étaient les hommages les plus agréables à l'Être suprême. Enfin la morale même du judaïsme, qui faisait de l'assentiment à de certaines propositions la vertu principale et indispensable, aurait contrasté trop fortement avec les principes de tolérance universellement adoptés.

Mais les Juifs, initiés depuis longtemps, et surtout depuis leur séjour à Alexandrie, dans toutes les discussions de la philosophie, avaient fait dans cette carrière des pas presque égaux à ceux des philosophes païens. Ils ne s'étaient pas montrés moins subtils qu'eux dans les recherches métaphysiques, et vers l'époque où le christianisme parut, le judaïsme avait subi des modifications suffisantes pour que la doctrine qui sortait de son sein pût attirer la curiosité, fixer l'attention, et bientôt captiver le suffrage d'un grand nombre d'hommes éclairés. Ce fut donc appuyé d'une part sur le judaïsme, et fort en même temps de tous les travaux des siècles antérieurs chez des nations plus avancées que la masse des Juifs, que le christianisme apparut au monde.

On a beaucoup dit qu'il ne fut adopté, lors de son apparition, que par la classe la plus ignorante et la plus vile; rien n'est plus faux et rien n'aurait été plus inexplicable.

C'était par les progrès des lumières que le genre humain avait été poussé du polythéisme au théisme. Le christianisme était la plus pure des formes du théisme, et cependant elle n'aurait été embrassée que par la populace, sur laquelle le progrès des lumières avait dû produire le moins d'effet !

Il était, au contraire, dans la nature des choses que des hommes de toutes les classes l'adoptassent. La religion qui alors convenait le mieux, ou plutôt qui convenait seule, était celle qui élevait l'homme au-dessus de tous les objets visibles, ne les rattachant à aucune des institutions religieuses qui étaient décréditées, à aucune des institutions politiques qui étaient oppressives; la seule religion possible était celle qui, dans un moment où les nations n'étaient que des troupeaux d'esclaves chez lesquels le patriotisme ne pouvait exister, rassemblait toutes ces nations autour d'une même foi, et rassemblait en frères des hommes qui n'étaient plus des concitoyens.

La religion chrétienne réunissait tous ces avantages. En proscrivant la sensualité, l'amour des richesses, toutes les passions ignobles, en annonçant au delà de la tombe une vie plus importante, par sa durée éternelle, que toutes les félicités de la terre, elle se conciliait tous ceux qui avaient conservé le sentiment de la dignité humaine. En proclamant une révélation immédiate, une communication directe avec la Divinité, et une succession d'inspirations obtenues par la foi et la prière, et accompagnées de forces surnaturelles, elle plaisait à ceux que la soif du merveilleux et le nouveau platonisme avaient accoutumés à désirer un commerce habituel avec les natures surhumaines. En substituant des cérémonies simples, modestes, et en petit nombre, à des rites, les uns révoltants, les autres décrédités, elle satisfaisait la raison. Elle présentait aux pauvres les secours, aux opprimés la justice, aux esclaves la liberté, comme un droit. Enfin, et ce ne fut pas à cette époque un de ses moindres avantages, elle s'interdisait soigneusement toutes les recherches philosophiques et métaphysiques, recherches frappées de discrédit par les souvenirs, toutes les questions sur la nature et la substance de Dieu, toutes les hypothèses sur les lois et les forces de la nature et sur l'action du monde invisible, toutes les discussions sur la destinée en opposition avec la Providence. Elle ne disait qu'un fait, et n'offrait qu'une espérance. Or, l'homme

avait besoin d'une pierre pour reposer sa tête; il lui fallait un fait, un fait miraculeux, pour que, délivré du tourment du doute, il pût respirer, reprendre des forces et recommencer ensuite le grand travail intellectuel.

Aussi la foi en Jésus-Christ fut-elle embrassée dès les premiers temps par une multitude qui n'était étrangère ni à l'instruction ni à l'opulence. Pline atteste que déjà, sous le règne de Trajan, des personnes de tout état se réunissaient au pied de la croix[1]. Des hommes consulaires, des sénateurs, des matrones de la plus noble extraction, s'étaient voués à ce culte. Les chrétiens, comme ils le disent eux-mêmes dans leurs apologies, abondaient à la cour, dans les camps, dans le forum.

Néanmoins, l'étendard une fois levé, la lutte devait suivre, et, dans cette lutte, le christianisme rencontrait parmi ses ennemis l'autorité, les prêtres, une partie des philosophes et la populace.

L'autorité n'examine jamais, elle juge sur les apparences; elle voyait une société d'hommes qui ne voulaient point de culte extérieur; elle les déclarait athées.

Dans ses rapports avec l'existence humaine, le christianisme était diamétralement opposé à l'idée que des hommes d'État, dans un siècle incrédule surtout, se forment de l'utilité de la religion. A leurs yeux, elle doit être intimement liée aux intérêts de la société. Cette vie est le but, la religion un moyen. Les chrétiens considéraient, au contraire, la vie comme un moyen d'atteindre un autre but. Leur enthousiasme pour un monde futur les détachait des soins de ce monde et de toute occupation d'un présent passager et périssable. L'amour de la patrie, dont les gouvernements parlent toujours d'autant plus que la patrie existe moins, était menacé par leur mépris des choses terrestres. On leur en faisait un crime, et l'accusation portée contre eux s'est produite sous la plume de leurs détracteurs modernes. Mais de quelle patrie leur reproche-t-on de se détacher? Etait-ce une patrie

[1] *Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexûs.*

que cet empire immense, assemblage informe de mille nations garrottées au lieu d'être réunies, et qui n'avaient de commun entre elles que le même malheur sous le même joug?

Les moyens de l'autorité contre l'opinion sont les mêmes dans tous les pays et dans tous les siècles. Ce sont les délations, les persécutions et les supplices. Les effets de ces moyens sont aussi toujours les mêmes : les opprimés obtiennent la sympathie de toutes les âmes qui ont quelque valeur. Ils donnent, au sein de l'adversité, en présence de la mort, de sublimes exemples de dévouement et de constance. Qu'importe que l'on ait exagéré, peut-être, ou la fréquence des exécutions, ou le nombre des martyrs? Leur courage en fut-il moins admirable ? C'est une triste impartialité que celle qui se place entre les bourreaux et les victimes.

Les rigueurs de l'autorité contre le christianisme accélérèrent donc ses progrès. Il y a quelque chose de contagieux dans le spectacle du désintéressement, de l'intrépidité et de l'espérance, au milieu d'une race abâtardie et dégénérée.

La persécution a ceci de particulier, que lorsqu'elle ne révolte pas, c'est qu'elle n'était pas nécessaire. Le peuple qui la souffre n'était pas à craindre. Quand elle est nécessaire, elle révolte, et par là même devient inutile.

A cette considération, applicable au christianisme comme à toutes les opinions proscrites ou menacées, ajoutez une circonstance caractéristique de l'époque. Nous voulons parler des démentis que l'autorité se donnait à elle-même parce qu'elle ne se sentait appuyée d'aucune force morale. Galère, l'un des plus féroces ennemis du christianisme, s'arrêtant tout à coup dans sa carrière de sang et de tyrannie, termine un écrit par lequel il accorde aux chrétiens une tolérance momentanée, en les invitant à implorer pour lui la Divinité qu'ils adorent[1], preuve étrange du peu de conviction des polythéistes, même les

[1] Euseb., *Præp., ev.* VIII, 17. — Lactant. *de Mort. persec.*, c. XXXIV.

plus violents, dans leurs efforts pour relever la religion vaincue et de l'instinct secret qui les entraînait vers la croyance objet de leurs fureurs. Le sacerdoce ne pouvait avoir plus de succès contre la religion nouvelle que l'autorité. Vainement rassemblait-il ses forces éparses et formait-il des alliances monstrueuses contre l'ennemi commun. Vainement faisait-il un appel à toutes les doctrines qui, n'importe à quelle époque, s'étaient glissées dans la religion qu'il voulait défendre, doctrines que longtemps il avait repoussées. Par une méprise assez naturelle, il croyait se fortifier du nombre et de la diversité de ses troupes, tandis que ce nombre même et la bigarrure de ses auxiliaires discordants le décréditaient encore.

Il cherchait à conserver ou à rétablir sa domination sur l'esprit du peuple, en redoublant de pratiques et de traditions anciennes, et en inventant d'autres traditions et d'autres pratiques, auxquelles il s'efforçait de donner un air d'antiquité. Loin de réformer ce qu'il y avait d'indécent dans ses mystères, devenus à peu près publics, il comptait plutôt sur leur indécence, comme leur méritant l'appui de la corruption du siècle.

Il introduisait dans ces mystères toutes les privations à côté de toutes les obscénités ; il y introduisait les pratiques sanguinaires, les mutilations, les supplices volontaires, dont il faisait un devoir aux initiés.

Et, en même temps, jongleurs semi-philosophes, les prêtres de la religion ancienne proposaient leur doctrine plutôt qu'ils ne l'imposaient ; leurs rites étaient affreux, leur langage timide. Ils portaient l'hésitation jusque dans l'anathème, et levant une main pour lancer la foudre, de l'autre ils faisaient signe qu'ils se prêteraient à des transactions.

Mais nulle transaction n'était possible. Ils offraient de placer le nouveau dieu parmi les divinités antiques. Les sectateurs de Christ, s'indignant à cette pensée, qui leur semblait un outrage, forcèrent au combat les adversaires qui aspiraient à négocier.

On a de nos jours voulu savoir gré au polythéisme de cette tolérance, de cette douceur, de ces intentions conciliatrices. En effet, désarmé qu'il était à cette époque, ou plutôt anéanti, ses apparences sont moins véhémentes, son style plus débonnaire que celui du christianisme naissant. Mais c'est que le christianisme existait, tandis que le polythéisme était une ombre vaine. Sa longanimité, ses complaisances, toutes les qualités qu'on admire en lui, n'étaient que les vertus des morts.

Les hommes recommençaient à lutter, parce qu'ils recommençaient à vivre ; et, loin de chercher dans cette lutte énergique un sujet d'accusation contre le christianisme, il faut lui rendre grâce d'avoir ranimé la vie de l'âme et réveillé la poussière des tombeaux.

Tandis que les chrétiens marchaient entourés d'incontestables miracles, parce qu'ils étaient pleins d'une conviction inébranlable, leurs rivaux leur opposaient des prodiges factices, puérils, révoqués en doute, copies effacées de ceux qu'ils imitaient. Car ils imitaient le christianisme pour lui résister, en croyant le combattre avec ses propres armes! L'un des malheurs et l'une des maladresses des vaincus, c'est de conclure des victoires de leurs adversaires à la puissance de leurs moyens, et de s'emparer de ces moyens, sans examiner si ce n'est pas au but pour lequel on les emploie qu'ils doivent leur force.

Les chrétiens avaient pour eux le raisonnement et la foi : en dirigeant le raisonnement contre leurs adversaires, ils ne craignaient point de compromettre leur propre cause. Elle avait son protecteur dans le ciel ; elle ne pouvait être compromise. Les païens essayaient aussi du raisonnement et de l'enthousiasme ; mais leur enthousiasme était faible et forcé, leurs raisonnements réagissaient contre eux, et nuisaient plus encore à ce qu'ils affirmaient qu'à ce qu'il était dans leur intention de contester.

Nous avons parlé déjà de cette fraction de philosophes qui tâchaient d'étayer l'édifice ruiné du polythéisme, et

nous avons indiqué la cause qui frappait leurs efforts d'une incurable impuissance.

Quant à la populace, elle criait : « Les chrétiens aux « bêtes ! » comme elle criera bientôt : « Les païens aux « bûchers ! » Elle déchirait ou voyait avec joie déchirer des hommes au nom de Jupiter, comme bientôt avec le même délice elle en verra déchirer au nom de l'*Homousion*, ou de l'*Homoousion*. Elle se montrait ce qu'elle est toujours, ivre de fureur en faveur de la force, là où elle l'aperçoit, et déployant la même fureur et passant à la même ivresse dans le sens opposé, quand la force passe d'un parti à l'autre.

Clair et cohérent, simple et précis, calmant les passions terrestres que l'espèce humaine avait en satiété ; la sortant de l'atmosphère de corruption où elle respirait avec angoisse et avec un dégoût profond d'elle-même ; se rattachant à tous les souvenirs, à la philosophie par les doctrines qu'il conservait pures en les rendant moins subtiles, à l'histoire par les traditions d'un peuple dont il consacrait l'antique splendeur sans les proposer pour objets d'imitation ; aux anciens usages en retranchant ce qu'ils avaient de minutieux, de sévère et d'hostile, délivrant la raison des interminables difficultés de la dialectique, parlant à l'âme le langage qu'elle avait besoin d'entendre, le christianisme devait triompher d'un amas d'ennemis sans accord entre eux, sans système fixe, n'ayant à leur disposition que la force brutale, et pressentant leur défaite au moment même où ils employaient des moyens atroces pour la retarder.

Il triomphe donc en effet. Un nouvel ordre de choses, lancé comme du haut du ciel par une main toute-puissante, après avoir régénéré les peuples corrompus, adoucit et civilisa les peuples barbares.

Sans doute, ce qu'il y a d'imparfait dans la nature de l'homme mêla, presque dès l'origine, à cette amélioration immense un alliage funeste.

L'intolérance qui, sous le règne du polythéisme, semblait une exception à ses principes fondamentaux, parut

devenir pendant longtemps l'esprit permanent du christianisme.

Le sacerdoce s'arrogea une autorité pareille à celle qui avait courbé sous son joug le plus grand nombre de nations anciennes; il étendit cette autorité terrible sur les peuples qui jusqu'alors avaient échappé à son despotisme. Sa morale, faussée et pervertie, tomba dans la dépendance d'interprétations ardues et de préceptes arbitraires. Les facultés humaines furent frappées d'immobilité, et ne parvinrent à reconquérir, nous ne dirons pas leur liberté légitime, qui leur a toujours été disputée, mais le droit d'exister, qu'à travers une persécution qui atteignit les hommes les plus courageux et les plus éclairés. Considérons néanmoins de près ces graves inconvénients. Ne se retouveront-ils pas tous dans le polythéisme des nations soumises aux corporations sacerdotales ? Transportez la croyance et les prêtres de l'Egypte à Madrid ou à Goa : vous aurez, au nom d'Isis et d'Horus, des inquisiteurs qui ne le céderont en férocité ou en hypocrisie à nul de leurs collègues modernes, et vous aurez de plus des sacrifices humains, des orgies licencieuses, des cérémonies révoltantes, qui n'ont jamais souillé le christianisme, même corrompu.

D'ailleurs, les philosophes qui ont loué la tolérance du polythéisme sont tombés, peut-être involontairement, dans une erreur bizarre : la tolérance qu'ils vantaient dans cette croyance ne reposait point sur le respect que la société doit aux opinions des individus. Les peuples, tolérant les uns envers les autres, comme corps de nation, n'en méconnaissaient pas moins ce principe éternel, seule base de toute tolérance éclairée, que chacun a le droit d'adorer son Dieu de la manière qui lui semble la meilleure. Les citoyens étaient, au contraire, tenus de se conformer au culte de la cité; ils n'avaient pas la liberté d'adopter un culte étranger, bien qu'autorisé dans la cité pour les étrangers qui le pratiquaient. L'indépendance de la pensée, celle du sentiment religieux, ne gagnaient donc rien à cette tolérance du polythéisme.

Certes, le zèle de Chosroès, qui ne voulait traiter avec ses ennemis que s'ils rendaient hommage à ses dieux; les fureurs réciproques des Tentyrites et des Ombrites[1]; les guerres acharnées que se livrèrent les habitants d'Oxyrrhinque et de Cynopolis, jusqu'à ce que les Romains les eussent forcés à la paix[2], la haine qui divise aux Indes les adorateurs de Siva et de Wichnou, les proscriptions auxquelles furent tour à tour en butte les bramines et bouddhistes, démentent suffisamment les éloges prodigués en haine du christianisme aux cultes supplantés par lui.

Disons-le franchement, partout où la puissance du sacerdoce n'est pas renfermée dans ses justes limites, il y a eu intolérance, et si l'on considère le fond des croyances, la véritable tolérance n'a existé jusqu'ici que dans le christianisme, affranchi de tout pouvoir étranger. C'est là seulement que le Dieu suprême, père de tous les hommes, tout amour, toute bonté, ne reproche point à ses créatures les efforts qu'elles font pour le servir avec plus de zèle. Leurs erreurs ne sauraient exciter que sa pitié. Tous les hommages lui sont également agréables, quand les intentions sont également pures.

L'autre accusation est-elle plus fondée? Si l'axiome qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, a conduit les fanatiques chrétiens aux plus grands forfaits; si l'on a proclamé, sous le prétexte que la cruauté, le raffinement dans les supplices, l'oubli des liens du sang et de l'affection, le parjure envers les partisans de toute autre croyance, étaient les devoirs du chrétien fidèle, ouvrez le *Shatadade*, le *Bahguat-Gita*, les livres *Zend*, vous trouverez ces désastreux préceptes inculqués d'une manière bien plus positive et bien plus fervente, et il y aura cette différence que chez les Perses et les Hindous cette morale abominable se rencontre dans leurs livres sacrés mêmes, tandis que chez les chrétiens on ne l'aperçoit que chez des commentateurs misérables, falsifiant les textes

[1] Juvénal. — [2] Plutarque.

de l'Evangile dans l'intérêt de leur corporation ou de leur caste.

Enfin, si une tyrannie insolente a quelquefois, au nom du Christ qui la désavouait, enchaîné l'essor des facultés humaines, le plus beau don de la Providence, ces facultés étaient-elles plus libres chez ceux des peuples polythéistes auxquels la moindre altération dans leur croyance, dans la figure, dans les attributs des dieux, la moindre connaissance de l'écriture, la moindre participation aux sciences, étaient interdites?

Ainsi, sous quelque point de vue qu'on envisage le christianisme, lors même qu'il était corrompu par les hommes, il valait mieux encore que le polythéisme de la plupart des nations; et, délivré de cette corruption, qui lui est étrangère, il a des avantages que ne saurait avoir le polythéisme le plus perfectionné.

On s'est trompé grossièrement sur le sens d'une assertion qui sert de base à un ouvrage écrit sur ces matières[1]. De ce que l'auteur distinguait les formes religieuses du sentiment religieux, on a prétendu qu'il professait une indifférence égale pour toutes ces formes. Bien au contraire, ces formes sont progressives, les unes toujours meilleures que les autres, et les meilleures données à l'homme, en temps opportun, par la Divinité.

Et ce système, ce n'est pas celui d'un écrivain moderne, c'est celui de saint Paul, de saint Paul qui dit, en termes exprès, que lorsque l'homme était encore enfant, il était assujetti aux premières et plus grossières instructions que Dieu lui eût données[2], et que, l'état d'ignorance étant passé, Dieu a envoyé le Christ sur la terre pour abolir l'ancienne loi[3]. Dieu proportionne donc ses instructions

[1] *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, par Benj. Constant, Paris, 1824-1831, 5 vol. in-8. Cet ouvrage, où l'auteur fait la part du sentiment religieux et celle de la forme religieuse, se distingue par des aperçus ingénieux et par d'immenses recherches. On peut reprocher à l'auteur d'avoir laissé remarquer quelque indécision dans sa critique et de n'avoir pas toujours réussi à donner des arguments sans réplique.

[2] *Ep. aux Galat.*, IV, 3.

[3] *Ep. aux Eph.*, II, 15.

à l'état de l'homme. Ses premières instructions, que saint Paul qualifie de grossières, étaient ce qu'il fallait aux peuples enfants. Ces instructions grossières ont dû disparaître quand l'état d'enfant a cessé. Reconnaître cette progression dans la bonté divine, est-ce se montrer irréligieux? Les pharisiens le disaient aux apôtres, les empereurs romains aux martyrs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de Ch. Hérissey, a Évreux.

BL
75
.D91

Dupuis
abregé de l'origine de
tous les cultes
170017

FEB 23 '39 Hugh M. Davidson
MAR 20 '39 Fellbrivio


THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
11 274 658

170017


THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
11 274 658